UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00005882 6

1001
1316

LE ROMAN

DE LA ROSE

TIRAGE

470	exemplaires	sur papier vergé.
12	—	sur papier Whatman.
10	—	sur papier de Chine.
6	—	sur papier du Japon.
2	—	sur peau de vélin.
500	exemplaires.	

N° 256.

Orléans, typographie de G. Jacob, cloître Saint-Étienne.

Roman de la Rose

LE ROMAN DE LA ROSE

PAR

GUILLAUME DE LORRIS

ET

JEAN DE MEUNG

Édition accompagnée d'une traduction en vers

Précédée d'une Introduction, Notices historiques
et critiques;
Suivie de Notes et d'un Glossaire

PAR

PIERRE MARTEAU

TOME I

185186
S. 11 23

ORLÉANS
H. HERLUISON, ÉDITEUR
17, RUE JEANNE-D'ARC, 17

1878

PQ
1527
A1
1878
t.1

« Encore vaudroit-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le *Romant de la Rose,* que s'amuser à je ne sçay quelle grammaire latine qui a passé son temps. »

(Ronsard.)

LE XIXe SIÈCLE ET L'AMOUR.

LE XIXe SIÈCLE.

Qui donc t'a donné, bel enfant,
Cette fleur toute fraîche éclose?
Je suis déjà vieux, et pourtant
Jamais ne vis si belle Rose.

Quel éclat, quelle douce odeur!
De la Nuit, sur sa tige verte,
Scintille encore un tendre pleur,
Et là, sur sa lèvre entr'ouverte.

Parmi ce jardin radieux
Que chaque jour fleurit l'Aurore,
Que n'ai-je l'arbre merveilleux
Qui fit si belle fleur éclore!

Dessus ses rameaux vigoureux
Greffant mes délicates entes,
Je verrais son suc généreux
Régénérer mes frêles plantes.

L'AMOUR.

C'est que vous ne connaissez pas,
O vieillard, toutes vos richesses.
Aux jeunes plantes pourquoi, las !
Prodiguer toutes vos caresses ?

Voyez là-bas ce vieux buisson,
Mais toujours vert, toujours vivace ;
C'est là que j'ai le doux bouton
Cueilli qui tous les autres passe.

LE XIXe SIÈCLE.

Quoi ! dans ce vieux jardin françois
Où je vois jeter tant de pierres,
Où nul ne pénétra, je crois,
Depuis la mort de mes grands-pères ?

L'AMOUR.

Là dort, sous ces durs églantiers,
Mainte fleur mille fois plus belle
Que de tous vos jeunes rosiers
La plus gente et la plus nouvelle.

HOMMAGE DU TRADUCTEUR

A Monsieur Cougny,

Professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis.

Permettez-moi, cher maître, de vous dédier cette édition du *Roman de la Rose,* qui, sans vous, n'eût jamais vu le jour. Vous avez daigné jeter un regard favorable sur ce premier essai de ma muse, et c'est votre bonté toute paternelle qui a soutenu jusqu'au bout ses pas hésitants. Vous seul connaissez mes longs ennuis, mes labeurs et ma persévérance pour arriver au but tant désiré. Comme à l'Amant, le hideux Danger, la blême Peur et la rouge Honte m'ont barré bien souvent la voie. Mais Ami me reconfortait et m'engageait à poursuivre ma route, jusqu'à ce que je pusse enfin cueillir la Rose. Ami, c'était vous, et maintenant que j'ai cueilli le divin bouton, je vous en offre les prémices, mon cher maître ; car, vous le savez, mon cœur est toujours resté vôtre, et

> Se ge pers vostre bien-voillance,
> A poi que ne m'en désespoir.

Autant que moi, vous êtes le père de cette œuvre, et je vous prie d'en accepter l'hommage du plus fidèle de vos disciples, du plus sincère de vos admirateurs, et du plus dévoué de vos amis.

VII

INTRODUCTION

AU

ROMAN DE LA ROSE.

TOUT le monde connaît, au moins par son titre, le *Roman de la Rose*. Il est resté populaire à travers tant de siècles disparus. Mais, sauf quelques rares érudits, personne ne le lit aujourd'hui. Car, nous le savons par expérience, il faut un certain courage pour oser entreprendre la lecture d'un aussi volumineux ouvrage, qui, somme toute, ne saurait avoir autant d'attraits pour nous que pour ses contemporains. Au surplus, même pour ceux à qui ce vieux langage est familier, la lecture n'en reste pas moins pénible et jusqu'à un certain point ennuyeuse. Aussi pouvons-nous affirmer que, même parmi ceux qui daignent y jeter les yeux, bien peu ont la constance de l'étudier.

Quelle est donc la raison de cette popularité qui survit à l'œuvre elle-même pour ainsi dire? C'est que le *Roman de la Rose* fit époque aussi bien pour la forme que pour le fond, car la hardiesse des idées y égale l'énergie du style; c'est que l'influence éton-

nante que ce livre exerça sur son temps, la vogue incroyable dont il jouit pendant plusieurs siècles, en ont fait comme le point de départ de notre littérature nationale. En un mot, c'est une grande date dans l'histoire de notre langue, on pourrait presque dire une révolution.

Quelques rares génies ont ainsi marqué leur siècle d'un sceau ineffaçable, et pardessus tous les autres leur nom restera populaire. Tels sont Jehan de Meung, Rabelais, Molière, Voltaire, et de nos jours Victor Hugo.

Autour de ces astres rayonnants viennent graviter une foule de satellites, dont l'éclat quelquefois semble faire pâlir ces soleils et les éclipser. Mais, au moment où ils semblent près de s'éteindre, on les voit soudain s'embraser de nouveau, concentrer sur eux-mêmes tous les feux dispersés des étoiles qui les entourent, et inonder de lumière leur siècle tout entier.

Tel est Jehan de Meung et son *Roman de la Rose*.

En 1816, M. Renouard écrivait dans le *Journal des Savants :*

« Le *Roman de la Rose* est l'un des monuments les plus remarquables de notre ancienne poésie. Par son succès et sa célébrité, ayant jadis influé sur l'art d'écrire et sur les mœurs, il fut longtemps l'objet d'une admiration outrée et d'une critique sévère, et toutefois mérita une juste part des éloges et des reproches qui lui furent prodigués. »

Ces quelques lignes sont le résumé le plus clair et le plus net qu'on puisse tirer de tout ce qui fut écrit depuis deux cents ans sur ce fameux livre. Bref, ce jugement, qui n'en est pas un, est accepté sans appel aujourd'hui ; cette sentence a fait loi.

Or, nous nous sommes toujours méfié de ces jugements à la Salomon, qui n'ont d'autre but que de contenter tout le monde, mais n'avancent pas la question d'un iota. Nous avons été fort étonné de voir ainsi juger en trois mots une œuvre pour et contre laquelle furent écrits des volumes entiers, une œuvre qui, si nous en croyons les contemporains, a bouleversé son siècle, et trois cents ans après son apparition passionnait encore nos pères.

Comment se fait-il qu'après un succès si prodigieux, cet ouvrage soit tombé dans un tel oubli, que personne ne le lise plus? Pourquoi ce silence si profond autour d'une œuvre qui, à juste titre, passa pendant plusieurs siècles, et passe encore pour un des monuments les plus remarquables de la littérature française? Nul ne saurait l'expliquer autrement que par notre apathie naturelle et le dédain implacable dont les deux derniers siècles poursuivirent leurs devanciers, mais qui semble s'éteindre aujourd'hui.

Nous nous sommes dit cependant, avec Théophile Gautier, que nul ne dupe entièrement son époque, et que nos ancêtres, qui certes nous valaient bien, ne devaient pas avoir en vain prodigué une telle admiration, ni des critiques si violentes et si amères, à une œuvre médiocre ou sans valeur. Nous entreprîmes donc de vérifier par nous-même ce qu'il y avait de fondé dans ces jugements si contradictoires, et nous croyons enfin avoir assis notre opinion d'une manière absolue et définitive, tout en permettant, grâce à cette nouvelle édition, à tous les lecteurs, quels qu'ils soient, de contrôler séance tenante nos arguments; car, en face du texte primitif, se trouve la traduction à peu près littérale de l'œuvre tout entière.

En effet, l'expérience nous a montré combien il est dangereux, en littérature surtout, de se faire une opinion sur celle des autres. C'est ainsi que se sont perpétuées jusqu'à nous des erreurs dont nous sommes aujourd'hui profondément surpris. Le législateur du Parnasse français, Boileau lui-même, est très-discuté, et l'on commence à en appeler de ses arrêts, devant lesquels se sont inclinées dix générations successsives.

Aujourd'hui, las d'admirer le grand siècle et rien que le grand siècle, on s'est demandé si réellement il n'y avait rien à admirer au-delà, si nos ancêtres étaient aussi ignorants qu'ignorés, et l'on est arrivé à cette conclusion que nous seuls sommes des ignorants.

Si par la science nous les avons dépassés, c'est en profitant de leurs conquêtes; mais il est un fait indéniable : c'est qu'on étudiait beaucoup au moyen âge, où l'on avait tant à apprendre et où les moyens d'apprendre étaient si restreints.

A partir du XVIe siècle, plus on remonte, plus on est étonné de la profonde érudition et de l'incroyable activité des écrivains, c'est-à-dire des savants (ces deux mots étaient synonymes alors), car on ne faisait pas à cette époque, comme au grand siècle, sa fortune et sa réputation avec un sonnet ou une plate épître au plus flagorné des rois.

Mais nous assistons depuis quelques années à un revirement salutaire ; on semble avoir au moins soif d'apprendre, et le premier résultat de ce mouvement, pour ne parler que de la littérature, fut de remonter aux siècles oubliés, et chaque jour amène des découvertes qui nous étonnent et nous ravissent. On a d'abord voulu se rendre compte de ce que

pouvaient valoir ces maîtres tant vantés du XIIIe au XVIe siècle, et si décriés au XVIIe. De cet examen naquit la certitude que Boileau était loin d'être un oracle ; on en vint à douter que l'art de nos vieux romanciers fût si *confus* et si *embrouillé* qu'il voulait bien le dire, et que ces siècles *grossiers* fussent dignes tout au plus d'un si magistral dédain. N'en déplaise aux puristes, Boileau, ce maître ès-arts, n'atteint, ni comme poète, ni comme satyrique, à la cheville de nos deux romanciers, que du reste il ne connaissait ni peu ni prou.

Or, en notre qualité d'enfant de l'Orléanais, rien ne pouvait exciter à un plus haut point notre curiosité que le fameux *Roman de la Rose*. Nous en entreprîmes l'étude il y a quelques années, avec l'intention de la faire aussi complète et aussi consciencieuse que possible. Pour cela, il était de toute nécessité d'en faire la traduction, afin de pouvoir suivre l'œuvre jusque dans ses moindres détails. Nous la commençâmes donc ; puis, le charme aidant, bercé de la riante illusion du poète, nous nous prîmes à le suivre dans les sentiers fleuris de son paradis terrestre. Nous étions, comme l'Amant, ébloui, enivré, ravi. Mais comme cette prose était pâle auprès de l'adorable langage de Guillaume ! Comment rendre la simplicité, la grâce et la naïveté du romancier, la richesse et l'harmonie si douce de sa vieille langue romane, autrement que dans le rhythme gracieux choisi par lui ? Malgré nous, nous en vînmes à rimailler ce songe délicieux et à traduire l'œuvre entière en vers modernes, mais en serrant le texte du plus près qu'il nous fût possible, laissant subsister toutefois les vieux mots assez compréhensibles à la masse des lecteurs pour n'en pas

rendre la lecture fatigante et insipide, et pour lui conserver comme un parfum de sa saveur primitive.

Pour Guillaume de Lorris, la tâche était relativement facile, et, nous l'espérons du moins, nous avons pu conserver à notre traduction un reflet de la poésie originale. Mais pour Jehan de Meung, ce fut autre chose. En effet, Jehan de Meung n'est pas un poète. La grâce et l'élégance sont le moindre de ses soucis, et bien qu'il soit fécond à l'excès, son style n'en est pas moins le plus souvent d'une concision désespérante. Dans ses longues dissertations philosophiques, dans ses hors-d'œuvre scientifiques, chaque mot a sa valeur propre, et nous nous sommes bien des fois heurté à des expressions à peu près intraduisibles. Aussi fûmes-nous constamment obligé de sacrifier l'élégance à la fidélité. Il faut l'avouer aussi, Jehan de Meung a semé son poème de périodes interminables, que les inversions par trop forcées et les phrases accessoires qui viennent se jeter au travers de l'idée principale rendent souvent lourdes et fatigantes, et quelquefois obscures. Nous avons tenu, autant que possible, à conserver à l'auteur jusqu'à ses défauts ; malheureusement, nous l'en avons gratifié de bien d'autres !

Quoi qu'il en soit, le *Roman de la Rose,* le livre de Jehan de Meung surtout, est un des vieux monuments de notre langue que doivent lire tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre pays, ne fût-ce que pour se rendre compte des progrès accomplis depuis six cents ans dans toutes les matières que traite cette immense encyclopédie.

Tout le monde aujourd'hui peut donc étudier ce beau poème, et si la traduction est demeurée bien au-dessous de l'original, nous espérons du moins

que le lecteur nous saura gré de nos efforts pour la jouissance qu'il goûtera, et c'est le seul but que nous désirions atteindre. En lui faisant aimer nos vieux poètes orléanais, nous lui ferons peut-être oublier notre insuffisance, et, comme l'Amant, nous serons bien payé de nos peines.

Le savant pourra étudier le poète dans son naïf et primitif langage, le curieux dans la traduction; et s'ils rencontrent quelques expressions qui leur semblent mal choisies, quelques mots malsonnants, quelques vers mal tournés, avant de condamner le traducteur, qu'ils daignent d'abord jeter les yeux sur l'original, puis songer à ce travail immense, et cette pensée leur inspirera peut-être un peu d'indulgence.

Le *Roman de la Rose* est un roman allégorique, et non pas un roman où l'abus exagéré de l'allégorie nuit à la marche de l'action, comme nous le lisons dans nombre d'études sur ce poème et l'entendons répéter par une foule de gens qui prétendent l'avoir étudié, sans pour cela le connaître le moins du monde.

Le drame tout entier et tous les personnages sans exception sont allégoriques. Il est donc temps de faire justice, une fois pour toutes, de ce reproche, qui ne repose absolument sur rien. C'est comme si l'on reprochait à un poète, chantant la guerre des dieux par exemple, l'abus du merveilleux. A l'époque où parut l'œuvre dont nous allons commencer l'analyse, c'était en plein moyen âge, c'est-à-dire au plus beau temps des troubadours, jongleurs et ménestrels. L'idylle charmante de Guillaume, ce délicieux

roman de mœurs, inaugura un genre nouveau, et quoique cette œuvre fût restée inachevée, elle jouissait encore, un demi-siècle plus tard, d'une telle renommée, que Jehan de Meung crut devoir la terminer et, par l'étendue qu'il lui donna, en quelque sorte se l'approprier.

Que dans les siècles suivants ce genre si gracieux se soit démodé au point de devenir insipide, c'est peut-être ce qui expliquerait, malgré les efforts de Clément Marot pour en rendre la lecture plus facile, l'oubli profond dans lequel ce poème est tombé.

Mais aujourd'hui où les études se portent avec tant d'ardeur sur notre vieille littérature, aujourd'hui où nous voilà retombés dans ces romans d'aventures (moins le merveilleux) que le *Roman de la Rose* démodait alors, il aura certainement, pour nombre de lecteurs, comme un regain de nouveauté à six siècles de distance.

Cette édition laissera cependant une lacune. M. Herluison avait un moment espéré faire une édition absolument complète et qui fût, si je puis m'exprimer ainsi, le dernier mot sur cette œuvre dont l'Orléanais est si fier. Il avait cru pouvoir publier une nouvelle collation du texte primitif, et s'était adressé à un savant de premier ordre, M. Cougny, bien connu de tous ceux qu'intéressent les lettres par ses remarquables travaux. Celui-ci voulut bien se charger de ce travail et le commença. Au bout de quelques jours, il fut arrêté par des difficultés sans nombre, et reconnut que le travail qu'il entreprenait ne pouvait s'achever qu'en plusieurs années, et au prix d'un labeur incroyable et à

peu près inutile. Il découvrit des centaines de variantes, la plupart insignifiantes, sur chacun des vers de ces vieux poèmes. Quelles leçons préférer ? C'est ce qu'il était impossible de décider. De plus, il reconnut que le texte publié par Méon au début de ce siècle semblait le plus ancien, et préférable (presque partout) aux meilleurs manuscrits que la France possède. « Le seul travail utile eût consisté, dit-il, à collationner le texte de Méon avec celui des plus anciens manuscrits, avec l'idée bien arrêtée de donner un texte purement orléanais. Mais en l'absence de manuscrits et d'éditions orléanaises, l'établissement d'un pareil texte eût demandé un travail très-minutieux et excessivement long. Il eût fallu faire avant tout une étude très-exacte de la langue française dans le pays d'origine de nos deux poètes, et tenir grand compte de ce qu'ils ont dû emprunter au langage de l'Ile-de-France et de Paris en particulier, où ils semblent avoir séjourné de bonne heure et assez longtemps. » A notre grand regret, ce travail reste et restera sans doute encore bien longtemps à faire.

Force fut donc de s'arrêter à l'édition de Méon, la meilleure que nous connaissions et qui est, à peu de chose près, la restitution fidèle de nos vieux romanciers, autant qu'elle est possible après plus de six siècles.

NOTICE

SUR LES DEUX AUTEURS

DU

ROMAN DE LA ROSE.

L'HISTOIRE ne nous a rien légué de précis touchant la vie des deux auteurs du *Roman de la Rose*.

Malgré les luttes ardentes que l'apparition de cet ouvrage fit naître, les innombrables manuscrits d'abord, puis, à l'invention de l'imprimerie, les éditions multipliées de cette œuvre considérable ne nous apprennent rien, ou presque rien, de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung.

C'est donc dans leurs écrits mêmes et dans la tradition que nous chercherons à préciser la date de leur naissance, celle de la publication du roman, celle de leur mort, et enfin nous discuterons les circonstances les plus saillantes de leur vie, telles que la tradition nous les a transmises.

Lorsque l'histoire ne donne rien d'absolument certain sur un homme célèbre, notre opinion est qu'il faut conserver un grand respect pour la tradi-

tion, et s'il est dangereux d'accepter sans contrôle toutes les légendes qui sont parvenues jusqu'à nous, il faut bien se garder, par contre, d'éliminer tout ce qui n'est pas prouvé d'une manière incontestable. En un mot, tout ce qui, sans être en contradiction formelle avec l'histoire, c'est-à-dire avec les dates, est fidèle au caractère des auteurs et à leurs opinions, doit être religieusement conservé.

Nous allons donc suivre pas à pas, dans tous les détails qu'ils nous ont transmis, les différents auteurs et éditeurs qui se sont occupés du *Roman de la Rose*, et si, par cette voie, nous n'arrivons pas à la certitude, nous ferons en sorte de rétablir les faits selon la vraisemblance et les probabilités les plus sérieuses.

Guillaume de Lorris eût dû naître, si nous en croyons l'opinion la plus répandue, vers 1235 et mourir vers 1260. Nous allons montrer tout à l'heure que c'est une erreur grave, en ce sens qu'elle a pour conséquence de rejeter l'œuvre de Jehan de Meung au commencement du XIVe siècle, quand au contraire elle parut dans la deuxième moitié du XIIIe.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Guillaume de Lorris naquit à Lorris, petite ville du Gâtinais, entre Orléans et Montargis, et qu'il mourut fort jeune, à vingt-six ans. Il était frère d'Eudes de Lorris, chanoine et chévecier de l'Église d'Orléans, qui fut conseiller au Parlement en 1258.

Jehan de Meung est plus connu et vécut plus longtemps. On fixe généralement l'époque de sa naissance vers 1260, et celle de sa mort entre 1310 et 1322, ce qui indiquerait qu'il vécut environ cinquante ou soixante ans.

Rien ne prouve qu'il mourut aussi promptement ;

nous avons tout lieu de supposer au contraire qu'il s'éteignit dans un âge beaucoup plus avancé, en ce sens qu'il serait né de quinze à vingt ans plus tôt. Jehan de Meung était issu d'une ancienne et illustre maison de l'Orléanais, dont il existe, si nous en croyons M. Méon, son avant-dernier éditeur, des titres du commencement du XIIe siècle. Nous citons textuellement :

« D. Jean Verninac, dans son *Histoire d'Orléans,* fait mention de beaucoup d'actes et de donations par les de Meung, seigneurs de la Ferté-Ambremi, depuis l'an 1100. Dans la généalogie de cette famille, faite par M. D'Hozier, on trouve qu'en 1239 Landrecy dê Meung, fils de noble et puissant seigneur Monseigneur Théodun, comte de Meung, épousa Agnès, fille de Gourdin de la Ferté, seigneur d'Alosse, etc...

« La Roque, dans son *Traité du Ban,* rapporte qu'en 1236 un Jehan de Meung devait se trouver au ban du roi à Saint-Germain-en-Laye, à trois semaines de la Pentecôte.

« En 1242, le même Jehan de Meung (peut-être le père de notre poète), fut semont à Chinon, le lendemain des octaves de Pâques, pour aller sur la comté de la Marche. »

Ces deux vers du testament de Jehan de Meung ne laissent du reste aucun doute sur l'illustration de sa naissance :

> Diex m'a donné au miex honneur et grant chevance,
> Diex m'a donné servir les plus grans gens de France.

M. Debarbouiller dit, dans son *Histoire des hommes illustres de l'Orléanais,* au chapitre : *Guillaume de Lorris et Jean de Meung :*

« D'après Dom Gérou, Jehan de Meung descendait des anciens seigneurs de la petite ville dont il portait le nom. Son père était baron de Chevé, seigneur de Pierrefite et autres lieux. Il donna la baronnie de Chevé à notre écrivain. Le baron de Chevé était un des quatre grands vassaux de l'évêché d'Orléans, qui devaient porter le nouvel évêque à son entrée solennelle et lui présenter tous les ans, le 2 mai, pendant l'office de vêpres, une certaine quantité de cire qu'on appelle vulgairement gouttières. D'après les titres de l'Église cathédrale d'Orléans, Jehan aurait été chanoine et archidiacre en 1270 et 1297, et c'est sans doute en raison de son état qu'il est représenté avec une simarre, ou robe fourrée, dans un livre du commencement du XVe siècle. »

Nous citons toujours M. Méon :

« Cet auteur, que Moreri et tous les biographes font naître en 1279 ou 1280, avait déjà traduit, en 1284, l'*Art militaire* de Végèce pour Jehan de Brienne, premier du nom, qui, en 1252, succéda à Marie, sa mère, dans la comté d'Eu, pendant qu'il était avec saint Louis en Palestine. Là le roi, dit Joinville, fit le comte d'Eu chevalier, qui était encore un jeune jouvencel. Il mourut à Clermont en Beauvoisis en 1294.

« Si en 1284, continue M. Méon, Jehan de Meung avait déjà traduit Végèce, ainsi que le prouvent plusieurs manuscrits du temps, on doit supposer qu'à cette époque il avait au moins vingt-cinq à trente ans, et qu'il était né vers le milieu du XIIIe siècle.

« Alors on ne pourrait dire, comme l'a fait Lenglet du Frenoy dans sa préface, qu'il était dans sa jeunesse lorsqu'il entreprit la continuation du *Roman de la Rose*. S'il a relaté, dans sa dédicace qu'il fit à

Philippe-le-Bel de sa traduction de Boëce, le *Roman de la Rose* le premier, c'est probablement parce qu'il le regardait comme le plus notable de ses ouvrages, les autres n'étant presque tous que des traductions. D'ailleurs il est facile de juger que le *Roman de la Rose* n'est point sorti de la plume d'un jeune homme, ainsi que l'observent le président Fauchet et Thévet dans la vie de son auteur. Les connaissances de toute nature qu'il annonce dans son ouvrage portent à croire qu'il avait lu avec fruit nos auteurs sacrés et profanes.

« Il y a tant de variations dans les historiens sur l'époque de la mort de Jehan de Meung, qu'il est difficile de la fixer d'une manière exacte. Jehan Bouchet dit que ce fut vers 1316, sous le règne de Louis X. Du Verdier, dans sa Prosopographie, dit 1318, sous Philippe V. Nos biographies modernes prolongent sa vie jusqu'à la première année du règne de Charles V, en 1364, parce que l'éditeur d'un ouvrage qui a pour titre : *le Dodechedron de Fortune,* a annoncé que Jehan de Meung l'avait présenté à ce prince. Cette opinion se trouve réfutée par ce que j'ai dit ci-dessus de sa naissance, puisqu'il faudrait supposer qu'il aurait vécu près de cent vingt ans. En admettant que Jehan de Meung soit auteur de cet ouvrage, ce dont je doute, et qu'il l'ait présenté à un roi Charles, je serais obligé de croire que ce serait Charles IV, qui a commencé à régner en 1322, et que le manuscrit portait Charles le quart, qui, étant mal écrit, aurait été lu Charles le quint par l'éditeur de cet ouvrage. Dans cette hypothèse, Jehan de Meung serait encore septuagénaire. Dom Rivet, dans son *Histoire littéraire,* fixe la mort de cet auteur à l'année 1310, et cette même date est rappor-

tée aussi dans un volume ayant pour titre : *Anecdotes françoises depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XV.*

« Fauchet avait fait lui-même des recherches pour découvrir cette même époque ; mais il avoue qu'elles sont restées infructueuses. En 1358, on transporta dans la cour du couvent des Jacobins, entre l'église et les vieilles écoles de théologie, les ossements de tous ceux qui étaient enterrés au cimetière dudit couvent. Le cimetière fut détruit, et le cloître, le dortoir et le réfectoire furent retranchés pour la clôture de Paris. Dans le recueil des épitaphes de Paris, fait par D'Hozier, se trouve la suivante : « Aussi gît « au dit couvent (des Jacobins) maître Jehan de « Meung, docte personnage du temps de Louis « Hutin, auteur du livre du *Roman de la Rose,* l'une « des premières poésies françoises. » Cette épitaphe, faite très-longtemps après sa mort, paraît copiée sur la *Chronique d'Aquitaine,* et ne peut faire autorité. Au surplus, elle ne prolongerait la vie de Jehan de Meung que de six ans environ. »

Comme on le voit, les opinions sont bien partagées, autant sur la date de la mort de Jehan de Meung que sur celle de sa naissance. Toutefois, nous trouvons dans le texte même de l'ouvrage plusieurs phrases qui nous permettent de fixer d'une manière à peu près certaine la naissance des deux poètes et la mort de Guillaume de Lorris.

Tout d'abord celui-ci nous indique son âge dès le début de son roman : « Il y a bien de cela cinq ans au moins..... Au vingtième an de mon âge. » Il avait donc vingt-cinq ans passés, et comme Jehan de Meung lui-même nous déclare avoir entrepris la continuation du roman plus de quarante ans

après la mort de Guillaume de Lorris, on peut donc affirmer que celui-ci est mort à vingt-six ans au moins. Maintenant essayons d'établir la date exacte où Jehan de Meung entreprit son ouvrage et son âge approximatif, et nous aurons tranché à peu près toute la question.

M. Raynouard fait observer que dans la partie de Jehan de Meung, on trouve des vers qui n'ont pu être écrits, au plus tard, que vers l'an 1280. Après avoir parlé de Mainfroi, le poète nomme Charles d'Anjou comme vivant et possédant encore le royaume de Sicile :

> Qui par divine porvéance
> Est ores de Sesile rois.

Or, Charles d'Anjou mourut en 1285 ; mais il avait été expulsé de Sicile quelques années auparavant. En effet, les Vêpres siciliennes sont de 1282.

Donc, si nous admettons que Jehan de Meung ait écrit ces vers avant 1282, comme il reprit l'œuvre de Guillaume plus de quarante ans après la mort de celui-ci, on en doit conclure que Guillaume de Lorris mourut entre 1235 et 1240 et naquit vingt-six ans plus tôt, c'est-à-dire entre 1209 et 1214.

Un peu plus loin nous lisons un passage qui prouve que Jehan de Meung n'avait pas quarante ans lorsqu'il entreprit de terminer le *Roman de la Rose*. Le Dieu d'Amours, après avoir parlé de Guillaume de Lorris qui va mourir, dit de Jehan de Meung :

> . . . . . Celi qui est à nestre.

Partant de là, nous serons amené à tirer les conséquences suivantes :

Jehan de Meung écrivit le *Roman de la Rose* avant

1282, et il n'avait pas quarante ans. Or, le passage où il est parlé de Mainfroi se trouve dès le début de l'œuvre de Jehan de Meung, qui dut demander plusieurs années de travail. Nous serons donc fondé à fixer à peu près à l'année 1275 la date de ces vers. Puis, nous rangeant à l'avis de Fauchet, Thévet et Méon, que ce livre n'a pu sortir de la plume d'un jeune homme, mais d'un savant consommé, d'un écrivain de trente à trente-cinq ans, nous devrons repousser sa naissance à l'année 1240 ou 1245 au moins. Il en résulterait, si nous admettons l'année 1310 comme date de sa mort, qu'il vécut au moins soixante-cinq ans, et l'année 1322, soixante-dix-sept ans. Cette date de 1245 n'a rien d'exagéré, mais ne saurait être rappochée de nous; car, selon Jehan de Meung lui-même, le *Roman de la Rose* serait une œuvre de sa jeunesse. En effet, nous lisons dans son testament :

> J'ai fait en ma jonesce maint diz par vanité
> Où maintes gens se sont pluseurs fois délité.

Quoi qu'il en soit, Jehan de Meung dut couler d'heureux jours dans une tranquillité profonde, car, malgré la haute considération dont il jouissait à la cour, si nous en croyons les historiens, il ne se trouva mêlé en rien aux grands événements qui signalèrent le règne de Philippe-le-Bel.

Il passa presque toute sa vie dans la capitale, où il possédait, dit Félibien, en 1313, dans l'arrondissement de la paroisse Saint-Benoist, une maison devant laquelle était un puits.

C'est à peine si la tradition nous a conservé deux anecdotes sur cet homme distingué, et encore sont-elles sérieusement contestées. Ces deux anecdotes

sont rapportées par Thévet dans la vie de Jehan de Meung que nous avons réimprimée à la suite de l'analyse complète du *Roman de la Rose*.

La première est évidemment controuvée, puisque l'aventure qu'elle rapporte est tirée d'un livre italien. Elle arriva, non pas à Jehan de Meung, mais à Guilhem de Bargemon, gentilhomme et poète provençal du temps du comte Raimond Béranger, et par conséquent plus ancien que notre poète.

Quant à la seconde, elle est si bien en rapport avec l'esprit malin de notre Orléanais, que nous sommes tout disposé à l'accepter comme vraie, malgré l'opinion de Jehan Bouchet, qui ne la raconte que comme ouï-dire, sans y ajouter foi. Du reste, ces choses-là ne s'inventent pas.

Nous voulons parler de l'anecdote où est racontée la manière dont Jehan de Meung trouva moyen de se faire enterrer pompeusement, sans bourse délier, par ceux mêmes qu'il avait si maltraités de son vivant, ses plus mortels ennemis, les moines Mendiants enfin.

Reste la tour à prendre. Les assaillants cherchent encore à user de ruse. La *Vieille,* qui garde *Bel-Accueil,* passe à l'ennemi, revient trouver son prisonnier avec des présents de l'*Amant,* et fait tous ses efforts pour le corrompre et le séduire. *Bel-Accueil* résiste d'abord aux conseils de la *Vieille* et refuse. Mais elle insiste ; il finit par accepter et consent à recevoir l'*Amant*. Celui-ci arrive aussitôt et va voir combler tous ses vœux. Mais *Danger* veille. Aidé de *Honte* et *Peur,* il accourt, et tous trois se précipitent sur l'*Amant*. Ils vont l'étrangler, lorsque l'armée de *Dieu d'Amours* entend ses cris de détresse et vient à la rescousse. Une bataille s'engage. Mais la victoire reste indécise ; les pertes sont grandes, surtout dans l'ost d'*Amour,* et l'on convient d'une trève de part et d'autre, tout en restant chacun dans ses positions. *Amour* profite du répit, et aussitôt envoie prévenir *Vénus* sa mère de sa position critique. *Vénus* arrive au moment où son fils vient de rompre la trève et de recommencer le combat. Mais elle et son fils eussent sans doute succombé sans l'intervention de *Nature,* qui vient réclamer ses droits. Désolée, celle-ci court à son prêtre *Génius,* se plaint à lui qu'on lui fasse tel outrage et l'envoie au secours de l'*Amant*. *Génius* arrive, relève le courage des assaillants et disparaît. L'assaut recommence, et *Vénus* incendie la tour de son brandon ardent. Panique générale ; toute la garnison fuit abandonnant la place. *Franchise* et *Pitié* conduisent alors l'*Amant* à *Bel-Accueil,* et celui-ci peut enfin cueillir la *Rose*.

Avant de passer à l'examen détaillé de tout l'ouvrage, nous ferons remarquer au lecteur que la partie de Guillaume de Lorris contient environ 4,500 vers, celle de Jehan de Meung à peu près 19,000.

Cette énorme disproportion surprend tout d'abord. Mais en lisant ce qui va suivre, le lecteur s'expliquera bien vite cette étrange anomalie. Nous nous dispenserons pour le moment de réflexions sur ce sujet; elles trouveront naturellement leur place à la fin de ce travail.

ANALYSE DÉTAILLÉE.

PARTIE DE GUILLAUME DE LORRIS.

Cette analyse a pour but de faire bien saisir la pensée de l'auteur, en la dégageant des mille allégories dans lesquelles il s'est plu à l'envelopper.

Chapitre I.

L'*Amant* s'endort à la fin d'une belle journée de printemps. Il voit en songe une prairie magnifique, toute couverte de fleurs et de buissons verdoyants, où mille oiselets chanteurs font entendre leurs cris d'allégresse. Cette prairie est traversée par une rivière délicieuse, dont la source est proche, car l'onde est fraîche et pure. L'*Amant* ravi se prend à suivre tranquillement la rive.

GLOSE.

Comme nous l'avons dit plus haut, en ce roman tout est allégorique. Nous ne devons donc pas voir simplement dans ces premières lignes le commencement d'une aventure que le romancier veut nous raconter.

L'*Amant* a vingt ans, le printemps pour nous.

La grande plaine, c'est le *Monde;* la rivière, c'est la *Vie,* qui s'épanche à son début au milieu de la verdure et des fleurs. En un mot, la jeunesse est le plus beau moment de l'existence. Sans soucis et sans inquiétude, l'*Amant* voit couler ses jours.

Chapitres II a IX.

Soudain se dresse à ses yeux un jardin immense entouré d'un grand mur crénelé, sur lequel, en dehors, sont peintes des images repoussantes, savoir : *Haine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Avarice, Envie, Tristesse, Vieillesse, Papelardie* et *Pauvreté.* L'Amant s'arrête un instant à contempler ces images et cherche à pénétrer dans le jardin. Il ne trouve qu'une petite porte basse et bien fermée, à laquelle il frappe. Une gente damoiselle, *Oyseuse,* vient lui ouvrir. Ce jardin est le séjour de *Déduit.* Là dansaient et jouaient *Déduit, Liesse, Dieu d'Amours, Beauté, Richesse, Largesse, Franchise, Courtoisie, Oyseuse* et *Jeunesse.*

L'*Amant* ébloui contemple ce tableau riant, lorsque *Courtoisie* vient le chercher et l'engage à la karole. Il accepte, choisit la belle *Oyseuse* pour sa danseuse et prend part à la ronde.

GLOSE.

Déduit ou Plaisir d'Amour, c'est la personnification des jouissances amoureuses, le bonheur de la vie. Son jardin enchanté n'est réservé qu'à un petit nombre d'élus ; car pour y entrer, c'est-à-dire pour goûter dignement toutes les jouissances de l'amour, il faut être *gai, aimant, beau, riche, généreux, franc, courtois, jeune* et *désœuvré.* Nul, par contre, n'y sau-

rait pénétrer s'il est *haineux, félon, vilain, convoiteux, avare, envieux, triste, vieux* ou *misérable*. Ceux-là ne savent pas ce que c'est que d'aimer, et personne non plus ne les aime.

Le *désœuvrement* nous ouvre la porte, c'est-à-dire nous pousse au plaisir, et, comme vous le verrez, pour goûter réellement l'amour, il faut avoir beaucoup de temps à soi. Quand l'*Amant* dit qu'il choisit *Oyseuse* pour sa danseuse, il fait comprendre qu'il se jeta dans les plaisirs tout d'abord pour y chercher simplement des distractions. Enfin, comme la femme est avant tout un être aimable et *courtois*, nous nous sentons irrésistiblement attirés vers elle.

Voilà donc notre *Amant* emporté dans le tourbillon des plaisirs.

Chapitres X a XII.

Les danses terminées, chacun se disperse pour goûter le repos sous les frais ombrages. L'*Amant*, une fois calmé, s'y enfonce et arrive près d'une splendide fontaine qui coule dans un beau bassin. C'est la fontaine de *Narcisse*. Au fond est un miroir magique. Malheur à qui jette les yeux sur ce fatal miroir! En ce paradis terrestre, tout est séduisant, et le miroir est si bien disposé qu'il reflète jusqu'au moindre objet, si modeste et si bien caché qu'il soit. Une inscription est gravée sur la pierre qui borde le bassin : *Ici le beau Narcisse est mort*. Cette inscription rappelle à notre *Amant* la fin terrible du malheureux et l'épouvante. Son premier mouvement est de s'enfuir ; mais il se rassure et se dit que *Narcisse* n'était qu'un égoïste et qu'un sot, et que, somme toute, il se sent assez fort pour ne pas

tomber dans de pareils excès. Puis la curiosité, l'envie de connaître le poussant, il y jette un regard furtif. Mais, hélas ! il est aussitôt saisi d'étonnement et d'admiration. Fascinée, sa vue ne peut plus se détacher du fatal miroir et surtout d'un magnifique buisson de *Roses* qui s'y reflète. Il y court aussitôt ; le parfum suave le pénètre jusqu'aux entrailles, et timide, tremblant d'être blâmé, il n'ose y porter la main, car il craint d'irriter le maître de ce beau jardin. Heureux, s'écrie-t-il, celui qui pourrait seulement cueillir une *Rose,* n'importe laquelle, mais je donnerais tout pour en posséder une couronne ! Or, entre toutes, il en choisit une, la plus belle, un bouton tout fraîchement éclos. Mais las ! une épaisse haie, barrière infranchissable de ronces et d'épines, le sépare de la *Rose.*

GLOSE.

Le tourbillon des plaisirs enivre l'*Amant,* et pendant quelque temps il ne songe qu'à voir, admirer et se divertir. Mais, une fois le premier étourdissement passé, il rentre en lui-même, observe tout ce qui l'entoure ; il veut savoir, il veut tout connaître. A force de voir et d'admirer, chemin faisant, il arrive à la fontaine de *Narcisse.* Le miroir magique, ce sont les illusions. La jeunesse ne saurait s'y soustraire. En vain les conseils, l'instruction, la sagesse et la raison nous mettent en garde contre elles ; tous nous les voulons braver, et tous nous nous y laissons prendre. Notre *Amant* y succombe ; il jette les yeux sur le miroir, et le voilà soudain affolé. Ce qui l'attire surtout, au milieu des splendeurs de la nature, c'est la *Beauté,* ce sont les charmes de la

femme et ce parfum exquis de délicatesse et de sensibilité qui s'exhale autour d'elle. D'abord il les embrasse toutes dans un amour sans bornes, toutes il voudrait les posséder ; mais il finit par en remarquer une, la plus belle, et que seule il désire. C'est toujours la femme aimée qui est la plus belle ; puis comme les difficultés ne font qu'accroître nos ardeurs et que les plaisirs faciles sont ceux qui nous séduisent le moins, c'est justement la *Rose* la plus difficile à cueillir que notre *Amant* préfère à toutes les autres. Transporté d'admiration, timide, muet, il se contente d'admirer en silence l'objet tant désiré, il n'ose lui déclarer ses transports, *de peur du repentir,* car il craint de l'irriter ; et puis, comment vaincre tous les obstacles qui les séparent ?

Chapitres XIII a XVI.

L'*Amant* contemple immobile le buisson de roses. Cependant, depuis qu'il a quitté les danses, *Dieu d'Amours* l'a suivi pas à pas et profite de l'extase où il est plongé pour le frapper de ses flèches. La première qu'il lance est *Beauté,* la seconde *Simplesse.* Cet deux flèches entrent par l'œil et pénètrent jusqu'au cœur. La troisième est *Courtoisie,* la quatrième *Franchise,* la cinquième *Compagnie,* la sixième *Beau-Semblant.* Ces quatre dernières volent droit au but.

A chaque blessure, l'*Amant* veut arracher la flèche qui l'a frappé ; mais chaque fois le fût lui reste entre les mains et le dard dans la plaie. *Dieu d'Amours,* voyant l'*Amant* épuisé, pantelant, se précipite et le somme de se rendre. Celui-ci, vaincu, voyant toute résistance inutile, se rend et fait hom-

mage à son vainqueur, lui jure d'être son esclave, et pour preuve de sa sincérité lui offre son cœur en gage. *Dieu d'Amours* l'accepte, et le ferme d'une clé d'or qu'il garde dans son aumônière.

GLOSE.

L'*Amant*, en contemplation devant la femme qu'il a choisie au milieu de tant d'autres, ne s'aperçoit pas que l'amour le guette, et le premier trait qui le frappe lui fait une blessure inguérissable. La beauté la première nous touche et nous inspire les plus vives passions. C'est par les yeux qu'elle pénètre jusqu'au cœur ; elle est la plus naturelle de toutes les sensations. Il en est de même de la seconde, Simplesse, c'est-à-dire la simplicité, la grâce naturelle, qui n'est que le complément de la beauté. Les quatre autres représentent les qualités de l'âme ; elles nous séduisent aussi bien que les avantages extérieurs, mais leur effet est moins foudroyant. *Courtoisie, Franchise, Compagnie* et *Beau-Semblant,* personnifient l'amabilité, la franchise, l'esprit et l'affabilité.

Notre *Amant* ne peut résister à tant de perfections ; il ne songe plus à vaincre sa passion naissante ; il s'y livre tout entier, et il jure de ne plus vivre que pour celle qui a pris son cœur.

CHAPITRES XVII ET XVIII.

Ici *Dieu d'Amours* dicte à l'*Amant* tous ses commandements, qu'il devra suivre s'il veut conquérir la *Rose*. Ils se résument ainsi : aimer, c'est souffrir.

L'*Amant* n'hésite pas à s'y soumettre ; mais il demande comment il pourra résister à de si rudes labeurs, et *Dieu d'Amours* lui répond : « Tu as l'Espérance ! Elle devrait te suffire ; mais je te promets encore trois dons qui adouciront tes peines et te soutiendront jusqu'à ce que tu sois arrivé au but de tes désirs, la conquête de la Rose. Ces trois biens sont : *Doux-Penser, Doux-Parler, Doux-Regard.* »

Ceci dit, *Dieu d'Amours* s'envole.

GLOSE.

A peine l'Amant a-t-il donné son cœur, qu'il réfléchit aux conséquences de son action ; il songe aux obstacles sans nombre qu'il lui faudra surmonter pour posséder sa bien-aimée, aux luttes, aux tourments, à tous les maux qui l'attendent, et il hésite. Mais l'espérance le soutient, l'espérance qui ne nous abandonne jamais. Et puis n'aura-t-il pas le bonheur de penser à sa bien-aimée, d'en ouïr parler et de la voir ?

Chapitres XIX et XX.

L'*Amant* reste seul, languissant, épuisé par ses blessures, et retourne à ses chères roses, mais sans pouvoir franchir la fatale haie. Peu à peu il se désespère et se demande s'il ne va pas se précipiter au milieu des ronces et des épines pour ravir le divin bouton, lorsque soudain arrive à lui un varlet de gente allure. C'est *Bel-Accueil,* le fils de *Courtoisie.* Il lui offre gracieusement de lui faire passer la haie pour sentir de plus près sa chère Rose, mais à condition qu'il se garde de folie.

L'*Amant* accepte confondu, et, grâce à *Bel-Accueil,* le voilà dans le pourpris. Celui-ci l'encourage par de tendres avances et lui cueille même une verte feuille près du divin bouton. L'*Amant* la saisit avec transport, s'en pare la poitrine et raconte à *Bel-Accueil* comment *Amour* lui fit au cœur plusieurs blessures, dont il mourra si on ne lui donne le bouton tant désiré. *Bel-Accueil* épouvanté le prie d'abandonner une si folle espérance et lui reproche de vouloir le déshonorer en lui demandant une chose aussi perverse et insensée. Pendant qu'ils parlaient, ils ne se doutaient pas que le hideux *Danger,* gardien du pourpris, dormait à l'ombre du buisson. Il se lève soudain et, brandissant sa massue, force *Bel-Accueil* et l'*Amant* à prendre la fuite.

GLOSE.

Malgré tout, l'*Amant* ne parvient pas à calmer ses blessures cuisantes, car il ne peut toucher le cœur de la belle. Un moment il songe à prendre un parti désespéré, celui de précipiter le dénoûment en se déclarant ouvertement. Mais au moment où il croit tout perdu, son amante elle-même vient à son secours. Touchée de tant d'amour, elle daigne enfin accueillir sa tendresse et cherche par de légères avances à consoler ce pauvre amant. Celui-ci, transporté, se déclare alors et la supplie de ne pas borner là ses faveurs. Hélas! la pauvrette a cédé trop légèrement aux premières inspirations de son cœur, et soudain, voyant dans quelle voie périlleuse elle vient de s'engager, pendant qu'il en est temps encore, elle rompt avec le malheureux et l'éconduit.

Chapitres XXI a XXIII.

L'*Amant,* une fois seul, rentre en lui-même, comprend sa folie, et tombe dans une morne tristesse. C'est alors que *Raison* vient à son secours. Elle cherche à lui prouver combien cette folle amour le doit faire souffrir, et sans aucun espoir de posséder la *Rose.* « Résiste donc, lui dit-elle, et si tu as du courage, renie *Dieu d'Amours,* qui te rend si malheureux, et oublie la *Rose.* » L'*Amant* indigné traite *Raison* assez durement, et lui reproche avec amertume d'oser lui donner des conseils aussi perfides. Il finit en lui disant : « Je veux aimer, tel est mon plaisir, et vos conseils sont hors de saison. »

Raison part et laisse l'*Amant* en proie à ses douleurs. Heureusement il se souvient qu'il a un *Ami* loyal et bon. Il se rend aussitôt auprès de lui.

GLOSE.

L'*Amant,* dont l'amour est plus grand encore depuis qu'il le croit partagé, voyant tout son bonheur anéanti, pleure et se désespère. C'est alors qu'il repasse en son esprit sa folie et ses souffrances, et se dit que vraiment c'est payer trop cher l'amour d'une femme que peut-être il ne possèdera jamais. Un moment il écoute les conseils de la raison. Mais tout à coup se réveillant honteux de lui-même, il se rappelle qu'il a donné à cette femme son cœur tout entier, et croit savoir aussi qu'elle l'aime. « Oui, s'écrie-t-il, je veux l'aimer, dussé-je souffrir cent fois plus encore, et je l'aimerai jusqu'à la fin ! » Mais cette mâle résolution ne le guérit pas, et notre

Amant retombe dans ses défaillances. Alors seulement il se souvient de son ami, et court lui demander des conseils et des consolations. C'est toujours dans l'adversité qu'on pense à ses amis.

Chapitres XXIV a XXVI.

L'*Amant* raconte à *Ami* toute son histoire et lui expose ses embarras. *Ami* le rassure et lui dit : « Je connais ce *Danger ;* il n'est pas si terrible que cela. Crois-moi, retourne le trouver, et avec de belles paroles tu en auras vite raison. »

L'*Amant* réconforté retourne aussitôt au pourpris, mais sans franchir la haie, et parvient à amadouer *Danger* qui lui répond : « Non, je ne suis pas irrité contre toi. Puisque je ne peux pas t'empêcher d'aimer, aime donc tant qu'il te plaira. Du reste, que m'importe ? Cela ne me fait ni froid ni chaud. Mais ne te hasarde plus auprès de mes roses, ou je te ménage quelque mauvais tour. »

L'*Amant,* transporté de joie, court vers *Ami* lui porter la bonne nouvelle. Celui-ci répond : « Tout va pour le mieux. Voyez-vous, *Danger* n'est pas si méchant qu'il en a l'air. C'est même un excellent auxiliaire pour qui sait le flatter à propos. » L'*Amant* retourne au pourpris ; mais *Danger* veille, et il lui faut rester en dehors de la haie. Il voit de là les *Roses,* mais ne peut ni les sentir, ni les toucher. Ce n'est pas ce qui peut le contenter ; aussi pousse-t-il de gros soupirs et de longs gémissements. Mais *Danger* ne se laisse pas attendrir, et l'*Amant* retombe dans une profonde mélancolie.

GLOSE.

L'*Amant* raconte à son ami tout son amour et ses ennuis : « Je connais cela, lui répond celui-ci ; crois-moi, ne te désespère pas pour si peu. Ta bien-aimée, dis-tu, se montre vers toi plus froide et plus réservée qu'avant, tant mieux ; c'est qu'elle voit le danger et qu'elle a peur d'y succomber, c'est qu'elle t'aime. Va la trouver, présente-lui tes excuses, proteste de tes bonnes intentions, et dis-lui que tu ne peux vivre sans l'aimer. » L'*Amant* écoute ce conseil et revient près de sa belle. Celle-ci lui répond : « Je ne suis point fâchée contre vous ; je n'ai aucune raison pour cela, car vous m'êtes tout à fait indifférent. Vous ne pouvez vivre sans aimer, dites-vous, que m'importe ? Cela ne me fait ni froid ni chaud. Mais cessez, je vous prie, ces continuelles obsessions, car je ne puis ni ne veux vous aimer. Je ne vous chasse pas ; vous serez toujours ici le bienvenu ; mais ne comptez pas obtenir la plus petite faveur. »

L'*Amant* court rapporter la bonne nouvelle à son ami, qui lui dit : « Tout va bien. Vous le voyez, le *Danger,* le moindre nuage tout d'abord épouvante les amoureux novices, et semble devoir les séparer à tout jamais ; et cependant, si on l'affronte résolument, si l'on parvient à l'endormir, c'est un puissant auxiliaire en amour. Il excite nos ardeurs, qui peut-être sans lui finiraient par s'éteindre. »

L'*Amant* prend congé de son ami ; mais c'est pour aussitôt revenir à sa belle. Celle-ci le reçoit froidement, lui enjoint de se renfermer dans les bornes des plus strictes convenances, et notre *Amant,* déconfit d'un accueil si glacial, retombe dans sa noire tristesse, pleure et cherche en vain par ses soupirs

et ses gémissements à attendrir la cruelle chaque fois qu'il la rencontre ; elle demeure inflexible.

Chapitre XXVII.

C'est alors que *Franchise* et *Pitié* viennent à son secours. La première s'adresse à *Danger* et lui dit : « Pourquoi malmener ainsi ce pauvre *Amant* ? Pourquoi lui déclarer la guerre, puisqu'il a promis de vous servir en bon et fidèle sujet ? Si *Dieu d'Amours* le contraint d'aimer, est-ce une raison pour le haïr ? Voyons, montrez-vous moins cruel envers lui, car toute âme généreuse doit aider plus petit que soi, et il n'y a qu'un cœur impitoyable qui puisse rester sourd à la prière. » *Pitié* soutient *Franchise :* « Oui, dit-elle, c'est plus que de la dureté, c'est cruauté pure ; c'est trop d'épreuves à la fin ! Vous l'avez déjà privé de l'accointance de son gent compagnon *Bel-Accueil,* et lui faisant ainsi la guerre, vous doublez sa torture. *Dieu d'Amours* le persécute à tel point qu'il lui est impossible de ne pas aimer, et bien sûr il mourra s'il ne revoit *Bel-Accueil.* Or, puisqu'il vous a juré de ne pas cueillir les *Roses,* laissez-le les voir au moins en compagnie de celui-ci. » *Danger* ne saurait résister à de si pressantes prières ; il cède. *Franchise* court aussitôt chercher *Bel-Accueil* et l'amène auprès de l'*Amant. Bel-Accueil* le prend par la main, le conduit à travers le pourpris, et lui permet d'admirer à son aise et de sentir les fleurs.

GLOSE.

Toutefois, la cruelle s'apitoie sur le sort d'un amant si constant et si malheureux. Elle se dit en

elle-même que si elle ne l'aime pas, franchement ce n'est pas une raison pour le haïr et lui faire tant de peine, et elle se radoucit insensiblement, au point d'oublier le danger et d'accepter de nouveau les hommages de son adorateur. « Puisqu'il a juré, se dit-elle, de m'aimer loyalement, pourquoi le faire souffrir de la sorte ? Du reste, le laisser me voir à son aise et me parler, cela n'engage à rien. » C'est alors que pour le consoler l'imprudente l'autorise par ses tendres avances à lui faire de nouveau la cour.

Chapitres XXVIII et XXIX.

L'*Amant* n'avait pas vu la *Rose* depuis quelque temps. Il est ravi de la trouver plus belle encore que la première fois. Elle est un peu plus *grasse,* c'est-à-dire que le bouton s'est un peu plus ouvert, et ses feuilles au contour plus arrondi brillent d'une couleur plus vermeille. Il reste longtemps en extase devant le rosier, et enfin, encouragé par *Bel-Accueil,* qui ne lui refuse ni grâces ni faveurs, il se hasarde à lui demander une chose bien téméraire, et prie *Bel-Accueil* de lui laisser baiser la *Rose.* Celui-ci résiste, car : *Qui peut baiser obtenir ne saurait là s'en tenir,* et *Chasteté* dans sa leçon lui dit toujours qu'*à nul amant il ne donne un seul baiser.* L'*Amant,* de peur de le courroucer, n'insiste pas, et sans doute il eût attendu longtemps cette faveur, si *Vénus* ne fût accourue, *Vénus,* des amants la bienvenue, qui toujours poursuit *Chasteté.* Elle dit à *Bel-Accueil :* « Pourquoi refuser ce baiser à l'*Amant ?* Il vous aime en toute loyauté ; il est beau, gracieux, élégant, affable, doux et franc ; et puis il est à la fleur

de l'âge; il a, je crois, douce haleine, les lèvres vermeillettes, les dents blanches et nettes, et sa bouche semble faite pour les baisers. »

Bel-Accueil, embrasé par le brandon de *Vénus,* accorde le baiser. Mais soudain le hideux *Malebouche* tant fait de glose sur leur compte qu'il éveille *Jalousie.* Celle-ci court sus à *Bel-Accueil.*

GLOSE.

L'*Amant,* admis de nouveau dans l'intimité de sa chère maîtresse, contemple d'un œil avide tous ses charmes, et se plaît à reconnaître qu'elle est plus belle que jamais. Il s'approche, lui prend la main, et dans une muette extase nos deux amoureux se contemplent ravis. L'*Amant,* pour cimenter leur paix, ose pousser la hardiesse jusqu'à demander un baiser, un seul baiser. La belle refuse timidement, car la pudeur la retient encore. Mais elle ne peut détacher ses yeux de son amant qui, à tous les avantages physiques que la nature lui prodigua, joint une loyauté sans bornes, et dans un moment d'oubli laisse l'audacieux cueillir sur ses lèvres un tendre baiser, ce premier aveu d'un mutuel amour.

Mais le bonheur n'est pas facile à dissimuler. Bientôt les mauvaises langues commencent à jaser sur leur compte, et, comme le bonheur a toujours des envieux, les jaloux surgissent de tous côtés. Ils font tant qu'ils viennent bouleverser la félicité des deux amants.

Chapitres XXX et XXXI.

Jalousie assaille *Bel-Accueil* et lui reproche amèrement d'ainsi se lier au premier venu. Pris en flagrant

délit, les deux coupables ne savent que répondre, l'*Amant* s'enfuit. *Honte* alors s'approche et dit à *Jalousie :* « Tout ce que dit ce *Malebouche* n'est pas parole d'Évangile. Il y a certainement moins de mal qu'il n'en dit. *Bel-Accueil* n'a rien à cacher. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est un peu d'inconséquence et de légèreté. Mais je reconnais que je fus bien négligente à le garder, et désormais je jure d'y mettre toute ma vigilance. — *Honte,* fait *Jalousie,* j'ai grand'peur d'être encore trahie, et j'y vais de ce pas aviser. Je ferai bâtir une tour inexpugnable où j'enfermerai *Bel-Accueil.* » *Peur* accourt, mais voyant *Jalousie* en si grande fureur n'ose souffler mot. Celle-ci court mettre son projet à exécution. *Peur* alors dit à *Honte :* « Je suis vraiment désolée de ce qui arrive. C'est ce maudit *Danger* qui est cause de tout le mal; il s'est montré faible envers *Bel-Accueil.* Allons à ce vilain reprocher sa folle conduite. » *Danger* dormait. Elles le réveillent et lui font des reproches si cruels, qu'il se redresse plus irrité que jamais, et voilà notre pauvre *Amant* derechef plongé dans la désolation.

GLOSE.

Ce sont d'abord les reproches les plus amers sur sa liaison avec le premier venu, liaison qui la conduira fatalement au déshonneur, puis enfin les menaces les plus violentes. En vain la pauvre amante essaie-t-elle de se défendre, en vain jure-t-elle qu'elle n'a rien à se reprocher, si ce n'est peut-être un peu d'inconséquence et de légèreté, rien ne saurait calmer leur rage. Alors la honte et la peur s'emparent de son esprit; le danger se dresse devant elle plus menaçant que jamais; elle prend la ferme

résolution de rompre une liaison aussi compromettante.

Chapitre XXXII.

Jalousie fait aussitôt bâtir un château-fort. Cette forteresse est carrée. Au milieu de chaque face est une porte. Les gardiens sont : *Malebouche, Danger, Peur* et *Honte*. Au milieu s'élève une tour inaccessible dans laquelle est enfermé *Bel-Accueil*. On lui donne pour geôlier une *Vieille* chargée de l'espionner continuellement. Alors l'*Amant*, séparé de son compagnon qu'il ne reverra peut-être plus, s'abandonne au plus violent désespoir.

GLOSE.

Épouvantée de sa folle passion, se sentant surveillée par mille envieux, en butte à la calomnie, la pauvre amante, écrasée de honte, se croyant à jamais déshonorée, se forge des chimères et des dangers sans nombre, et pour ne plus retomber dans ses erreurs passées, elle enferme son cœur dans un cercle inexpugnable. Ses quatre défenseurs sont : sa pudeur, sa réputation, la crainte de succomber, et enfin ses folles terreurs. Elle craint autant pour elle que pour celui qu'elle aime ; elle renonce à le voir et voudrait l'oublier. Celui-ci, voyant tout à coup s'évanouir ses rêves de bonheur, exhale sa douleur en des plaintes sans fin et songe même à mourir.

Ici se termine la partie de Guillaume de Lorris.

Avant de passer à l'analyse de la partie de Jehan de Meung, nous allons d'abord dire quelques mots sur ce personnage de la *Vieille* que nous voyons pour la première fois à la fin du roman de Guillaume de Lorris. Nous ne pouvons préjuger en rien le rôle que celui-ci destinait à la *Vieille* chargée de surveiller continuellement Bel-Accueil. Dans l'intention du poète de Lorris, n'était-elle pas tout simplement destinée à personnifier la curiosité, l'espionnage des envieux ? Nous ne savons. Jehan de Meung en fit la duègne, qui jouait au moyen âge, dans les familles, le même rôle que la suivante ou confidente de l'antiquité. La duègne était une femme qui, spécialement chargée de surveiller sa maîtresse, la suivait partout et rendait compte de tous ses faits et gestes au maître qui payait pour cela.

On comprend que ce rôle ne pouvait guère convenir à une jeune fille. Il fallait nécessairement une femme qui eût de l'expérience, qui « *connût toute la vieille danse* », et plus elle avait vécu, plus elle était précieuse pour ce service tout de confiance. Mais on conçoit aussi combien étaient fragiles la conscience et la fidélité de pareils serviteurs. Toujours prêtes à servir celui qui payait le plus largement, ces *Vieilles*, loin de protéger la vertu qui leur était confiée, trop souvent se faisaient le honteux intermédiaire des séducteurs et jouaient simplement le rôle d'entremetteuses.

C'est ce qui explique qu'aucun temps ne fut aussi fécond en intrigues amoureuses que le moyen âge, époque fameuse des galants chevaliers, ces admirateurs effrénés du beau sexe, qui aimaient, dit-on, comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Après avoir, tout en cueillant de temps en temps

quelque rose sur le bord du chemin, chevauché, soupiré et bataillé, pendant de longues années, pour la dame de leurs pensées qu'ils juraient d'aimer et de respecter jusqu'à la mort, ils se hâtaient, aussitôt mariés, de la placer sous la surveillance d'une duègne dissolue ; c'est même à ces preux qu'était réservée la gloire de savoir mettre la vertu de leur femme..... sous clé.

PARTIE DE JEHAN DE MEUNG.

Chapitres XXXIII a XLII.

L'*Amant* pleure, maudit tous ses ennemis, et voyant qu'il ne lui reste plus qu'à mourir, lègue à *Bel-Accueil* son cœur, son unique richesse. C'est alors que *Raison* revient. « Eh bien, lui dit-elle, n'es-tu pas d'aimer lassé? N'as-tu de maux encore assez? *Amour,* dis-moi, comment le trouves-tu ? Est-il assez bon maître? Si tu l'avais connu, j'aime à croire que tu ne l'aurais jamais servi même une heure, que tu aurais renié son hommage et n'aurais pas aimé d'amour. — Mais je le connais, répond l'*Amant.* — Non, dit *Raison,* et je vais te le faire connaître. » Alors elle lui explique ce que vaut l'amour des sens et tous ses plaisirs, et lui montre tous les avantages de l'amitié. Elle lui explique longuement la différence entre les bons et les mauvais amis, et lui fait un tableau délicieux de l'âge d'or où tous les hommes s'aimaient et goûtaient le bonheur. Il n'y avait alors ni propriétés, ni seigneurs, ni rois, et cependant tout le monde était heureux, car personne ne songeait à rompre l'équilibre qui régnait

dans la nature. C'est la cupidité, dit-elle, qui a tout gâté sur terre ; mais la richesse ne fait pas le bonheur, et la pauvreté même est préférable, car l'homme est l'esclave de *Fortune,* qui se plaît sans cesse à lui ravir ses faveurs. L'inquiétude et mille maux assiégent les avares et en font les plus malheureux des hommes. La pauvreté, au contraire, est la pierre de touche de l'amitié, car l'infortune nous fait voir clairement ceux qui ne nous aimaient que pour nos richesses.

Raison flagelle impitoyablement l'insolence des riches et l'orgueil des rois, qui ne seraient rien si le peuple voulait. Ils ne sont rien que par lui, car *Fortune* ne saurait faire qu'on possédât un seul fétu, si *Nature* ne nous l'a donné. « Alors, dit l'*Amant,* qu'a donc l'homme qui soit réellement à lui ? — Sa conscience, répond *Raison,* et son libre arbitre. Ils sont à lui ; rien ne les lui peut ravir. Tout le reste est à *Fortune,* qui départ ses faveurs sans songer à quelle personne. Or donc, redeviens ton maître, reprends possession de ton cœur, et ne le donne ainsi follement tout entier à un seul. Aime tous les hommes en général ; sois envers eux comme tu voudrais qu'ils fussent envers toi, et jamais n'engage ta liberté, le plus beau présent que *Nature* ait fait à l'homme. Abandonne donc ce fol amour qui te rend si malheureux, pour suivre le bon amour que je viens de te dépeindre ; et c'est parce que les humains ont abandonné celui-ci, qu'ils se sont livrés à tous les vices que la *Justice* est chargée de punir ici-bas. — Mais, dit l'*Amant,* puisque vous êtes en train de m'instruire, dites-moi lequel est le meilleur de *Justice* ou d'*Amitié.* — C'est *Amitié,* dit *Raison ;* car si tout le monde s'aimait, *Justice* serait inutile. D'autant

plus que les juges ne sont pas moins dépravés que les autres, et que la plupart abusent des pouvoirs qui leur sont confiés pour faire plus de mal encore. »

Elle cite alors l'exemple d'*Appius* qui condamne *Virginius* à lui livrer sa fille ; mais le peuple irrité renverse les décemvirs, ces dépositaires infidèles de la justice et de l'autorité. « Sois mon amant, continue *Raison,* et tu verras la vanité des richesses et des grandeurs humaines. » Elle lui rapporte ,d'après l'histoire, maints exemples fameux de l'instabilité de la fortune. C'est d'abord *Néron* qui fit périr *Agrippine* sa mère, et *Sénèque* son précepteur. Donc le pouvoir ne sert le plus souvent qu'à rendre les hommes plus méchants, les mettant en état de nuire impunément aux autres, ce qu'ils ne pourraient faire s'ils restaient au niveau de tous les citoyens. Mais Dieu ne permet sans doute aux méchants de s'élever si haut que pour retomber plus bas : témoin ce même *Néron,* réduit à se tuer de ses propres mains, pour échapper à la colère de son peuple. Témoin encore *Crésus,* roi de Lydie ; malgré les conseils de sa fille *Phanie,* il ne voulut rien rabattre de son faste et de son orgueil : de là sa chute et sa mort. Et plus près de nous, *Mainfroi,* roi de Sicile, que *Charles d'Anjou* battit et tua ; et puis *Conradin,* et puis *Henri,* frère du roi d'Espagne, que le même *Charles* mit à mort, et enfin *Boniface de Castellane,* chef des Marseillais révoltés contre ce même bon roi *Charles,* qui lui fit trancher la tête.

« Or donc, cher ami, continue *Raison,* sers-moi loyalement, et laisse là cette folle amour et le fol Dieu qui tant te maltraite. — Non, répond l'*Amant* irrité, j'ai juré foi et hommage à *Dieu d'Amours ;* je ne violerai pas ma promesse. « Puis, à bout d'argu-

ments, il lui cherche querelle sur un mot qui l'a choqué. *Raison,* paraît-il, dans le feu de la conversation, s'est permis d'appeler par son nom certaine chose qu'on ne peut désigner honnêtement sans périphrase. *Raison* répond qu'elle a bien le droit de nommer ce que Dieu son père daigna faire de ses propres mains, et que les dames françaises ont sans doute les oreilles bien plus délicates que le reste du corps, car c'est le seul endroit que cette chose leur blesse.

« Tout ceci est fort bon, répond l'*Amant;* mais si vous continuez de me tourmenter ainsi, je me verrai forcé de vous laisser causer ici toute seule. »

Chapitre XLIII.

Raison alors, ayant épuisé toute son éloquence, laisse l'*Amant* mélancolique. Il retourne aussitôt vers *Ami*. Celui-ci le console du mieux qu'il peut, et lui dit que, s'il veut suivre ses avis, *Bel-Accueil* sortira bientôt de sa prison. « Avant tout, lui dit-il, vous essaierez de séduire ses gardiens et veillerez surtout que *Malebouche* ne vous voie. S'il vient à vous apercevoir, faites-lui bon visage, apaisez-le par vos flatteries, profonds saluts et compliments, et par dessus tout faites-lui croire que vous ne voulez ni ne pouvez ravir la *Rose,* et le succès est assuré.

« Flattez aussi la *Vieille;* flattez encore *Jalousie;* flattez tous les geôliers. Ne ménagez pas les présents, autant que vos ressources le permettront ; dans tous les cas, soyez prodigue de promesses, risque à ne pas les tenir. Tâchez de pleurer même : ce serait pour vous d'un grand avantage, car rien ne séduit comme les larmes, et si les geôliers pouvaient s'apitoyer

sur votre douleur, la besogne serait plus d'à moitié faite. Si vous ne pouvez pas pleurer, faites semblant, et surtout qu'ils ne s'aperçoivent pas de la feinte, car alors tout serait perdu. Bref, étudiez bien vos adversaires, et ne perdez pas de temps, car la *Rose* sera vite épanouie, et les concurrents ne manqueront pas pour la cueillir avant vous. Attendez que les geôliers soient gais; ne les sollicitez jamais en leur tristesse, à moins que vous n'en soyez cause, si par exemple *Jalousie* vient de les tancer.

« Alors, si vous êtes un jour assez heureux pour rencontrer *Bel-Accueil* dans un lieu sûr et bien reclus, quand même vous verriez *Honte* rougir, *Peur* blémir, *Danger* frémir, et tous par feinte se courroucer pour se rendre lâchement, bravez leur colère, ne les prisez tous une écorce, mais cueillez la *Rose* de force, et montrez ce qu'un homme vaut, en temps et lieu, quand il le faut. Car rien ne leur plaît tant que de se laisser prendre ce qu'ils n'osent offrir. Ils seraient même froissés s'ils échappaient par leur défense, et tout en paraissant joyeux, ils vous haïraient intérieurement. Si pourtant vous les voyez sérieusement courroucés et vigoureusement lutter, soyez prudent, sachez attendre, criez merci, dissimulez, ouvertement capitulez, jusqu'à ce que les trois geôliers s'en aillent et laissent là *Bel-Accueil* qui tout à vous se donnera. Pour cela, faites-leur bon visage, et observez avec soin *Bel-Accueil*. S'il est gai, riez; s'il pleure, soyez triste; s'il est simple, feignez la candeur; s'il est sérieux, soyez grave; aimez tout ce qu'il aime, blâmez tout ce qu'il blâme; si vous jouez avec lui, perdez toujours; soyez empressé près de lui; autant que vous pourrez, faites tout pour lui plaire, voilà le moyen de réussir. »

GLOSE.

L'*Amant,* qui ne veut pas suivre les conseils de la raison, retourne trouver son ami, qui l'engage à ne pas brusquer les choses, car la violence perdrait tout infailliblement. « Commencez, lui dit-il, par amadouer les mauvaises langues, en ayant l'air de ne plus vous occuper de votre adorée ; montrez-vous le moins possible aux abords de sa demeure, et par votre sang-froid faites tant que tout le monde se persuade de deux choses : d'abord que la belle vous est complètement indifférente, puis que sa réserve et sa sagesse la mettent désormais à l'abri de toute surprise. C'est le seul moyen d'imposer silence à la calomnie. Quant à la *Vieille,* elle ne demande qu'une chose : tirer profit de son emploi ; montrez-vous donc envers elle courtois et généreux ; ne lui ménagez ni les flatteries, ni les promesses, ni les petits présents. Bientôt cette chère amante, voyant votre air humble et résigné, se rassurera, se croyant dès lors à l'abri de vos folles entreprises. Mais un beau jour, il lui suffira de voir vos larmes couler, pour s'attendrir derechef sur le sort d'un si fidèle et si précieux amant, que les obstacles ne rebutent pas, et qui doit l'aimer d'un amour sans bornes, puisqu'il est sans espoir.

« Enfin, ce serait jouer de malheur s'il n'arrivait pas un jour où vous vous trouviez seul avec elle dans un endroit favorable. Alors, quoique vous voyez la belle pâlir d'effroi, rougir de honte, trembler d'émotion, prouvez-lui, malgré sa feinte résistance, combien vous l'aimez, et que vous savez être homme en temps et lieu, quand il le faut.

« Mais si vous vous heurtez à une résistance plus vigoureuse que vous ne le supposiez, arrêtez-vous, soyez prudent, capitulez, implorez votre pardon, et attendez patiemment que son émotion, ses craintes et sa pudeur se calment, et elle vous laissera cueillir ce que vous auriez en vain essayé d'arracher de vive force.

« Pour cela, étudiez bien son caractère, ne la contredites en rien, et faites tout ce que vous pourrez pour lui plaire. Si elle rit, soyez gai ; si elle est sérieuse, soyez grave ; est-elle triste, pleurez ; montrez-vous toujours empressé, prévenez ses moindres désirs, et le moment ne se fera pas attendre où elle ne pourra plus rien vous refuser. »

Chapitres XLIV a XLVII.

L'*Amant,* à ces mots, s'indigne et refuse de s'abaisser jusqu'à l'hypocrisie pour obtenir les faveurs de *Bel-Accueil.* « Alors, lui répond *Ami,* vous n'avez plus qu'un moyen pour conquérir le château-fort : c'est de suivre ce chemin qui est là sur la droite. Mais ce sentier a nom *Trop-Donner,* et il est bien dangereux aux pauvres gens. Vous ne l'aurez pas suivi longtemps, que soudain vous verrez les murs chanceler et crouler, et la garnison tout entière se rendre. Mais pour y passer, il faut être riche, et plus d'un qui partit joyeux et brave en revint pauvre et désespéré, moi tout le premier. Or *Pauvreté* ne le put jamais franchir ; elle reste en arrière ; tout le monde la repousse ; il n'est pas d'amour pour elle. Mais si vous avez de grands biens amassés, vous cueillerez boutons et roses. Il n'y en aurait pas d'assez closes

si vous pouviez donner autant que vous voudriez promettre. Toutefois, sans jeter l'or à pleines mains, si vous étiez assez riche pour pouvoir offrir de temps en temps quelques beaux petits présents, peut-être avez-vous encore chance de réussir. — Pourtant, *Ami,* je déteste et méprise la femme qui se vend, et pour moi l'amour perd tout son charme quand on l'achète à beaux deniers comptants. Il n'en était pas ainsi du temps de nos premiers pères. »

Suit un tableau de l'âge d'or, où les hommes vivaient simplement, sans avarice et sans envie. Chacun, sans rapine et sans convoitise, s'accolait et baisait à qui le jeu d'amour plaisait. Il n'y avait alors ni rois pour ravir le bien d'autrui, ni seigneurs pour accaparer la terre; tous étaient égaux ici-bas, heureux et sans inquiétude, de toutes peines affranchis, sauf de mener joyeuse vie et loyale folâtrerie.

Chapitres XLVIII a LII.

Ami montre alors à l'*Amant* comment quelques hommes corrompus par la cupidité voulurent posséder à eux seuls ce qui appartenait à tout le monde. Ils se partagèrent la terre ; les plus forts prirent les plus grosses parts, et bientôt aussi voulurent posséder à eux seuls les femmes communes à tous. De là la jalousie qui fait le malheur des humains en leur ravissant la liberté. Mais laissons le jaloux parler :

« Oui, dit-il à sa femme, je sais que vous me trompez. Vous êtes trop coquette, et sitôt qu'à mon travail je cours, vous ne songez qu'à vous divertir. Si je vais à Rome ou bien en Frise débiter notre marchandise, vous ne songez en mon absence qu'à

mener joyeuse vie, et quand je suis céans, vous n'avez pas un mot agréable, pas un sourire pour votre époux. Toute cette coquetterie, tous ces beaux atours, qui me coûtent si cher, vous n'en usez que pour plaire à ce Robichonnet que je déteste et que je vois toujours rôder autour de vous. Du reste, que n'ai-je cru Théophraste quand il dit que c'est sottise de prendre femme en mariage ? Toutes sont plus vicieuses les unes que les autres. Si vous la prenez pauvre, c'est pour la nourrir; riche, c'est pour subir ses dédains et ses caprices; laide, c'est pis encore, car elle fera des efforts inouïs pour plaire à tout le monde. Non, il n'est pas une femme vertueuse sur terre ! *Lucrèce* et *Pénélope* peuvent tout au plus être considérées comme des exceptions qui confirment la règle, et encore, si les galants avaient bien su s'y prendre, elles auraient cédé comme les autres. Au reste, il n'est plus de *Lucrèce* ni de *Pénélope* ici-bas. »

Suit une longue diatribe contre le mariage et la perversité des femmes. Le jaloux, à l'appui de son dire, cite l'opinion de *Valérius, Juvénal, Phoroneus,* et enfin nous montre par l'épouvantable infortune d'*Abeilard* combien celui-ci eut tort de se marier contre la volonté d'*Héloïse* sa maîtresse.

Il termine en s'écriant que c'est folie de se fier aux femmes, tant elles sont perverses, témoin *Hercule* et *Déjanire, Samson* et *Dalila ;* puis, à bout d'arguments, transporté de rage, il pousse cette fameuse exclamation qui, si nous croyons Thévet, faillit coûter cher à maître Clopinel. La scène se termine comme toujours, c'est-à-dire que le jaloux tombe à bras raccourci sur sa malheureuse femme et l'assommerait sans l'intervention de voisins charitables.

« Ainsi, conclut *Ami,* avant d'être marié, ce couple s'aimait d'amour tendre ; l'Amant était l'humble serviteur de sa dame et faisait tout ce qu'elle voulait, au point que lorsqu'elle lui disait : « Saute, » il sautait. Mais une fois liés ensemble, la roue a si bien tourné, que l'humble esclave veut être le maître, et voilà la guerre dans le ménage. Il en sera de même tant qu'il y aura des maîtres et des esclaves, des rois et des sujets, car gouverner, c'est diviser. C'est pour cela que les anciens vivaient paisiblement et sans liens. Ils n'eussent pas leur liberté changé pour tout l'or de Frise et d'Arabie. Mais alors nul n'aimait ce métal, et personne n'avait encore abandonné son rivage pour l'aller chercher en de lointains pays. »

Chapitres LIII et LIV.

C'est *Jason* qui, le premier, poussé par la cupidité, prit son essor outre mer vers la *Toison d'or.* C'est de ce jour que la *Fourberie* apparut sur la terre, entraînant à sa suite tous les vices qui n'ont « *cure de suffisance.* » *Orgueil* dédaignant son pareil accourut à grand appareil, traînant *Convoitise, Avarice, Envie,* et tout le reste des vices. Tous alors firent sortir de l'enfer *Pauvreté,* inconnue jusqu'alors. Elle vint avec *Larcin* son fils, et *Cœur-Failli* son époux, et tous ces monstres épouvantables, jaloux du bonheur des humains, se répandirent sur la terre, semant partout la discorde et la guerre. Le sol fut divisé ; on vit pour la première fois domaines et propriétaires, esclaves et maîtres. Mais quand ceux-ci s'en allaient pour leurs affaires par les chemins, dans les villages restaient les paresseux et les coquins qui pillaient

leurs demeures. Alors il fallut s'entendre pour les garder, et l'on décida de choisir quelqu'un qui pût prendre les malfaiteurs et rendre justice aux plaignants, en un mot à qui chacun dût obéir. On s'assembla pour choisir.

Un grand vilain entre eux ils élurent, le mieux charpenté, le plus grand, le plus fort qu'ils trouvèrent, et le firent prince et seigneur. Lui jura de les défendre eux et leurs biens, pourvu qu'on lui assurât de quoi vivre. On lui accorda ce qu'il demandait. Mais les larrons revinrent en force, et souvent il fut battu. On tint nouvelle assemblée, et tous se cotisèrent pour lui bailler sergents et biens suffisants pour les entretenir. De là les premières tailles, de là le commencement des principautés terriennes. Lors tous d'amasser des trésors, et pour les garder, de construire barricades et tours, murailles crénelées, châteaux et villes fortifiés.

« Tout ceci, ajoute *Ami,* me serait bien indifférent si l'appât de l'or n'avait corrompu jusqu'à l'amour, et c'est grand deuil et grand dommage de voir femme belle, jeune et amoureuse vendre son corps au premier venu. Aussi, bien difficile est de conserver l'amour d'une femme, être si convoiteux, si léger et si capricieux. » Il lui donne alors d'excellents conseils pour s'attacher longtemps les femmes et conserver leur affection, et termine ainsi : « Il en est de même de votre chère *Rose.* Quand vous l'aurez, comme je l'espère, faites tout ce que je vous ai dit pour garder telle fleurette, car vous ne trouveriez en quatorze cités sa pareille.

« Oui, s'écrie alors l'*Amant,* c'est bien la vérité, et comme cet excellent *Ami* parle bien au prix de *Raison !* » Puis il raconte comment *Doux-Parler* et

Doux-Penser vinrent aussitôt le trouver pour ne plus le quitter. *Doux-Regard* pourtant ils ne purent amener avec eux.

C'est-à-dire que de pouvoir parler avec son ami de sa chère maîtresse l'avait consolé, avait chassé de son esprit ses terreurs et ses peines, pour faire place à de douces pensées ; mais, hélas ! cela ne suffit pas, car il ne peut voir sa bien-aimée.

Chapitres LV et LVI.

L'*Amant* reconforté sent renaître son audace, et il se dirige aussitôt vers le castel par le sentier que lui dit *Ami*. C'est du reste le plus court. Chemin faisant, il est si fier et si brave, qu'il ne doute pas de la réussite. Il croit voir déjà les murs crouler et la garnison se rendre. Mais au premier détour il rencontre *Richesse* qui le renvoie impitoyablement. L'*Amant* désolé s'en retourne pensif, et bon gré mal gré, se décide à employer le premier moyen qu'*Ami* lui donna, c'est-à-dire d'user de ruse ; mais son âme loyale se révolte contre une semblable duplicité, et le voilà plus malheureux que jamais.

GLOSE.

L'*Amant,* consolé par les conseils de son ami, reprend aussitôt courage et se croit déjà sûr du succès. Il cherche donc à revoir sa belle amante ; mais dès le début il est arrêté par mille obstacles, et surtout par l'exigence de ses gardiens. Ah ! s'il était riche, toutes les difficultés s'aplaniraient, et la *Rose* serait bientôt en son pouvoir ! Il en est donc réduit à dissimuler, à se faire humble et insinuant auprès des

valets de sa belle et de tous ceux qui ont intérêt à le surveiller, de peur qu'il n'aborde la *Rose*. Mais ce rôle lui pèse, sa franchise et sa droiture se révoltent, et il retombe dans ses mornes inquiétudes.

Chapitres LVII et LVIII.

C'est alors que *Dieu d'Amours*, jugeant l'épreuve suffisante, touché de tant de constance et de loyauté, vient à son secours, lui fait réciter ses commandements pour bien s'assurer qu'il ne les a pas oubliés, et convoque aussitôt toute sa baronnie pour assiéger le castel.

GLOSE.

Le pauvre *Amant* cependant s'éveille de sa torpeur. Il repasse en lui-même toutes les souffrances que doit endurer un fin amant qui veut loyalement faire son devoir ; il puise de nouvelles forces dans la violence même de sa passion, que les obstacles ne font que grandir. Il fait appel à toutes les ressources de son cœur et de son esprit, et il se décide à tenter un dernier effort pour conquérir sa bien-aimée.

Chapitre LIX.

Dieu d'Amours a convoqué toute sa baronnie. Pas un ne manque à son appel. Ce sont : *Franchise, Honneur, Richesse, Noblesse de Cœur, Oyseuse, Largesse, Beauté, Bien-Celer, Courage, Bonté, Pitié, Simplesse, Compagnie, Amabilité, Courtoisie, Déduit, Liesse, Sûreté, Désir, Jeunesse, Gaîté, Patience, Humilité,* puis enfin *Contrainte-Abstinence* et *Faux-Semblant*.

Que venaient donc faire ces deux derniers en si gente compagnie? *Dieu d'Amours* s'en étonne, et s'adressant à *Faux-Semblant,* lui demande comment il se trouve mêlé à ses soldats. *Contrainte-Abstinence* aussitôt s'avance et présente la défense de *Faux-Semblant.*

GLOSE.

Le pauvre *Amant,* réduit à ses propres forces, repasse en son esprit toutes ses ressources. Quelles sont donc les armes nécessaires à un fin amant pour vaincre un cœur si bien défendu? Il lui faut de la franchise, de l'honneur, de la noblesse de cœur, du temps à disposer, de la richesse, de la générosité, de la beauté, de la discrétion, du courage, de la bonté, de la grâce, de l'esprit, de l'amabilité, de la gaîté, du sang-froid, de la patience, de l'humilité, savoir inspirer la pitié, les désirs, la joie et l'abandon, et savoir employer la ruse. Il hésite cependant et repousse ce dernier moyen; mais il finit par s'avouer qu'en effet des traits pâles et amaigris par les veilles et les souffrances sont d'un puissant secours pour vaincre le cœur le plus rebelle.

Chapitre LX.

Dieu d'Amours dit à son ost qu'il veut assaillir le castel pour se venger de l'injure qu'on lui fait en emprisonnant *Bel-Accueil.* « Car, dit-il, depuis que sont morts *Ovide, Tibulle, Catulle* et *Gallus,* je n'ai jamais rencontré pareil serviteur. Si l'*Amant* n'est pas mis en possession de la *Rose,* il en mourra; et ce serait grand dommage de perdre un ami qui m'a

si loyalement servi. Veuillez donc, dit-il, vous concerter ensemble afin d'organiser l'attaque. »

Les barons tiennent conseil et rapportent leur décision à *Dieu d'Amours*. « D'abord, disent-ils, *Richesse* nous a refusé son concours, ne voulant prendre fait et cause pour un amant qui n'est rien moins qu'opulent. Nous nous sommes donc accordés sans elle, et voici notre décision : *Contrainte-Abstinence* et *Faux-Semblant* s'attaqueront à *Malebouche*. Puis *Désir* et *Bien-Celer* essaieront de mettre *Honte* en fuite. Contre *Peur* marcheront *Courage* et *Sûreté*. Quant à *Danger*, qu'il soit assailli par *Franchise* et *Pitié*. Mais faites quérir votre mère, car son concours nous sera précieux.

« Amis, leur répond *Dieu d'Amours*, je vous remercie de prendre avec tant d'ardeur ma défense; mais *Vénus*, ma mère, n'est pas toujours à ma discrétion; car il lui arrive souvent de guerroyer pour son compte et d'attaquer seule et sans moi de redoutables forteresses. Mais celles-là je ne les aime guère. Je vous promets cependant de faire le nécessaire pour l'intéresser à notre sainte cause.

« Sire, disent les barons, commandez, et il sera fait selon votre volonté, soit tort, soit droit. Mais *Faux-Semblant* sait que vous le haïssez, et il n'ose se présenter à vous. Nous désirons que vous lui pardonniez votre colère et que vous l'acceptiez parmi vos barons. — Soit, dit *Amour;* ça, qu'il s'avance. »

GLOSE.

L'*Amant* tout d'abord reconnaît que de toutes les qualités nécessaires pour réussir en amour, une seule lui manque, la richesse; si c'est la plus utile, à la

rigueur elle n'est pas absolument indispensable. Puis, après avoir réfléchi longuement à la manière dont il devra s'y prendre pour commencer l'attaque, il finit par se convaincre que, pour imposer silence aux mauvaises langues, il n'est tel que la prudence et la dissimulation. Pour vaincre la pudeur de sa charmante maîtresse, il devra lui faire comprendre tout le bonheur d'aimer et la persuader avant tout de sa discrétion. Pour dissiper ses folles terreurs, il se montrera à la fois calme et audacieux. Enfin, pour effacer ses doutes et calmer les alarmes de sa conscience, il attendrira son cœur par le spectacle de sa constance, de ses douleurs et de sa franchise. Toutefois, cette idée de prendre le masque de l'hypocrisie le tourmente sans cesse, et il a besoin de se convaincre tout à fait de cette triste nécessité.

Chapitres LXI a LXIII.

Dieu d'Amours fait subir à *Faux-Semblant* un long interrogatoire, afin de bien connaître cet auxiliaire inattendu qui s'est ainsi glissé dans son armée ; car il suspecte avec raison cette face blême et ce maintien hypocrite. Il somme *Faux-Semblant* de se dévoiler tout entier. Celui-ci hésite un instant ; mais voyant que toute résistance est inutile, il se décide à jeter le masque et prend bravement son parti. Il fait un long discours que nous pouvons résumer ainsi : « Le meilleur moyen d'être heureux sur terre, c'est de bien vivre et de s'enrichir sans travailler. Or, pour y arriver, c'est bien simple : il suffit de savoir tromper autrui et le voler impunément. C'est pourquoi je prends mille déguisements ; mais celui que je préfère,

c'est l'habit de religion, non pas celui des prêtres séculiers, pauvres hères qui vivent maigrement dans leurs campagnes, pas même celui des prélats. Non, je suis mieux que cela ; je suis un moine Mendiant ; je n'ai ni demeure fixe, ni patrie ; je relève directement du pape, et l'absolution que je donne prime jusqu'à celle de vos prélats, si puissants qu'ils soient. Grâce à la sottise des hommes, qui jugent tout sur l'étiquette, et qui, nous voyant affublés du manteau de la religion, en concluent que nous sommes tous de petits saints, plutôt que de nous juger sur nos actions, nous prêchons la pauvreté, et nous nageons dans l'abondance ; nous prêchons l'humilité, et nous nous bâtissons des palais splendides ; nous prêchons l'abstinence, et nous nous gorgeons de vins précieux et de morceaux délicieux. Pourvu qu'on soit riche et qu'on nous paie, on peut impunément commettre les plus grands crimes ; notre absolution ne se donne pas : elle se vend. Quant aux vilains, ils peuvent mourir sans confession ; nous ne nous dérangeons pas pour si peu. Car de la religion, nous prenons le grain et laissons la paille. Vous le savez, ce n'est pas à la niche du chien qu'il faut chercher la graisse ; aussi je ne hante que le palais des riches, avares, usuriers, seigneurs, comtes et rois. Nous descendons encore jusqu'à confesser les bourgeoises, pourvu qu'elles soient jolies, et nulle « *ou sans chemise, ou moult parée, ne saurait sortir de nos mains égarée.* » Nous éprouvons un bonheur inouï à voir aux affaires d'autrui ; nous avons soin par la confession de nous renseigner les uns les autres sur tout ce qui se passe dans les familles, afin de mieux exploiter les sots. Vivez sans crainte, et coulez d'heureux jours, canailles de toutes sortes, usuriers, voleurs, débauchés, pré-

lats libertins, prêtres qui vivez avec vos maîtresses, juges iniques et prévaricateurs, vauriens de tous vices souillés, bougres, etc., etc.!... Pour cela, vous n'avez qu'à nous gorger d'or et de victuailles, et nous vous protégerons si bien que nul n'osera seulement vous attaquer ; mais si vous ne donnez rien, nous vous ferons brûler tout vifs. Et si vos prélats osent trouver à redire que nous empiétions sur leurs priviléges au point de prendre les brebis grasses et ne leur laisser que les maigres, qu'ils lèvent la tête, et nous les frapperons de tels coups, nous leurs ferons de telles bosses, qu'ils en perdront mitres et crosses!

« Vous le voyez, dit-il en terminant, je suis un homme habile, précieux pour mes amis, terrible pour mes ennemis. N'ayez donc aucune honte d'accepter mes services ; je mènerai à bonne fin votre entreprise. »

Dieu d'Amours accepte alors le concours de *Faux-Semblant* et lui donne le commandement de l'avant-garde.

GLOSE.

Toute réflexion faite, l'*Amant* se dit que de tels moyens sont sans doute bien répugnants, mais que la triste position où il se trouve par la méchanceté de ses ennemis justifie tout, et il se décide à débuter par la dissimulation vis-à-vis des jaloux et de la *Vieille,* qu'il ne saurait attaquer de vive force, n'étant ni assez puissant, ni assez riche.

Chapitres LXIV a LXVIII.

Alors *Faux-Semblant* et *Contrainte-Abstinence* se concertent quelques instants, et on les voit bientôt apparaître, *Faux-Semblant* en pèlerin, sa compagne en béguine. Ils se dirigent aussitôt vers le castel et rencontrent *Malebouche*, sur sa porte assis, qui inspecte tous les passants. Ils le saluent moult humblement; il leur rend aussitôt leur salut, et comme leur figure ne lui semble pas inconnue, les invite à s'asseoir auprès de lui, et leur demande à quel heureux hasard il doit leur rencontre. *Contrainte-Abstinence* répond la première : « Nous sommes pèlerins. En ce pays, Dieu nous envoie vers ce peuple égaré pour lui prêcher l'exemple et les pécheurs repêcher. Au nom de Dieu nous vous demandons l'hospitalité, et c'est par vous que nous allons commencer notre auguste mission. Apprêtez-vous donc à écouter la parole de Dieu. » *Malebouche* répond que sa maison est à leur disposition et qu'il est tout ouïe. *Contrainte-Abstinence* reprend : « Ici-bas la vertu souveraine, c'est de mettre un frein à sa langue, Or, plus que nul, vous êtes entaché du péché de médisance, et il faut vous en corriger. Un gent varlet ici demeure; vous en avez dit pis que pendre, et ce jour il est enfermé à cause de vous. Pourtant, que vous a-t-il fait? Rien. Quant à l'*Amant,* il s'inquiète, par Dieu, bien de la *Rose !* Personne moins que lui ne vient rôder de ce côté; vraiment, il a bien autre chose à penser. Or, par votre médisance, vous êtes cause d'un grand péché, et si vous ne vous en repentez sur l'heure, vous irez bien sûr au puits d'enfer. »

Sur ce, *Malebouche* de s'écrier que s'il y a des

menteurs céans, ce sont eux. Il n'a fait que répéter ce que maintes gens ont vu et rapporté, et jusqu'à preuve du contraire, il se croit autorisé à le crier par dessus les toits.

Lors *Faux-Semblant* prend la parole :

« Il ne faut pas croire ainsi tout ce qui se dit par la ville, car ce n'est parole d'Évangile. Voyons, qu'avez-vous à reprocher au varlet? D'ordinaire les amants vont volontiers où gîtent leurs amours. Or, il ne rôde guère par ici, et si par hasard il vous rencontre, il vous fait bon visage et ne vous obsède pas comme tant d'autres. Et vous, qui du varlet avez tant médit, s'il aimait *Bel-Accueil,* vous aimerait-il comme il fait, vous son geôlier? Donc, en le méprisant, la mort d'enfer vous avez méritée ! »

Malebouche, convaincu, ne trouve mot à répondre et finit par dire : « Je le reconnais. Or que faut-il faire? — Confessez-vous céans, dit *Faux-Semblant;* faites preuve de repentance, et je vous donnerai l'absolution. » Lors *Malebouche* à deux genoux fait sa confession. *Faux-Semblant,* le voyant dans une posture favorable, lui serre la gorge et lui coupe la langue d'un coup de rasoir. Puis, aidé de son compagnon, il prend ses clefs et le jette dans le fossé. Sitôt fait, ils ouvrent la porte, et, trouvant les soldats *normands* ivres-morts, les étranglent et entrent dans le castel.

GLOSE.

L'*Amant,* par sa prudence et sa circonspection, fait si bien qu'il ne donne aucune prise à la médisance, finit par éteindre tous les soupçons, et dès lors trouve les chemins ouverts pour revoir sa bien-aimée.

Chapitres LXIX a LXXV.

Largesse et *Courtoisie,* sur les pas de *Faux-Semblant* et de *Contrainte-Abstinence,* entrent dans le fort. Ils rencontrent la *Vieille* qui, toute tremblante, se rend prisonnière, demandant qu'il ne lui soit fait aucun mal. Tous quatre lui répondent qu'ils ne sont point ses ennemis et qu'ils sont, au contraire, prêts à la servir si elle veut les aider. Puis ils lui offrent une agrafe et quelques anneaux, lui promettant de plus beaux présents par la suite. Enfin ils lui remettent un gent chapelet de fraîches fleurs, la priant, de la part de l'*Amant,* de le porter à *Bel-Accueil,* avec l'assurance de son respect et de son amour. La *Vieille,* heureuse de se tirer à son avantage d'un si mauvais pas, hésite cependant à se charger d'une telle mission, dans la crainte de *Malebouche.* Mais ils la rassurent en lui apprenant la mort de ce vilain. La *Vieille* alors accepte de grand cœur et dit : « Que l'*Amant* se tienne prêt à venir aussitôt que je le manderai ; » puis, leur disant adieu, elle se rend auprès de *Bel-Accueil* : « Beau fils, lui dit-elle, pourquoi êtes-vous si triste ? Contez-moi vos peines, et peut-être pourrai-je les soulager. » *Bel-Accueil,* qui n'a aucune confiance dans la *Vieille,* lui répond très-finement : « Je ne suis triste que de votre absence, car je vous aime d'amour tendre ; mais pourquoi tant vous faire attendre ?

« Pourquoi, répond la *Vieille,* vous allez le savoir, et grand plaisir vous en aurez. » Alors elle lui présente le chapelet que lui envoie l'*Amant,* qui toujours l'aime et mourra bien sûr s'il ne peut le revoir. *Bel-Accueil* refuse le présent. « Non, dit-il, je crains

qu'on ne me blâme. » Cependant il ne quitte pas des yeux le chapelet, frémit, tremble, tressaille, rougit, pâlit, perd contenance. La *Vieille* le lui met dans la main ; il la retire et lutte encore, mais voudrait déjà le tenir. « Il est beau pourtant ; mais si *Jalousie* le savait ? — Prenez-le, vous n'encourrez aucun blâme. — Mais s'il faut dire qui me l'a donné ? — Réponses, riposte la *Vieille,* vous aurez plus de vingt ; au surplus, si vous êtes embarrassé, dites que c'est moi. Je ne suis pas suspecte à *Jalousie,* et je me charge de vous justifier. » Lors *Bel-Accueil* saisit le chapelet, le pose sur ses blonds cheveux, et prenant son miroir, admire comme il est gent ainsi.

La *Vieille* alors profite de ce qu'ils sont seuls en tête-à-tête, et lui donne ses conseils. L'analyse en serait trop longue ici. Le lecteur pourra les étudier à la source même, et voir avec quel art et quelle vérité l'auteur a su peindre la duègne corrompue comme toutes ses pareilles, et ne cherchant qu'à faire choir au même degré d'abjection qu'elle l'enfant chaste et pur dont la garde lui est confiée.

GLOSE.

Mais le pauvre *Amant* ne peut revoir sa mie dans l'intimité, car la *Vieille* est là. A force de présents et surtout de promesses, il l'engage à lui ménager une entrevue avec sa chère amante, et lui remet un chapelet de fraîches fleurs pour elle. La *Vieille* l'assure de son concours et lui dit de se tenir prêt au premier signal. Celui-ci se retire alors discrètement, et la *Vieille* court aussitôt trouver le très-doux enfant qui, après une longue hésitation, accepte le présent et consent à écouter son cerbère.

Chapitres LXXVI a LXXX.

La *Vieille* revient vers l'*Amant* et lui annonce que *Bel-Accueil* est prêt à le recevoir, lui enseigne comment il pourra passer par la porte de derrière, et part la première pour aller l'attendre. Il la suit de près, et rencontre chemin faisant *Dieu d'Amours* et tout son ost accourus à son secours. C'est *Faux-Semblant* qui ouvre la marche avec *Contrainte-Abstinence*. L'*Amant* vole aussitôt à la recherche de *Bel-Accueil*. *Doux-Regard* vient à lui et lui montre du doigt *Bel-Accueil* qui d'un bond s'élance à sa rencontre. Ils sont tous deux dans une chambre secrète de la tour, et notre *Amant*, enivré de la réception que lui fait *Bel-Accueil*, tend déjà la main pour cueillir la *Rose*. Mais voici que *Danger*, caché dans un coin, soudain s'élance et s'écrie : « Fuyez, vassal, car Dieu m'entend, je ne sais ce qui me retient de vous casser la tête. » A ce cri *Honte* et *Peur* accourent, et tous trois assaillent l'*Amant*, le battent et vont l'étrangler, quand il appelle à l'aide. Les sentinelles de l'ost d'*Amour* jettent l'alarme, et les barons aussitôt de se ruer à son secours. Une bataille s'engage entre les gardiens de *Bel-Accueil* et les assaillants.

GLOSE.

La *Vieille* revient trouver l'*Amant*, lui annonce que sa belle est prête à le recevoir, lui enseigne une porte secrète par où il pourra pénétrer chez elle, et se retire la première pour l'attendre. L'*Amant* la suit de près, et chemin faisant se prépare à sortir enfin victorieux de cette dernière épreuve. Il fait appel à

tous ses avantages physiques et moraux, et par prudence, pour ne pas effaroucher cette pudique enfant, il se présente l'air humble et les traits languissants. A sa venue, la belle l'accueille d'un long regard plein de tendresse et d'amour, et nos deux amants enivrés s'abandonnent aux plus doux transports. Mais soudain le dernier cri de la conscience arrête la pauvrette au bord du précipice ; sa pudeur se réveille ; elle sent renaître toutes ses terreurs, et une lutte suprême s'engage dans son cœur entre la passion et le devoir.

Chapitres LXXXI a LXXXIII.

Dans ces trois chapitres l'auteur s'excuse d'avoir, dans le cours du roman, écrit quelques paroles un peu trop gaillardes et folles ; il ne doute pas que les dames lui pardonnent de les avoir si durement traitées ; car, dit-il, jamais il n'eut l'intention d'attaquer les femmes honnêtes. Il termine en engageant le lecteur à bien étudier ce qu'il va lire par la suite, s'il veut apprendre à fond toute la science d'amour.

Chapitres LXXXIV a LXXXVI.

Franchise la première s'élance contre *Danger*. Celui-ci la renverse et va l'occire, quand *Pitié* accourt et inonde *Danger* de ses larmes. Il sent son cœur se fondre, tremble, chancelle et va fuir, quand *Honte* arrive, et par ses reproches cherche à relever son ardeur. *Danger* crie au secours, et *Honte* d'un seul coup de son glaive étourdit *Pitié*. *Désir* est là, prêt à la soutenir ; beau jouvenceau franc et joli, à *Honte* il

pousse en grand'furie. Hélas! il ne résiste pas plus que les autres, et son corps va mesurer la terre. C'est alors qu'apparaît *Bien-Celer*. *Honte* à son tour tombe sous les coups de ce nouveau champion, et elle fût morte sans sa compagne *Peur*. Cette réserve toute fraîche renverse tout devant elle. Elle assomme presque *Bien-Celer* et culbute *Courage* d'un seul coup. Tout l'ost d'*Amour* va succomber lorsque soudain se dresse *Sûreté*. Elle se précipite sur *Peur*, qui évite le choc et lève son glaive. *Sûreté* pare avec l'écu et demeure un instant ébranlée; son épée lui échappe des mains. Mais se ranimant soudain, pour montrer l'exemple, elle jette ses armes et saisit aux tempes son terrible ennemi. Tous alors, transportés de rage, s'abordent, et une lutte corps à corps, terrible, acharnée, s'engage sur toute la ligne. Elle dura longtemps, mais la victoire restait indécise. Une trève fut conclue, et les combattants se retirèrent chacun dans leur camp.

Jamais assurément, sa mère présente, *Amour* n'eût accepté d'armistice. Il mande donc *Vénus* aussitôt.

GLOSE.

La belle est d'abord épouvantée par une idée terrible. Si cet homme à qui elle va se livrer tout entière allait la tromper! S'il n'était qu'un de ces vils libertins qui ne voient dans l'amour que la jouissance matérielle, et qui méprisent la femme aussitôt qu'elle s'est donnée! En vain se dit-elle que son amant est loyal et bon, que la franchise est peinte sur sa figure, et qu'il lui donna trop de preuves d'amour pour en pouvoir douter; cette pensée l'obsède. Elle n'est pas sans savoir non plus que les

suites de l'amour engendrent parfois des regrets cuisants, et sa sombre froideur brise le cœur du pauvre amant. Il la contemple d'un air abattu, et des larmes inondent son visage. A cette vue la belle s'attendrit et lui tend la main. Il veut l'enlacer et la presser sur son sein. Soudain elle sent la pudeur se réveiller, et rouge de honte, se dégage de l'amoureuse étreinte, mais sans pouvoir détacher ses yeux du beau jouvencel où tant de grâces brillent à la fois. Son cœur pourtant triomphe encore de la tentation. Mais son amant est là qui proteste de sa discrétion ; l'ombre et le mystère voileront leurs amours, et les doux accents de cette voix tant aimée couvrent les derniers cris de sa pudeur alarmée. Elle est bien près de se rendre, quand tout à coup elle songe au grand acte qui va s'accomplir. Au moment d'offrir ce sacrifice suprême, d'abandonner ce trésor qui sera perdu pour jamais, cette fleur unique qui ne se peut cueillir qu'une fois, sa virginité, elle sent son cœur se serrer sous le poids du remords. Une tristesse profonde l'envahit tout entière, et tremblante elle hésite. Elle a peur ! De quoi ? De l'inconnu, de cette vie nouvelle qui va s'ouvrir, et au moment de recevoir le baptême de l'amour, elle demande grâce. L'*Amant*, qui la voit chancelante, épuisée, reprend courage, cherche à la rassurer, lui rappelle tous leurs rêves de bonheur, veut lui prouver que l'amour est l'œuvre la plus belle, la plus sainte et la plus sacrée ; rien ne peut dissiper ses alarmes, et elle supplie son bien-aimé de la laisser un instant se recueillir encore. Tous deux alors, silencieux et graves, assis côte à côte et la main dans la main, attendent anxieux le moment fatal qui va décider de leur sort.

Chapitres LXXXVII a XC.

Les messagers d'*Amour* vont trouver *Vénus* en l'île de *Cythère,* et lui content tout l'embarras où se trouve son fils par la faute de *Jalousie.* A cette nouvelle *Vénus* monte sur son char traîné par huit colombeaux et arrive à l'ost de son fils. Le combat avait recommencé; mais la garnison de la tour se défendait vaillamment; *Vénus* arrive enfin. Son fils vole à sa rencontre et, désespéré d'une telle résistance, implore son aide. *Vénus* oyant ces plaintes, en grand'colère entre, et jure que jamais plus elle ne laissera *Chasteté* vivre en sûreté au cœur des hommes ni des femmes. *Amour* jure que tous les humains désormais viendront par ses sentiers, et que nul ne sera sage nommé, à moins qu'il n'aime ou soit aimé. Tous les *barons,* à l'exemple de leur chef, prononcent le même serment.

Chapitres XCI et XCII.

Cependant *Nature* forgeait une à une les pièces qui doivent continuer les espèces. Désolée de la perversité des hommes qui méprisent et avilissent l'amour au point d'en faire un crime et d'emprisonner *Bel-Accueil* parce qu'il veut s'unir à l'*Amant,* elle songe, dans un moment de découragement, à laisser périr la race humaine. Le serment de *Vénus,* d'*Amour* et des *barons* la rassure. Mais elle a un péché sur la conscience, et elle vient trouver son bon prêtre *Génius* pour se confesser à lui. Ce péché, c'est d'avoir été injuste envers tous les êtres qui peuplent

la terre, et les avoir asservis à l'homme. « Malheureuse ! s'écrie-t-elle, qu'ai-je fait ? Comment réparer ma faute ? Hélas ! j'ai rabaissé mes amis pour exalter mes ennemis ; j'ai tout perdu par ma bonté ! »

L'auteur, mettant *Nature* en scène, en profite pour faire l'exposé complet de ses théories philosophiques, et pousse peut-être un peu loin l'étalage de sa vaste érudition. Il compare la nature à l'art, et prouve la supériorité de celle-là, qui transforme incessamment la matière et lui fait revêtir de si belles formes, au point de tirer la vie de la corruption même, témoin le phénix. L'art, au contraire, loin de créer, ne saurait même dépeindre la nature. Tous ceux qui l'ont tenté, *Zeuxis* lui-même, ont échoué misérablement ; aussi Jehan de Meung renonce à telle entreprise et revient à son sujet.

Chapitres XCIII a XCV.

Génius, voyant *Nature* fondre en larmes, la console d'abord et finit par se mettre en colère contre toutes les femmes, qui pleurent pour arracher les secrets de leurs maris, les tromper et les tyranniser s'ils sont assez fous pour s'y laisser prendre. L'auteur a déjà dit plus haut : « Larmes de femme, comédie ! » Le bon prêtre *Génius* termine en s'écriant : « Si vous aimez vos corps, vos âmes, beaux seigneurs, gardez-vous des femmes ; au moins gardez-vous de jamais leur dévoiler vos secrets ! »

Le lecteur verra par cette boutade, un peu en dehors de son sujet, à notre avis, que les regrets que l'auteur exprime aux chapitres LXXXI à LXXXIII n'étaient rien moins que sincères.

Chapitres XCVI a C.

Nature donc commence sa confession. Elle rappelle à *Génius* comment elle assistait à la création du monde, comment *Dieu* la prit pour sa chambrière, et lui confia l'entretien et la conservation de tout l'univers. Elle fait d'abord le tableau des cieux et des planètes qui parcourent la voûte étoilée, sans que rien vienne jamais rompre leur harmonie. Par leur influence, les corps célestes tranforment incessamment les éléments, c'est-à-dire la matière, et tôt ou tard il faut que les êtres organisés naissent, vivent et meurent à leur naturelle échéance, s'ils ne préviennent la mort en se détruisant les uns les autres. L'homme seul se détruit lui-même par sa folie et son orgueil. Tel *Empédocle,* qui se précipita dans le cratère de l'Etna. Tel *Origène,* qui se mutila, cessant ainsi d'être homme sans mourir.

On excuse ces fous en disant que le Destin, que Dieu le voulait ainsi. Là-dessus le poète discute et détruit de fond en comble le mystère de la prédestination et l'intervention de la Providence dans les actions des hommes. Il prouve, entre autres choses, que c'est folie de rejeter sur les planètes les fautes humaines. Tous les événements s'enchaînent et ne sont que les conséquences naturelles les uns des autres. Tout ce que Jehan de Meung accorde à Dieu, c'est de savoir d'avance ce qui arrivera, mais sans jamais imposer directement sa volonté. Car l'homme a son libre arbitre absolu, dit-il, et seul est responsable de ses folies. Il peut, quand il lui plaît, choisir entre le bien et le mal. Il prévoit les conséquences de ses actions, et partant peut garantir

son âme du péché, aussi bien qu'il pourrait prévenir la famine et le déluge si Dieu lui donnait la science de prévoir l'avenir. Il n'aurait pour cela qu'à faire de grosses provisions dans les années d'abondance, et bâtir un vaisseau pour échapper au déluge, comme firent *Deucalion* et sa femme *Pyrrha*.

Dieu nous a donné la raison et le libre arbitre, pour que nous sachions nous conduire nous-mêmes. Heureux mille fois l'homme d'être seul doué de raison ; car si tous les animaux étaient raisonnables, dès longtemps ils se seraient débarrassés de ce tyran jaloux et cruel.

« Mais, bon *Génius,* continue *Nature,* je reviens à ma parole première. Voyez les éléments : ils font toujours leur devoir envers les choses qui doivent subir les célestes influences. Constamment ils opèrent les mêmes révolutions. Parfois, il est vrai, ils bouleversent l'atmosphère ; les eaux inondent des contrées entières, ravissent champs et moissons ; le vent renverse arbres et maisons ; mais toujours le beau temps revient réparer les désastres causés par la tempête. Alors apparaît l'arc-en-ciel et ses belles couleurs. « *Nature* compare cet effet d'optique à celui produit par les verres taillés qui décomposent la lumière, et fait une longue dissertation sur les miroirs ardents et les lunettes à longue vue, puis sur les visions fantastiques qui assiégent l'homme pendant son sommeil et les cerveaux malades. Ce sont encore les éléments qui embrasent les comètes que nous voyons traverser le ciel. On a longtemps cru qu'elles étaient chargées d'annoncer aux hommes de grands malheurs, et notamment la mort des rois. Mais Jehan de Meung déclare cette croyance absurde, car, dit-il, l'influence et les rayons des comètes ne

pèsent d'un plus grand poids sur pauvres hommes que sur rois. Non, les rois ne méritent pas que les cieux daignent annoncer leur trépas plus que celui d'un autre homme, car leur corps ne vaut une pomme plus que le corps d'un charretier. Et si quelqu'un s'enorgueillit de sa race et s'écrie : « Je suis gentilhomme, et je vaux mieux que ceux qui les terres cultivent ou du travail de leurs mains vivent, » je lui répondrai non. L'homme n'est noble que par ses vertus et vilain que par ses vices. Il est vrai que la mort d'un noble ou d'un prince est plus notable que celle d'un paysan, et l'on en parle un peu plus longtemps ; mais de là à croire que les éléments en seront bouleversés, c'est sottise. « Non, les éléments gardent mes commandements, dit *Nature,* et toujours d'une marche régulière leurs évolutions accomplissent. Je ne me plaindrai donc pas d'eux, non plus des plantes qui, toujours soumises à mes lois tant qu'elles vivent, poussent feuilles, rameaux et fleurs autant qu'elles peuvent. Je n'ai rien non plus à reprocher aux bêtes qui, toutes autant qu'elles peuvent, faonnent selon leurs usages et font honneur à leur lignage. Il n'y a pas jusqu'à mes chers vermisseaux qui ne se montrent envers moi reconnaissants. Seul l'homme m'a déclaré la guerre et veut se soustraire à mes lois. Oui, bon *Génius,* j'ai été trop bonne pour lui ; je l'ai comblé de mes faveurs ; j'en ai fait un petit monde, un petit abrégé de toutes les perfections, et lui seul m'insulte et me brave. Lui, pour qui le Fils de Dieu s'est incarné pour mourir sur la croix, contre mes règles il manœuvre et s'est fait le réceptacle de tous les vices ! L'homme est orgueilleux, lâche, avare, faussaire, parjure, etc... Mais sur tous ces vices je passe ; que Dieu s'en ar-

range s'il veut, le punisse et me venge. Mais je ne puis passer sur ceux dont *Amour* se plaint, et je ne puis subir plus longtemps que l'homme me refuse le tribut qu'il me doit et qu'il me devra tant qu'il recevra mes divins outils.

« Bon prêtre, dit *Nature* en terminant, allez au camp d'*Amour,* et dites à tous les barons, sauf *Faux-Semblant* et *Contrainte-Abstinence* toutefois, que je leur envoie tous mes saluts. Portez mes plaintes au *Dieu d'Amours* pour que sa douleur s'apaise, et dites-lui que je lui adresse un ami pour qu'il excommunie ceux qui lui font telle avanie, et qu'il absolve les vaillants qui travaillent à bien aimer toute leur vie. »

Lors *Nature* écrit son anathème sur un parchemin, le scelle et le remet à *Génius*. Ceci fait, elle lui demande l'absolution et le prie de lui pardonner si elle a fait quelque omission. Celui-ci l'absout, dépose son aube et son rochet, prend des ailes et s'envole à l'ost d'*Amour*.

Chapitres CI a CIV.

Génius arrive, et tout le monde pousse des cris de joie, excepté toutefois *Faux-Semblant* et *Contrainte-Abstinence,* qui disparaissent sans mot dire. Après les civilités d'usage, *Amour* fait endosser une belle chape à *Génius,* lui baille anneau, crosse et mitre, et *Vénus* lui met au poing, pour renforcer l'anathème, un cierge ardent. *Génius,* sur un grand échafaud monté, commence sa harangue.

Suit l'anathème de *Nature* contre les déloyaux, les reniés qui prennent en haine les œuvres d'où elle

tire ses soutiens. Puis *Génius* accorde pardon pleinier (on ne connaissait pas encore les indulgences) à tous ceux qui se peinent de bien aimer. « Travaillez, dit-il, seigneurs barons, travaillez avec ardeur pour remplacer ce que le ciseau d'*Atropos* détruit tous les jours, et vous irez dans le paradis fleuri où l'agneau divin conduit ses blanches brebis. Là le jour est éternel et toujours pur, et il dépasse en splendeur même le jour qui inondait la terre, en l'âge d'or, du temps de *Saturne*, à qui son fils *Jupiter* fit tant d'outrage quand il le mutila. Mais pour conquérir un trône, il n'est crime si odieux qui vous arrête. C'est avec le meurtre, dit *Génius*, le plus épouvantable crime; car mutiler son semblable, c'est lui ravir toute vertu et le rabaisser au niveau de la femme. Or, *à faire grand' diableries sont toutes les femmes trop hardies*. Mais surtout, et c'est là le plus noir forfait, c'est lui ravir sa fécondité.

Jupiter, à peine sur le trône, donna soudain aux hommes l'exemple de tous les vices, leur conseilla de se partager la terre, versa le venin aux serpents, et fit au loup ravir sa proie. Il apprit à l'homme à se nourrir de la chair des animaux, à tirer le feu des cailloux, et des arts nouveaux souleva les voiles. Bref, si le désir de régner lui fit commettre le plus hideux attentat, il essaya de le faire oublier en changeant l'état de l'empire de bien en mal, de mal en pire. Il rompit le printemps éternel, divisa l'année en quatre saisons, et l'âge de fer remplaça l'âge d'or. On vit alors se réjouir les dieux infernaux, et tendre leurs rets par toute la terre pour attirer dans leur séjour ténébreux les brebis, qui toutes, hélas! y vont de compagnie.

Bien peu arrivent au paradis où le bel agnelet bondissant mène paître son blanc troupeau. »

Suit une longue et splendide description du séjour céleste, demeure des bienheureux, et un fort beau parallèle entre ce parc et le jardin de *Déduit,* la fontaine de *Narcisse* et la fontaine de vie ; l'auteur nous montre combien la première est obscure et trouble au prix de la seconde. « Or donc, s'écrie *Génius,* pensez de *Nature* honorer, soyez honnêtes, généreux, loyaux et charitables, et vous irez au parc merveilleux boire à la très-belle fontaine, qui tant est douce, et claire, et saine, sur les pas de l'agnelet divin, pendant toute l'éternité. »

Il termine en excitant l'ardeur des barons, et les engage à renouveler l'attaque, puis il disparaît.

Vénus prend le commandement des troupes, et tout le monde se prépare au combat.

Chapitres CV a CIX.

Vénus somme *Peur* et *Honte* de se rendre. Elles refusent. Alors la déesse courroucée saisit son brandon, et vise une étroite meurtrière entre deux piliers d'ivoire assise. Ces deux piliers soutenaient une figure admirable de formes et blanche comme l'argent. C'était la châsse de *Nature* où se trouve le sanctuaire couvert d'un précieux suaire, qui contient le bouton parfumé. Autour de cette statue s'accomplissent miracles autrement extraordinaires que devant la tête de *Méduse.* Celle-ci détruisait tout et changeait en roches les êtres vivants qui la regardaient. Le sanctuaire de la *Rose,* au contraire, anime tout ce qui l'approche ; il animerait la matière elle-même.

L'auteur ne peut mieux la comparer qu'à la statue de *Pygmalion,* ce statuaire fameux qui sentit son cœur, jusqu'alors insensible, s'embraser en contemplant son œuvre. Le malheureux, dévoré d'un amour sans espoir, allait mourir, lorsque *Vénus,* touchée de ses feux, à son tour anima la statue. De leurs amours naquit *Paphus,* qui lui-même engendra *Cynyras,* père d'*Adonis.*

Tel le brandon de *Vénus* vole porter l'incendie dans la tour. A cette vue toute la garnison s'enfuit. La tour consumée s'écroule pièce à pièce, sans pourtant endommager le sanctuaire.

L'*Amant* alors, en pèlerin, muni du bourdon et de l'écharpe, pénètre jusqu'à *Bel-Accueil* sous la conduite de *Courtoisie, Franchise* et *Pitié.* « Daignez, disent-elles à *Bel-Accueil,* octroyer à ce loyal *Amant* la *Rose* qu'il désire depuis si longtemps.

« Dames, fait *Bel-Accueil,* de bon cœur je la lui abandonne ; qu'il me pardonne ses longs ennuis, et qu'il vienne ici la cueillir, à nous deux seuls tout à loisir, car il aime loyalement. »

L'auteur finit en racontant comment, pour arriver jusqu'à la *Rose,* il lui fallut forcer la porte du sanctuaire avec son bourdon et comment, après de longs efforts, il parvint enfin à cueillir le délicieux bouton.

Il était jour; il se réveille.

GLOSE.

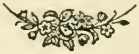
On peut ainsi résumer ces dix-huit derniers chapitres :

Jusqu'alors le lien qui unissait les deux amants n'avait été qu'une affection du cœur et de l'âme. Du côté de l'amante, ce n'étaient qu'illusions et rêves

enchantés. S'aimer et se le dire, se contempler et se sourire, c'était tout son bonheur.

Dans cet échange mutuel d'impressions naïves, les sens n'avaient aucune part; cette affection n'était encore que de l'amitié. Soudain une étincelle jaillit et vient embraser tout le corps. Les sens s'allument, la nature reprend tous ses droits. L'étincelle, c'est *Génius ;* la flamme, c'est *Vénus.*

Alors la pauvre enfant, vaincue déjà plus d'à moitié par l'éloquence et les charmes de son amant, sent naître en elle une flamme inconnue. Palpitante, enivrée, elle oublie tout, se laisse tomber éperdue entre ses bras, s'abandonne à ses étreintes passionnées, à ses voluptueuses caresses, et..... l'heureux *Amant* peut enfin cueillir la *Rose.*



CONCLUSION.

L'ŒUVRE de Guillaume de Lorris, cette idylle charmante, gracieux reflet d'une âme tendre, naïve et pure, est, à notre avis, un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre poésie. Quel doux parfum de jeunesse et d'amour! La forme y laisse parfois un peu à désirer; la diction est peut-être un peu monotone, mais l'ensemble en est délicieux! Malgré soi, on s'intéresse au pauvre Amant, on pleure ses souffrances, on maudit ses persécuteurs.

Comme ce Guillaume de Lorris connaissait le cœur humain! Seul celui qui aima dans sa jeunesse peut comprendre les douleurs de cet amant infortuné, ses désespoirs et ses enthousiasmes, ses affaissements et sa ténacité. Quelle naïveté charmante, quelle délicatesse de pinceau, et surtout quelle vérité dans le récit et les dialogues! Quelle richesse dans les descriptions, et comme les caractères y sont savamment étudiés! Cette littérature jeune et fraîche fut pour nous comme une révélation. C'est bien certainement, avec *Daphnis et Chloé,* les deux plus jolis romans que nous ayons lus. Comme, auprès de ces deux chefs-d'œuvre de naturel et de simplicité, sont, malgré tout leur fracas, ennuyeux et tristes les romans d'aujourd'hui! Exagérés et faux,

ils tourmentent l'esprit, le torturent et le fatiguent, sans jamais réellement l'intéresser. Quelquefois, quand il nous arrive d'y jeter les yeux, nous nous demandons si ce sont bien réellement des hommes qui sont en scène. A coup sûr, ce ne sont pas des hommes comme nous. Jamais nous n'avons pu nous y reconnaître une seule fois. Personnages de convention, tous les acteurs s'agitent au milieu d'une société bizarre; ils sont en tous points extrêmes, aussi impossibles dans le bien que dans le mal, jamais naturels. Dans ce petit roman, au contraire (je ne parle que du roman de Guillaume), c'est la nature prise sur le fait, et l'on s'y reconnaît à chaque pas. Nous ne saurions préjuger ce qu'eût été l'œuvre du poète si la mort ne l'eût enlevé si jeune; mais à coup sûr on peut affirmer que si la fin eût été de tous points digne d'un si admirable début, Guillaume de Lorris pourrait, sans exagération, être comparé aux plus gracieux poètes de l'antiquité.

Avant de passer à la partie de Jehan de Meung, nous allons discuter la valeur d'un prétendu dénoûment attribué à Guillaume de Lorris.

M. Méon ayant rencontré par hasard deux manuscrits contenant la partie seule de Guillaume de Lorris, qui se terminaient par quatre-vingts vers formant un dénoûment, se crut en droit d'affirmer que Guillaume de Lorris avait terminé son roman, et que Jehan de Meung avait supprimé ces vers pour continuer ou plutôt recommencer l'ouvrage sur un plan beaucoup plus vaste. Cette opinion est aujourd'hui partagée par la plupart des commentateurs de

cette œuvre remarquable. Nous avons le regret de ne pouvoir l'accepter, et nous allons, de l'examen même du roman, tirer la preuve irréfutable d'une aussi surprenante erreur.

Du premier coup d'œil, il est facile de voir que l'œuvre de Guillaume de Lorris n'est que la mise en scène d'une œuvre beaucoup plus considérable. C'est à peine si nous pouvons accepter ces trente-deux chapitres pour la moitié du roman. En effet, le dénoûment, dont nous allons donner tout à l'heure l'analyse, est beaucoup trop écourté pour un cadre de cette importance, et ne serait guère en rapport avec l'étendue de l'exposition, car nous ne pouvons appeler autrement l'œuvre de Guillaume de Lorris.

Le lecteur a pu voir, du reste, avec quel art il sut traiter un si magnifique sujet. Dès le début, rien qu'au soin qu'il apporte à développer la mise en scène, à nous dépeindre les lieux et les acteurs principaux, nous devons admettre, jusqu'à preuve du contraire, que chacun devait jouer un rôle important dans ce drame ingénieux, et ce n'est certes pas uniquement pour donner carrière à sa verve poétique qu'il fait passer sous nos yeux une suite aussi longue de descriptions et de portraits inimitables, qui n'absorbent pas moins de douze chapitres sur trente-deux, 1690 vers sur 4150, c'est-à-dire à peu près la moitié du poème. Quant à la valeur de ce document, le lecteur pourra juger combien il est inférieur, sous tous les rapports, à ce qui le précède. En voici le sommaire ou plutôt la traduction un peu résumée :

L'*Amant,* voyant tout perdu, exhale sa douleur en plaintes amères. Mais voici soudain venir dame *Pitié* pour le consoler. Elle amène dame *Beauté, Bel-Accueil, Loyauté, Doux-Regard* et *Simplesse.* Ils

lui disent : « *Jalousie* s'est endormie, et nous nous sommes échappés à grand' peine, car *Peur* tremblante, qui toujours allait et venait, écoutant le moindre bruit, nous aperçut, et, redoutant la perfidie de *Malebouche,* ne savait ce qu'elle devait faire; mais *Bonne-Amour* ouvrit de force la porte, quoi que *Peur* pût dire et faire. Si *Malebouche* l'eût su, nous ne serions certes pas sortis; mais *Vénus* vola les clefs et nous a mis dehors. »

Laissons maintenant l'Amant raconter comme il fut mis en possession du très-doux bouton :

« Elles sont assises (pourquoi ce féminin?) aussitôt à côté de moi. Dame *Beauté* en tapinois m'a présenté le doux bouton; je l'ai pris de bonne volonté, et j'en ai disposé comme s'il fût mien, sans qu'il fît la moindre opposition. En paix, sur un beau lit d'herbes fraîches, couverts de feuilles de roses et de baisers, en grand soulas, en grand déduit nous passâmes toute la nuit. Elle nous parut trop courte, et quand l'aube se leva, il fallut nous séparer. Dame *Beauté* me réclama le doux bouton que je dus rendre à contre-cœur; mais il n'était plus clos. Alors, avant de partir, *Beauté* me dit en riant : « *Jalousie* peut maintenant guetter, ses murs hausser et renforcer, doubler ses haies d'églantiers; il est payé de ses peines. Beau doux Ami, vous me l'avez dit, tel service, telle récompense. »

Puis, après quatre vers de morale, l'Amant termine ainsi :

« Droit à la tour ils s'en retournent mystérieusement; moi je m'en vais et prends congé. Voilà le songe que j'ai songé. »

Évidemment, comme nous l'avons dit plus haut, ce serait une fin de tous points indigne d'un début aussi parfait, et de plus elle est écrite avec une négligence déplorable. Outre que ces quatre-vingts vers nous semblent d'un style relativement un peu plus jeune que le reste, il est facile de voir combien les caractères des acteurs y sont mal observés. Comment admettre que *Beauté* qui, dans tout le roman de Guillaume, n'est qu'un acteur tout à fait secondaire, puisqu'elle ne figure que dans la karole où on ne la voit pas même adresser la parole à l'*Amant,* soit appelée à dénouer seule une situation si compliquée? Au surplus, *Beauté* n'est et ne peut être qu'un personnage passif : c'est une qualité du corps ; elle fait partie de l'objet à conquérir, de même que la *Rose.* Nous aurions mieux compris, dans ce rôle de médiateur, dame *Pitié* ou *Courtoisie,* comme l'a fait Jehan de Meung, par exemple. Quant à *Doux-Regard,* ce n'est qu'un comparse, le serviteur de *Dieu d'Amours* et non de *Bel-Accueil,* et un personnage jusqu'ici fort mystérieux. Pour ce qui est de *Loyauté,* c'est la première fois qu'apparaît cet acteur, et comme il vient pour ne rien faire, il est au moins inutile. *Bel-Accueil,* l'âme du drame, est ici tellement nul, qu'il en est ridicule ; et puis, que dire de ce « *doux bouton qui ne fait pas la moindre opposition?* » Supposerons-nous qu'il y ait ici erreur d'impression et qu'il faille lire *el* au lieu de *il,* et dire « sans qu'elle (Beauté) fît la moindre opposition? » Enfin quelle est cette *Bonne-Amour* qui ouvre la porte du château et qu'on n'a pas encore vue jusqu'ici? Comment expliquer ce personnage? Faut-il supposer qu'il ne fasse qu'un avec *Vénus,* qui paraît quatre vers plus bas?

Mais le reproche le plus grave que nous puissions faire à l'auteur de ce morceau détestable, c'est d'avoir réduit *Jalousie* au rôle ridicule de mari trompé, et ceci au mépris du poète, qui se plaît à nous peindre *Bel-Accueil* comme une vierge innocente et pudique. Pour terminer enfin, que signifie cette *Beauté* réclamant, avant de partir, le boûton à l'*Amant?*

Le bouton, nous le répétons, c'est le plus bel ornement de la femme; c'est sa virginité, sinon celle du corps, au moins celle du cœur, sa vertu en un mot. Elle ne saurait la reprendre une fois qu'elle l'a donnée, pas plus qu'on ne peut rendre au rosier le bouton une fois cueilli. Cette pensée est presque ici de l'obscénité. Or, rien ne saurait justifier une pareille supposition de la part du chaste et naïf poète de Lorris.

Mais si ces raisons ne semblent pas concluantes pour faire admettre définitivement notre opinion, il est dans l'œuvre même de Guillaume des preuves irréfutables qu'il ne l'a jamais terminée et qu'il songeait même à lui donner une bien plus grande étendue.

Ainsi, comment admettre qu'un poète aussi correct, aussi soigneux, qu'un écrivain de sa valeur, enfin, eût laissé subsister des négligences de la force de celles que nous allons relever? Dès le début, en effet, nous lisons que l'*Amant* va voir peintes sur le mur sept images. Or, le poète en fait passer successivement devant nos yeux dix et non pas sept. Il en est quelques-unes qu'on peut à peine qualifier

d'ébauches, les trois premières, par exemple, *Haine, Félonie* et *Vilenie*. La seconde même n'est qu'un titre. Évidemment, ou le peintre avait l'intention d'en supprimer trois, ou il en a intercalé trois après coup, avec l'intention de les achever en révisant son poème. Il en est de même des flèches d'*Amour*. Le poète nous dit qu'*Amour* a deux arcs, un beau, l'autre laid, et cinq flèches pour chacun d'eux, dont cinq belles et cinq laides. Or, il frappe l'*Amant* des belles flèches, et en les énumérant, il en nomme six. C'est encore une négligence que le poète n'eût pas manqué de faire disparaître. Quant aux cinq vilaines flèches, elles étaient sans doute appelées à jouer leur rôle, à moins pourtant de dire que *Bel-Accueil,* n'ayant que des vertus, en rendait l'usage inutile.

Mais il est une preuve autrement convaincante et que nous allons tirer du texte même. En effet, du vers 3509 au vers 3514, l'Amant dit : « *Je vais maintenant vous conter comment* Honte *me fit la guerre, comment les murs furent élevés et le château fort, qu'*Amour *prit par la suite au prix de grands efforts.* » Évidemment, le poète se proposait de raconter longuement, comme l'a fait du reste Jehan de Meung, la lutte d'*Amour* contre *Honte,* défenseur du château, c'est-à-dire de la passion contre la pudeur. Quand nous n'aurions pas d'autre preuve, celle-ci serait plus que suffisante. Ceci dit, nous allons faire l'examen critique de l'œuvre de Jehan de Meung, et discuter la manière dont il sut tirer parti d'une aussi splendide mise en scène.

PARTIE DE JEHAN DE MEUNG.

Après le poète, après le doux jouvenceau de vingt-cinq ans, dont le cœur exhale avec tant de grâce et de naïveté ses ardents désirs, ses douces jouissances, ses cruelles déceptions et ses cuisantes douleurs, voici venir l'homme blasé, le sceptique, le savant, le philosophe. Jehan de Meung, c'est le Rabelais, le Voltaire du XIIIe siècle. Pour lui la *Rose* n'est plus qu'un accessoire; le cadre du drame, le jardin de *Déduit,* s'étend à l'infini; il embrasse la nature entière, la nature féconde, source d'éternelle vie. Guillaume de Lorris parlait avec son cœur; Jehan de Meung parle avec ses sens et sa raison; non pas la raison froide et égoïste qui nous fait étouffer les inspirations généreuses et les plus tendres sentiments du cœur, mais la véritable raison, qui nous dit que le seul moyen d'être homme, c'est d'être juste, c'est d'être bon, c'est d'aimer. Pour lui, tout ce qui est contre nature est injuste, honteux, abominable. S'il prend fait et cause pour l'*Amant,* c'est que celui-ci représente la nature dans ce qu'elle a de plus sacré, l'amour, et il s'indigne de ce que *Jalousie, Danger, Honte* et *Peur,* c'est-à-dire les préjugés, osent entraver ses droits en empêchant l'union des deux amants. Pour lui, rien n'est beau, rien ne doit être agréable à Dieu comme l'amour et les caresses de deux êtres également jeunes et beaux. Aussi, avec quelle éloquence et quelle vigueur il flagelle tout ce qui viole en général les lois de la nature, et en particulier tout ce qui s'oppose à la reproduction! Il condamne impitoyablement le célibat, les amours

honteux et tous les vices qui peuvent entraver ou fausser l'œuvre de nature. Il ne trouve pas d'imprécations assez virulentes pour flétrir ceux qui commettent l'attentat dont Abeilard fut victime.

Sortant même du domaine physiologique pour entrer dans le champ de l'économie politique, nous verrons avec quelle audace il attaque les prêtres et les moines, les juges iniques, les nobles et les rois. Il critiquera même le mariage, mais uniquement au point de vue des lois naturelles, regrettant que l'homme, par ses vices, ait rendu nécessaire cette violation du bien le plus précieux pour lui, la liberté, sans laquelle il n'est pas de bonheur sur la terre. On a souvent dit que Jehan de Meung était un athée. Non. C'est un philosophe naturaliste. Pour lui, Dieu, l'universel créateur de la matière, le père de *Raison,* après avoir achevé son œuvre, assiste impassible, du haut du ciel, dans son immuable sérénité, aux évolutions de tous les corps qui gravitent dans l'immensité de l'univers, et dont la Terre n'est qu'un atome imperceptible. Tous obéissent aux lois éternelles et inviolables auxquelles rien ne saurait se soustraire. Son unique « chambrière, » *Nature,* est chargée de veiller à l'exécution de ces lois qu'elle-même ne saurait enfreindre. Sa mission est de transformer incessamment la matière et de lui transmettre la vie. Aussi, tout ce qui tend à se soustraire à sa domination est sacrilége, et fait insulte à Dieu lui-même. Mais le pouvoir de *Nature* n'est pas sans bornes. Il ne s'étend pas jusqu'à cette flamme céleste qu'on nomme l'intelligence ; car elle-même le dit : « *Je ne fais rien d'éternel; tout ce que je fais est mortel.* » Elle ne peut guider les sentiments du cœur comme elle règle les impressions des sens. *Raison*

plane au-dessus d'elle, *Raison,* fille de Dieu. Mais celle-ci respecte la volonté de son père, et jamais ne doit entraver l'œuvre de *Nature.* Elle est l'intermédiaire entre l'homme et Dieu, comme *Génius* entre l'homme et *Nature.*

L'homme, comme tous les êtres vivants, naît, grandit, vit et meurt suivant des règles absolues. Dès son adolescence, il sent dans ses veines bouillonner les ardeurs des passions charnelles, il subit les lois de *Nature.* Mais cette force irrésistible, cette étincelle foudroyante qui soudain attire deux êtres, et les lie d'une chaîne si forte que souvent en la brisant on brise jusqu'aux ressorts de la vie, l'amour, en un mot, échappe à l'autorité de *Nature.* Il ne procède pas non plus directement de Dieu. *Génius* est cette force surnaturelle qui toujours doit aider *Nature* dans son œuvre féconde pour que la passion soit respectable et sainte.

Tel est le système philosophique de Jehan de Meung. Quoique nous soyons loin de partager toutes ses idées, nous sommes obligé de reconnaître que, dans tout le cours de son poème, il s'est élevé à des hauteurs inconnues, que nos philosophes modernes n'ont jamais franchies et qu'ils rêvent aujourd'hui d'atteindre par la science. Aussi nous nous dispenserons d'analyser la partie scientifique et métaphysique de l'œuvre. Nous ne l'étudierons qu'au point de vue économique et littéraire.

On comprend tout d'abord qu'il était difficile de concilier ce système avec les formes extérieures de la religion du Christ et surtout avec le dogme. La religion chrétienne, en effet, repose tout entière sur ce dogme, que l'amour est un crime, que l'homme est conçu dans le péché, et que, dès sa naissance, il

est responsable du péché commis par ses auteurs. De là les dogmes du péché originel, du baptême, de l'Immaculée-Conception et de la rédemption. Jehan de Meung ne pouvait guère s'appuyer, pour glorifier l'amour, sur une religion qui fait de l'amour un vice et du célibat une vertu. Il ne pouvait pas non plus, à son époque, émettre librement de pareilles idées sans risquer sa vie. C'est ce qui lui fit choisir la forme poétique. Grâce au privilége de la poésie, Jehan de Meung put diviniser l'amour sans devenir un hérétique.

Le vieux naturalisme grec et ses fictions charmantes se prêtaient bien plus aisément à l'exposition des théories naturelles de Jehan de Meung. Toutefois, l'auteur reste aussi indifférent à une forme qu'à l'autre ; on sent bien que, né du temps d'Homère ou de Virgile, il eût été plus fervent adorateur de Vénus qu'il ne l'est de la Vierge Marie ; mais c'est tout. Aussi doit-on moins s'étonner de voir figurer côte à côte, dans ce singulier roman, Dieu le Père et Saturne, Jésus-Christ et Jupiter, Vénus et la sainte Vierge, Mars, Vulcain, et tous les saints du paradis.

Ceci posé, il est facile de comprendre pourquoi Jehan de Meung entreprit de terminer l'œuvre de Guillaume de Lorris. Outre la réputation méritée dont jouissait le *Roman de la Rose,* ce qui n'était certes pas à dédaigner pour trouver des lecteurs à une époque où il y en avait si peu, Jehan de Meung comprit aussitôt tout le parti qu'il pouvait tirer de cette merveille inachevée pour développer ses théories philosophiques.

On n'en reste pas moins stupéfait de l'audace incroyable de ses idées et de la vigueur de son style.

Nous l'avons déjà dit, Jehan de Meung est le Rabelais, le Voltaire du XIIIe siècle. Mais combien ces deux apôtres de l'humanité restent pâles à côté du vieux romancier qui, en plein moyen âge, osait lever le drapeau de la liberté et de l'égalité, à une époque où le vilain n'était pas même un homme, où le roi était presque un dieu !

Écoutez-le criant au vilain : « *Tu es l'égal des puissants de la terre, car ils n'ont rien de plus que toi. Tout cet or, toutes ces richesses qu'ils entassent, tous ces titres, tous ces châteaux, tous ces esclaves qui rampent à leurs pieds, ne sont pas leurs ; ils sont à Fortune qui leur donnait hier, qui leur enlèvera demain. L'homme n'a rien à lui sur cette terre que son libre arbitre, sa conscience et sa volonté. Le roi lui-même est plus faible que le premier ribaud venu, car il ne sera rien le jour où le peuple voudra, et ce jour-là, pourra-t-il lutter contre un vilain ? Non, car le moindre vilain est plus fort que lui. Ce qui fait la force d'un roi, sa valeur, sa puissance, sa richesse, c'est la force, le courage, le dévoûment et le travail de ses sujets, et rien de tout cela ne lui appartient ; car rien n'est à nous que ce que Nature nous donna, et Fortune ne saurait faire qu'on possédât un seul fêtu, l'eût-on par la force obtenu, si ne nous l'a donné Nature !* » Et plus loin, s'adressant directement aux rois : « *Ayez le cœur courtois, généreux et bon, et piteux envers les pauvres gens, si vous voulez du peuple l'amitié. Donnez l'exemple aux seigneurs et aux riches ; ne soyez orgueilleux ni rapace, car sans le peuple un roi n'est rien, non plus qu'un simple citoyen.* »

On a vanté la hardiesse de ce fameux mot de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Jehan de Meung a dit :

Le premier qui fut roi fut un vilain hideux.

Non, rien n'égale sa vigueur quand il s'attaque aux injustices criantes de la société, aux rois surtout. Six siècles après Clopinel, il y a quelques années à peine, qui donc eût osé écrire :

« *Au temps de l'âge d'or les hommes étaient heureux; ils n'avaient pas comme aujourd'hui rois pour ravir le bien d'autrui; tous étaient égaux sur la terre. Les anciens,* dit-il, *n'eussent pas vendu leur liberté pour tout l'or du monde; car tout l'or du monde ne saurait payer la liberté d'un seul homme! Ils vivaient heureux, s'aimant comme des frères, et n'avaient pas besoin de seigneurs pour les juger, d'où sont nos libertés péries. Car les juges premièrement se conduisent si malement, qu'ils se devraient juger soi-même, s'ils veulent que chacun les aime, être loyaux et diligents, non pas lâches ni négligents, ni faux, ni rongés d'avarice, enfin faire aux malheureux justice. Mais ils vendent les jugements, ils cueillent, rognent et taillent, et pauvres gens leur argent baillent. Et tel on entend condamner un larron, qu'on devrait plutôt pendre, si l'on voulait rendre jugement des rapines qu'il a commises grâce à son pouvoir.* »

Ne l'oublions pas, à cette époque la justice était un des priviléges de la noblesse, et rois et seigneurs, dit Jehan de Meung, n'ont été créés que pour défendre les droits de ceux qui les paient.

Puis, s'adressant aux nobles, il leur dira :

« *Vous ne valez pas mieux que les vilains. Vous dites :* « *Je suis gentilhomme! Donc je vaux mieux que les misé-* « *rables qui cultivent la terre ou du travail de leurs mains* « *vivent.* » *Eh bien, moi je vous dis que non. L'homme n'est noble que par ses vertus et vilain que par ses vices.*

Noblesse vient de la valeur, et noblesse de naissance n'est rien qui vaille à qui manque la prouesse de ses aïeux. Par plusieurs je vous le prouverais qui, sortis de bas lignage, montrèrent plus noble cœur que maint fils de comte ou de roi que je ne veux pas nommer. Mais, hélas! en vain on voit les bons toute leur vie parcourir de lointains pays pour sens et valeur conquérir, cultiver les sciences, les lettres, les arts et la philosophie, souffrir la pauvreté; personne ne les aime. Les rois ne prisent une pomme ces hommes, plus nobles cependant que ceux qui vont chasser aux lièvres et sont coutumiers d'habiter en châteaux princiers.

« *Et celui qui, de la noblesse d'autrui, sans valeur, sans prouesse, veut porter los et renom, est-il noble? Je dis que non. Il doit être pour plus vil tenu que s'il était fils de truand. Noblesse soit à qui la mérite! Mais l'homme vil, orgueilleux, injuste, méchant, vantard, paresseux, sans charité (et de ceux-là sur terre il en foisonne), s'il est issu de parents où brillaient toutes les vertus, pas n'est droit qu'il ait de ses aïeux la gloire; mais il doit être plus vilain tenu que s'il était de chétif venu. Ceux-là disent:* « *Je suis noble,* » *parce qu'on les nomme ainsi, et que tels furent leurs bons parents, qui faisaient leur devoir, eux, et parce qu'ils chassent par rivières, par bois, par champs et par bruyères, et des chiens ont et des oiseaux, comme tous nobles damoiseaux, et traînent partout leur oisiveté. Mais ils trahissent leur vilenie, quand de la noblesse d'autrui se vantent; ils mentent, et la noblesse de leurs aïeux volent en tombant plus bas qu'eux!* »

Mais le côté le plus intéressant de cet ouvrage remarquable, c'est qu'il est un des premiers cris poussés par la France contre l'envahissement du clergé romain, qui voulait dominer toute la chrétienté, ques-

tion brûlante, qui s'est rallumée de nos jours avec tant d'intensité, et fait le désespoir de tous les patriotes et des hommes vraiment religieux.

Depuis un demi-siècle environ, au moment où Jehan de Meung écrivait ces lignes, plusieurs ordres de religieux Mendiants avaient été créés par la cour de Rome, et comblés de priviléges qui les rendaient forts gênants et redoutables au clergé séculier. Sans nationalité comme sans patrie, puisqu'ils recrutaient leurs adeptes dans tous les pays et n'avaient pas de résidence fixe, ces Mendiants avares, hypocrites et sensuels, allaient de châteaux en châteaux demander de l'argent aux riches, avec lequel, quoique voués à la pauvreté, ils se faisaient bâtir de véritables palais, où ils vivaient dans l'abondance et menaient une vie dissolue.

Ils dominaient au spirituel, puisqu'ils ne dépendaient que de Rome. Un évêque même ne pouvait rien contre eux, puisque, sans domicile élu, ils étaient *curés de toute la France,* et seuls, en qualité d'envoyés du Pape, pouvaient remettre certains péchés. Ils avaient une police admirablement organisée, et, grâce à leurs priviléges, devinrent en quelques années riches et puissants, mais craints et détestés. Leur audace devint telle que personne n'osait élever la voix contre eux. En 1256, Guillaume de Saint-Amour, chanoine de Beauvais, le premier combattit ces intrus. C'était un homme savant et renommé. Il avait maintes fois pris déjà la défense du clergé français et de l'Université contre les ordres Mendiants, et le pape Alexandre IV s'était vu contraint de faire brûler l'*Évangile Pardurable,* contre lequel Guillaume de Saint-Amour s'était élevé avec une extrême vigueur. Il est vrai que, dans ce livre,

si nous en croyons Jehan de Meung, les Jacobins avaient poussé l'audace jusqu'à s'attaquer à l'autorité apostolique elle-même. Quelque temps après, il publiait *Les périls des derniers temps,* satire virulente contre ces Mendiants éhontés, qui voulaient asservir à leur profit tout le clergé séculier. Mais ils étaient déjà si puissants qu'ils parvinrent, par leurs intrigues, à faire brûler à son tour le livre de Saint-Amour, et à le faire bannir de France.

Et, quelques années à peine après sa mort, Jehan de Meung, prenant courageusement sa défense, osait publier le pamphlet audacieux qu'il intercala dans le *Roman de la Rose!*

C'est en lisant ce passage et les chapitres suivants, où Jehan de Meung énonce ses théories naturalistes, que certains commentateurs en ont fait un athée. Rien n'est plus faux, et nul auteur ne mérite moins que lui une pareille accusation. Il était sincèrement religieux, au contraire; mais il savait allier l'amour de Dieu et l'amour de la patrie; en un mot, il était ce qu'on appelle aujourd'hui un gallican. Il gémissait de voir la papauté entrer dans cette voie funeste qui devait, quelques siècles plus tard, ensanglanter la terre. Et voilà ce qui lui fait pousser ce cri prophétique : « *De tout cela sortiront de grands maux!* » Patriotique terreur que toute la France aujourd'hui sent renaître plus poignante que jamais.

En effet, Jehan de Meung prévoyait tout ce qu'avait de dangereux pour la France et pour la chrétienté la création d'un clergé exotique et envahissant qui devait bientôt dominer la papauté, sur les ruines de l'ancienne Église apostolique élever l'Église romaine, et, oubliant sa divine mission sur la terre, résumer sa politique dans ce mot : « *Périssent les na-*

tionalités, pourvu que l'Église triomphe, dût-elle régner sur des ruines! » C'est pour signaler l'ingérence de ces intrus tout-puissants dans la politique qu'il fait dire à *Faux-Semblant :*

Sur tous les royaumes s'étend
Notre lignage omnipotent....
A nous seuls doit prince bailler
A gouverner toute sa terre
Et lui, soit en paix, soit en guerre;
A nous se doit prince tenir,
Qui veut à grand honneur venir.

Était-il athée l'homme qui s'écriait :

Nombreux si sont tels louveteaux
Parmi tes apôtres nouveaux,
Sainte Église, tu es perdue,
Si ta cité est combattue
Par les chevaliers de ton ban.
Ton pouvoir est bien chancelant
Si ceux-là cherchent à la prendre
A qui la donnas à défendre.
Contre eux comment la garantir?
Prise sera sans coup sentir
De mangonneau ni de pierrière,
Sans déployer au vent bannière.
Si tu ne veux la secourir,
Laisse les tels partout courir,
Laisse; mais si tu leur commandes,
Tôt faudra-t-il que tu te rendes
Leur tributaire, faisant paix
Qu'ils t'imposeront à grand faix,
Si pis encor ne font les traîtres,
Et de tout ne deviennent maîtres.
Bien ils te savent endormir,
Le jour courent les murs garnir,
La nuit creusent profondes mines.
Ailleurs enfonce les racines

Que tu veux voir fructifier;
Tu ne dois pas là te fier.

Hélas! que le Saint-Siége n'a-t-il écouté notre poète! que ne s'est-il appuyé sur les clergés nationaux, sur ces humbles pasteurs qui ne demandaient qu'à le soutenir et l'aimer, s'il n'eût songé qu'à donner la pâture à toutes leurs brebis, au lieu de les laisser tondre par ces vils mercenaires! Mais la voix du grand homme se perdit, et sa prophétie de point en point s'accomplit. Peu à peu le pouvoir de la papauté fut absorbé par ceux qu'elle avait chargés de le défendre; l'Église et toute la chrétienté devinrent la proie des Mendiants. On vit bientôt les papes, créatures de « *ces loups qui tout dévorent,* » comme les appelle Jehan de Meung, à la grande gloire de Dieu et au profit de ce clergé sans patrie, semer dans toute l'Europe la discorde et la guerre, apporter sur le trône pontifical les appétits les plus ignobles et les passions les plus monstrueuses, jusqu'à ce qu'enfin l'Apôtre de Dieu ne rougît pas de descendre lui-même dans l'arène et de se vautrer dans le sang de ses brebis!

Il est toutefois une chose consolante pour nous : c'est qu'en ces crises épouvantables, la France chrétienne, la France tout entière se levait contre ces forcenés. C'est de sang français qu'était souillée l'armure de Jules II!

Mais la mesure était comble. La papauté depuis longtemps agonisait sous le joug des Mendiants, comme l'avait annoncé Jehan de Meung. Il ne restait plus qu'à partager les dépouilles, et, comme toujours, une querelle s'éleva entre les vainqueurs sur le cadavre de l'Église. Il s'agissait d'une grosse proie, les indulgences. Deux ordres Mendiants, les

Augustins et les Dominicains, se la disputèrent, et la Réforme éclata ! On vit alors le successeur de saint Pierre, ce ministre de paix et de charité, enivré de sang, repousser dédaigneusement les propositions du clergé français, qui devaient réunir à nouveau, sous un même pasteur, le troupeau dispersé, pousser la Furie italienne qui régnait sur la France au plus épouvantable forfait, applaudir des deux mains au massacre de la Saint-Barthélemy, et, au nom de Dieu, bénir les assassins !

Oui, Jehan de Meung, tu avais raison, il en devait sortir de grands maux !

Hélas ! si tu revenais aujourd'hui, tu ne reconnaîtrais plus la France ! Le clergé national n'est plus, et cette chevalerie française, cette noblesse vaillante et généreuse qui fut jadis la gloire de notre vieille patrie, cette noblesse que tu représentais si dignement et dont tu étais si fier est elle-même devenue la proie des Mendiants romains !

Elle renierait Bayard aujourd'hui, si le chevalier sans peur et sans reproche osait lever la main sur l'étole pontificale, car pour elle la patrie passe après l'Église.

Mais une nouvelle France s'est levée, aussi chrétienne, aussi vaillante, aussi généreuse que la tienne. Tu la verrais, quelques années à peine après des désastres inouïs, fruits encore d'une guerre religieuse, plus forte et plus florissante que jamais, et, j'en suis sûr, tu ne la renierais pas !

Quand on relit ces pages, on se demande par quel miracle cet homme put échapper à la vengeance d'ennemis aussi vindicatifs et aussi redoutables, et comment la sainte Inquisition, établie en France depuis quelque vingt ans, le laissa mourir dans son lit

au lieu de le brûler comme hérétique. Du reste, il ne se faisait pas illusion sur les dangers qu'il courait, et c'est pourquoi il s'écrie :

> En grogne, ma foi, qui voudra,
> Et s'en courrouce à qui plaira ;
> Pour moi, je ne m'en tairai mie,
> En dussé-je perdre la vie,
> Ou contre droiture me voir,
> Comme saint Paul, en cachot noir
> Plonger, ou bien de ce royaume
> A tort bannir comme Guillaume
> De Saint-Amour. . . . . .

C'est que Jehan de Meung n'était ni un professeur de Sorbonne, ni un bourgeois, ni un vilain. C'était un seigneur riche et puissant. Il pouvait compter sur ses amis, et notamment sur un de nos meilleurs rois, jeune encore, qui devait par la suite devenir le champion le plus résolu des libertés gallicanes, celui dont le gantelet imprima sur la joue de Boniface VIII le plus sanglant défi qu'aient jamais jeté les idées modernes à l'absolutisme romain.

Philippe-le-Bel défendit jusqu'à sa mort, avec une incroyable énergie, les prérogatives de la royauté, c'est-à-dire de la France, contre les prétentions des papes qui, dans leur détresse, tournaient les yeux vers elle et lui tendaient les bras. La fille aînée de l'Église alors prodiguait pour eux et son or et son sang; mais une fois revenus de leurs terreurs, ces Romains, ne voyant plus dans les Français que des ennemis politiques, ne cherchaient qu'à les exploiter et leur susciter des ennemis de toutes sortes.

Telle est, en résumé, depuis mille ans, l'histoire des relations entre la France et la papauté. Et, chose

étrange! après tant de luttes, c'est la royauté qui succomba! Aujourd'hui, nous l'avons dit, il n'est plus ni religion gallicane, ni Pragmatique-Sanction, ni concordat, ni déclaration de 1682, ni clergé national. Mais quand la royauté abdiqua devant la papauté, elle n'était déjà plus la France.

On s'étonne donc moins, en y réfléchissant, que Jehan de Meung ait pu braver jusqu'à sa mort les attaques violentes des papistes. Sa plume mordante avait pourtant stigmatisé ce clergé vicieux d'une bien rude façon, dans cette satire audacieuse, où le poète orléanais dévoile à ses contemporains les vices, la corruption et les crimes de ces moines omnipotents.

Les deux chapitres dans lesquels *Faux-Semblant*, le moine hypocrite, qui s'est glissé furtivement dans le camp d'*Amour* (car ses pareils s'insinuent partout), est obligé de se démasquer, sont bien certainement la partie capitale du roman La verve et la vigueur du poète s'y élèvent si haut, que jamais elles n'ont été dépassées.

Ce passage jette un triste jour sur les mœurs du haut clergé à cette époque; il explique l'acharnement incroyable que les ennemis du poète déployèrent contre cette œuvre et la vogue étonnante dont elle jouit pendant plusieurs siècles. En vain le chancelier Gerson s'écriait encore plus de cent ans après :

« *Arrachez, hommes sages, arrachez ces livres dangereux des mains de vos fils et de vos filles. Si je possédais un seul exemplaire du* Roman de la Rose, *et qu'il fût unique, valût-il mille livres d'argent, je le brûlerais plutôt que de le vendre pour le publier tel qu'il est. Si je savais que l'auteur n'eût pas fait pénitence, je ne prierais jamais pour lui pas plus que pour Judas ; et les*

personnes qui lisent son livre à mauvais dessein augmentent ses tourments, soit qu'il souffre en enfer, soit qu'il gémisse en purgatoire. »

Mais il était inutile d'arracher ce livre des mains des lecteurs et de le brûler. Il était depuis longtemps à l'abri de la destruction. Toute l'œuvre de Guillaume, en effet, était gravée dans les âmes tendres et passionnées des damoiselles (1); celle de Jehan de Meung au fond du cœur de tous les vilains, les savants et les honnêtes gens. Répandu par les ménestrels qui l'allaient récitant par toute la France, comme les œuvres d'Homère, le *Roman de la Rose* était impérissable. Cet ouvrage, aussitôt son apparition, jouissait d'une telle renommée, était devenu si populaire, il avait exercé une telle influence sur la littérature et sur les mœurs, que ses ennemis eux-mêmes, pour se faire lire et rendre leurs diatribes intéressantes, ne trouvèrent rien de mieux que de l'imiter servilement.

Du reste, il ne fut attaqué qu'au point de vue de la licence des expressions et des images, et quoique ses plus terribles adversaires aient compris dans leurs malédictions l'œuvre tout entière, on est forcé de reconnaître que c'est là le seul grief sérieux qu'ils articulent contre ce chef-d'œuvre.

Ainsi Gerson, cet acharné défenseur des libertés gallicanes aux conciles de Pise et de Constance, l'auteur de *De Auferibilitate Papæ,* ne visait certainement pas, dans ses attaques, l'adversaire de *Faux-Semblant,* et Christine de Pisan ne lui reprochait que ses injustes critiques contre les dames. Aussi les

(1) Dame étoit le nom de la femme mariée à un chevalier; Damoiselle étoit pour la femme de l'écuyer. LANTIN DE DAMEREY.

contemporains n'attachèrent que fort peu d'importance à ces anathèmes, qui, somme toute, s'adressaient à la littérature entière de ces siècles si peu *collets-montés*. On ne fit qu'en rire, et ceux qui ne connaissaient pas le roman le lurent avec avidité.

On reproche généralement à Jehan de Meung d'être verbeux et diffus, et de semer, sous prétexte d'érudition, son poème de hors-d'œuvre considérables, qui rendent l'action confuse et ont presque fait ranger le délicieux roman de Guillaume dans le genre ennuyeux. « *Les transitions n'y sont point ménagées, et chaque digression semble naître plutôt du caprice de l'auteur que de l'enchaînement des idées* (1). » On l'accuse encore d'avoir intercalé au hasard ces tirades, sans même s'occuper de l'acteur qui les débitait.

La moitié de ce reproche est juste, mais c'est le défaut capital de la littérature du moyen âge. Pour le reste, c'est une erreur grossière ; car l'œuvre, au contraire, est savamment étudiée. Quand l'auteur combat les abus de la société au XIIIe siècle, ce n'est pas au hasard qu'il choisit ses orateurs. Il sait parfaitement ce qu'il dit quand il fait attaquer les débauchés par *Génius,* les femmes par le *Jaloux,* les égoïstes et les riches par *Ami,* les juges iniques et les rois par *Raison,* et quand il choisit pour champion des vilains contre les nobles *Nature* elle-même.

Au surplus, si l'on ne considère l'œuvre de Jehan de Meung que comme la continuation de celle de Guillaume de Lorris, plus de la moitié du roman pourrait en effet passer pour inutile.

(1) Cette phrase est la seule que nous ayons cru devoir emprunter au travail de M. Huot. Nous n'avons pas hésité, car il est impossible de mieux dire.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, Jehan de Meung se souciait bien de *Bel-Accueil* vraiment! Il avait de l'esprit, et il comprit que faire un long traité de philosophie, de science et de morale, où il pût développer toute son érudition, c'était, au prix de peines et de dangers inouïs, se jeter dans les luttes arides de théologie et de métaphysiqne, qui ne pouvaient intéresser que les savants et ne lui attirer qu'un petit nombre de lecteurs. Et puis, comment développer en vile prose ces audacieuses maximes, qui trouvent si bien à se voiler sous les attrayantes allégories du roman? Que de choses, acceptables et même charmantes en vers, ne seraient souvent en prose qu'impudeur et qu'insanité! N'oublions pas que les mets les plus délicieux ne doivent leur saveur qu'à la manière dont ils sont apprêtés. « C'est le ton qui fait la chanson, » dit un proverbe populaire, et le genre badin permet d'émettre de cruelles vérités qui seraient trop dangereuses dans un livre sérieux. Telle maxime qui termine ingénument une fable du pauvre Ésope ou du bonhomme La Fontaine, telle pointe du malin Jehan de Meung deviendrait, même de nos jours, au milieu d'un discours politique ou d'un article de journal, un pamphlet séditieux. Quand le vigneron Paul-Louis le voulut faire, il n'y a pas de cela bien longtemps, on le lui fit trop bien sentir. Il ne faut donc lire le livre de Jehan de Meung que pour s'instruire et non pour s'amuser.

Donc, le reproche le plus sérieux et qui subsiste tout entier, c'est la crudité de quelques expressions, les attaques violentes contre les femmes, et surtout l'obscénité de certaines images et de la dernière scène.

Mais, comme dit Lantin de Damerey, dans sa *Dissertation* sur le *Roman de la Rose* : « *Si Jehan de Meung, pour avoir voulu être trop naturel, est tombé souvent dans le style bas et grossier, le mauvais goût de son époque en fut sans doute la cause.* » La preuve en est dans tous les fabliaux et contes parvenus jusqu'à nous, et qui cependant faisaient les délices de nos chastes aïeules.

Pourtant on ne peut s'empêcher de rapprocher les deux écrivains, et en lisant Jehan de Meung, plus d'une gente dame regrettera bien certainement que la mort ait empêché le pudique Guillaume de terminer son œuvre.

Du reste, Jehan de Meung s'en est ému lui-même, et il a pris soin de se défendre par la bouche de *Raison*. Celle-ci dit qu'on ne doit pas avoir honte d'appeler par leur nom les œuvres de Dieu. « *Ce n'est pas le nom qui est honteux,* dit-elle, *mais la chose. Or, quoi de plus noble que les divins instruments que Dieu façonna de ses propres mains pour perpétuer l'espèce humaine ?* » A vrai dire, puisque l'auteur n'a pas trouvé de meilleures raisons à nous donner, nous n'en chercherons pas, et nous l'abandonnerons à la colère des dames. S'il faut en croire son chroniqueur, André Thévet, maître Jehan, nous en sommes convaincu, se tirerait aujourd'hui d'un si mauvais pas aussi facilement que jadis en semblable circonstance.

Qu'on reproche donc à nos deux auteurs ce que l'on voudra. Ce qu'au moins on ne peut leur refuser, c'est d'avoir fait une œuvre admirable, d'avoir écrit mieux que personne avant eux, et d'avoir fait faire un pas immense à la littérature française en créant un de ses plus beaux chefs-d'œuvre.

Ce qu'on ne peut contester à Guillaume de Lorris, ce peintre inimitable, c'est une délicatesse et une grâce infinies, et à Jehan de Meung une vigueur de style, une élévation d'idées et une érudition sans rivales.

Sous la plume de ce fougueux satirique, le trait devient mortel et l'ironie sanglante, comme on peut en juger par le *dix-neuf mille deux cent quarante-sixième* vers :

Bon fait prolixité foir !

OPINIONS DES CRITIQUES.

Nous terminerons cette étude en donnant et discutant l'opinion de quelques écrivains sur cette œuvre remarquable. Sans vouloir ici résumer les attaques violentes ni les louanges outrées des contemporains que nous pouvons soupçonner de partialité, nous nous contenterons de citer l'opinion des savants qui n'ont étudié cette œuvre qu'au point de vue purement littéraire et philosophique. Ce fut au commencement du XVIe siècle, c'est-à-dire plus de trois cents ans après son apparition, que les savants commencèrent à étudier sérieusement le *Roman de la Rose*. Cette œuvre, en effet, eut à cette époque, à la cour de Louis XII et de François Ier, un regain de célébrité. C'est ce qui engagea Clément Marot à en publier une nouvelle édition. « *Sous prétexte de rajeunir ce roman pour en rendre la lecture plus facile, cet auteur lui fit subir des changements considérables; il substitua quantité de mots nouveaux à ceux tombés en désuétude, refondit un grand nombre de vers, en ajouta même quelques-uns, en un mot se fit un* Roman de la Rose *à lui.* »

Il profita de cette publication pour juger l'œuvre tout entière en six pages. Du style, il n'en parle

pas, et se contente d'indiquer au lecteur de la manière dont il faut « soulever l'écorce pour arriver jusqu'à la moelle de l'arbre. » Il dit que la *Rose* signifie « l'état de sapience, ou l'état de grâce, ou la Rose papale, ou la Vierge Marie, ou bien encore le souverain bien infini et la gloire d'éternelle béatitude. » Le lecteur peut choisir. Il ne s'appesantit pas beaucoup sur cette glose étrange que bien certainement il n'a jamais prise au sérieux. Mais elle s'explique assez aisément par cette circonstance, que Marot refondit le *Roman de la Rose* dans les prisons de Chartres où il était enfermé comme hérétique. Pour sortir de prison, ou remercier le roi de l'en avoir tiré, il crut devoir faire imprimer cette petite préface en tête de son édition. Cette singulière idée n'est pas de lui, du reste. Tout l'honneur en revient à Jehan Molinet, chanoine de Valenciennes, qui avait publié, en 1503, une translation de vers en prose, et une moralisation du *Roman de la Rose*. Nous passerons sous silence cette œuvre absurbe, et c'est, comme dit M. P. Pâris, le seul moyen de lui rendre justice. Quant à l'opinion de Marot sur les auteurs, tout ce qu'on trouve dans ses œuvres, c'est un passage de sa complainte au général Preudhomme où il appelle Guillaume de Lorris l'Ennius français.

Baillet le regardait comme le meilleur poète du XIIIe siècle. Il nous apprend qu'il vivait sous le règne de saint Louis, qu'il mourut environ l'an 1260, et que, déguisant sous le nom de Rose celui d'une femme qu'il aimait éperdument, il avait entrepris son roman, dans lequel il voulut imiter Ovide et étendre ses pernicieuses maximes, sous prétexte d'y mêler un peu de philosophie morale.

Le lecteur peut juger que Baillet est tout aussi

peu exact dans ses renseignements historiques que juste dans son appréciation philosophique, car il est impossible, en y mettant même une extrême complaisance, de découvrir, dans la partie de Guillaume, la moindre « *pernicieuse maxime.* »

Lantin de Damerey, dans sa *Dissertation* sur le *Roman de la Rose*, convient que les descriptions de Guillaume sont faites avec art et avec esprit :

« *Lorris,* dit-il, *était un auteur galant qui a plus approché du tour aisé et naturel d'Ovide que Jehan de Meung, son continuateur. Cet auteur, qui vivait vers l'an 1300, fit voir qu'il savait aussi bien que Guillaume la théorie de l'art dangereux de l'amour, et l'emporta sur lui par l'érudition.* »

Baïf était grand admirateur aussi du *Roman de la Rose,* et le choisit pour sujet d'un sonnet qu'il adressa à Charles IX.

Ronsard en faisait, de son côté, tant de cas, qu'il le lisait constamment et y puisait ses inspirations poétiques.

Le Père Bouhours (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*) n'hésite pas à donner à Jehan de Meung le nom *de père et d'inventeur de l'éloquence française.* Et de fait, c'est le premier livre français qui ait jamais joui d'une grande réputation.

Enfin, Pasquier, contemporain de Marot, s'exprime ainsi dans ses *Recherches sur la France :*

« *Nous eûmes Guillaume de Lorris et, sous Philippe-le-Bel, Jehan de Meung, lesquels quelques-uns des nôtres ont voulu comparer à Dante, poète italien ; et moi je les opposerais volontiers à tous les poètes d'Italie. Guillaume de Lorris n'eut le loisir d'achever grandement son livre; mais en ce peu qu'il nous a baillé, il est, si j'ose le dire, inimitable en descriptions. Lisez celle du printemps, puis*

du temps, et je défie tous les anciens et ceux qui viendront après nous d'en faire de plus à propos (1). »

Si grand admirateur que nous soyons du *Roman de la Rose,* nous ne saurions admettre qu'on opposât nos deux poètes, ni à l'auteur de la *Divine Comédie,* ni à Pétrarque.

Les anciens comparaient Homère à un grand fleuve où tous les poètes de la Grèce venaient tremper leurs lèvres pour y puiser leurs inspirations. Tel fut pendant plusieurs siècles le rôle du *Roman de la Rose,* et de nos jours encore nos poètes pourraient à plus d'un titre le prendre pour modèle.

Jusqu'à Ronsard, en effet, nous n'avons guère eu d'autres poètes véritablement dignes de ce nom, et, jusqu'au XVIe siècle, on retrouve la trace du fameux *Roman* dans une foule d'ouvrages dont quelques-uns sont demeurés célèbres.

Ainsi, quand on lit attentivement la *Servitude volontaire* de La Boëtie, on est étonné de la similitude de pensées et de la communion d'idées qui existe entre les deux écrivains, et l'on se prend malgré soi à rechercher dans le *Roman de la Rose* ce qu'on lit dans le *Contr' Un.* Et si l'on n'y retrouve pas absolument les mêmes expressions, on y reconnaît la même inspiration et la même vigueur.

Vers 1450 parut un petit chef-d'œuvre qui jouit pendant longtemps d'une grande célébrité, si nous

(1) Pour les auteurs cités : Baillet, Baïf, Ronsard, le Père Bouhours et Pasquier, voir la *Dissertation* de Lantin de Damercy dans l'édition de Méon

en jugeons par les nombreuses éditions qui se sont conservées jusqu'à nous, et la faveur méritée dont il jouit encore aujourd'hui. Cet ouvrage est intitulé : *Les XV joies du mariage*. Or, l'auteur en a trouvé le plan dans le *Roman de la Rose*. Il nous a paru intéressant de rapprocher ici les deux auteurs.

Nous trouvons dans Jehan de Meung :

C'est li fox poisson qui s'en passe
Parmi la gorge de la nasse
Qui, quant il s'en vuet retorner,
Maugré sien l'estuet séjorner
A tous jors en prison léans,
Car du retorner est néans.
Li autres qui debors demorent,
Quant il le voient si, acorent
Et cuident que cil s'esbanoie
A grant déduit et à grant joie,
Quant là ie voient tornoier
Et par semblant esbanoier.
Et por ice méismement
Qu'il voient bien apertement,
Qu'il a léans assés viande
Tele cum chascun d'eus demande,
Moult volentiers i enterroient.
Si vont entor, et tant tornoient,
Tant i hurtent, tant i aguetent,
Que truevent le trou et s'i getent.
Mès quant il sunt léans venu,
Pris à tous jors et retenu,
Puis ne se puéent-il tenir
Que hors ne voillent revenir :
Là les convient à grant duel vivre
Tant que la mort les en délivre.

Voici maintenant ce qu'écrit l'auteur des *XV joies* dans son prologue :

« *Ces chouses pourroit l'en dire pour ceulx qui sont en mariage, qui ressemblent le poisson estant en la grant eaue en franchise, qui va et vient où il lui plaist; et tant va et vient qu'il trouve une nasse borgne, où il y a plusieurs poissons, qui se sont pris au past qui estoit dedans, qu'ilz ont sentu au flayrer. Et quant celui poisson les voit, il travaille moult pour y entrer, et va tant à l'environ de la dicte nasse qu'il trouve l'entrée, et il entre dedens, cuidant estre en délices et plaisance, comme il cuide que les autres soient. Et quant il y est, il ne s'en peut retourner, et est liens en deul et en tristesse, où il cuidoit trouver toute joye et lyesse. Ainsi peut-on dire de ceulx qui sont en mariage, car ils voient les autres mariés dedens la nasse, qui font semblant de noer et de soy esbatre. Et pour ce font tant qu'ilz trouvent maniere d'y entrer, et quant ilz y sont ilz ne s'en peuvent retourner, mais est force qu'ilz demeurent là..... Et pour ce en ycelles joies demourront tous jours et finiront misérablement leurs jours.* »

Quand on rapproche ces deux passages, le doute n'est pas permis. Mais on pourrait croire que c'était une sorte de proverbe et que les auteurs ont puisé cette idée à la même source. Notre opinion est que l'auteur des *XV joies* l'a puisée directement dans le *Roman de la Rose,* et, en effet, voici une phrase qui nous donne singulièrement à penser :

« *Et quant ilz y sont ilz ne s'en peuvent retourner, mais est force qu'ils demeurent là. Pour ce dist ung docteur appelé Valère à ung sien ami qui s'estoit marié, et qui luy demandoit s'il avoit bien fait, et le docteur luy respont en ceste manière : « Ami,* dit-il, *n'avés-vous peu « trouver une haulte fenestre, pour vous laissier trébucher « en une grosse ryvière, pour vous mectre dedens la teste « la première ?* »

Or, comment se fait-il que l'auteur ait attribué à Valère ce qui appartient à Juvénal? (Satire VI, vers 30 et suivants.) C'est au moins une erreur assez bizarre. Il est une explication qui nous séduit fortement. L'auteur des *XV joies* était un des courtisans les plus assidus de la cour du Dauphin, à Geneppe en Brabant. Le *Roman de la Rose* était alors au plus beau temps de sa gloire; il devait évidemment faire les délices de ce petit noyau de beaux esprits gaulois et libertins, à qui nous devons les *Cent Nouvelles nouvelles*. Or, l'auteur, qui tirait son sujet du *Roman,* se rappelle soudain certain trait assez mordant contre le mariage, et, pour donner plus de poids à sa citation, il en cherche l'auteur et tombe sur ce passage :

Valerius qui se doloit
De ce que Rufin se voloit
Marier, qui ses compains iere,
Si li dist par parole fiere :
Diex tous-poissans, dist-il, amis,
Gart que tu ne soies jà mis
Es las de fames tant poissant,
Toutes choses par art froissant.
Juvenaus meismes escrie
A Postumus qui se marie :
Postumus, vués-tu fame prendre?
Ne pués-tu pas trover à vendre
Ou hars, ou cordes, ou chevestres,
Ou saillir hors par les fenestres
Dont l'en puet hault et loing véoir,
Ou lessier toi d'un pont chéoir?

En cherchant le nom de l'écrivain que citait Jehan de Meung, l'auteur des *XV joies,* qui ne traduisait que les trois derniers vers, est remonté un peu trop

haut, et de bonne foi attribua le trait à Valère. C'est d'autant plus compréhensible que, dans les manuscrits, où l'on mettait des majuscules le plus souvent en tête des alinéas, *Valerius* devait frapper les regards beaucoup plus que *iuvenaus*.

Nous ne pouvons non plus passer sous silence Théodore-Agrippa d'Aubigné, l'auteur des *Tragiques*. Sur plus d'un point on pourrait le mettre en parallèle avec Jehan de Meung. On pourrait presque dire qu'il a ramassé le fouet de Clopinel pour flageller les rois, les juges et les grands. C'est la même énergie, la même fougue, la même audace, la même horreur de l'injustice. Quoique l'on découvre dans les *Tragiques* plus d'une expression et plus d'une phrase même qu'on pourrait retrouver dans le *Roman de la Rose*, nous avons la certitude que d'Aubigné ne connaissait pas à fond cet ouvrage. Cette opinion ressort clairement de la manière dont cet auteur s'exprime sur le *Roman de la Rose*. En effet, dans sa onzième lettre de *Poincts de science*, page 457, tome I de l'édition de Lemerre, on lit :

« *Monsieur, vous désirez de moy deux choses : un rolle des poëtes de mon temps, et mon jugement de leurs mérites. Je feray le premier curieusement et selon ma cognoissance, l'autre avec crainte et sobrement. Vous ne devez pas avoir regret que je laisse en arrière tout ce qui a escript en France auparavant le Roy François, à cause de leur barbare grosserie; encore qu'ils ayent esté estimez pour la rarité plus que les plus excellents de ce siècle, tesmoin Aslin Chartier dormant sur un bahu à la garde robe, qu'une Reyne de France, Princesse de bonne estime, alla baiser, pour honorer, disoit-elle, la bouche qui a proféré tant de belles choses. J'ay cogneu plusieurs esprits assez cognoissants qui faisoyent profession de tirer de*

belles et doctes inventions du Rouman de la Rose *et de livres pareils. Je me mis à leur exemple à essayer d'en faire mon profit. Certes, je trouvay à la fin que c'estoit* « aurum legere ex stercore Ennii, » *au prix des escrits des derniers siècles.* »

D'Aubigné, pour écrire ces lignes, ne devait certainement pas avoir lu le *Roman de la Rose,* au moins celui de Jehan de Meung. Autrement, lui, d'ordinaire critique si sérieux et si fin, n'eût pas porté contre cette œuvre un jugement si sévère. Nous ne nous faisons pas ici le défenseur d'Alain Chartier ni des autres poètes des XIVe et XVe siècles. Mais la violence même de la critique, bien qu'elle paraisse viser directement Guillaume de Lorris, l'Ennius français, nous prouve que, dans ses *Recherches philologiques,* d'Aubigné n'a pas eu le courage de remonter jusqu'au *Roman de la Rose* et d'en faire une étude approfondie. Car il lui aurait suffi de remuer légèrement la couche du *fumier d'Ennius* pour y recueillir une foule de perles de la plus belle eau, pour lesquelles il ne se fût pas montré si dédaigneux, car il aurait pu facilement en faire son profit.

Les écrivains ont généralement tort de mépriser les siècles passés pour leur barbare *grosserie.* C'est le même terme qu'employa Boileau pour qualifier nos anciens auteurs, créateurs de cette langue admirable qu'il sut si savamment manier quelques siècles plus tard. La jeunesse a tort de se montrer si dure pour les vieux, car « *le temps, qui tout vieillit, aussi les vieillira; le temps, qui tout use, aussi les usera,* » et c'était naguère presque le sort de d'Aubigné. Boileau, grâce à la bonne fortune qu'il eut de naître après l'Académie, résistera plus longtemps; mais, suivant la règle inexorable qui fait qu'ici-bas il n'est

rien d'éternel, Boileau lui-même fera bientôt partie de ces *siècles grossiers,* qu'il traitait si cavalièrement du haut de sa grandeur, et qui ne daignait même pas se souvenir de d'Aubigné.

Et comme ce jour-là, peut-être, nos descendants ne trouveront dans l'auteur de l'*Ode sur la prise de Namur et du passage du Rhin* ni la grâce naïve, ni la force, ni le savoir, ni le souffle d'indépendance et de justice des auteurs du *Roman de la Rose* et des *Tragiques,* peut-être, dis-je, ce jour-là, sera-t-il relégué lui-même plus bas que les Perrault et les Ronsard qu'il méprisait tant.

Si Boileau, si d'Aubigné avaient lu Jehan de Meung, ils auraient vu qu'*il ne faut pas se fier sur la Fortune, et que sa roue souvent exhausse le plus humble et renverse le plus fier dans la boue,* et ils se seraient montrés plus charitables et plus justes pour leurs aïeux.

Boileau ne connaissait sans doute pas non plus d'Aubigné; ou s'il le connaissait, le courtisan raffiné, le plat adulateur du pouvoir devait détourner la tête pour ne pas voir ce visage austère, cette grande et noble figure du vieux héros qui lui eût fait monter la rougeur au front.

Boileau, ce versificateur habile et savant, qui sut écrire de si beaux vers sans jamais y faire étinceler une grande idée, cet eunuque servile ne pouvait comprendre ce que c'était qu'un homme. La forme chez lui domina toujours le fond, et sur la table d'airain de l'humanité nos fils chercheront en vain sa trace; elle est déja bien effacée, quand les œuvres de d'Aubigné et de Jehan de Meung creusent un sillon de plus en plus profond et peut-être éternel. C'est qu'aujourd'hui le niveau des esprits s'élève, le

fond a dominé la forme, le vilain règne et la vilenie rampe. Et si Boileau revenait aujourd'hui, ce flagorneur éhonté sorti de la poudre du greffe, ne trouvant plus le *Roi-Soleil* devant qui courber l'échine et à qui tendre la main comme un truand, ne crierait pas, comme il y a deux cents ans, aux génies indépendants trop fiers pour s'abaisser devant ce chef d'une cour avilie et corrompue, en attendant qu'il leur jetât un os à ronger :

Travaillez pour la gloire, et non pas pour l'argent !

La gloire, valet, tu ne l'as jamais connue !

Que nous préférons à tous ses alexandrins cette préface de d'Aubigné :

Prends ton vol, mon petit livre,
Mon fils qui fera revivre
En tes vers et en tes jeuz,
Eu tes amours, tes feintises,
Tes tourments, tes mignardises,
Ton père comme je veux.

Je ne mets pour ta deffense
La vaine et brave aparence,
Ni le secours mandié
Du nom d'un Prince propice,
Qui monstre en ton frontispice
A qui tu es dédié.

Livre, celui qui te donne
N'est esclave de personne ;
Tu seras donc libre ainsi
Et dédié de ton père
A ceux à qui tu veux plaire
Et qui te plairont aussi.

Il ne nous reste plus à parler que des critiques contemporains qui se sont occupés du *Roman de la Rose*. Plusieurs ont cité cet ouvrage dans un cours ou dans une histoire de la littérature française. Leur cadre était beaucoup trop vaste pour pouvoir juger l'œuvre à fond. Ils l'ont donc fait uniquement au point de vue de la langue, et comme on ne saurait exiger que ceux qui entreprennent une si lourde tâche connaissent complètement tous les écrivains qu'il leur faut citer, on s'étonnera moins si nous affirmons que pas un d'eux n'avait lu le *Roman de la Rose,* ce qui s'appelle lu; témoin M. Nisard déclarant que l'Amant n'était pas riche, puisqu'on le voit au début du Roman « raccommoder ses manches. » Nous ne nous donnerons donc pas la peine de critiquer leur opinion. Mais à côté de ceux-là se trouvent des érudits qui parlent de cette œuvre, comme ils parlent de la pluie et du beau temps, « *sans y être obligés,* » pour montrer qu'ils sont érudits, et d'autres qui ont, pour l'amour de l'art, fait une étude spéciale de ce chef-d'œuvre. Parmi les premiers, nous n'en citerons qu'un, M. Crapelet; parmi les derniers, MM. Huot (d'Orléans), Ampère (de l'Académie), et enfin le savant M. Pâris.

La dernière édition du *Roman de la Rose* fut donnée par M. Francisque Michel. Cette édition n'en est pas une. Outre qu'elle n'est que la reproduction servile de celle de Méon (en plus quelques fautes), il est regrettable que M. Francisque Michel se soit contenté de publier en tête de l'ouvrage l'Avertissement de Méon et la Préface de Lenglet du Fresnoy.

Pourquoi cet écrivain qui, plus que tout autre, était à même de juger une œuvre à laquelle il eût dû se consacrer tout entier, a-t-il, suivant l'exemple de Méon, reculé devant ce travail ? C'est que tous deux ont pensé qu'il ne suffisait pas de collationner un texte pour comprendre une œuvre aussi considérable, aussi profonde, et qu'il fallait l'étudier à fond, sans s'arrêter à une première impression.

Nous regrettons que M. Francisque Michel n'ait eu le courage de l'entreprendre, car il nous a privés ainsi d'une étude fort intéressante. Nous en avons pour garants le talent incontestable de ce savant et ses travaux antérieurs. Nous ajouterons cependant que nous regardons comme un devoir, lorsqu'on veut faire revivre une œuvre de cet importance, de donner au moins son opinion, ne fût-ce que pour prouver au lecteur que le travail est consciencieusement fait. Au surplus, nous ne croyons pas que M. Francisque Michel ait eu l'intention de faire une édition nouvelle ; car il s'est contenté, comme nous, de reproduire servilement celle de Méon, quoiqu'il annonce dans sa Préface avoir « *revu le texte avec le plus grand soin, et surtout l'avoir établi d'une manière plus conforme aux règles de notre ancienne langue.* » La seule différence que nous ayons constatée entre ces deux éditions, c'est, à la charge de la dernière parue, un défaut commun à la plupart des réimpressions à bon marché, c'est-à-dire l'altération de l'original. Nous signalerons les fautes dans nos notes, au fur et à mesure qu'elles se présenteront, notamment au dernier chapitre, où toute une page de Méon a été passée, par inadvertance sans doute.

A première vue, on pourrait croire l'édition de M. Francisque Michel plus complète que l'autre, les

cotes, en tête de chaque page, indiquant environ 600 vers de plus. Cette augmentation est tout simplement le résultat d'une faute d'impression, le compositeur ayant mis le nombre 4008 au lieu de 3408 à la page 112 du premier volume.

Nous rendons toutefois hommage à l'heureuse disposition du texte, qui en facilite beaucoup la lecture à ceux qui possèdent déja quelques notions de la langue romane.

Après lui, nous dirons quelques mots de l'opinion de M. Crapelet. En 1834, dans sa préface du *Partonopœus de Blois,* il s'exprime ainsi au sujet du *Roman de la Rose :*

« *Marot, avec tout son beau langage, n'a pu racheter les défauts du poème qu'il habilla à sa mode, le désordre du plan et de la conduite, l'absurdité du merveilleux, les froides allégories de Bel-Accueil, fils de Courtoisie, de Malebouche, de dame Oyseuse, de Faux-Semblant, de dame Nature, du prêtre Génius, etc., qui ont inspiré les fictions non moins ternes et affectées du pays de Tendre, les fleuves d'Inclination, d'Estime, de Reconnaissance, des villages de Soumission, de Complaisance, d'Orgueil, de Médisance, dans le* Roman de Clélie. »

Nous répondrons peu de chose à M. Crapelet, si ce n'est que Marot et son *beau langage* n'ont rien à faire ici, que le merveilleux n'y saurait être absurde, par la raison toute simple qu'il n'y a pas, dans tout le poème, une once de merveilleux. En effet, c'est une œuvre de philosophie naturelle, et depuis le commencement jusqu'à la cueillette de la Rose, tout y est absolument naturel, trop naturel même, au dire de bien des lecteurs, qui trouvent l'allégorie beaucoup trop transparente. Enfin, l'auteur de *Clélie,* pas plus que ses contemporains, ne connaissait guère

le *Roman de la Rose,* et c'est faire assurément trop d'honneur à nos deux Orléanais que de les gratifier d'une si belle inspiration.

Nous nous contenterons de dire à M. Crapelet ce que M. Robert dit de MM. Legrand d'Aussy et Roquefort, touchant leur opinion sur certains passages du *Partonopœus ;* c'est que, *pour juger une œuvre de cette taille, il faut la lire, c'est-à-dire l'étudier à fond et sans précipitation;* il est facile de voir que M. Crapelet n'a pas suivi le sage conseil de son collaborateur.

Maintenant, nous allons examiner scrupuleusement des travaux plus sérieux, des études complètes du poème tout entier. Comme nous ne saurions les citer toutes, nous en avons pris trois, non pas au hasard, mais trois types caractéristiques. Ce sont : la première, de M. Huot, c'est-à-dire d'un « *amateur* » qui n'était rien moins que savant ; la seconde, d'un érudit et d'un écrivain de valeur, puisqu'il était académicien, M. Ampère ; la troisième, d'un vrai savant, celui-là, M. P. Pâris.

Le lecteur pourra juger combien il est dangereux, par ces trois exemples, de prendre tout ce qu'on lit pour « *parole d'Évangile.* »

La première est absolument nulle ; la seconde est une critique sévère et injuste, la dernière une apologie.

Nous serons d'autant plus à notre aise pour les discuter, que notre travail était entièrement terminé lorsque les deux dernières nous sont tombées entre les mains.

Nous commencerons par celle de M. Huot. Nous ne lui ferons aucun reproche, car en étudiant cette œuvre, lui Orléanais, il a fait preuve de patriotisme

et de bonne volonté ; bien peu, du reste, de ses compatriotes possèdent l'amour de nos vieux poètes à un si haut degré, car je n'ai jamais encore rencontré un seul Orléanais qui eût seulement lu le *Roman de la Rose,* même parmi ceux qui se piquent de connaître notre langue. Mais M. Huot eût bien dû relire une fois de plus l'œuvre de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung, au lieu de ce pauvre Molinet, qui, ma foi, semble l'intéresser autant que ceux-ci, sans doute parce qu'il était plus facile à lire. Et alors, il se fût peut-être aperçu que, dans les descriptions de Guillaume, il y a plus que *quelques vers seulement qui offrent un certain mérite de facture et de pensée ;* que le trouvère de Lorris n'est pas *d'une transparence extrêmement gênante pour celui qui l'analyse et qui tient à être entendu ou lu par tout le monde,* et enfin qu'il faut voir dans l'Amant de Jehan de Meung autre chose qu'un débauché à qui *tous les moyens sont bons pour arriver à son but, qui ne recule pas même devant un assassinat !*

Ce pauvre M. Huot avait pris trop au pied de la lettre le meurtre de Malebouche, et il est navré d'une morale aussi épouvantable. Peu s'en faut qu'il ne termine son étude par ce cri du cœur : « Et voilà jusqu'où peuvent nous pousser les passions charnelles ! »

Mais nous voici face à face avec un critique autrement sérieux que MM. Crapelet et Huot, en ce sens qu'il affirme avoir fait du *Roman de la Rose* une étude minutieuse, et que son nom peut faire autorité en matière littéraire. Nous parlons de M. J.-J. Ampère, professeur au Collége de France et membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Le travail de M. Ampère parut dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 15 août 1843. Il est long, ou du moins semble tel au premier coup d'œil, car il ne contient pas moins de 40 pages grand in-8° de 40 lignes. Mais, après mûr examen, si nous en défalquons l'analyse, il se réduit à six pages.

Faisons d'abord en passant une réflexion : c'est que, de tous ceux qui ont attaqué cette œuvre, deux seulement en firent une étude sérieuse, et cherchèrent à appuyer leurs assertions sur l'examen critique de l'ouvrage, savoir : le chancelier Gerson vers 1400, et M. Ampère en 1843.

Gerson ne trouva d'autre argument qu'une parodie burlesque, et M. Ampère fit l'étude que nous allons examiner.

Elle se termine par la conclusion suivante :

« *L'œuvre de Jehan de Meung doit être considérée comme une audacieuse tentative d'un libertin du XIIIe siècle, qui, à l'aide de quelques précautions oratoires, a voulu sciemment attaquer, non seulement les abus qui s'étaient glissés dans l'Église, mais l'esprit même du spiritualisme chrétien. Savant pour son temps, nourri de l'antiquité, païen d'imagination, épicurien par nature et par principe, il fut un devancier puissant des érudits païens et matérialistes du XVIe siècle. Il y a en lui le germe de Rabelais, et même à quelques égards de d'Holbach et de Lamettrie.* »

Ainsi, voilà tout ce que vit M. Ampère dans cette œuvre colossale. Beaucoup de libertinage et d'impiété. Il reconnaît pourtant à Jehan de Meung un peu d'érudition et, çà et là, quelque grandeur. Il a même trouvé par hasard deux vers qu'il qualifie de « *tout simplement sublimes.* » C'est peu sur vingt mille. Bref, M. Ampère partage l'avis de Gerson.

C'est un livre qu'on eût bien fait de brûler, car il ajoute :

« *Ce n'est pas l'inoffensive galanterie de Guillaume de Lorris qui eût décidé un homme de l'importance de Gerson à prêcher et à écrire contre le* Roman de la Rose, *et qui eût attiré sur lui les vertueuses invectives de la sage Christine de Pisan. Mais les âmes chrétiennes et morales du XVe siècle* (elles ne l'étaient sans doute pas aux XIIIe et XIVe) *durent sentir vivement ce qu'il y avait de dangereux dans un livre abritant, derrière un titre et un commencement qui n'annonçaient que gentillesse gracieuse et frivole galanterie, un traité d'irréligion et d'épicuréisme.* »

M. Ampère, vous qui ne trouvez dans Jehan de Meung qu'un païen et qu'un libertin, vous êtes une preuve frappante qu'il ne faut pas toujours juger la valeur des arguments sur l'*importance* de celui qui les produit. Aussi nous nous permettrons de discuter les vôtres.

Jehan de Meung un libertin? Qu'en savez-vous? Il ne l'est ni plus ni moins que tous les écrivains de son temps, témoins « *les nombreux monuments de notre vieille littérature,* dites-vous, *dont plusieurs sont à beaucoup d'égards fort supérieurs au* Roman de la Rose, *quoique aucun n'ait encore conquis l'espèce de notoriété attachée depuis des siècles à cet ouvrage.* » Nous citons textuellement M. Ampère au commencement de son étude. Il est vrai qu'il dira à la fin :

« *On a souvent cité le* Roman de la Rose *comme le début de la poésie française au moyen âge, erreur qui a été judicieusement réfutée. Au lieu de marquer l'origine de cette littérature, on peut dire qu'il en est la fleur et la fin.* »

La fleur! Est-ce une rétractation, ou simplement un jeu de mots, un trait d'esprit malin?

Le lecteur remarquera de suite une opinion préconçue, un parti pris évident de dénigrer cet ouvrage, et les contradictions nombreuses qui naissent forcément d'un travail fait avec trop de précipitation.

Certes, la liberté de critique est à nos yeux la moins discutable pour un savant ; mais il est une qualité indispensable : c'est l'impartialité, et M. Ampère eût dû qualifier l'étonnant renom du *Roman de la Rose* autrement que par cette expression dédaigneuse : « *espèce de notoriété.* »

Du reste, M. Ampère, malgré son *importance,* ne nous semble pas heureux dans le choix de ses expressions, pour un académicien. Il ne plane pas si haut au-dessus des simples mortels, qu'il ne soit au moins tenu de se faire comprendre. Qu'est-ce donc qu'un « *païen d'imagination,* » qu'un « *épicurien par nature?* » De grands mots en mauvais français ne sont pas des raisons. Voyons, avec un peu de bonne foi, Jehan de Meung ne serait-il pas un peu chrétien aussi, rien que par habitude ou par oubli, puisque c'est seulement quand il glorifie Dieu et le Christ que M. Ampère daigne lui trouver un peu de grandeur et de sublime? Ce serait au moins rationnel.

Il semble oublier que Gerson n'attaqua le *Roman de la Rose* que cent vingt ans après son apparition. L'*espèce de notoriété,* paraît-il, dont jouissait cet ouvrage alors, était encore assez considérable pour que le chancelier de l'Université ne dédaignât pas de le combattre avec acharnement. Ce qu'il oublie aussi, c'est l'*importance* des défenseurs de cette œuvre remarquable contre le haut clergé, dont les attaques incessantes n'avaient réussi, durant un siècle, qu'à rendre l'œuvre plus populaire. Il aurait dû, pour se

montrer impartial, lire et citer ces paroles de Jehan de Montreuil, secrétaire du roi Charles VI, en réponse à Gerson :

« *Plus je pénètre dans les importants mystères et dans la mystérieuse importance de cette œuvre profonde et d'une si grande et si durable célébrité, que nous devons à la plume de Jehan de Meung, plus j'étudie avec une curiosité toujours nouvelle le talent de l'industrieux écrivain, plus je l'admire avec transport et avec feu.* »

Puisqu'il cite la sage Christine de Pisan, il aurait dû citer aussi ses adversaires : Gontier Col, général conseiller du roi ; maître Jehan Johannes, prévôt de Lille, et maître Pierre Col, secrétaire du roi. Leur *importance* n'est certes pas à dédaigner. Et, somme toute, maître Clopinel, qui fait si bonne justice, et dans un style si grand et si sublime, de cette inepte science, l'astrologie, ne devait-il pas trouver un adversaire tout naturel dans la fille de Thomas de Pisan, astrologue de Charles V, qui dut peut-être au génie de Jehan de Meung le mépris et la misère profonde qui le poursuivirent jusqu'à sa mort ?

Mais suivons M. Ampère dans son étude, et nous verrons que ce critique ne se départ pas un seul instant de ce même esprit de partialité. Il nous promet bien de s'arrêter sur tous les passages les plus saillants ; mais il en est beaucoup, et des plus beaux, qu'il ne voit pas ou feint de ne pas voir, en faisant ressortir, par contre, tous ceux qu'il trouve favorables à son système.

Il ne manque pas, du reste, d'une certaine suffisance, et se fait une singulière illusion sur son petit travail. « *Donner une analyse détaillée du Roman de la Rose,* dit-il, *c'est le publier pour ainsi dire.* » Hélas ! ne connaîtront guère cette œuvre ceux qui se con-

tenteront de l'étudier dans l'analyse de M. Ampère, qu'il termine ainsi : « *Tel est le Roman de la Rose. Je crois avoir montré le premier toute la portée de cette œuvre célèbre !* » Il connaissait pourtant l'édition de Méon ; mais il ne semble pas avoir lu l'étude de Langlet du Fresnoy ni l'analyse de Lantin de Damerey, car il n'eût pas écrit cette phrase-là.

Son analyse commence ainsi :

« *Les deux portions du Roman de la Rose forment véritablement deux poèmes, et le premier est souvent la contre-partie ou la parodie du second.* »

M. Ampère eût bien dû d'abord expliquer cette assertion que nous regardons comme absolument inexacte. Et puis un premier ne peut jamais être la parodie d'un second.

Il nous promet ensuite de ne s'arrêter que sur des passages qui lui plairont par la grâce de l'expression ou qui l'intéresseront par la hardiesse de la pensée ou l'audace de la satire.

Donc, il arrête tout d'abord le lecteur aux images du verger, pour lui faire, dit-il, une observation essentielle. « *Si le poème était composé au point de vue de la morale chrétienne, l'Avarice et l'Envie se trouveraient en compagnie des autres péchés mortels. Au lieu des péchés mortels, l'auteur voit ici représentés les vices opposés aux qualités qui formaient le chevalier accompli : Haine contraire d'Amour, Félonie de Loyauté, Vilenie de Noblesse, Convoitise de Tempérance, Avarice de Largesse, Envie de Générosité; et enfin Vieillesse, qui n'est point un vice, est mise là comme étant le contraire de Jeunesse, qui, dans le langage systématique des troubadours, exprimait, non seulement un des âges de l'homme, mais la disposition morale qui rend propre aux sentiments et aux vertus chevaleresques. Puis, à côté des images principales, le*

poète en a placé deux autres, Papelardie et Pauvreté. Papelardie est synonyme d'Hypocrisie. Guillaume de Lorris n'a pu se défendre de placer là cette allusion aux faux dévots, tant ce genre de raillerie était naturel au moyen âge. »

Comme dit M. Ampère, son observation est *essentielle*. Nous nous appesantirons donc sur ce passage, afin de prouver que, dès le début, M. Ampère faisait fausse route, et que, pour arriver à sa conclusion arrêtée d'avance, force lui fut d'expliquer bien des choses à sa façon et de passer sur ce qu'il ne comprenait pas.

Sur le reste nous glisserons rapidement.

D'abord, pourquoi détacher deux images des autres et les déclarer accessoires, quand, au contraire, ce sont les principales, la dernière surtout, puisque c'est elle le nœud de l'action tout entière? En effet, si l'Amant lutte si longtemps, c'est qu'il est pauvre, et nous verrons le papelard Faux-Semblant remplir à lui seul le quart du roman de Jehan de Meung. Pauvreté n'est pas un vice non plus, et M. Ampère eût dû chercher à l'expliquer comme il a fait pour Vieillesse. Nous nous demandons aussi pourquoi il fait Convoitise l'opposé de Tempérance. Rien pourtant, dans le tableau tracé par l'auteur, ne dénote l'intempérance. Mais M. Ampère a une idée fixe et absolue ; il n'en démordra pas et, coûte que coûte, soutiendra le paradoxe (1) jusqu'au bout. Aussi, voyez où il se trouve entraîné : « *Si le poème,* dit-il, *était composé au point de vue de la morale chré-*

(1) *Paradoxe* n'est peut-être pas le mot propre. *Paradoxe* veut dire : opinion opposée à l'opinion commune. *Erreur* serait sans doute mieux placé ici.

tienne, l'auteur aurait représenté les sept péchés capitaux ; » et la conclusion de son étude se résume ainsi : donc, c'est un poème de chevalerie composé *contre* la morale chrétienne.

L'argument est irrésistible.

Il analyse sommairement l'œuvre de Guillaume en l'accompagnant d'observations savantes qui ne manquent pas d'intérêt. Mais il a sa marotte. Il ne veut pas voir dans l'Amant un homme, et pour lui le poème de Guillaume doit être absolument un roman de chevalerie. Il le veut, il y tient, comme il tiendra tout à l'heure à ne voir qu'un traité de libertinage dans le roman de Jehan de Meung. Il nous parle à chaque instant de Mlle de Scudéry, et du Cid, et des Allemands, et de mille autres choses qui prouvent toute sa science, mais sont fort inutiles ; et s'il déplore la manie des anciens poètes de *toujours mettre l'amour en allégorie,* nous déplorons celle des savants de vouloir à toute force étaler leur érudition partout. C'est, du reste, un reproche qui s'adresse encore plus à Jehan de Meung, car c'est le défaut capital de son œuvre et, par cela même, nous voudrions voir M. Ampère plus indulgent pour lui.

Comme tous les gens à système, M. Ampère ne veut pas reconnaître ses erreurs, et quand, par exemple, il affirme que Vieillesse n'est, aux yeux de Guillaume, que l'opposé de Jeunesse qui, *dans le langage des troubadours, exprime la disposition morale qui nous rend propres aux sentiments et aux vertus chevaleresques,* il se garde bien de nous parler du démenti formel que lui inflige l'auteur un peu plus loin, lorsqu'il dépeint Jeunesse comme l'épanouissement du corps joint à l'innocence et à l'inexpérience du cœur.

Nous arrivons maintenant à l'analyse de Jehan de Meung. M. Ampère prévient le lecteur qu'il ne faut considérer son œuvre que comme *un amusement de la jeunesse d'un savant grivois, et qu'on doit s'attendre à y trouver l'alliance de la satire avec le savoir ou du moins la prétention au savoir.* Voilà un trait qui dénote un ennemi systématique, car le savoir de Jehan de Meung est, pour tout homme de bonne foi, au-dessus de toute discussion. Ensuite il fait un parallèle rapide, mais très-exact, entre les deux auteurs.

Nous n'y releverons qu'une chose : c'est qu'il fait de Jehan de Meung un moine, au mépris de l'histoire, uniquement pour le plaisir d'étaler un peu d'érudition, et comparer les deux auteurs à *l'aimable Jehan de Saintré et au robuste et gaillard Damp abbé dans la Dame des belles cousines.* Il reproche à Jehan de Meung, au lieu de suivre, comme son devancier, le fil du récit, de s'en écarter sans cesse. « *Bien souvent il oublie son sujet pour traiter tous les sujets; il intercale des allégories dans les allégories, des histoires dans les histoires. Bon fait prolixité fuir, a dit Jehan de Meung; jamais auteur n'observa plus mal son précepte; mais parmi cette multitude d'épisodes, nous trouverons des passages beaucoup plus curieux, et même des morceaux de poésie beaucoup mieux frappés que tout ce qu'a pu nous offrir le doucereux Guillaume.* »

Le lecteur a pu voir quelle est notre opinion à ce sujet, et que sur plusieurs points nous partageons celle de M. Ampère.

Puis il passe rapidement en quelques mots sur le corps de 7,000 vers, pour arriver à Faux-Semblant dont il analyse le discours à fond et d'une façon remarquable. Mais il n'y voit pas autre chose qu'un

genre de raillerie naturelle au moyen âge. Il résume cette analyse ainsi : « *Faux-Semblant s'exprime au nom des ordres mendiants comme il eût pu le faire au nom de l'ordre qui les remplaça au XVI*e *siècle*. » Diable, M. Ampère, cette petite pointe contre la Compagnie de Jésus vous serait-elle échappée ? De votre part le trait est cruel !

L'analyste reprend son travail, expose brièvement l'action, et s'arrête, avec Jehan de Meung, au serment des barons. Voyons ce qu'il pense de dame Nature.

Cette digression de 5,000 vers semble à M. Ampère tout simplement un poème scientifique et philosophique introduit dans le corps de la narration allégorique. Il nous parle en passant du *Bagavatgita* et du *Mahabarata* indiens. Heureusement la digression n'est que de cinq lignes ; mais elle a l'avantage d'être complètement inutile, tandis que, nous l'avons démontré, chez Jehan de Meung, cette digression et celles qui vont suivre sont le fond même de l'ouvrage, le roman de Bel-Accueil n'étant que l'accessoire.

M. Ampère reconnaît, du reste, dans ce hors-d'œuvre, une éloquence et une grandeur qui étonnent. « *L'expression large et simple*, dit-il, *rappelle les beaux vers philosophiques de Dante ; il est rare que Jehan de Meung et, en général, les poètes français du moyen âge s'élèvent jusque-là*. » Il continue à s'extasier sur le mérite et la profondeur du poète comme philosophe et comme *savant*.

Tiens ! mais qu'est donc devenu ce dédain de tout à l'heure sur la *prétention au savoir de ce libertin grivois ?*

Il poursuit : « *C'est par un singulier tour que nous*

rentrons dans le sujet du poème, qui désormais sera traité d'un point de vue tout physique. »

Pour notre compte, nous ne croyons pas que l'auteur ait eu l'intention de faire autre chose qu'un traité de l'amour naturel, c'est-à-dire physique, et M. Ampère s'en aperçoit un peu tard.

Il traite le discours de Génius d'étrange :

« *Le fond,* dit-il, *en est très-profane ; mais le sacré s'y trouve inconcevablement mêlé. Au milieu d'exhortations pleines d'une verve plus qu'érotique, vient bizarrement se placer une invitation pressante à mériter le ciel et éviter l'enfer. Mais, chose incroyable, cet excès de mysticisme ne fait pas perdre à Génius le but de son sermon ; car,* dit-il, *pour mériter ce paradis,*

Pensez de Nature honorer,
Servez-la par bien laborer (travailler).

« *A ce conseil d'une moralité très-équivoque, ou plutôt qui dans sa bouche ne l'est guère, il joint quelques préceptes d'humaine vertu, comme de ne pas voler, de ne pas tuer, d'être loyal et miséricordieux ; mais de la foi et des vertus exclusivement chrétiennes, pas un mot. Il n'en promet pas moins les joies du paradis pour récompense à ceux qui suivront ses enseignements dont on a vu quel était l'objet.* »

Évidemment, M. Ampère n'a pas compris que Jehan de Meung était un apôtre de la religion naturelle. Pour être un honnête homme, un saint, Jehan de Meung dit : « Ne volez pas, ne tuez pas ; soyez loyal et bon, charitable et juste ; en un mot, aimez, et surtout n'oubliez pas que chaque fois que vous violerez les lois de la nature, vous serez sacrilége ; anathême sur vous ! Allez donc, et multipliez. »

Ce *libertin* ne veut voir dans l'amour que l'acte sacré de la génération, et c'est pour cela que Dieu voulut y mettre la suprême jouissance, et il range au nombre des amours monstrueux l'unique désir d'un plaisir bestial.

En résumé, Jehan de Meung ne reconnaît que les lois naturelles, et comme les vertus *exclusivement chrétiennes* (ou plutôt exclusivement catholiques), telles que l'amour mystique, le célibat et la mortification de la chair, que le clergé prêchait tant et pratiquait si peu, sont des vertus contre nature, il les combat impitoyablement.

« *Des termes consacrés par l'Église,* dit M. Ampère, *sont appliqués à des actions et des sentiments que l'Église réprouve.* » Dans notre langue tous les termes sacrés sont exclusivement réservés à la religion chrétienne. Jehan de Meung n'avait pas le choix pour désigner des actions et des sentiments sacrés à ses yeux, et si l'Église les réprouve, tant pis pour l'Église, car l'amour dont parle Jehan de Meung n'est ni coupable ni honteux, en dépit des dogmes et des conciles.

Oui, monsieur Ampère, telle est, comme vous dites, la moralité « *très-équivoque* » de Jehan de Meung et la portée du *Roman de la Rose*.

Il ne nous reste plus à parler que de l'étude de M. P. Pâris.

Cette étude est, à notre avis, bien meilleure que celle de M. Ampère, et les observations que nous ferons sur ce remarquable travail compléteront heureusement le nôtre.

Disons de suite qu'il n'est pas conçu dans le même esprit que le précédent, et nous serons heureux de constater plus d'une fois entre son auteur et nous une communauté d'idées que nous ne trouvons guère dans M. Ampère ; et notons en passant qu'au point de vue du style, de la netteté des pensées et du choix des expressions, M. Pâris est bien supérieur à celui-ci. C'est une conséquence de ce que nous avons dit plus haut. En effet, on ne dit bien que ce qu'on saisit bien. Dès le début, nous le voyons se ranger à l'opinion de M. Raynouard, que le *Roman de la Rose* doit avoir été publié tout entier dans le cours du XIIIe siècle : la partie de Guillaume vers 1240 et celle de Jehan de Meung avant 1282.

M. Ampère affirme, sur la foi du titre, que Guillaume de Lorris avait entrepris de faire de son poème un traité complet de l'art d'aimer. M. Pâris lui prête seulement l'intention de raconter les peines et les plaisirs réservés à ceux qui aiment. C'est notre avis. Cette interprétation est plus conforme à la marche de l'action, et il ne nous est pas permis de préjuger une fin qui n'existe pas. La manière dont nous expliquons les allégories du début se rapporte, à peu près absolument, au sens que leur prête M. Pâris. Or, notre point de départ étant le même, nous n'aurons donc à constater que des divergences de détail et une contradiction sérieuse sur la manière d'apprécier l'œuvre de Jehan de Meung. Pour tout le reste, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à l'excellent travail que nous discutons. Pour l'appréciation des deux poètes, nous citons textuellement M. Pâris :

« *Guillaume avait l'intention de donner explication des allégories qu'il avait employées ; mais il n'a pas rem-*

pli sa promesse, et nous le regrettons pour quelques personnages auxquels il fait jouer un double rôle, dont peut-être il aurait mieux justifié l'emploi s'il avait mis la dernière main à son ouvrage. Le style en est précis, clair, élégant. Le poète sait éviter une stérile abondance; il ne se noie pas dans les développements; ses personnages parlent bien et comme ils doivent parler. Il semble avoir une sorte d'aversion pour les jeux de mots, les tournures recherchées, les pensées subtiles. Enfin, sa parole est constamment chaste; et bien différent en cela de Jehan de Meun, il n'a pas fait un seul vers dont l'impiété, le libertinage ou la malice puisse, à tort ou à raison, s'armer ou se prévaloir. L'auteur de ce poème mérite donc, malgré tous les inconvénients du genre allégorique, un rang parmi les meilleurs versificateurs français du moyen âge, peut-être même parmi les poètes dont notre littérature a droit de se glorifier.

« *On devine aisément, dès les premiers vers, que Jean de Meun a vu, surtout dans la continuation du* Roman de la Rose, *une occasion de donner carrière à son érudition, à ses opinions philosophiques et au libertinage de son esprit. Guillaume de Lorris avait voulu raconter l'histoire d'un véritable amoureux; Jean de Meun s'est proposé de parler de tout, à l'exception du véritable amour. Il a fait un ouvrage de marqueterie, une sorte d'échiquier dans lequel il a placé avec plus ou moins de symétrie ou d'à propos les principaux incidents de la vie et l'histoire de toutes les passions humaines. Ne lui demandons pas de plan régulier; l'art de la composition n'est pas le sien; il disserte de tout comme Montaigne, avec une égale indépendance de pensées, quelquefois la même force d'expression et toujours le même désordre. Mais l'auteur des* Essais, *dès le début, nous avertit du moins de la liberté de ses allures, tandis que Jean de*

Meun, qui, reprenant un poème sagement conduit jusque-là, s'était engagé à régler sa conduite sur celle de son ingénieux devancier, mérite certainement le reproche d'avoir manqué à ses promesses. »

Et là-dessus, M. Pâris entame l'analyse de Jehan de Meung.

Ainsi, tous les savants qui ont étudié cette œuvre immense, tous, sans exception, n'ont vu dans Jehan de Meung qu'un érudit faisant de l'érudition à bâtons rompus, sans ordre et sans plan préconçu.

L'auteur, certes, mérite en partie ce reproche. Comme nous l'avons dit, c'est le défaut capital de son œuvre ; mais lui refuser un plan préconçu, c'est ne pas le comprendre. Tout ce qu'on peut faire en faveur de cette idée, c'est de constater que quelques passages ont été certainement ajoutés après coup, un entre autres, de quelques centaines de vers, que l'auteur (ou les copistes) a jeté négligemment au beau milieu d'une phrase, si bien qu'en en retrouvant la fin le lecteur est complètement dérouté. Nous indiquerons, du reste, dans les notes, ces passages au fur et à mesure qu'ils se présenteront. Nous avons été nous-même, à première lecture, tenté de croire que Jehan de Meung n'avait entrepris que la continuation de l'idylle de Guillaume de Lorris. Mais après un examen plus sérieux, nous nous sommes arrêté à la thèse que nous avons soutenue dans notre étude, et plus nous relisons l'ouvrage, plus nous repassons les travaux de nos devanciers, plus nous sommes persuadé être dans le vrai.

C'est ce qui fait que M. Pâris se heurte à certains passages qui lui semblent ennuyeux ou incompréhensibles. Ainsi le combat de l'ost d'Amour contre

les geôliers de Bel-Accueil ne lui semble qu' « *une guerre dont le récit trop allégorique est pour lui assez insipide,* » quand pour nous c'est peut-être le passage le plus fin, le plus délicat, le plus vrai, en un mot, le plus naturel, partant le plus intéressant. Ainsi, le personnage de Génius est obscur pour lui ; il le regarde comme une fiction étrange et inutile, et il ne comprend pas ce long discours du prêtre de Nature :

> Qui nous a le nœud dénoué,
> Qui sans lui fût resté noué,

dans lequel il ne voit que l'*obscénité la plus grossière et la prétention d'expliquer les mystères du grand œuvre et de la pierre philosophale. C'est la partie du poème,* dit-il, *qu'on a le plus souvent essayé de comprendre; mais, jusqu'à présent, ces divers essais sont demeurés infructueux.*

Quant à nous, s'il est un passage que nous n'ayons pu comprendre, ce n'est certes pas celui-là. Génius, intermédiaire naturel entre l'âme et les sens, parle, au contraire, un langage clair et précis ; il ne s'occupe pas du grand œuvre, ou du moins, le grand œuvre pour lui, c'est de procréer, et il lance l'anathême :

> . . . . . sur toute gent
> Qui ne se vuellent remuer
> Pour l'espèce continuer.

M. Pâris ne comprenant pas Génius ne comprend pas davantage son discours, et cela va de soi. Et c'est cette même raison qui lui fait trouver l'épisode de Pygmalion un hors-d'œuvre inutile. Inutile quant à la marche de l'action, peut-être, mais absolument

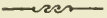
indispensable à l'exposé des théories philosophiques de Jehan de Meung, puisque c'est Génius, cette force surnaturelle, cette flamme divine qui vient embraser Bel-Accueil, comme jadis il anima la statue insensible de Pygmalion. C'est, plus encore que la cueillette de la Rose, le véritable couronnement de l'œuvre. Génius est la cause; l'union des deux amants n'est que l'effet.

VIE

DE

JEAN DE MEUNG

PAR ANDRÉ THÉVET.



ENCORES que l'ancienneté et enrouillée rimaille, dont autres-fois s'est servy celuy duquel je fais la vie, semble avoir effacé le reste de la mémoire qui nous pouvoit rester de son travail : je suis néantmoins contant de retirer de la prison d'oubly la louange que plusieurs éclopez de leur cervelle ont voulu malicieusement par calomnies luy derober : ne reconnoissans pas ce qui a esté fort bien remarqué par le Chroniqueur d'Aquitaine, qu'il a été docteur en théologie (1) ; et véritablement aussi ils font tort à tout le corps de sa compaignie, quant ils veulent le mettre, non pas entre les balieures de la menuë populace seulement, mais parmi la voyerie des plus

(1) On a raison de douter si Jean de Meung a été docteur en théologie.

désesperez ennemis d'honnesteté. Je les prierois de me dire pourquoy le Prieur de Saloin (1) le représente bien vestu d'une robbe ou chappe fourrée de menu vair; il faut bien qu'il le tint pour un homme d'autre remarque, que ceux qui voudroient bien volontiers nous faire croire, qu'à cause de son nom *Clopinel,* il a esté pietre, ridicule et misérable. Mais d'autant que (selon le commun proverbe) l'habit ne fait pas le moyne, par ses dits et escrits je veux faire entendre à un chacun, qu'il n'alloit point tant trainant sa jambe, qu'il ne sçeût bien s'avancer devant ses compagnons. Quand nous n'aurions que le *Roman de la Rose,* encore faudroit-il reconnoistre en luy une merveilleuse adresse, quoyqu'il n'ait esté le premier qui y ait donné le premier coup; mais Guillaume de Lorris, qui n'ayant pu conduire à sa fin son discours, quarante ans après sa mort fut secondé par Jean Clopinel, comme on voit par ces vers que j'ai insérés ici :

Et puis viendra Jean Clopinel,
Au cueur joly, au cueur ysnel,
Qui naistra sur Loire à Meun.

Et peu après encore :

Il aura le Rommant si chier,
Qu'il le voudra tout parfournir,
Se temps et lieu lui peut venir;
Car quant Guillaume cessera,
Jean si le recommencera
Après sa mort, que je ne mente,
An très-passé plus de quarente.

(1) Honoré Bonnet.

Plusieurs ont voulu imiter ce *Roman de la Rose,* et entre autres Geofroy Chaucer, Anglois, qui en a composé un qu'il intitule : *The Romant of the Rose;* lequel, au rapport de Balæus, a esté tiré du livre de l'*Art d'aimer,* de Jean Mone, qu'il faict Anglois. Je conjecture qu'il entend notre Jean de Meung, encores qu'il le face Anglois, d'autant que n'est aisé à croire qu'un Anglois osa se hazarder à une telle œuvre ; quoy que les termes ne semblent que trop rudes maintenant, si estoyent-ils bien riches pour lors. Et quoy qu'on considere les traicts qui sont romancés par Clopinel, je ne puis estimer que ceux qui les contempleront, n'admirent l'adresse de ce poète, qui, souz des termes enveloppez et couverts, a assez clairement exprimé la vérité à qui la vouloit entendre. Je sais bien qu'il y a eu quelques lecteurs chagrins et importuns qui ont voulu se formaliser de la licence qu'ils trouvent dans ce roman, de maniere que par des écrits publics ils ont voulu blasmer et le livre et l'autheur : il s'en est même trouvé un entre les autres qui s'est tellement abandonné à sa colere, qu'il a dit que plutost il croiroit que Judas fut sauvé que le pauvre Jean Clopinel. L'occasion sur laquelle se fondoyent ces rechignés controlleurs, est qu'ils voyoyent que ce livre trottoit par les mains de la Noblesse, et principalement des Courtisans, et en estoit mieux reçeu que les advertissemens de dévotion, piété et amour divin. Cela fit que pour les en dégouster, ils s'armerent contre la Rose, jetterent plusieurs execrations qui, quant tout sera bien espluché, seront plus ineptes que nécessaires. Aussi l'effect a bien monstré qu'ils ne sçavoient quelles estoyent les vertus et propriétés de la Rose, telles qu'encores que par le dehors elle pique, elle a nean-

1 H. Herluison, éditeur.

moins au dedans une fort singuliere et souveraine odeur. De fait, je passeray volontiers condemnation que Clopinel, s'émancipant souz le passe-droit que la poësie se veut attribuer, s'est peut-être, plus souvent que besoin n'eust esté, laissé esgarer en vains et ridicules discours; qu'il a quelques-fois trop piqué quelques-uns, et finalement qu'il n'a gardé la modestie qui eust esté bien requise; mais que pour cela il ait fallu d'un plain saut le prendre au collet pour le terrasser, il n'y a point aparence. Pourquoi n'ont-ils foudroyé sur les lascivetés d'un Martial, d'un Ovide, et d'autres poëtes tant grecs que latins, lesquels ont bien autrement gazouillé de l'amour que n'a faict ou de Lorris ou Clopinel? Ce qui donne couleur à ceste censure, est que desja Clopinel, pour avoir esté trop libre en ses paroles, faillit à avoir le foüet des Dames de la Cour, contre lesquelles il avoit escript ces vers :

Toutes estes, serés, ou fustes
De fait, ou de volonté, putes;
Et qui très-bien vous chercheroit,
Toutes putes vous trouveroit.

Premierement, je pourrois alléguer l'incapacité du jugement, qui, quelque ignominieux qu'il eut sçeu estre, ne pouvoit emporter aucune note d'infamie contre ce pauvre criminel, qui à tout évenement pouvoit demander son déclinatoire devant juges qui eussent esté receuz et admis au siége de justice par les loix. Or, il est tout notoire que l'estat de judicature, aussi bien que la prestrise, est viril; et partant que les dames en sont forbannies. En après la condemnation n'estoit pas d'avoir le foüet des mains

de l'executeur de justice. Cela seroit contre tout droict, que les parties plaintives chastiassent elles-mêmes ceulx qui les auroyent interessées. Et en outre seroit blesser la grandeur, honeur et dignité des Dames, qui eussent esté bien marries d'avoir voulu empoigner le foüet pour servir en tel office. Mais qu'est-il besoin de disputer sur l'exécution, puisqu'il en obtint la surséance par une ruse, laquelle estant gaillarde et gentille, je suis bien contant de la proposer icy. Doncques maistre Jean de Meung ayant esté amené à la Cour par quelques Gentils-Hommes, lesquels, pour gratifier aux dames, avoyent promis le leur livrer, et n'empêcher qu'il ne leur fist réparation de l'injure qu'elles alléguoyent leur avoir esté faite, fut resserré dans une chambre. Après fut présenté aux Dames, la plus hardie desquelles commence à lui remonstrer qu'au *Roman de la Rose* il avoit introduit un jaloux qui dit tout le mal qu'il est possible des femmes, et trop témérairement avoit lasché sa plume pour escrire les vers que j'ai cy-dessus récités. De maniere qu'à son dire il n'y a Dame qui ne soit putain, ne l'ait esté, ou ne veüille l'estre ; qui est trop ouvertement deschirer l'honeur, pudicité et chaste intégrité des Dames. Encores que telle insolence méritast très-griefve peine, et qui ne pourroit pourtant esgaler à ce qu'il a mérité, il estoit dict et arresté qu'il seroit foüetté des Dames, qui là assistoyent, tenant chacune une poignée de verges. Clopinel, encores qu'il ne fust de bas or, si craignoit-il la touche; et partant, après avoir quelque tems pensé en soi-même, voyant que son aâge ne pouvoit esmouvoir les Dames à miséricorde, et d'autre costé le nombre si grand de poignées pour descharger sur son dos, pressé qu'il se vit de se dé-

pouiller, humblement les requit lui vouloir octroyer un don, jurant qu'il ne demanderoit rémission du chastiment qu'elles entendoyent (à tort) prendre de luy, ains l'avancement. Ce qui luy fut accordé, non sans grande difficulté; et, n'eust esté respect des Gentils-Hommes qui intercéderent pour luy, il estoit frustré de son espoir, Alors, dit-il, je vous prie, Mesdames, puisque j'ai trouvé tant de graces envers vous que ma demande est intérinée, que la plus forte putain de votre compaignie commence la premiere et me donne le premier coup. Ma requeste est juridique, d'autant que je n'ai parlé que des méchantes, folles et mal advisées. Par ce moyen, lia les mains à toute la compaignie : elles se regardoyent l'une l'autre pour sçavoir qui auroit l'honeur de commencer; mais n'y en eut pas une, quoyqu'elles eussent toutes bonne envie de l'estriller, qui se hazardast de le toucher. Clopinel, joyeux de ce nouveau incident, eschapa, et apresta matiere aux Gentils-Hommes de se gaber (ou moquer) des Dames, lesquelles, au lieu de luy porter honeur et réverence, vouloyent trop rudement l'outrager. C'étoit bien-loin de faire comme Marguerite, fille de Jaques premier du nom, roy d'Ecosse, et femme du Dauphin, qui fut depuis le roy Loüis unzieme du nom, laquelle, comme elle passoit par une sale où estoit endormy Alain Charretier, secretaire du roy Charles septieme, homme docte, poète et orateur élégant en la langue françoise, l'alla baiser en la bouche, en presence de ceux de sa suite. Et comme quelqu'un de ceux de la compaignie lui eut répondu, qu'on trouvoit estrange qu'elle eust baisé un homme si laid, elle respondit : Je n'ay pas baisé l'homme, mais la bouche de laquelle sont issus tant et excel-

lens propos, matieres graves et sentences dorées. Ce n'est pas qu'il se laissast emmuseler (comme ses escrits le justifient), non plus que Clopinel; mais ceste vertueuse princesse chérissoit et admiroit ceux qui doctement déchiffroient la vérité.

Quant au tems auquel vivoit notre Jean de Meung, n'est pas aisé de pouvoir le vérifier précisément; toutefois est loisible de conjecturer par l'Epistre liminaire qu'il a mise au commencement du livre de Boëce, *De la Consolation,* à peu près en quel tems il a vescu. « A TA ROYALE MAJESTÉ, dit-il, très-noble Prince, par la grace de Dieu, roy des François, Philippes le Quart; je Jean de Meung, qui jadis au *Romans de la Rose,* puisque Jalousies ot mis en prison Bel-Accueil, enseigné la maniere du chastel prendre et de la Rose cueillir; et translaté de latin en françois le livre de Vegece de Chevalerie, et le livre des *Merveilles de Hirlande;* et le livre des *Epistres* de Pierre Abeillard et Helois sa femme; et le livre d'Aelred, de *Spirituelle amitié;* envoye ores Boëce de *Consolation,* que j'ai translaté en françois, jaçoit ce qu'entendes bien latin. » Or ce Philippes le Quart commença à régner l'an douze cens quatre-vingt et six, et régna vingt-huit ans. Et du depuis il présenta son livre, intitulé le *Dodecaedron,* au roy Charles cinquiesme du nom, lequel commença son regne l'an mil trois cens soixante et quatre; de maniere que j'infere qu'il a esté aâgé d'environ quatre-vingt tant d'années, et a esté contemporain de Dante, poëte italien, qui vivoit l'an mil deux cens soixante-cinq. Ce qui donne de la peine en ce calcul est, qu'il n'est pas croyable que le *Roman de la Rose* ait esté buriné par quelque jeune cerveau; de maniere que si Clopinel a esté d'aâge

meur et rassis quand il reprint l'œuvre délaissé par de Lorris, il s'ensuit qu'il n'ait pas atteint jusqu'au regne de Charles : autrement auroit-il atteint pour le moins six vingt tant d'années. Pour ceste occasion aucuns ont désavoüé l'œuvre du *Dodecaedron,* qui ne peuvent se persuader qu'un homme consommé en prudence et abbatu par la longueur d'une vieillesse, ait voulu sur ses derniers jours s'amuser à tels jouëts. Quant à moi je ne veux tenir un party ny l'autre, ne pouvant au vray asseurer ce qui en peut estre; néantmoins oserai-je bien dire qu'il n'est point inconvénient que Clopinel y ait mis la main, puisque la gentillesse de l'œuvre ne gist qu'en une promptitude et certaineté des secrets de l'arithmétique, pour si bien asseoir les renvoys et responses, afin de se rapporter aux poincts des dez. Qu'aux mathématiques Jean de Meung ait esté bien versé, appert par son Testament, duquel je veux toucher un mot pour quelques singularités qui y sont remarquables. Ce bon Clopinel estant près de sa fin, advisa de testamenter; et par sa disposition derniere, laissa aux Jacobins de Paris un coffre qu'il avoit avec tout ce qui estoit dedans, commandant ne l'ouvrir qu'il ne fust mis en terre, à charge que les freres prescheurs le feroyent enterrer dans leur église : lesquels il avoit desja par le passé fort harassés pour la haine commune qu'en ce tems ceux de l'Université portoyent aux mendiens. Les pauvres Jacobins, soit qu'ils pensassent que Jean de Meung, sur ses vieux jours, se repentoit des algarades qu'il leur avoit aidé à faire, soit pour l'opinion qu'ils avoyent que ce laiz enfleroit de beaucoup leurs bouges, enseveliren Clopinel avec toutes les solennités au mieux qu'ils peurent, et paracheverent son

service mortuaire. A peine eurent-ils finy l'office, qu'incontinent ils viennent pour enlever ce coffre beau, diapré, fermé à plusieurs serrures, et fort pesant. Ils faisoyent estat d'avoir des escus à milliers : mais quant ils furent venus à l'ouverture, ils se trouvèrent par la reveuë deçeus d'autre moitié de juste prix; car au lieu d'or et d'argent, n'y trouverent que des pierres d'ardoise sur lesquelles il tiroit des figures tant d'arithmétique que de géométrie. Tellement en furent irrités ces bons moines, qu'après avoir long-temps délibéré, enfin s'hasarderent de le déterrer, alléguans qu'il estoit indigne d'estre enterré en leur maison, puisque vif et mourant il se moquoit d'eux. Mais la Cour de parlement, advertie de telle inhumanité, par son arrest le fit remettre en sepulture honorable dans le cloistre du couvent. Je ne doute pas qu'il ne leur ait voulu bailler quelques cassade, ne plus ne moins que Me François Rabelais, homme rare en doctrine, auquel on fit coucher en laiz articles qui excedoient son pouvoir; et quant on lui demandoit où on puiseroit tout ce qu'il donnoit : Faites, dit-il, comme le barbet, cherchez; et après avoir dit : Tirez le rideau, la farce est joüée, décéda. Toutesfois pour ne détracter des morts, et combien que ce ne soit mon intention de contrerooler cest arret, sçachant très-bien que la Cour a eu très-juste occasion d'ainsi décerner, je veux bien proposer deux raisons qui peuvent l'avoir induicte à le donner. La premiere est que, par les ordonnances des Empereurs romains, est défendu de refuser d'inhumer un corps sous prétexte de la pauvreté du défunt; pour cet effet, lisons-nous aux nouvelles Constitutions de Justinien, qu'à Constantinople ont esté établis cer-

tains lieux et personnages destinez à ensépulturer les corps morts, de maniere que cette seule raison rendoit condemnables les Jacobins. Mais puisque sans chenevis les chardonnerets ne chantent pas volontiers, comme l'on dit, voyons s'ils n'ont rien eu, et si le laiz a été frustratoire, fraudulent et captieux. Clopinel leur legue son coffre tel qu'il est, avec ce qui est dedans : il sçavoit bien ce qui y estoit. De le vouloir contraindre à exprimer la chose qu'il donne, c'est brider sa volonté. Mais on dira que les Jacoqins présumoyent qu'il fust garny d'escus. Et pour ce donc que le légataire estime qu'un plat d'estain, qui lui a esté laissé par le testateur, soit d'or ou d'argent, il s'ensuivra que l'héritier sera tenu de lui en donner ou faire forger un chez l'orfevre? Mais à vostre advis, qui valoit davantage ou un escu, ou bien une figure d'arithmétique? Je sais bien que ceux qui ne pensent qu'à la réparation de la cuisine, diront que les escus eussent esté beaucoup plus profitables à ces pauvres freres que l'ardoise géométriquée, et qu'autant pesant d'or ou d'argent comme il y avait d'ardoises, eust faict un gros tas d'escus; mais ceux qui ont le cœur genereux priseront davantage les gentillesses que il avoit tirées sur les ardoises, que tout l'or de Gygès, Cræsus ou Midas; que les sciences libéralles, telles que sont les mathématiques, sont à préférer aux méchaniques et principalement à la cuisine. Bien est vrai que quant elle est froide, on ne peut aisément continuer de philosopher; mais l'estat, condition et qualité dont ils avoyent fait profession, leur ostoyent tous moyens de s'aider de telles allégations, qui sont plutost contes de mondains, qu'opinions seulement de ceux qui tiennent un degré beaucoup plus eslevé. Finale-

ment je veux que toute sa vie il leur ait fait du pis qu'il ait pu, qu'il se soit mocqué d'eux en leur legant des lopins d'ardoise au lieu d'escus, pour cela falloit-il le desenterrer ? Cela est contre le commandement de Dieu, qui nous commande d'aimer nos ennemis. Que s'ils ne se sentoyent assez régenerés pour savourer ce saint précepte, au moins devoyent-ils avoir horreur de se venger sur un mort : il n'étoit pas hérétique, partant ne pouvoyent le tirer hors du sépulchre en desdain du tort qu'il leur pouvoit avoir faict. Ne sçavoyent-ils pas bien qu'il est défendu de mesparler d'un trespassé, non pas seulement de paroles, mais d'effect ? Vouloyent-ils deschirer la renommée de ce pauvre Clopinel, lequel a esté en telle estime, que (comme j'ay dit) l'Anglois Balæus l'a voulu transporter en Angleterre, dont n'est merveilles ? Il est assez coustumier de choisir les plus belles roses qu'il peut, soit en France, Allemaigne ou Espaigne, pour en reparer sa patrie. Mais aussi le plus souvent trouve-t-il qui s'y opose, et par légitimes moyens les revendique. Quoique ce soit encores, est-il contraint de confesser que son Chaucer a pillé (il appelle cela illustrer le livre de Jean de Meung) les plus beaux boutons qu'il a peu du *Roman de la Rose,* pour en embellir et enrichir le sien ? Ce que j'ai bien voulu ajouster, tant pour monstrer en quoi se mesprennent les Anglois, qui veulent ravir à nostre France le *Roman de la Rose,* que pour faire entendre à un chascun que, en ce que nous avons mis cy-dessus touchant Clopinel, nous n'entendons le mettre au rang et roole des affronteurs, encore moins taxer les religieux de saint Dominique d'autre que de ce qu'ils se pourroyent avoir laissé commander par quelques escervelez, qui les

auroyent poussez à se formaliser d'une chose qu'ils seroyent autrement, je m'en assure, faschez de contrerooler, attendu qu'ils sçavent très-bien que le devoir de pieté les induit à une œuvre accompagnée d'une telle et si grande humanité. De ma part je prise et honore leur compaignie ; mais impossible est que parmy un si grand nombre qu'ils estoyent, il n'y en ait toujours quelqu'un qui fasse des fautes, et par quelques fois donne un mauvais bransle. Or, pour revenir à notre Clopinel, on l'eust peu attaquer d'affronterie, si on eust trouvé qu'après sa mort il eust esté garny de meubles précieux ou d'escus : le plus précieux joyau qu'il avoit estoyent ces exercices qu'il avoit prins après ces ardoises orbiculaires : il en fait un laiz à ceux lesquels il supplioit entomber son corps, mesurant un chascun à son aulne; et présumant que tout ainsi qu'il avoit prins plaisir à philosopher, aussi ils se baigneroyent à veoir les belles figures mathématiques qu'il avoit là tracées. J'insiste principalement sur ce point, d'autant que je ne suis tenu de respondre pour la liberté de parler où il s'est licencié : non pas que je craigne de tomber au même inconvénient auquel il pensa être engagé; mais parce que la ruse accorte qui le garantit de la punition exemplaire dont il devoit estre justicié et réparer la faute, l'a desgaigé de toute crainte, puisque sur l'exécution de l'arrest donné à l'encontre de luy, il y a eu une modification accordée du consentement des juges et parties, au grand contentement du pauvre sentencié. Mais quand j'aurois à porter paroles pour Jean de Meung, je ne m'en donneroye pas si grande peine que l'on pourroit penser, d'autant que, sans me mettre en charge d'entrer en preuve, je ne voudroye faire targue que de

la face du livre, qui, portant sur son frontispice LA ROSE, devoit apprendre à toutes ces mescontentes que la Rose n'est point seulement accompagnée d'une souefve odeur, couleur vermeille, blanche et délicate; ains aussi des piquerons qui arment la rose, et souvent poignent ceux ou celles qui, ou trop près ou mal-à-propos, l'approchent de leur nés.

FAUTES A CORRIGER.

DANS L'ORIGINAL :

Vers 462, page 30, au lieu de : *grand*, lisez : *grant*.
— 493, — 32, au lieu de : *ramanant*, lisez : *remanant*.
— 763, — 50, au lieu de : *aller*, lisez : *aler*.
— 810, — 52, au lieu de : *biaux*, lisez : *biaus*.
— 1004, — 64, au lieu de : *erent*, lisez : *orent*.
— 1111, — 72, au lieu de : *elle*, lisez : *ele*.
— 1178, — 76, au lieu de : *ele*, lisez : *el*.
— 2138, — 138, au lieu de : *s'i*, lisez : *si*.
— 2133, — 138, au lieu de : 6z51, lisez : 2133.
— 2434, — 156, au lieu de : *l'arde*, lisez : *larde*.
— 2534, — 162, vers faux ; lire : *mençonge*.
— 2676, — 170, vers faux ; lire : *en tel poine*.
— 3108, — 198, au lieu de : *maralas*, lisez : *mar alas*.
— 3552, — 228, au lieu de : *resemblait*, lisez : *resembloit*.
— 3578, — 230, au lieu de : *jeunes*, lisez : *jennes*.
— 3634, — 234, au lieu de : *paresce*, lisez : *peresce*.

DANS LA TRADUCTION :

Vers 1443, page 93, au lieu de : *coite*, lisez : *couette*.
— 1503, — 97, au lieu de : *sa mie*, lisez : *ta mie*.
— 1505, — 97, au lieu de : *il*, lisez : *lui*.
— 1544, — 99, au lieu de : *bouchete*, lisez : *bouchette*.
— 1979, — 127, au lieu de : *prendre*, lisez : *pendre*.
— 2508, — 161, lire : *Ayant tout d'un coup épuisé*.
— 2777, — 177, au lieu de : *Doux-Penser*, lisez : *Doux-Parler*.
— 3417, — 219, lire : *Mais quand la malice trop dure*.
— 3535, — 227, au lieu de : *car baiser qui*, lisez : *car qui baiser*.
— 3666, — 255, lire : *Quand elle eut la nouvelle ouïe*.
— 4106, — 263, au lieu de : *qui sut*, lisez : *qui sût*.

LE ROMAN

DE LA ROSE

LE ROMAN

DE LA ROSE

I

Ci est le Rommant de la Rose,
Où l'art d'Amors est tote enclose.

MAINTES gens dient que en songes
N'a se fables non et mençonges;
Mais l'en puet tiex songes songier
Qui ne sunt mie mençongier;
Ains sunt après bien apparant [1].
Si en puis bien trere à garant
Ung acteur qui ot non Macrobes [2],
Qui ne tint pas songes à lobes;
Ainçois escrist la vision
Qui avint au roi Cipion.
Quiconques cuide ne qui die
Que soit folor ou musardie
De croire que songes aviengne,
Qui ce voldra, pour fol m'en tiengne;
Car endroit moi ai-je fiance
Que songe soit senefiance
Des biens as gens et des anuiz,
Car li plusors songent de nuitz
Maintes choses couvertement
Que l'en voit puis apertement.

LE ROMAN
DE LA ROSE

I

Ci est le Roman de la Rose,
Où l'art d'Amour est toute enclose.

MAINTES gens disent que les songes
Ne sont que fables et mensonges;
Mais on peut tel songe songer,
Qui ne soit certes mensonger
Et par la suite vrai se treuve [1].
Moult évidente en est la preuve
Dans la fameuse vision
Advenue au roi Scipion,
Dont Macrobe écrivit l'histoire [2];
Car aux songes il daignait croire.
Bien plus, si quelqu'un pense ou dit
Que soit sottise ou fol esprit
De croire qu'ils se réalisent,
Eh bien, que ceux-là fol me disent;
Car je crois, moi, sincèrement
Qu'un songe est l'avertissement
Des biens et maux qui nous attendent;
Et maints avoir songé prétendent
La nuit choses confusément,
Qu'on voit ensuite clairement.

23. Où vintiesme an de mon aage,
Où point qu'Amors prend le paage
Des jones gens, couchiez estoie
Une nuit, si cum je souloie,
Et me dormoie moult forment,
Si vi ung songe en mon dormant,
Qui moult fut biax, et moult me plot.
Mès onques riens où songe n'ot
Qui avenu trestout ne soit,
Si cum li songes recontoit.
Or veil cel songe rimaier,
Por vos cuers plus fere esgaier,
Qu'Amors le me prie et commande ;
Et se nus ne nule demande
Comment ge voil que cilz Rommanz
Soit apelez, que ge commanz :
Ce est li Rommanz de la Rose,
Où l'art d'Amors est tote enclose.
La matire en est bone et noeve [3] :
Or doint Diez qu'en gré le reçoeve
Cele por qui ge l'ai empris.
C'est cele qui tant a de pris,
Et tant est digne d'estre amée,
Qu'el doit estre Rose clamée.

Avis m'iere qu'il estoit mains,
Il a jà bien cincq ans, au mains,
En mai estoie, ce songoie,
El tems amoreus plain de joie,
El tens où tote riens s'esgaie,
Que l'en ne voit boisson ne haie
Qui en mai parer ne se voille,
Et covrir de novele foille;

23. J'avais vingt ans ; c'est à cet âge
Qu'Amour prend son droit de péage
Sur les jeunes cœurs. Sur mon lit
Étendu j'étais une nuit,
Et dormais d'un sommeil paisible.
Lors je vis un songe indicible,
En mon sommeil, qui moult me plut ;
Mais nulle chose n'apparut
Qui ne m'advint tout dans la suite,
Comme en ce songe fut prédite.
Or veux ce songe rimailler
Pour vos cœurs plus faire égayer ;
Amour m'en prie et me commande ;
Et si nul ou nulle demande
Sous quel nom je veux annoncer
Ce Roman qui va commencer :
Ci est le roman de Rose
Où l'art d'Amour est toute enclose.
La matière de ce Roman
Est bonne et neuve assurément [3] ;
Mon Dieu ! que d'un bon œil le voie
Et que le reçoive avec joie
Celle pour qui je l'entrepris ;
C'est celle qui tant a de prix
Et tant est digne d'être aimée,
Qu'elle doit Rose être nommée.
Il est bien de cela cinq ans ;
C'était en mai, amoureux temps
Où tout sur la terre s'égaie ;
Car on ne voit buisson ni haie
Qui ne se veuille en mai fleurir
Et de jeune feuille couvrir.
Les bois secs tant que l'hiver dure
En mai recouvrent leur verdure ;

55. Li bois recovrent lor verdure,
Qui sunt sec tant cum yver dure,
La terre méismes s'orgoille
Por la rousée qui la moille,
Et oblie la poverté
Où ele a tot l'yver esté.
Lors devient la terre si gobe,
Qu'el volt avoir novele robe;
Si scet si cointe robe faire,
Que de colors i a cent paire,
D'erbes, de flors indes et perses,
Et de maintes colors diverses.
C'est la robe que je devise,
Por quoi la terre miex se prise.
Li oisel qui se sunt téu,
Tant cum il ont le froit éu,
Et le tens divers et frarin,
Sunt en mai por le tens serin,
Si lié qu'il monstrent en chantant
Qu'en lor cuer a de joie tant,
Qu'il lor estuet chanter par force.
Li rossignos lores s'efforce
De chanter et de faire noise;
Lors s'esvertue, et lors s'envoise
Li papegaus et la kalandre[4];
Lors estuet jones gens entendre
A estre gais et amoreus
Por le tens bel et doucereus.
Moult a dur cuer qui en mai n'aime,
Quant il ot chanter sus la raime
As oisiaus les dous chans piteus.
En iceli tens déliteus,
Que tote riens d'amer s'effroie,
Sonjai une nuit que j'estoie,

57. Lors oubliant la pauvreté
Où elle a tout l'hiver été,
La terre s'éveille arrosée
Par la bienfaisante rosée.
La vaniteuse, il faut la voir,
Elle veut robe neuve avoir;
De mille nuances, pour plaire,
Robe superbe sait se faire,
Avec l'herbe verte, des fleurs
Mariant les belles couleurs.
C'est cette robe que la terre,
A mon avis, toujours préfère.
Les oiselets silencieux
Par le temps sombre et pluvieux,
Et tant que sévit la froidure
Sont en mai, quant rit la nature,
Si gais, qu'ils montrent en chantant
Que leur cœur a d'ivresse tant
Qu'il leur convient chanter par force.
Le rossignol alors s'efforce
De faire noise et de chanter,
Lors de jouer, de caqueter
Le perroquet et la calandre[4];
Lors des jouvenceaux le cœur tendre
S'égaie et devient amoureux
Pour le temps bel et doucereux.
Quand il entend sous la ramée
La tendre et gazouillante armée
Qui n'aime, il a le cœur trop dur!
En ce temps enivrant et pur
Qui l'amour fait partout éclore,
Une nuit, m'en souvient encore,
Je songeai qu'il était matin;
De mon lit je sautai soudain,

89. Ce m'iert avis en mon dormant,
Qu'il estoit matin durement ;
De mon lit tantost me levai,
Chauçai moi et mes mains lavai.
Lors trais une aguille d'argent
D'ung aguiller mignot et gent,
Si pris l'aguille à enfiler.
Hors de vile oi talent d'aler,
Por oïr des oisiaus les sons
Qui chantoient par ces boissons
En icele saison novele;
Cousant mes manches à videle,
M'en alai tot seus esbatant,
Et les oiselés escoutant,
Qui de chanter moult s'engoissoient
Par ces vergiers qui florissoient,
Jolis, gais et plains de léesce.
Vers une riviere m'adresce
Que j'oi près d'ilecques bruire,
Car ne me soi aillors déduire
Plus bel que sus cele riviere.
D'ung tertre qui près d'iluec iere
Descendoit l'iave grant et roide,
Clere, bruiant, et aussi froide
Comme puiz, ou comme fontaine,
Et estoit poi mendre de Saine,
Més qu'ele iere plus espanduë.
Onques més n'avoie véuë
Cele iave qui si bien coroit :
Moult m'abelissoit et séoit
A regarder le leu plaisant.
De l'iave clere et reluisant
Mon vis rafreschi et lavé.
Si vi tot covert et pavé

91. Je me chaussai, puis d'une eau pure
Lavai mes mains et ma figure;
Dans son étui mignon et gent
Je pris une aiguille d'argent
Que je garnis de fine laine,
Puis je partis emmi la plaine
Écouter les douces chansons
Des oiselets dans les buissons
Qui fêtaient la saison nouvelle.
Cousant mes manches à vidèle,
Seul j'allai prendre mes ébats,
Témoin de leurs joyeux débats,
De leur grâce et leur allégresse,
Par ces vergers en grand' liesse.
Tout près un grand ruisseau coulait
Dont le murmure m'appelait;
J'y courus. Jamais paysage
Ne vis plus beau que ce rivage.
D'un tertre vert et rocailleux
Descend, en bonds tumultueux,
L'onde aussi froide, claire et saine
Comme puits ou comme fontaine.
La Seine est un fleuve plus grand,
Mais moins belle au large s'épand.
Je n'avais oncques cette eau vue
Qui si bien court et s'évertue.
Dans un charme délicieux
Plongé, je promenais mes yeux
Partout ce riant paysage;
De l'onde claire mon visage
Je rafraîchis lors et lavai,
Et je vis couvert et pavé
Son lit de pierres et gravelle.
La prairie était grande et belle

123. Le fons de l'iave de gravele;
La praérie grant et bele
Très au pié de l'iave batoit.
Clere et serie et bele estoit
La matinée et atrempée :
Lors m'en alai parmi la prée
Contre val l'iave esbanoiant,
Tot le rivage costoiant.

II

Ci raconte l'Amant et dit :
Des sept ymaiges que il vit
Pourtraites el mur du vergier,
Dont il li plest à desclairier
Les semblances et les façons,
Dont vous porrez oïr les nons.
L'ymaige premiere nommée,
Si estoit Haïne apelée.

Quant j'oi ung poi avant alé,
Si vi ung vergié grant et lé,
Tot clos d'ung haut mur bataillié,
Portrait defors et entaillié
A maintes riches escritures.
Les ymages et les paintures
Ai moult volentiers remiré :
Si vous conteré et diré
De ces ymages la semblance,
Si cum moi vient à remembrance.

HAINE.

Ens où milieu je vi Haïne
Qui de corrous et d'ataïne

125. Et jusqu'au pied de l'eau battait ;
Or comme claire et douce était
Et sereine la matinée,
Parmi la plaine diaprée,
Sans but, je suivis le courant,
Tout le rivage côtoyant.

II

Ici, l'Amant en quelques pages
Va raconter les sept images
Qu'il vit sur les murs du verger.
Il va sous nos yeux les ranger;
Puis leurs façons et leurs postures,
Leurs costumes et leurs figures
Avant peindre, il les nommera,
Par la Haine il commencera.

Quand je fus à quelque distance,
J'aperçus un verger immense
Tout clos d'un haut mur crénelé,
Par dehors peint et ciselé
De maintes riches écritures.
Les images et les peintures
Je pus à mon aise admirer ;
Or, je vais peindre et vous narrer
De ces images la semblance
Telle qu'en ai la souvenance.

HAINE.

La Haine au milieu se dressait.
Tout d'abord en elle on sentait

151. Sembloit bien estre moverresse,
Et correceuse et tencerresse,
Et plaine de grant cuvertage
Estoit par semblant cele ymage.
Si n'estoit pas bien atornée,
Ains sembloit estre forcenée;
Rechignie avoit et froncié
Le vis, et le nés secorcié.
Par grant hideur fu soutilliée,
Et si estoit entortillée
Hideusement d'une toaille.

FELONNIE [5].

Une autre ymage d'autel taille
A senestre vi delez lui;
Son non desus sa teste lui,
Apellée estoit Felonnie.

VILENNIE.

Une ymage qui Vilonie
Avoit non, revi devers destre,
Qui estoit auques d'autel estre,
Cum ces deus et d'autel féture;
Bien sembloit male créature,
Et despiteuse et orguilleuse,
Et mesdisant et ramponeuse.
Moult sot bien paindre et bien portraire
Cil qui tiex ymages sot faire :
Car bien sembloit chose vilaine,
De dolor et de despit plaine;
Et fame qui petit séust
D'honorer ceus qu'ele déust [6].

151. Grande source de jalousie,
De courroux et de frénésie.
Elle me parut de poison
Pleine et de noire trahison.
Cette image mal atournée
A les traits d'une forcenée,
Un laid visage tout froncé,
Le nez petit et retroussé,
Puis, enfin, elle s'entortille
D'une hideuse souquenille
Qui plus hideuse encor la rend.

FÉLONIE [5].

A gauche est sur le même rang,
De même taille, une autre image ;
Tout au dessus de son visage
Félonie est son nom gravé.

VILENIE.

Une autre image j'ai trouvé
Sur la droite. C'est Vilenie
Avec elles en harmonie :
Même aspect hideux, repoussant ;
Du premier coup d'œil on pressent
Une créature orgueilleuse
Et médisante et rancuneuse.
Celui qui peignit ces tableaux
Savamment maniait pinceaux,
Car bien semblait chose vilaine
De douleur et de dépit pleine,
Et femme qui petit savait
Honorer ceux qu'elle devait [6].

COUVOITISE.

179. Après fu painte Coveitise :
C'est cele qui les gens atise
De prendre et de noient donner,
Et les grans avoirs aüner,
C'est cele qui fait à usure
Prester mains por la grant ardure
D'avoir conquerre et assembler.
C'est cele qui semont d'embler
Les larrons et les ribaudiaus;
Si est grans péchiés et grans diaus
Qu'en la fin en estuet mains pendre.
C'est cele qui fait l'autrui prendre,
Rober, tolir et bareter,
Et bescochier et mesconter ;
C'est cele qui les trichéors
Fait tous et les faus pledéors,
Qui maintes fois par lor faveles
Ont as valés et as puceles
Lor droites herites toluës [7].
Recorbillies et croçuës
Avoit les mains icele ymage;
Ce fu drois : car toz jors esrage
Coveitise de l'autrui prendre.
Coveitise ne set entendre
A riens qu'à l'autrui acrochier ;
Coveitise a l'autrui trop chier.

AVARICE.

Une autre ymage y ot assise
Coste à coste de Coveitise,

CONVOITISE.

179. Après est peinte Convoitise.
C'est elle qui les gens attise
De prendre et ne jamais donner,
Et leurs biens faire foisonner.
C'est elle encor qui à l'usure
Prête la main pour sans mesure
Constamment gagner, amasser,
Qui ne cesse au vol de pousser
Larrons, gens de mauvaise vie,
Dont les crimes, la félonie
A la potence les conduit :
Celle qui fait dauber autrui
Par dol et cauteleux langage,
Par mauvais compte, escamotage.
C'est elle qui, tous les tricheurs,
Inspire et tous ces faux plaideurs
Dont les manœuvres criminelles
Ont maints varlets, maintes pucelles,
D'un héritage dépouillés [7].
Tout crochus et recoquillés
Avait les doigts cette femelle,
Et c'est chose bien naturelle,
Car Convoitise, c'est connu,
Aucun bonheur n'a jamais eu
Fors quand les autres dévalise ;
Ne sait entendre Convoitise
A rien qu'aux autres accrocher ;
Elle a d'autrui le bien trop cher.

AVARICE.

Je vis une autre image assise
Côte à côte de Convoitise,

207. Avarice estoit apelée :
Lede estoit et sale et foulée
Cele ymage, et megre et chetive,
Et aussi vert cum une cive.
Tant par estoit descolorée,
Qu'el sembloit estre enlangorée ;
Chose sembloit morte de fain,
Qui ne vesquist fors que de pain
Petri à lessu fort et aigre ;
Et avec ce qu'ele iere maigre,
Iert-ele povrement vestuë,
Cote avoit viés et desrumpuë ;
Comme s'el fust as chiens remese ;
Povre iert moult la cote et esrese,
Et plaine de viés palestiaus.
Delez li pendoit ung mantiaus
A une perche moult greslete,
Et une cote de brunete [8] ;
Où mantiau n'ot pas penne vaire,
Mès moult viés et de povre afaire,
D'agniaus noirs velus et pesans.
Bien avoit la robe vingt ans ;
Mès Avarice du vestir
Se sot moult à tart aatir :
Car sachiés que moult li pesast
Se cele robe point usast ;
Car s'el fust usée et mauvese,
Avarice éust grant mesese,
De noeve robe et grant disete,
Avant qu'ele éust autre fete.
Avarice en sa main tenoit
Une borse qu'el reponnoit,
Et la nooit si durement,
Que demorast moult longuement

209. C'était Avarice. Elle était
Affreuse et sale, et se voûtait.
Cette image maigre et chétive
Était verte comme une cive,
Et ce visage sans couleur
Semblait s'épuiser de langueur.
D'un mort elle avait l'apparence
Qui ne vécut que d'abstinence
Et de pain fait d'aigre levain.
Pour draper sa maigreur enfin
Elle était pauvrement vêtue
D'une vieille cote rompue,
Sale, de pièces et morceaux;
On eût dit épave en lambeaux
De la dent des chiens délaissée.
Une perche grêle est dressée
Tout près d'elle, où pend un manteau
Et cote de drap jadis beau [8].
Pas la moindre trace d'hermine
Sur ce manteau de triste mine
D'agneaux noirs, velus et pesants.
Bien avait la robe vingt ans;
Mais avarice n'est pressée
D'avoir sa cote remplacée.
Toujours elle est à deviser
Comment ne pas sa robe user;
Car si la robe était mauvaise,
Avarice aurait grand mésaise,
Robe neuve avant de s'offrir,
Moult longtemps dût-elle en pâtir.
Dans ses mains Avarice cache
Une grand'bourse qu'elle attache
Et noue avec acharnement,
Afin de rester longuement

241. Ainçois qu'el en péust riens traire,
Mès el n'avoit de ce que faire.
El n'aloit pas à ce béant
Que de la borse ostat néant.

ENVIE.

Après refu portrete Envie,
Qui ne rist oncques en sa vie,
N'oncques de riens ne s'esjoï,
S'ele ne vit, ou s'el n'oï [9]
Aucun grant domage retrere.
Nule riens ne li puet tant plere
Cum mefet et mesaventure,
Quant el voit grant desconfiture
Sor aucun prodomme chéoir [10],
Ice li plest moult à véoir.
Ele est trop lie en son corage
Quant el voit aucun grant lignage
Dechéoir et aler à honte;
Et quant aucuns à honor monte
Par son sens ou par sa proéce,
C'est la chose qui plus la bléce.
Car sachiés que moult la convient
Estre irée quant biens avient.
Envie est de tel cruauté,
Qu'ele ne porte léauté
A compaignon, ne à compaigne;
N'ele n'a parent, tant li tiengne,
A cui el ne soit anemie :
Car certes el ne vorroit mie
Que biens venist, neis à son pere.
Mès bien sachiés qu'ele compere
Sa malice trop ledement :
Car ele est en si grant torment,

243. Devant qu'elle en pût rien extraire.
Mais, las ! elle n'en a que faire,
Car jamais n'aura le désir
De cette bourse rien sortir.

ENVIE.

Après était pourtraite Envie
Qui ne rit oncques en sa vie,
Et qui de rien ne s'éjouit
Que s'elle voit ou s'elle ouït [9]
Raconter quelque grand dommage.
Rien ne lui plaît ni la soulage
Autant que lorsqu'elle peut voir
Dessus aucun prudhomme choir [10]
Ou méfait, ou mésaventure,
Ou quelque grand'déconfiture.
Mais si quelque noble maison
Déchoit et souille son blason,
C'est la félicité suprême.
Aussi, ce que le moins elle aime,
C'est qu'un homme arrive à l'honneur
Par ses vertus et sa valeur.
Sachez que grande est sa colère
Lorsque advient quelque bien sur terre.
Elle est de telle cruauté
Qu'elle ne porte aménité
A compagnon ni bonne amie ;
Car d'un chacun c'est l'ennemie,
Fût-il son plus proche parent,
Et son cœur serait moult dolent
Si bien venait même à son père.
Mais Dieu lui fait par grand'misère
Payer cette méchanceté ;
Car son cœur est si tourmenté

273. Et a tel duel quant gens bien font,
Par ung petit qu'ele ne font.
Ses felons cuers l'art et detrenche,
Qui de li Diex et la gent venche.
Envie ne fine nule hore
D'aucun blasme as gens metre sore ;
Je cuit que s'ele cognoissoit
Tot le plus prodome qui soit
Ne deçà mer, ne delà mer,
Si le vorroit-ele blasmer ;
Et s'il iere si bien apris
Qu'el ne péust de tot son pris
Rien abatre ne desprisier,
Si vorroit-ele apetisier
Sa proéce au mains, et s'onor
Par parole faire menor.

Lors vi qu'Envie en la painture
Avoit trop lede esgardéure ;
Ele ne regardast noient
Fors de travers en borgnoiant ;
Ele avoit ung mauvès usage,
Qu'ele ne pooit ou visage
Regarder riens de plain en plaing,
Ains clooit ung œl par desdaing,
Qu'ele fondoit d'ire et ardoit,
Quant aucuns qu'ele regardoit,
Estoit ou preus, ou biaus, ou gens,
Ou amés, ou loés de gens.

275. Quand le bien voit, telle est sa rage,
Qu'elle en fondrait presque, je gage;
Et la vertu ce cœur vilain
Consume et déchire sans fin,
Et l'horreur de cette souffrance
Est de Dieu ci-bas la vengeance.
Envie et son bec malfaisant
Les gens ne lâche un seul instant,
Et s'elle connaissait, je pense,
Le plus honnête homme de France,
Ou même par delà la mer,
Le voudrait-elle encor blâmer.
Mais si sa langue envenimée
Une si ferme renommée
Ne pouvait d'un coup renverser,
Elle essaierait d'apetisser
Au moins son los et sa prouesse
Par sa fourbe et par son adresse.
Je vis, étudiant ses traits,
Qu'elle avait le regard mauvais;
Sur rien ne s'arrêtait sa vue
Que de biais, irrésolue,
Et moult laide habitude avait,
C'est que jamais elle n'osait
En plein regarder nulle chose.
De dédain sa prunelle close
D'ire soudain s'illuminait
Quand celui qu'elle examinait
Était beau, de haute naissance,
Ou pour son cœur et sa vaillance
Aimé de tous et respecté.

TRISTESSE.

301. Delez Envie auques près iere
Tristece painte en la maisiere ;
Mès bien paroit à sa color
Qu'ele avoit au cuer grant dolor,
Et sembloit avoir la jaunice.
Si n'i féist riens Avarice
Ne de paleur, ne de mégrece :
Car li soucis et la destrece,
Et la pesance et les ennuis
Qu'el soffroit de jors et de nuis,
L'avoient moult fete jaunir,
Et megre et pale devenir.
Oncques mès nus en tel martire
Ne fu, ne n'ot ausinc grant ire
Cum il sembloit que ele éust :
Je cuit que nus ne li séust
Faire riens qui li péust plaire :
N'el ne se vosist pas retraire,
Ne réconforter à nul fuer
Du duel qu'ele avoit à son cuer.
Trop avoit son cuer correcié,
Et son duel parfont commencié.
Moult sembloit bien qu'el fust dolente,
Qu'ele n'avoit mie esté lente
D'esgratiner tote sa chiere ;
N'el n'avoit pas sa robe chiere,
Ains l'ot en mains leus descirée
Cum cele qui moult iert irée.
Si cheveul tuit destrecié furent,
Et espandu par son col jurent,
Que les avoit trestous desrous
De maltalent et de corrous.

TRISTESSE.

306. Près d'Envie et tout à côté,
Sur le mur l'image se dresse
De la langoureuse Tristesse.
Il paraît bien à sa couleur
Qu'au cœur elle a grande douleur,
Elle semble avoir la jaunisse.
Rien n'est auprès d'elle Avarice
Pour son teint pâle et sa maigreur ;
Car les soucis et le malheur,
Et les chagrins, et la détresse
Dont le jour et la nuit sans cesse
Elle souffre, l'ont fait jaunir
Et maigre et pâle devenir.
Oncques nul en un tel martyre
Ne fut, ni n'eut aussi grande ire
Comme à la voir il me parut,
Et je pense que nul ne sut
Faire chose qui pût lui plaire
Ni calmer sa douleur amère,
Tant son cœur était courroucé
Et profond son deuil enfoncé.
Aussi sur son propre visage
Elle dut assouvir sa rage
Ainsi que sur ses vêtements.
De sillons nombreux et sanglants
Sa face est toute lacérée,
Et cette robe déchirée
Est la preuve de ses dégoûts,
De sa haine et de son courroux.
S'épand sur son col, sa figure
De tous côtés sa chevelure

333. Et sachiés bien veritelment
Qu'ele ploroit profondément :
Nus, tant fust durs, ne la véist,
A cui grant pitié n'en préist.
Qu'el se desrompoit et batoit,
Et ses poins ensemble hurtoit.
Moult iert à duel fere ententive
La dolereuse, la chetive ;
Il ne li tenoit d'envoisier,
Ne d'acoler, ne de baisier :
Car cil qui a le cuer dolent,
Sachiés de voir, il n'a talent
De dancier, ne de karoler [11],
Ne nus ne se porroit moller
Qui duel éust, à joie faire,
Car duel et joie sont contraire.

VIEILLESSE.

Après fu Viellece portraite,
Qui estoit bien ung pié retraite
De tele cum el soloit estre ;
A paine se pooit-el pestre,
Tant estoit vielle et radotée.
Bien estoit sa biauté gastée,
Et moult ert lede devenuë.
Toute sa teste estoit chenuë,
Et blanche cum s'el fust florie.
Ce ne fut mie grant morie
S'ele morust, ne grans pechiés,
Car tous ses cors estoit sechiés
De viellece et anoiantis :
Moult estoit jà ses vis fletris,
Qui jadis fut soef et plains ;
Mès or est tous de fronces plains.

337. Qu'elle a rompue en son tourment,
Ses pleurs coulent abondamment.
L'âme la plus dure, à sa vue,
De grand'pitié se fût émue,
Car son sein tout elle battait
Et ses poings ensemble heurtait.
Toujours à deuil faire attentive,
La douloureuse, la chétive
Jamais ne cherche à s'amuser
Ni sa bouche le doux baiser.
Car celui dont l'âme dolente
Languit, de rien ne se contente,
Ne veut danser ni karoler[41];
Il ne sait que se désoler
Sans nulle distraction prendre,
Joie et deuil ne sauraient s'entendre.

VIEILLESSE.

Puis je vis Vieillesse en regard
A peu près un pied à l'écart,
Comme ont coutume les vieux d'être.
A peine elle pouvait repaître
Son estomac débilité;
Rien ne restait de sa beauté,
Moult était laide devenue;
Toute sa tête était chenue
Et blanche comme fleur de lis,
Et si ce corps, à mon avis,
Desséché, déjà tout inerte,
Fût mort, mince eût été la perte.
Son front jadis plein et rosé
Tout de rides était creusé.
Ses oreilles étaient moussues
Et tretoutes ses dents perdues,

365. Les oreilles avoit mossues,
Et trestotes les dents perdues,
Si qu'ele n'en avoit neis une.
Tant par estoit de grant viellune,
Qu'el n'alast mie la montance
De quatre toises sans potance.
Li tens qui s'en va nuit et jor,
Sans repos prendre et sans sejor,
Et qui de nous se part et emble
Si celéement, qu'il nous semble
Qu'il s'arreste adès en ung point,
Et il ne s'i arreste point,
Ains ne fine de trespasser,
Que nus ne puet néis penser
Quex tens ce est qui est présens;
Sel' demandés as Clers lisans,
Ainçois que l'en l'éust pensé,
Seroit-il jà trois tens passé.
Li tens qui ne puet sejourner,
Ains vait tous jors sans retorner,
Cum l'iaue qui s'avale toute,
N'il n'en retorne arriere goute :
Li tens vers qui noient ne dure,
Ne fer ne chose tant soit dure,
Car il gaste tout et menjue;
Li tens qui tote chose mue,
Qui tout fait croistre et tout norist,
Et qui tout use et tout porrist;
Li tens qui enviellist nos peres,
Et viellist roys et emperieres,
Et qui tous nous enviellira,
Ou mort nous desavancera;
Li tens qui toute a la baillie
Des gens viellir, l'avoit viellie

369. Pas une seule ne restait.
De si grand'vieillesse elle était
Qu'elle n'eût franchi la distance
De quatre toises sans potence.

Le temps qui s'en va nuit et jour
Sans repos prendre et sans séjour,
Et dont la course est si rapide,
Qu'il semble à notre esprit stupide
Demeurer toujours en un point,
Mais qui ne s'y arrête point,
Et qui si promptement expire
Que nul homme ne saurait dire
Tout au juste le temps présent;
S'il le demande au clerc lisant,
Avant d'avoir dit sa pensée
Grand' part en est déjà passée :
Le temps qui ne peut séjourner,
Mais va toujours sans retourner
Comme l'eau qui s'écoule toute
Sans qu'il en retourne une goutte,
Vers qui rien ne saurait durer,
Si dur fût-il, même le fer,
Qui ronge tout et décompose,
Le temps qui change toute chose,
Qui tout fait croître et tout nourrit
Et qui tout use et tout pourrit,
Le temps qui vieillit notre père,
Les rois et les grands de la terre,
Comme tous il nous vieillira,
Ou la mort nous devancera :
Le temps qui, lui, jamais n'oublie
De tout vieillir, l'avait vieillie

399. Si durement, qu'au mien cuidier
El ne se pooit mès aidier,
Ains retornoit jà en enfance,
Car certes el n'avoit poissance,
Ce cuit-je, ne force, ne sens
Ne plus c'un enfés de deus ans.
Neporquant au mien escient
Ele avoit esté sage et gent,
Quant ele iert en son droit aage,
Mais ge cuit qu'el n'iere mès sage,
Ains iert trestote rassotée.
Si ot d'une chape forrée
Moult bien, si cum je me recors,
Abrié et vestu son corps :
Bien fu vestue et chaudement,
Car el éust froit autrement.
Les vielles gens ont tost froidure;
Bien savés que c'est lor nature.

PAPELARDIE.

Une ymage ot emprès escrite,
Qui sembloit bien estre ypocrite;
Papelardie ert apelée.
C'est cele qui en recelée,
Quant nus ne s'en puet prendre garde,
De nul mal faire ne se tarde.
El fait dehors le marmiteus,
Si a le vis simple et piteus,
Et semble sainte créature;
Mais sous ciel n'a male aventure
Qu'ele ne pense en son corage.
Moult la ressembloit bien l'ymage
Qui faite fu à sa semblance,
Qu'el fu de simple contenance;

401. Si durement, il me semblait,
Que s'aider elle ne pouvait,
Mais bien retournait en enfance;
Car certe elle n'avait puissance,
A mon avis, force ni sens,
Non plus qu'un enfant de deux ans.
Et cependant en son bel âge
Damoiselle gentille et sage
Elle fut à mon escient;
Elle est bien changée à présent,
Car elle est tretoute hébétée.
D'une grande chape fourrée
Elle avait, je la vois encor,
Avec soin abrité son corps;
Les vieilles gens ont tôt froidure,
Bien savez que c'est leur nature;
Or s'était-elle chaudement
Vêtue, elle eût froid autrement.

PAPELARDIE.

Voici venir Papelardie
Et sa mine de comédie.
C'est elle qui en tapinois,
Tant qu'elle peut et chaque fois,
Quand nul ne s'en peut prendre garde,
De nul mal faire ne se garde;
Par dehors fait le marmiteux,
A voir son air simple et piteux,
On dirait sainte créature;
Mais ci-bas n'est male aventure
Que ne rumine son cerveau.
Bien la présentait ce tableau
Qui fut fait à sa ressemblance;
Simple elle était de contenance,

431. Et si fu chaucie et vestue
Tout ainsinc cum fame rendue.
En sa main ung sautier tenoit,
Et sachiés que moult se penoit
De faire à Dieu prieres faintes,
Et d'appeler et sains et saintes.
El ne fu gaie, ne jolive,
Ains fu par semblant ententive
Du tout à bonnes ovres faire;
Et si avoit vestu la haire.
Et sachiés que n'iere pas grasse,
De jeuner sembloit estre lasse,
S'avoit la color pale et morte.
A li et as siens ert la porte
Dévéée de Paradis;
Car icel gent si font lor vis
Amegrir, ce dit l'Evangile,
Por avoir loz parmi la ville,
Et por un poi de gloire vaine
Qui lor toldra Dieu et son raine.

POVRETÉ.

Portraite fu au darrenier
Povreté qui ung seul denier
N'éust pas, s'el se déust pendre,
Tant séust bien sa robe vendre;
Qu'ele iere nuë comme vers :
Se li tens fust ung poi divers,
Je cuit qu'ele acorast de froit [12],
Qu'el n'avoit c'ung vié sac estroit
Tout plain de mavès palestiaus;
Ce iert sa robe et ses mantiaus.
El n'avoit plus que afubler,
Grand loisir avoit de trembler.

433. Portait chaussure et vêtement
Telle que nonne de couvent;
En main tenait un livre d'heures,
A grand' marques extérieures
Feinte prière à Dieu criait
Et saints et saintes appelait.
Point de plaisir, jamais de joie;
A bonnes œuvres elle emploie
Son temps et toute sa vertu
Depuis que la haire a vêtu.
Sachez qu'elle n'était pas grasse,
De jeûner semblait être lasse
Et d'un mort avait la couleur.
A elle et aux siens le Seigneur
Du paradis ferme la porte;
Car leur visage de la sorte,
Dit l'Evangile, font maigrir
Ces gens pour se faire applaudir,
Et pour un peu de gloriole
Des saints ils perdent l'auréole.

PAUVRETÉ.

Pourtraite était tout en dernier
Pauvreté qui même un denier
N'aurait trouvé pour s'aller pendre,
Sa robe eût-elle voulu vendre;
Elle était nue ainsi qu'un ver :
Aussi bien, eût sévi l'hiver,
De froidure elle serait morte [12].
Un vieux bissac seul elle porte
Tout rempli de mauvais lambeaux;
C'était ses robes et manteaux.
A l'écart, dans un coin, seulette,
Comme un chien honteux, la pauvrette

463. Des autres fu un poi loignet ;
Cum chien honteus en ung coignet
Se cropoit et s'atapissoit,
Car povre chose, où qu'ele soit,
Est adès boutée et despite.
L'eure soit ore la maudite,
Que povres homs fu concéus !
Qu'il ne sera jà bien péus,
Ne bien vestus, ne bien chauciés,
Néis amés, ne essauciés.
Ces ymages bien avisé,
Qui, si comme j'ai devisé,
Furent à or et à asur
De toutes pars paintes où mur[13].
Haut fu li mur et tous quarrés,
Si en fu bien clos et barrés,
En leu de haies, uns vergiers,
Où onc n'avoit entré bergiers,
Cis vergiers en trop bel leu sist :
Qui dedens mener me vousist
Ou par échiele ou par degré,
Je l'en séusse moult bon gré ;
Car tel joie ne tel déduit
Ne vit nus hons, si cum ge cuit,
Cum il avoit en ce vergier :
Car li leus d'oisiaus herbergier
N'estoit ne dangereux ne chiches,
Onc mès ne fu nus leus si riches
D'arbres, ne d'oisillons chantans :
Qu'il i avoit d'oisiaus trois tans
Qu'en tout le ramanant de France.
Moult estoit bele l'acordance
De lor piteus chans à oïr :
Tous li mons s'en dust esjoïr.

,6; Toute petite se faisait
Et tristement s'accroupissait
(Car pauvre chose est délaissée
De tous et de partout chassée),
Et n'ayant rien pour s'affubler
Grand loisir avait de trembler.
Maudite soit l'heure fatale
Qui le pauvre conçut ! Tout pâle
Il erre de faim épuisé,
Mal vêtu, honni, méprisé.
J'ai bien contemplé ces visages.
Comme je l'ai dit, ces images
Resplendissaient d'or et d'azur
De toutes parts peintes au mur [13].
La muraille haute et carrée,
Mieux que haie et close et barrée,
Entourait un vaste verger
Où n'était onc entré berger.
C'était un beau site sans doute;
A qui m'en eût frayé la route
Ou par échelle, ou par degré,
Certes j'aurais su moult bon gré;
Car tel déduit et telle joie
Ne vit nul homme, que je croie,
Comme il était en ce verger.
Car ce lieu d'oiseaux héberger
N'était ni dédaigneux ni chiche.
Nul lieu ne fut d'arbres plus riche
Ni d'oisillons au piteux chant;
D'oiseaux était trois fois autant
Qu'en tout le reste de la France.
Moult belle en était l'accordance;
Le plus sombre, rien que d'ouïr
Ces chants, s'en devrait éjouir.

497. Je endroit moi m'en esjoï
Si durement, quant les oï,
Que n'en préisse pas cent livres,
Se li passages fust delivres,
Que ge n'entrasse ens et véisse
L'assemblée (que Diex garisse !)
Des oisiaus qui léens estoient,
Qui envoisiement chantoient
Les dances d'amors et les notes
Plesans, cortoises et mignotes.
Quand j'oï les oisiaus chanter,
Forment me pris à dementer
Par quel àrt ne par quel engin
Je porroie entrer où jardin ;
Mès ge ne poi onques trouver
Leu par où g'i péusse entrer.
Et sachiés que ge ne savoie
S'il i avoit partuis ne voie,
Ne leu par où l'en i entrast,
Ne hons nés qui le me monstrast
N'iert illec, que g'iere tot seus,
Moult destroit et moult angoisseus ;
Tant qu'au darrenier me sovint
C'oncques à nul jor ce n'avint
Qu'en si biau vergier n'éust huis,
Ou eschiele ou aucun partuis.
Lors m'en alai grant aléure
Açaignant la compasséure
Et la cloison du mur quarré,
Tant que ung guichet bien barré
Trovai petitet et estroit ;
Par autre leu l'en n'i entroit.
A l'uis commençai à ferir,
Autre entrée n'i soi querir.

99 Pour moi, si grande était ma joie
Que si l'on m'eût ouvert la voie,
J'aurais céans et de bon cœur
Payé cent livres le bonheur
De voir des oiseaux l'assemblée
(Que Dieu garde !) sous la feuillée,
Gazouillant en ce frais séjour
A l'envi les danses d'amour
Et les plaisantes chansonnettes
Tant courtoises et mignonnettes.
  Quand j'ouïs les oiseaux chanter,
Je me pris à me tourmenter
Par quel engin, quelle manière
Du jardin franchir la barrière ;
Mais je ne pus oncques trouver
Lieu par où j'y pusse arriver.
De plus, si m'était inconnue
De ce verger aucune issue,
Nul n'était là pour me montrer
Non plus comment y pénétrer.
J'étais dans cette solitude
Rongé de noire inquiétude,
Tant qu'enfin à l'esprit me vint
Qu'à nul jour encore il n'advint
Qu'un si beau verger n'eût de porte,
Échelle, accès d'aucune sorte.
  Lors j'allai d'un pas assuré,
Contournant du grand mur carré
Avec soin toute l'étendue.
Enfin, une porte perdue
J'aperçus, guichet bas, étroit ;
Pour entrer c'est le seul endroit.
Adonc sans plus tarder encore
Je frappai sur le bois sonore.

III

531. Comment dame Oyseuse feist tant
Qu'elle ouvrit la porte à l'amant.

Assez i feri et boutai,
Et par maintes fois escoutai
Se j'orroie venir nulle arme.
Le guichet, qui estoit de charme,
M'ovrit une noble pucele
Qui moult estoit et gente et bele.
Cheveus ot blons cum uns bacins [14],
La char plus tendre qu'uns pocins,
Front reluisant, sorcis votis,
Son entr'oil ne fu pas petis [15],
Ains iert assez grans par mesure;
Le nés ot bien fait à droiture,
Les yex ot plus vairs c'uns faucons [16],
Por faire envie à ces bricons.
Douce alene ot et savorée,
La face blanche et colorée,
La bouche petite et grocete,
S'ot où menton une fossete :
Le col fu de bonne moison,
Gros assez et lons par raison,
Si n'i ot bube ne malen,
N'avoit jusqu'en Jherusalen
Fame qui plus biau col portast,
Polis iert et soef au tast.
La gorgete ot autresi blanche
Cum est la noif desus la branche
Quant il a freschement negié.
Le cors ot bien fait et dougié,

III

533. Comment dame Oyseuse fit tant
Qu'elle ouvrit la porte à l'amant.

Maintes fois ma main assidue
Heurta; puis, l'oreille tendue,
J'écoutai si quelqu'un venait.
Le guichet, qui de charme était,
M'ouvrit une noble pucelle
Qui moult était et gente et belle,
Les cheveux blonds comme un bassin [14],
La chair plus tendre qu'un poussin,
Bouche petite et mignonnette,
A son menton une fossette,
Le front poli, soucil arqué,
L'entrecil net et bien marqué [15],
Petit ni grand, bonne mesure;
Le nez droit, de gente structure,
Les yeux plus vifs que le faucon [16]
A faire envie à ce fripon ;
L'haleine douce et savourée,
La face blonde et colorée,
De savante proportion
Le col gros et long par raison,
Bouton ni tache, la peau fine;
N'était jusqu'en la Palestine
Femme au col plus beau, plus luisant,
Ni plus au toucher séduisant.
Elle avait la gorge aussi blanche
Comme est la neige sur la branche
Quand il a fraîchement neigé,
Le corps bien fait et dégagé :

561 L'en ne séust en nule terre
Nul plus bel cors de fame querre.
D'orfrois ot un chapel mignot [17] ;
Onques nule pucele n'ot
Plus cointe ne plus desguisié,
Ne l'aroie adroit devisié
En trestous les jors de ma vie.
Robe avoit moult bien entaillie ;
Ung chapel de roses tout frais
Ot dessus le chapel d'orfrais :
En sa main tint ung miroer,
Si ot d'ung riche treçoer
Son chief trecié moult richement,
Bien et bel et estroitement :
Ot ambdeus cousues ses manches,
Et por garder que ses mains blanches
Ne halaissent, ot uns blans gans.
Cote ot d'ung riche vert de gans,
Cousue à lignel tout entour.
Il paroit bien à son atour
Qu'ele iere poi embesoignie,
Quant ele s'iere bien pignie,
Et bien parée et atornée,
Ele avoit faite sa jornée.
Moult avoit bon tens et bon may,
Qu'el n'avoit soussi ne esmay
De nule riens, fors solement
De soi atorner noblement.
Quant ainsinc m'ot l'uis deffremé
La pucele au cors acesmé,
Je l'en merciai doucement,
Et si li demandai comment
Ele avoit non, et qui ele iere.
El ne fu pas envers moi fiere,

163 On n'eût su trouver certes guère
Plus beau corps de femme sur terre.
Un frais chapel doré portait [17];
Nulle part pucelle n'était
Plus gracieuse et plus jolie ;
Ses charmes tretoute ma vie
A dépeindre ne suffirait.
Robe élégante la drapait.
Sur son chapel, fraîches écloses,
Courait un chapelet de roses,
En sa main un miroir brillait,
Un riche peigne maintenait,
Surmontant sa riche coiffure,
Les tresses de sa chevelure.
Enfin d'un riche vert de Gans
Était sa cote, et des gans blancs
Gardaient du hâle ses mains blanches ;
A lacets étaient ses deux manches,
Un cordon régnait tout autour.
Bien semblait-elle à son atour
N'être pas trop embesognée ;
Car était faite sa journée
Quant ses cheveux avait peigné,
Paré son corps et atourné.
Bon temps et douce servitude !
Sans souci, sans inquiétude,
Rien ne l'occupait seulement
Que s'atourner moult noblement.
  Quand ainsi m'eut ouvert la porte
Du jardin la pucelle accorte,
Je lui dis merci doucement,
Et puis lui demandai comment
Elle avait nom, qui était-elle.
Ne fut pas fière la pucelle

595. Ne de respondre desdaigneuse :
Je me fais apeler Oiseuse,
Dist-ele, à tous mes congnoissans ;
Si sui riche fame et poissans.
S'ai d'une chose moult bon tens,
Car à nule riens je ne pens
Qu'à moi joer et solacier,
Et mon chief pignier et trecier :
Quant sui pignée et atornée,
Adonc est fete ma jornée.
Privée sui moult et acointe
De Déduit le mignot, le cointe :
C'est cil cui est cest biax jardins,
Qui de la terre as Sarradins
Fist çà ces arbres aporter,
Qu'il fist par ce vergier planter.
Quant li arbres furent créu,
Le mur que vous avez véu,
Fist lors Déduit tout entor faire,
Et si fist au dehors portraire
Les ymages qui i sunt paintes,
Qui ne sunt mignotes ne cointes ;
Ains sunt dolereuses et tristes,
Si cum vous orendroit véistes.
Maintes fois por esbanoier
Se vient en cest leu umbroier
Déduit et les gens qui le sivent,
Qui en joie et en solas vivent.
Encores est léens sans doute
Déduit orendroit qui escoute
A chanter gais rossignolés,
Mauvis et autres oiselés.
Il s'esbat iluec et solace
O ses gens, car plus bele place

597. Et répondit incontinent :
« De tous mes intimes vraiment
Je me fais appeler Oyseuse,
Je suis riche, puissante, heureuse ;
Car tout le jour j'ai moult bon temps
Et veille à mes ajustements ;
Quand ma toilette est terminée,
Tout le reste de la journée
Tranquille passe à mon plaisir,
A jouer, à me divertir.
De Déduit suis la bonne amie,
Charmante et douce compagnie,
Le maître de ces beaux jardins.
De la terre des Sarrazins
Il fit jadis venir les plantes
En ce verger si florissantes.
Quand tous ces arbres furent grands,
Ce mur, qu'avez dû voir céans,
Alors Déduit fit autour faire,
Et par dehors y fit pourtraire
Ces peintures et ces tableaux
Qui ne sont séduisants ni beaux,
Mais pleins de tristesse et misère,
Ainsi que l'avez vu naguère.
Souvent vient s'éjouir en paix,
Ici, cherchant l'ombre et le frais,
Déduit et les gens qui le suivent,
Qui de joie et de soulas vivent.
Tenez, les gais rossignolets,
Pinsons et autres oiselets,
Ici près encore sans doute
Déduit tranquillement écoute.
Avec ses gens tretout le jour
Il s'ébat, car plus beau séjour

629. Ne plus biau leu por soi joer
Ne porroit-il mie trover ;
Les plus beles gens, ce sachiés,
Que vous jamès nul leu truissiés,
Si sunt li compaignon Déduit
Qu'il maine avec li et conduit.
Quant Oiseuse m'ot ce conté,
Et j'oi moult bien tout escouté,
Je li dis lores : Dame Oyseuse,
Jà de ce ne soyés douteuse,
Puis que Déduit li biaus, li gens
Est orendroit avec ses gens
En cest vergier, ceste assemblée
Ne m'iert pas, se je puis, emblée,
Que ne la voie encore ennuit,
Véoir la m'estuet, car je cuit
Que bele est cele compaignie,
Et cortoise et bien enseignie.
Lors m'en entrai, ne dis puis mot,
Par l'uis que Oiseuse overt m'ot,
Ou vergier, et quant je fui ens
Je fui liés et baus et joiens.
Et sachiés que je cuïdai estre
Por voir en Paradis terrestre,
Tant estoit li leu delitables,
Qu'il sembloit estre esperitables :
Car si cum il m'iert lors avis,
Ne féist en nul Paradis
Si bon estre, cum il faisoit
Ou vergier qui tant me plaisoit.
D'oisiaus chantans avoit assés
Par tout le vergier amassés ;
En ung leu avoit rossigniaus,
En l'autre gais et estorniaus ;

531 Il ne saurait trouver sur terre
Pour reposer et se distraire.
Les amis que le beau Déduit
Avec lui mène et qu'il conduit
Sont la plus gente compagnie
Que ne verrez de votre vie. »
Quand Oyseuse m'eut ce conté,
Que j'ai tout au long écouté,
Je luis dis alors : « Dame Oyseuse,
De ceci ne soyez douteuse,
Si Déduit le beau, le joli,
Avec ses gens repose ici
Dans ce verger, cette assemblée
Ne me sera certes volée.
Dès aujourd'hui, si je le puis,
Je la verrai, car, m'est avis
Que belle est cette compagnie,
Noble et pleine de courtoisie. »
Lors j'entrai, sans plus dire un mot,
Par l'huis qu'Oyseuse ouvrit tantôt,
Dans cette terre enchanteresse.
Grande alors fut mon allégresse;
Je crus être, je vous le dis,
Dans le terrestre Paradis.
Par sa beauté sans plus, du reste,
Ce séjour me semblait céleste,
Car il n'est point de paradis
Au ciel, comme il m'était avis,
Où douceurs nous soient réservées
Telles qu'ici les ai rêvées.
Oiseaux chantants étaient assez
Partout le jardin amassés;
Ici chantaient les hirondelles,
Chardonnerets et tourterelles,

663. Si r'avoit aillors grans escoles
De roietiaus et torteroles,
De chardonnereaus, d'arondeles,
D'aloes et de lardereles ;
Calendres i ot amassées
En ung autre leu, qui lassées
De chanter furent à envis :
Melles y avoit et mauvis
Qui baoient à sormonter
Ces autres oisiaus par chanter.
Il r'avoit aillors papegaus,
Et mains oisiaus qui par ces gaus
Et par ces bois où il habitent,
En lor biau chanter se délitent.
Trop parfesoient bel servise
Cil oisel que je vous devise ;
Il chantoient ung chant itel
Cum s'il fussent esperitel.
De voir sachiés, quant les oï,
Moult durement m'en esjoï :
Que mès si douce mélodie
Ne fu d'omme mortel oïe.
Tant estoit cil chans dous et biaus,
Qu'il ne sembloit pas chans d'oisiaus,
Ains le péust l'en aesmer
A chant de seraines de mer,
Qui par lor vois qu'eles ont saines
Et series, ont non seraines.
A chanter furent ententis
Li oisillon qui aprenti
Ne furent pas ne non sachant ;
Et sachiés quant j'oï lor chant,
Et je vi le leu verdaier
Je me pris moult à esgaïer :

6; Et là grand assaut se livrait
Entre le geai, le roitelet,
Et l'alouette et la mésange ;
Plus loin, la joyeuse phalange
Des rossignols harmonieux
S'égosillait à qui mieux mieux.
Ailleurs merles et mauviettes,
Étourneaux et bergeronnettes
Des autres oisillons chanteurs
S'efforçaient d'être les vainqueurs.
Enfin, perruches éclatantes
Et maints oiseaux aux voix savantes
S'étaient dans ce verger riant
Donné rendez-vous en chantant.
Formaient, caquetant à leur guise,
Ces oiseaux que je vous devise
Un concert si délicieux
Qu'on eût dit qu'il venait des cieux.
Jamais si douce mélodie
Ne fut d'homme mortel ouïe.
Les chants étaient si doux, si beaux,
Qu'ils ne semblaient pas chants d'oiseaux,
Mais je crus ouïr les syrènes
De la mer séduisantes reines ;
Série et saine était leur voix
Dont on fit syrène autrefois.

Des oisillons, sous la feuillée,
La savante et gente assemblée
Lors déploya tout son talent.
Et sachez, quand j'ouïs leur chant,
Emmi ce beau lieu qui verdoie,
Je fus tout inondé de joie.

697. Que n'avoie encor esté onques
Si jolif cum je fui adonques ;
Por la grant delitableté
Fui plains de grant jolieté.
Et lores soi-je bien et vi
Que Oiseuse m'ot bien servi,
Qui m'avoit en tel déduit mis :
Bien déusse estre ses amis,
Quant ele m'avoit deffermé
Le guichet du vergier ramé.
Dès ore si cum je sauré,
Vous conterai comment j'ovré.
Primes de quoi Déduit servoit,
Et quel compaignie il avoit
Sans longue fable vous veil dire,
Et du vergier tretout à tire
La façon vous redirai puis.
Tout ensemble dire ne puis,
Mès tout vous conteré par ordre,
Que l'en n'i sache que remordre.
Grant servise et dous et plaisant
Aloient cil oisel faisant ;
Lais d'amors et sonnés cortois
Chantoit chascun en son patois,
Li uns en haut, li autre en bas ;
De lor chant n'estoit mie gas.
La douçor et la mélodie
Me mist où cuer grant reverdie ;
Mès quant j'oi escouté ung poi
Les oisiaus, tenir ne me poi
Que dant Déduit véoir n'alasse,
Car à savoir moult désirasse
Son contenement et son estre.
Lors m'en alai tout droit à destre,

697 Oncques n'avait goûté bonheur
Si pur qu'en cet instant mon cœur,
Et dans une extase infinie
Se plongeait mon âme ravie.
Oyseuse, alors j'ai reconnu
Quel service tu m'as rendu
Par cette douce jouissance.
Éternelle reconnaissance
Je te dois de m'avoir ouvert
Le guichet du beau verger vert !
Dès lors, poursuivant mon histoire,
Je vais chercher dans ma mémoire
Ce que je fis ; puis ce qu'était
Déduit, quelle suite il avait,
Sans longue fable vais vous dire,
Et du beau verger tire à tire
Vous dirai la façon depuis.
Tout ensemble dire ne puis,
Mais tout vous conterai par ordre
Pour qu'on n'y sache que remordre.
Parmi ce jardin ravissant
Les oiselets allaient faisant
Leurs jeux et prodiguaient sans cesse
Leurs chants et leur vive allégresse.
Lais d'amour et sonnets courtois
Chantait chacun en son patois,
Et ces voix perçantes et graves
Formaient des concerts si suaves,
Si doux et si mélodieux,
Que j'étais ravi, radieux.
Quand j'eus tout à ma fantaisie
Leurs chants ouïs, moult grande envie
Me prit de connaître Déduit.
J'oubliai tout, tant fus séduit

731. Par une petitete sente
Plaine de fenoil et de mente ;
Mès auques près trové Déduit,
Car maintenant en ung réduit
M'en entré où Déduit estoit.
Déduit ilueques s'esbatoit ;
S'avoit si bele gent o soi,
Que quant je les vi, je ne soi
Dont si très beles gens pooient
Estre venu ; car il sembloient
Tout por voir anges empennés,
Si beles gens ne vit homs nés.

IV

Ci parle l'Amant de Liesce :
C'est une Dame qui la tresce
Maine volentiers et rigole,
Et ceste menoit la karole.

Ceste gent dont je vous parole,
S'estoient pris à la carole,
Et une dame lor chantoit,
Qui Léesce apelée estoit :
Bien sot chanter et plesamment,
Ne nule plus avenaument,
Ne plus bel ses refrains ne fist,
A chanter merveilles li sist;
Qu'ele avoit la vois clere et saine,
Et si n'estoit mie vilaine ;
Ains se savoit bien desbrisier,
Ferir du pié et renvoisier.

De voir son maintien, son visage.
731. Lors donc, à droite je m'engage
Dans un sentier tout parfumé,
De menthe et de fenouil semé.
Tout près de là, suivant mon guide,
J'entrai dans un réduit splendide
Où le beau Déduit se trouvait.
En ce lieu Déduit s'ébattait ;
Si belle était sa compagnie,
Que soudain ma vue éblouie
Crut voir des anges empennés,
Comme onc n'en virent hommes nés,
Et ne savais d'où pouvaient être
Venus gens si beaux, si beau maître.

IV

Ci parle l'Amant de Liesse ;
C'est une Dame qui la tresce
Aime mener et rigoler ;
Ici menait gens karoler.

Cette troupe que je devise
A la karole s'était prise ;
Une gente dame chantait
Que Liesse l'on appelait.
A chanter elle était savante,
Car d'une façon ravissante
Elle modulait ses refrains
Gracieux, entraînants, divins.
Elle avoit la voix claire et saine,
Et n'était pas non plus vilaine,
Mais sa taille souple ondulait
Et lestement son pied frappait.

759. Ele estoit adès coustumiere
De chanter en tous leus premiere :
Car chanter estoit li mestiers
Qu'ele faisoit plus volentiers.
Lors véissiés carole aller,
Et gens mignotement baler,
Et faire mainte bele tresche,
Et maint biau tor sor l'erbe fresche.
Là véissiés fléutéors,
Menesterez et jougléors ;
Si chantent li uns rotruenges,
Li autres notes Loherenges,
Por ce qu'en set en Loheregne
Plus cointes notes qu'en nul regne.
Assez i ot tableterresses
Ilec entor, et tymberresses
Qui moult savoient bien joer,
Et ne finoient de ruer
Le tymbre en haut, si recuilloient
Sor ung doi, c'onques n'i failloient.
Deus damoiseles moult mignotes,
Qui estoient en pures cotes,
Et trecies à une tresce,
Faisoient Déduit par noblesce
Enmi la karole baler ;
Mès de ce ne fait à parler.
Comme el baloient cointement !
L'une venoit tout belement
Contre l'autre, et quant el estoient
Près à près, si s'entregetoient
Les bouches, qu'il vous fust avis
Que s'entrebaisassent où vis :
Bien se savoient desbrisier.
Ne vous en sai que devisier,

761. Elle était toujours coutumière
De chanter partout la première,
Car chanter pour elle c'était
Ce que plus volontiers faisait.
Vous eussiez vu gens en cadence
Mener karole et fine danse,
Et mainte tresce et maint beau tour
Sur l'herbe fraîche d'alentour.
On voyait des escamoteuses
Auprès et des tambourineuses
Qui ne cessaient de bien jouer,
Puis en l'air leur tambour ruer
Et, sans manquer, sur un doigt vite
Tombant le recevoir ensuite.
Vous eussiez encor maints flûteurs
Ouïs, ménestrels et jongleurs;
L'un dit des légendes anciennes,
Une autre des chansons lorraines,
Car on sait que de ce pays
Nous viennent les plus beaux récits.
Puis au milieu deux jeunes filles,
En jupon court, toutes gentilles,
Les cheveux en nattes massés,
Emmi les danseurs enlacés,
Au beau Déduit, par déférence,
Faisaient les honneurs de la danse.
Comme elles balaient gentiment!
L'une venait tout bellement
Contre l'autre, puis au passage
Approchait son joli visage;
A voir leur bouche se croiser,
Elles semblaient s'entrebaiser
Quand se cambrait leur taille souple.
Comment vous peindre ce beau couple?

795. Mès à nul jor ne me quéisse
Remuer, tant que ge véisse
Ceste gent ainsinc efforcier
De caroler et de dancier.

V

Ci endroit devise l'Amant
De la karole le semblant,
Et comment il vit Cortoisie
Qui l'apela par druerie,
Et li monstra la contenance
De cele gent, et de lor dance.

La karole tout en estant
Regardai iluec jusqu'à tant
C'une dame bien enseignie
Me tresvit : ce fu Cortoisie
La vaillant et la debonnaire,
Que Diex deffende de contraire.
Cortoisie lors m'apela :
Biaux amis, que faites-vous là ?
Fait Cortoisie, ça venez,
Et avecques nous vous prenez
A la karole, s'il vous plest.
Sans demorance et sans arrest
A la karole me sui pris,
Si n'en fui pas trop entrepris,
Et sachiés que moult m'agréa
Quant Cortoisie m'en pria,
Et me dist que je karolasse,
Car de karoler, se j'osasse,
Estoie envieus et sorpris.
A regarder lores me pris

795. Jamais je n'eusse me mouvoir
Pensé, tant me plaisait de voir
Ces gens en si belle accordance
Mener la karole et la danse.

V

Ici devise notre Amant
De la karole le semblant,
Et comment il vit Courtoisie
L'appeler par galanterie,
Et lui raconter ce qu'était
Tout ce monde et ce qu'il dansait.

Toujours là debout, immobile,
Je contemplais la troupe agile,
Quand une charmante beauté,
Cœur vaillant et plein de bonté
(Que Dieu garde toute sa vie !)
M'aperçut. C'était Courtoisie.
Aussitôt elle m'appela :
« Bel ami, que faites-vous là ?
Or ça, venez, fait Courtoisie ;
A karoler je vous convie,
Avec nous venez, s'il vous plaît. »
A la karole sans arrêt,
Sans hésiter je fus me prendre
Et sans chercher à m'en défendre,
Car c'était mon plus vif désir ;
Et, sachez-le, plus grand plaisir
N'eût su me faire Courtoisie.
Je n'osais, mais brûlais d'envie
De courir aussi karoler.
Lors je me pris à contempler

823. Les cors, les façons et les chieres,
Les semblances et les manieres
Des gens qui ilec karoloient :
Si vous dirai quex il estoient.
Déduit fu biaus et lons et drois,
Jamès en terre ne venrois
Où vous truissiés nul plus bel homme :
La face avoit cum une pomme,
Vermoille et blanche tout entour,
Cointes fu et de bel atour.
Les yex ot vairs, la bouche gente,
Et le nez fait par grant entente ;
Cheveus ot blons, recercelés,
Par espaules fu auques lés,
Et gresles parmi la ceinture :
Il resembloit une painture,
Tant ere biaus et acesmés,
Et de tous membres bien formés.
Remuans fu, et preus, et vistes,
Plus légier homme ne véistes ;
Si n'avoit barbe, ne grenon,
Se petiz peus folages non,
Car il ert jones damoisiaus.
D'un samit portret à oysiaus,
Qui ere tout à or batus,
Fu ses cors richement vestus.
Moult iert sa robe desguisée,
Et fut moult riche et encisée,
Et décopée par cointise ;
Chauciés refu par grant mestrise
D'uns solers décopés à las ;
Par druerie et par solas

825. Les visages, les contenances,
Les costumes et les semblances
De tous ces gens qui karolaient;
Je vous dirai ce qu'ils étaient.
Déduit était de sa nature
Droit et beau, de haute stature,
L'air noble et de grand appareil
Et gracieux, le teint vermeil
Autour et blanc comme une pomme;
Jamais on ne vit plus bel homme :
Mignonne bouche, de beaux yeux,
Le nez fait au moule, cheveux
Blonds tombant en boucles soyeuses
Sur ses épaules musculeuses.
Sa taille fine cependant
Était bien prise. En regardant
Ce beau corps, sa riche parure,
On croyait voir une peinture.
Nul homme avec lui n'eût lutté
De vigueur ni d'agilité.
C'était, tout brillant de jeunesse,
Un damoiseau plein de noblesse;
Ni moustache ni barbe encor,
Mais le fin duvet couleur d'or
De la première adolescence.
Il était avec élégance
Vêtu tout d'or et de satin
Tissu d'oiseaux à grand dessin.
Sa robe à la coupe savante
Et d'ornements étincelante,
Tombait en festons gracieux;
Un brodequin délicieux
Enlaçait sa jambe arrondie,
Et par amour sa douce amie

855. Li ot s'amie fet chapel
De roses qui moult li sist bel.
Savés-vous qui estoit s'amie?
Léesce qui nel' haoit mie,
L'envoisie, la bien chantans,
Qui dès lors qu'el n'ot que sept ans
De s'amor li donna l'otroi :
Déduit la tint parmi le doi
A la karole, et ele lui,
Bien s'entr'amoient ambedui :
Car il iert biaus, et ele bele,
Bien resembloit rose novele
De sa color. S'ot la char tendre,
Qu'en la li péust toute fendre
A une petitete ronce.
Le front ot blanc, poli, sans fronce,
Les sorcis bruns et enarchiés,
Les yex gros et si envoisiés,
Qu'ils rioient tousjors avant
Que la bouchete par convant.
Je ne vous sai du nés que dire,
L'en nel' féist pas miex de cire.
Ele ot la bouche petitete,
Et por baisier son ami, preste;
Le chief ot blons et reluisant.
Que vous iroie-je disant?
Bele fu et bien atornée;
D'ung fil d'or ere galonnée,
S'ot ung chapel d'orfrois tout nuef,
Je qu'en oi véu vint et nuef,
A nul jor mès véu n'avoie
Chapel si bien ouvré de soie.
D'un samit qui ert tous dorés
Fu ses cors richement parés,

59. Lui avait tout de roses fait
De ses mains un beau chapelet.
Savez-vous quelle était sa mie?
Liesse qui ne le hait mie,
La gente et joyeuse aux doux chants.
A lui dès l'âge de sept ans
D'amour elle donna le gage.
Déduit la prend au doigt, l'engage
A la karole, et chaque amant
Moult s'enlace amoureusement.
Il était beau, elle était belle,
Et bien semblait rose nouvelle
A voir son teint vermeil et clair :
La moindre épine à cette chair
Si tendre eût fait une blessure :
Son front était blanc, sans plissure,
Ses sourcils bruns et bien arqués,
Ses yeux gros et si enjoués
Qu'ils paraissaient toujours sourire
Avant même la bouche rire,
Qui toute mignonne s'ouvrait,
Toujours aux baisers s'apprêtait.
Du nez, je ne sais que vous dire;
On n'en fait pas de mieux en cire.
Son chef était blond et luisant.
Que vous irai-je encor disant?
Belle était et bien atournée,
D'un fil d'or toute galonnée;
Son chapel d'or était tout neuf,
J'en ai vu plus de vingt et neuf,
Mais jamais chapel, que je croie,
Si bien ouvré de belle soie.
Son corps était enfin paré
De ce riche satin doré

839. De quoi son ami avoit robe,
Si en estoit assés plus gobe.

VI

Ci dit l'Amant des biax atours
Dont iert vestus li Diex d'Amours.

A li se tint de l'autre part
Li Diex d'Amors, cil qui départ
Amoretes à sa devise.
C'est cil qui les amans justise,
Et qui abat l'orguel des gens,
Et si fait des seignors sergens,
Et des dames refait bajesses,
Quant il les trove trop engresses.
Li Diex d'Amors de la façon,
Ne resembloit mie garçon :
De beaulté fist moult à prisier,
Mès de sa robe devisier
Criens durement qu'encombré soie.
Il n'avoit pas robe de soie,
Ains avoit robe de floretes,
Fete par fines amoretes
A losenges, à escuciaus,
A oiselés, à lionciaus,
Et à bestes et à liépars ;
Fu la robe de toutes pars
Portraite, et ovrée de flors
Par diverseté de colors.
Flors i avoit de maintes guises
Qui furent par grant sens assises :
Nulle flor en esté ne nest
Qui n'i soit, neis flor de genest,

893. Que Déduit son ami préfère,
Faveur dont moult elle était fière.

VI

Ci dit l'Amant les beaux atours
Dont est vêtu le Dieu d'Amours.

Tout près d'eux d'autre part s'avance
Dieu d'Amours. C'est lui qui dispense
Les amourettes aux amants,
Et qui rabat l'orgueil des gens,
Et quand les trouve trop méchantes
Des dames fait d'humbles servantes
Et des seigneurs simples sergents ;
C'est lui le maître des amants.
Du Dieu d'Amours telle est la grâce
Qu'on devine sa noble race ;
On est surpris de sa beauté,
Et nul sa robe, en vérité,
Ne saurait peindre, que je croie.
Il n'avait pas robe de soie,
Mais bien avait robe de fleurs,
Œuvre d'amour de mille cœurs.
Ce n'était qu'écussons, lozanges,
Léopards, animaux étranges,
Oiseaux de diverses couleurs :
Ce n'était que bouquets de fleurs
De mille sortes variées
Et artistement mariées.
Nulle fleur en été ne naît
Qui n'y fût ; la fleur de genêt,
La violette, la pervenche,
Mainte fleur azur, jaune ou blanche,

919. Ne violete, ne parvanche,
Ne fleur inde, jaune ne blanche;
Si ot par leus entremeslées
Foilles de roses grans et lées.
Il ot ou chief ung chapelet
De roses; mès rossignolet
Qui entor son chief voletoient,
Les foilles jus en abatoient :
Car il iert tout covers d'oisiaus,
De papegaus, de rossignaus,
De calandres et de mesanges;
Il sembloit que ce fust uns anges
Qui fust tantost venus du ciau.
Amors avoit ung jovenciau
Qu'il faisoit estre iluec delés;
Douz-Regard estoit apelés.
Icis bachelers regardoit
Les caroles, et si gardoit
Au Diex d'Amors deux ars turquois.
Li uns des ars si fu d'un bois
Dont li fruit iert mal savorés;
Tous plains de nouz et bocerés
Fu li ars dessous et dessore,
Et si estoit plus noirs que more[18].
Li autres ars fu d'un plançon
Longuet et de gente façon;
Si fu bien fait et bien dolés,
Et si fu moult bien pipelés.
Dames i ot de tous sens pointes,
Et valés envoisiés et cointes.
Ices deux ars tint Dous-Regars
Qui ne sembloit mie estre gars,
Avec dix des floiches son mestre.
Il en tint cinq en sa main destre;

923 A la belle rose y venait
Mêler son modeste reflet.
La tête il avait festonnée
De roses que l'aile étonnée
Des rossignolets effeuillait
Tout autour de son chapelet;
Car il était couvert sans cesse
De mille oiseaux de toute espèce,
De rossignols, de perroquets,
De mésanges, de roitelets;
Il semblait que ce fût un ange
Des cieux. Tout près d'Amour se range
Un jouvenceau son compagnon;
Doux-Regard, tel était son nom.
Joyeux la karole il regarde
Et dans chacune main il garde
Au Dieu d'Amours un arc turcquois.
Le premier des arcs est d'un bois
Aux fruits amers sans aucun doute;
Son aspect repoussant dégoûte;
Il est plein de bosses, de nœuds,
Et plus noir que More hideux[18].
L'autre, au contraire, est d'une branche
Flexible, gracieuse et blanche,
Toute couverte de dessins
Des plus jolis et des plus fins.
On n'y voyait que dames gentes,
Varlets aux mines avenantes.
Doux-Regard les tenait tous deux
Et cinq flèches pour chacun d'eux.
De sa main droite les plus belles
A son maître il tendait; les ailes,
Les coches, tout était bien fait;
Tout couvert d'or le fût brillait

953. Mès moult orent ices cinq floiches
Les penons bien fais, et les coiches :
Si furent toutes à or pointes,
Fors et tranchans orent les pointes,
Et aguës por bien percier,
Et si n'i ot fer ne acier ;
Onc n'i ot riens qui d'or ne fust,
Fors que les penons et le fust :
Car el furent encarrelées
De sajetes d'or barbelées.
La meillore et la plus isnele
De ces floiches, et la plus bele,
Et cele où li meillor penon
Furent entés, Biautés ot non [19].
Une d'eles qui le mains blece,
Ot non, ce m'est avis, Simplece.
Une autre en i ot apelée
Franchise ; cele iert empenée
De valor et de cortoisie.
La quarte avoit non Compaignie :
En cele ot moult pesant sajete,
Ele n'iert pas d'aler loing preste ;
Mès qui de près en vosist traire [20],
Il en péust assez mal faire.
La quinte avoit non Biau-Semblant,
Ce fut toute la mains grévant,
Ne porquant el fait moult grant plaie ;
Mès cis atent bonne menaie,
Qui de cele floiche est plaiés,
Ses maus en est mielx emplaiés :
Car il puet tost santé atendre,
S'en doit estre sa dolor mendre.
Cinq floiches i ot d'autre guise,
Qui furent lédes à devise :

957. Garni de pointe meurtrière
De fer non, ni d'acier vulgaire.
Du reste, rien qui d'or ne fût,
Sauf les ailerons et le fût,
Car les pointes étaient doublées
De sagettes d'or barbelées.

Des traits le plus prompt, le meilleur,
Et le plus beau pour sa couleur,
Et les plumes de son enture [19]
Était Beauté. De sa nature
Simplesse est moins à redouter.
Le tiers Franchise, à n'en douter,
De valeur et de courtoisie
Fut empenné. Puis Compagnie
Quatrième; à son dard pesant,
On sentait que peu malfaisant
De loin, grand mal il pouvait faire
Si de près on le voulait traire [20].
Le cinquième était Beau-Semblant,
Le moins dangereux, qui pourtant
Fait grand' blessure; mais sa plaie
Laisse espoir qui les maux défraie,
Permet d'attendre la santé,
Par quoi le cœur est conforté.

L'autre main tenait au contraire
Cinq traits d'une horrible matière.

987. Li fust estoient et li fer
Plus noirs que déables d'enfer.
La premiere avoit non Orguex,
L'autre qui ne valoit pas miex,
Fu apelée Vilenie;
Icele fu de felonie
Toute tainte et envenimée
La tierce fu Honte clamée,
Et la quarte Desespérance :
Novel-Penser fu sans doutance [21]
Apelée la darreniere.
Ces cinq floiches d'une maniere
Furent, et moult bien resemblables;
Moult par lor estoit convenables
Li uns des arcs qui fu hideus,
Et plains de neus, et eschardeus;
Il devoit bien tiex floiches traire,
Car el erent force et contraire
As autres cinq floiches sans doute.
Mès ne diré pas ore toute
Lor forces, ne lor poestés.
Bien vous sera la vérités
Contée, et la sénéfiance
Nel' metré mie en obliance;
Ains vous dirai que tout ce monte,
Ainçois que je fine mon conte.
Or revendrai à ma parole :
Des nobles gens de la karole
M'estuet dire les contenances,
Et les façons et les semblances.
Li Diex d'Amors se fu bien pris
A une dame de haut pris,
Et delez lui iert ajoustés :
Icele dame ot non Biautés.

3. Leur fût était comme leur fer
Aussi noir que diable d'enfer.
C'était d'abord Orgueil. Vilenie
Venait après, de félonie
Tout empreint, tout envenimé.
Ce trait vaut le premier nommé,
Et le premier vaut le deuxième.
Ensuite Honte le troisième,
Le quatrième, Désespoir;
Enfin, le dernier, à le voir,
Nouveau-Penser me parût être [21].
A peine peut-on reconnaître
Ces traits, tant ils sont ressemblants.
C'était bien les dignes pendants
De l'arc à figure hideuse,
Informe et toute raboteuse,
Qui me sembla fait tout exprès
Pour lancer de si vilains traits,
Car ils avaient force contraire
Aux cinq que je viens de pourtraire.
Céans vous ne pouvez savoir
Toute leur force et leur pouvoir;
Mais la vérité toute entière
Ne mettrez en doutance guère
Lorsque ce conte vous lirez;
Avant la fin vous le saurez.
  Or revenons à ma parole.
Des nobles gens de la karole
Je vais vous dépeindre les jeux,
Le maintien, les airs gracieux.
Près de dame de grand' noblesse,
Galant, le dieu d'Amours s'empresse.
Elle était debout à côté
De lui; c'était Dame Beauté

1021. Ainsinc cum une des cinq fleches,
En li ot maintes bonnes teches [22] :
El ne fu oscure, ne brune,
Ains fu clere comme la lune,
Envers qui les autres estoiles
Resemblent petites chandoiles.
Tendre ot la char comme rousée,
Simple fu cum une espousée,
Et blanche comme flor de lis ;
Si ot le vis cler et alis,
Et fu greslete et alignie,
Ne fu fardée ne guignie :
Car el n'avoit mie mestier
De soi tifer ne d'afetier.
Les cheveus ot blons et si lons
Qu'il li batoient as talons ;
Nez ot bien fait, et yelx et bouche.
Moult grant douçor au cuer me touche,
Si m'aïst Diex, quant il me membre
De la façon de chascun membre,
Qu'il n'ot si bele fame où monde.
Briément el fu jonete et blonde,
Sade, plaisant, aperte et cointe,
Grassete et gresle, gente et jointe.

1017. Comme la flèche merveilleuse
De vertus riche et généreuse,
Obscure ni brune. Tel luit
L'astre radieux de la nuit,
Près de qui les autres étoiles
Ne sont que petites chandoiles.
Elle était blanche comme un lys,
Le teint, le front clairs et polis,
La chair tendre comme rosée
Et simple comme une épousée :
Taille grêle, ensemble charmant,
Sans fard et sans déguisement,
Car elle n'avait, je vous jure,
Besoin d'atours ni de parure.
Ses blonds cheveux étaient si longs
Qu'ils venaient battre ses talons,
Bien faits son nez, ses yeux, sa bouche.
Moult grand' douceur au cœur me touche
(M'assiste Dieu!) quand je revois
Tous ses charmes comme autrefois!
N'était si belle femme au monde!
Bref, elle était jeunette et blonde,
Au regard doux, sade et plaisant,
Au corps rondelet, svelte et gent.

VII

1045. Ci parle l'Amant de Richesse,
Qui moult estoit de grant noblesse ;
Mais de si grant boban estoit,
Que nul povre home n'adaignoit,
Ainz le boutoit tousjors arriere :
Si l'en doit-l'en avoir mains chiere.

Près de Biauté se tint Richece,
Une dame de grant hautece,
De grant pris et de grant affaire.
Qui à li ne as siens meffaire
Osast riens par fais, ou par dis,
Il fust moult fiers et moult hardis;
Qu'ele puet moult nuire et aidier.
Ce n'est mie ne d'ui ne d'ier
Que riches gens ont grant poissance
De faire ou aïde, ou grévance.
Tuit li greignor et li menor
Portoient à Richece honor :
Tuit baoient à li servir,
Por l'amor de li deservir;
Chascuns sa dame la clamoit,
Car tous li mondes la cremoit;
Tous li mons iert en son dangier.
En sa cort ot maint losengier,
Maint traïtor, maint envieus :
Ce sunt cil qui sunt curieus
De desprisier et de blasmer
Tous ceus qui font miex à amer.
Par devant por eus losengier,
Loent les gens li losengier;

VII

1041. Ci parle l'Amant de Richesse
Qui dame était de grand' noblesse,
Mais de si grand orgueil était
Que nul pauvre homme n'accueillait,
Mais le boutait toujours arrière ;
Aussi doit-on l'avoir moins chère.

Trônait Richesse près Beauté.
Dame c'était de grand' fierté,
De grand prix et de grande affaire.
Bien hardi qui osât méfaire
A elle ou aux siens. Elle peut
Aider, nuire quand elle veut.
Au riche la toute-puissance !
Les biens et les maux il dispense
A son gré ; ce n'est pas d'hier.
Grands et petits, l'humble et le fier
Font honneur à dame Richesse,
Chacun à la servir s'empresse,
Afin d'obtenir ses faveurs ;
Chacun veut porter ses couleurs,
Chacun reconnaît sa puissance
Par crainte et non par préférence.
Sa cour n'est qu'envieux, flatteurs
Et traîtres, et ces vils menteurs
S'attaquent surtout avec rage
Au plus aimable et au plus sage ;
Devant c'est l'adulation
La plus vile ; avec onction
Tout le monde en parole ils louent ;
Mais leurs louanges les gens rouent

1075. Tout le monde par parole oignent,
Mès lor losenges les gens poignent [23]
Par derriere dusques as os [24],
Qu'il abaissent des bons les los,
Et desloent les aloés,
Et si loent les desloés.
Maint prodommes ont encusés,
Et de lor honnor reculés
Li losengier par lor losenges;
Car il font ceus des cors estranges
Qui déussent estre privés :
Mal puissent-il estre arivés
Icil losengier plain d'envie !
Car nus prodons n'aime lor vie.
Richece ot une porpre robe,
Ice ne tenés mie à lobe,
Que je vous di bien et afiche
Qu'il n'ot si bele, ne si riche
Où monde, ne si envoisie.
La porpre fu toute orfroisie.
Si ot portraites à orfrois
Estoires de dus et de rois [25].
Si estoit au col bien orlée
D'une bende d'or néélée
Moult richement, sachiés sans faille.
Si i avoit tretout à taille
De riches pierres grant plenté
Qui moult rendoient grant clarté.
Richece ot ung moult riche ceint [26]
Par desus cele porpre ceint;
La boucle d'une pierre fu
Qui ot grant force et grant vertu :
Car cis qui sor soi la portoit,
Nes uns venins ne redotoit;

071. Par derrière jusques aux os [24];
Ils abaissent des bons les los,
Souillent partout la prudhommie,
Par contre exaltent l'infamie.
Par eux le bon est accusé
Et voit son honneur exposé
A l'hypocrite calomnie;
Tels on voit par leur perfidie
Maints preux souvent des cours chassés.
Qu'à leur tour soient de Dieu laissés
Tous ces vils flatteurs pleins d'envie;
Nul prud'homme n'aime leur vie.

Robe pourpre Richesse avait,
Et si nul pour faux le tenait,
Je ne crains pas qu'il me confonde,
Si belle robe n'est au monde,
Si riche ni si gente encor;
Car en ses lés la pourpre d'or
Retraçait à notre mémoire
De ducs et de rois mainte histoire [25].
Bien en était le col ourlé
D'une bande d'or niellé,
Moult richement, je ne vous raille,
Puis y brillaient, de riche taille,
Pierres fines en quantité
Qui moult rendaient grande clarté.
Richesse avait riche ceinture [26]
Par dessus sa pourpre vêture;
La boucle d'une pierre était
Qui grand pouvoir et force avait;
Car celui qui cette ceinture
Porte, tous les venins conjure;

1109. Nus nel' pooit envenimer,
Moult faisoit la pierre à aimer.
Elle vausist à ung prodomme
Miex que trestous li ors de Romme.
D'une pierre fu li mordens,
Qui garissoit du mal des dens;
Et si avoit ung tel éur,
Que cis pooit estre asséur
Tretous les jors de sa véue,
Qui à géun l'avoit véue.
Li clou furent d'or esmeré,
Qui erent el tissu doré;
Si estoient gros et pesant,
En chascun ot bien ung besant.
Richece ot sus ses treces sores
Ung cercle d'or; onques encores
Ne fu si biaus véus, ce cuit,
Car il fu tout d'or fin recuit;
Mès cis seroit bons devisierres
Qui vous sauroit toutes les pierres,
Qui i estoient, devisier,
Car l'en ne porroit pas prisier
L'avoir que les pierres valoient,
Qui en l'or assises estoient.
Rubis i ot, saphirs, jagonces,
Esmeraudes plus de dix onces.
Mais devant ot par grant mestrise,
Une escharboucle où cercle assise,
Et la pierre si clere estoit,
Que maintenant qu'il anuitoit,
L'en s'en véist bien au besoing
Conduire d'une liue loing.
Tel clarté de la pierre yssoit,
Que Richece en resplendissoit

1103. Nul ne le peut envenimer :
C'est la pierre qui fait aimer ;
Elle vaudrait à un prudhomme
Mieux que tretous les ors de Rome.
D'une pierre étaient les mordants
Qui guérissait du mal de dents,
Et tel à jeun qui l'aurait vue,
De conserver toujours la vue
Serait sûr, j'en suis convaincu,
Tant est puissante sa vertu.
Les clous gros et pesants, je pense,
Au moins comme un besant de France,
Étaient de fin or épuré
Et semaient le tissu doré.
Pour maintenir sa blonde tresse
Un cercle d'or avait Richesse ;
Oncques nul de plus beau ne vit,
Car il était tout d'or recuit.
Ce serait un conteur habile
Celui dont la plume subtile
Toutes les pierres dépeindrait ;
Car nul estimer ne saurait
La valeur de ces pierreries
Dans l'or habilement serties.
Dix onces de grenat je vis,
Saphyrs, émeraudes, rubis,
Mais par dessus tout dominante,
Une escarboucle étincelante,
Sur le cercle assise, jetait
Au loin un si puissant reflet
Qu'en cette nuit portait la vue
Une lieue au moins d'étendue ;
Et lueur telle en jaillissait
Que Richesse en resplendissait

1143. Durement le vis et la face,
Et entor li toute la place.
Richece tint parmi la main
Ung valet de grant biauté plain,
Qui fu ses amis veritiez.
C'est uns hons qui en biaus ostiez
Maintenir moult se délitoit.
Cis se chauçoit bien et vestoit,
Si avoit les chevaus de pris ;
Cis cuidast bien estre repris
Ou de murtre, ou de larrecin,
S'en s'estable éust ung roucin.
Por ce amoit-il moult l'acointance
De Richece et la bien-voillance,
Qu'il avoit tous jors en porpens
De demener les grans despens,
Et el les pooit bien soffrir,
Et tous ses despens maintenir ;
El li donnoit autant deniers
Cum s'el les puisast en greniers.
Après refu Largece assise,
Qui fu bien duite et bien aprise
De faire honor, et de despendre :
El fu du linage Alexandre ;
Si n'avoit-el joie de rien
Cum quant el pooit dire, tien.
Néis Avarice la chétive
N'ert pas si à prendre ententive
Cum Largece ere de donner ;
Et Diex li fesoit foisonner
Ses biens si qu'ele ne savoit
Tant donner, cum el plus avoit.
Moult a Largece pris et los ;
Ele a les sages et les fos

157. Toute entière, son corps, sa face,
Voire alentour toute la place.
Richesse tenait par la main
Un varlet de grand' beauté plein
Et son ami sans aucun doute.
Par dessus tout cet homme goûte
Grands hôtels, splendides châteaux,
Chaussures, vêtements royaux,
Chevaux de prix, vaste écurie.
Il eût craint d'être, je parie,
Repris de meurtre ou de larcin,
S'il eût en l'étable un roussin.
Aussi cherchait-il l'accointance
De Richesse et la bienviellance;
Car il ne songeait en tous temps
Qu'à démener les grands dépens,
Et bien pouvait-il, sans doutance,
Soutenir sa magnificence,
Car elle lui versait deniers
Comme puisant à pleins greniers.
Ensuite assise était Largesse,
Dame généreuse et maîtresse
Passée en prodigalité.
Nul ne savait, en vérité,
Mieux faire honneur et l'or épandre;
Elle était du sang d'Alexandre,
Et plaisir ne prenait de rien
Comme de pouvoir dire : Tien.
Non, Avarice la chétive
N'est pas à garder attentive
Comme Largesse est à donner,
Et Dieu lui fait tant foisonner
Ses biens que toujours l'abondance
Surpasse sa magnificence.

1177. Outréement à son bandon,
Car ele savoit fere biau don ;
S'ainsinc fust qu'aucuns la haïst,
Si cuit-ge que de ceus féist
Ses amis par son biau servise ;
Et por ce ot-ele à devise
L'amor des povres et des riches.
Moult est fos haus homs qui est chiches !
Haus homs ne puet avoir nul vice,
Qui tant li griet cum avarice :
Car hons avers ne puet conquerre
Ne seignorie, ne grant terre ;
Car il n'a pas d'amis plenté,
Dont il face sa volenté.
Mès qui amis vodra avoir,
Si n'ait mie chier son avoir,
Ains par biaus dons amis acquiere :
Car tout en autretel maniere
Cum la pierre de l'aïment
Trait à soi le fer soutilment,
Ainsinc atrait les cuers des gens
Li ors qu'en donne et li argens.

Largece ot robe toute fresche
D'une porpre sarrazinesche ;
S'ot le vis bel et bien formé ;
Mès el ot son col deffermé,
Qu'el avoit iluec en présent
A une dame fet présent,
N'avoit gueres, de son fermal,
Et ce ne li séoit pas mal,
Que sa cheveçaille iert overte,
Et sa gorge si descoverte,

1171. Largesse aussi recherchent tous,
Elle a les sages et les fous,
Tous sans réserve à son service ;
Car toujours l'or de sa main glisse,
Et si quelqu'un la haïssait,
Bien vite un ami s'en ferait
Par sa généreuse franchise ;
Aussi tient-elle en toute guise
Du pauvre et du riche l'amour.
Fol le Grand au cœur chiche et sourd !
Un Grand ne peut avoir nul vice
Qui l'abaisse autant qu'avarice :
Avare ne peut obtenir
Honneurs ni grands fiefs conquérir,
Car d'amis certes il n'a guère
Qui veuillent sa volonté faire.
Tel qui veut des amis avoir,
Qu'il n'ait pas trop cher son avoir,
Mais par beaux dons qu'il les acquière.
C'est ainsi de même manière
Que l'on voit la pierre d'aimant
Tirer le fer subtilement ;
Ainsi le cœur des gens attire
L'argent qu'on donne tire à tire.
  Largesse avait frais vêtement
De riche pourpre d'Orient,
Les traits beaux et pleins d'élégance,
Le col ouvert par négligence,
Car elle avait tout justement
A certaine dame en présent
Son fermail octroyé naguère.
J'aimais assez cette manière
De laisser sa coiffe s'ouvrir
Et sa gorge se découvrir ;

1209. Que parmi outre la chemise
Li blanchoioit sa char alise.
Largece la vaillant, la sage,
Tint ung chevalier du linage
Au bon roy Artus de Bretaigne [27] :
Ce fut cil qui porta l'enseigne
De Valor et le gonfanon.
Encor est-il de tel renom,
Que l'en conte de li les contes
Et devant rois, et devant contes.
Cil chevalier novelement
Fu venus d'ung tornoiement,
Où il ot faite por s'amie
Mainte jouste et mainte envaïe,
Et percié maint escu bouclé,
Maint hiaume i avoit desserclé,
Et maint chevalier abatu,
Et pris par force et par vertu.

Après tous ceus se tint Franchise,
Qui ne fu ne brune ne bise,
Ains ere blanche comme nois,
Et si n'ot pas nés d'Orlenois [28],
Ainçois l'avoit lonc et traitis,
Iex vairs rians, sorcis votis :
S'ot les chevous et blons, et lons,
Et fu simple comme uns coulons.
Le cuer ot dous et débonnaire :
Ele n'osast dire ne faire
A nuli riens qu'el ne déust ;
Et s'ele ung homme cognéust
Qui fust destrois por s'amitié,
Tantost éust de li pitié,

1205. Car dessous sa chemise fine
Blanchoyait sa belle poitrine.
Tenait Largesse au cœur vaillant
Un beau chevalier descendant
Du bon roi Artus de Bretaigne [27],
Celui-là qui tenait l'enseigne
De Valeur et le gonfanon.
Encor est-il de tel renom
Que l'on conte de lui les contes,
Et devant rois et devant comtes.
Ce chevalier nouvellement
Était venu d'un tournoiement,
Où fait avait pour sa maîtresse
Mainte joûte et mainte prouesse
Et percé maint écu bouclé,
Et de sa lance décerclé
Maint haume et puis mainte visière,
Maint chevalier dans la poussière
Avait de son bras abattu
Et pris par force et par vertu.
Ensuite se tenait Franchise
Qui n'était ni brune ni bise,
Au teint plus que la neige blanc,
Et n'avait pas nez d'Orléan [28],
Mais long et bien fait au contraire,
Sourcils arqués, prunelle claire,
Longs cheveux blonds ceints d'un bandeau,
Et l'air simple d'un colombeau :
Le cœur si doux et débonnaire
Que jamais il n'eût osé faire
Aux autres que ce qu'il devait;
Car si nul homme elle savait
Qui fût pour l'amour d'elle en peine,
Point ne lui serait inhumaine;

1241. Qu'ele ot le cuer si pitéable,
Et si dous et si amiable,
Que se nus por li mal traisist,
S'el ne li aidast, el crainsist
Qu'el féist trop grant vilonnie.
Vestue ot une sorquanie,
Qui ne fu mie de borras :
N'ot si bele jusqu'à Arras;
Car el fu si coillie et jointe,
Qu'il n'i ot une seule pointe
Qui à son droit ne fust assise.
Moult fu bien vestue Franchise;
Car nule robe n'est si bele
Que sorquanie à damoisele.
Fame est plus cointe et plus mignote
En sorquanie que en cote :
La sorquanie qui fu blanche
Senefioit que douce et franche
Estoit cele qui la vestoit.
Uns bachelers jones s'estoit
Pris à Franchise lez à lez;
Ne soi comment ert apelé,
Mès biaus estoit, se il fust ores
Fiex au seignor de Gundesores [29].

VIII

Ci parle l'Aucteur de Courtoisie [30]
Qui est courtoise et de tous prisie,
Et par tout fet moult à loer :
Chascun doit Courtoisie amer.

Après se tenoit Cortoisie,
Qui moult estoit de tous prisie,

1239. Bien plus, son cœur compatissant
Et si aimable, lui voyant
L'âme trop durement atteinte,
A son aide viendrait, de crainte
De causer quelque grand malheur.
D'un drap fin de grande valeur
La vêtait capote plus belle
Que jamais n'en porta pucelle
D'ici Arras. Si fraîche était
Et si bien faite, qu'on n'aurait
Repris la plus petite pointe.
Femme est plus gentille et mieux jointe
Ainsi qu'en cote simplement.
Charmant était ce vêtement,
Car nulle robe n'est si belle
Qu'une capote à damoiselle.
Cette capote de drap blanc
Indiquait qu'un cœur doux et franc
Battait en sa belle poitrine.
Un jouvenceau de bonne mine
Près de Franchise se tenait;
Je ne sais comme on le nommait,
Mais il était beau, puis encore
Fils du seigneur de Gundesore [29].

VIII

L'Auteur parle de Courtoisie
Moult courtoise et de tous bénie,
Ne cherchant qu'à faire plaisir;
Aussi chacun la doit chérir.

Après se tenait Courtoisie
Qui moult était de tous chérie.

1271. Si n'ere orguilleuse ne fole.
C'est cele qui à la karole
La soe merci m'apela
Ains que nule, quant je vins là.
El ne fu ne nice, n'umbrage,
Mès sages auques sans outrage,
De biaus respons et de biaus dis,
Onc nus ne fu par li laidis,
Ne ne porta nului rancune.
El fu clere comme la lune
Est avers les autres estoiles [31]
Qui ne resemblent que chandoiles.
Faitisse estoit et avenant,
Je ne sai fame plus plaisant.
Ele ere en toutes cors bien digne
D'estre emperieris, ou roïne.
A li se tint uns chevaliers
Acointables et biaus parliers,
Qui sot bien faire honor as gens.
Li chevaliers fu biaus et gens,
Et as armes bien acesmés
Et de s'amie bien amés.
La bele Oiseuse vint après,
Qui se tint de moi assés près.
De cele vous ai dit sans faille
Toute la façon et la taille;
Jà plus ne vous en iert conté,
Car c'est cele qui la bonté
Me fist si grant qu'ele m'ovri
Le guichet del vergier flori.

1269. Son cœur ne connait pas l'orgueil.
C'est elle qui me fit accueil
Avant tout autre à la karole
Et vint m'adresser la parole.
Son air ouvert et souriant,
Son abord simple et engageant,
Son esprit vif, ses réparties
Toujours fines et bien senties
Dénotaient toute sa bonté.
Comme la lune sa beauté
Brillait, près de qui les étoiles [31]
Ne sont que petites chandoiles.
Je ne sais rien d'aussi plaisant
Que cet être aimable et charmant;
Dans les cours on verrait à peine
Plus digne impératrice ou reine.
Près d'elle un noble chevalier
Aimable et galant cavalier,
De bonne et docte compagnie,
Semblait bien aimé de sa mie;
Car il était beau, fier et gent
Dessous ses armes et vaillant.
Après venait la belle Oyseuse
Que je choisis pour ma danseuse.
Je vous ai tout au long conté
Tous ses atours et sa beauté;
Je n'ai plus rien à vous en dire.
Souvenez-vous qu'à mon martyre
C'est sa bonne âme qui mit fin
A la porte du beau jardin.

IX

1301. Ici parole de Jonesce
Qui tant est sote et jengleresce.

Après se tint mien esciant,
Jonesce au vis cler et luisant,
Qui n'avoit encores passés
Si cum je cuit, douze ans d'assés.
Nicete fu, si ne pensoit
Nul mal, ne nul engin qui soit;
Mès moult iert envoisie et gaie,
Car jone chose ne s'esmaie
Fors de joer, bien le savés.
Ses amis iert de li privés
En tel guise, qu'il la besoit
Toutes les fois que li plesoit,
Voians tous ceus de la karole :
Car qui d'aus deus tenist parole,
Il n'en fussent jà vergondeus,
Ains les véissiés entre aus deus
Baisier comme deus columbiaus.
Le valés fu jones et biaus,
Si estoit bien d'autel aage
Cum s'amie, et d'autel corage.
Ainsi karoloient ilecques
Ceste gens, et autres avecques,
Qui estoient de lor mesnies,
Franches gens et bien enseignies,
Et gens de bel afetement
Estoient tuit communément.

IX

1299. Enfin Jeunesse la dernière
Si naïve et sotte et légère.

Ensuite, comme il m'en souvient,
La mignonne Jeunesse vient.
Ses douze premières années
A peine étaient-elles sonnées;
Ce n'était encor qu'un enfant
Au visage clair et luisant.
La pauvrette dans sa simplesse
Ne pensait à mal ni finesse,
Mais à rire, à se divertir,
A jouer; c'est le seul plaisir,
Comme vous savez, de l'enfance.
Comme elle sans expérience
Son petit ami la baisait
Toutes les fois qu'il lui plaisait,
Devant tous ceux de la karole.
Car aussi bien, quelque parole
Que l'on dît d'eux, sans s'émouvoir,
Vous eussiez pu toujours les voir
Se baiser comme tourterelles.
C'était bien les mêmes cervelles
Et la même naïveté,
Et même âge, et même beauté.
Ainsi cette gente assemblée
Dansait la karole, mêlée
A une foule de danseurs
Comme eux beaux et brillants seigneurs
Et dames de grandes manières
Aussi belles que les premières.

X

1329. Comment le Dieu d'Amors suivant,
Va au Jardin en espiant
L'Amant, tant qu'il soit bien à point
Que de ses cinq flesches soit point.

Quant j'oi véues les semblances
De ceus qui menoient les dances,
J'oi lors talent que le vergier
Alasse véoir et cerchier,
Et remirer ces biaus moriers,
Ces pins, ces codres, ces loriers.
Les karoles jà remanoient,
Car tuit li plusors s'en aloient
O lor amies umbroier
Sous ces arbres por dosnoier.
Diex, cum menoient bonne vie!
Fox est qui n'a de tel envie;
Qui autel vie avoir porroit,
De mieudre bien se sofferroit,
Qu'il n'est nul greignor paradis
Qu'avoir amie à son devis.
D'ilecques me parti atant,
Si m'en alai seus esbatant
Par le vergier de çà en là,
Et li Diex d'Amors apela
Tretout maintenant Dous-Regart :
N'a or plus cure qu'il li gart
Son arc : donques sans plus atendre
L'arc li a commandé à tendre,
Et cis gaires n'i atendi,
Tout maintenant l'arc li tendi,

X

1329. Ici vous allez voir comment
Va le Dieu d'Amours épiant
L'Amant, tant que l'instant saisisse
Et de ses flèches le ferisse.

Quand les danseurs j'eus admiré
Et leurs semblances à mon gré,
Je pus de ce verger splendide
Visiter les beautés sans guide,
Et rêver sous ces beaux mûriers,
Ces pins, coudriers et lauriers.
Du reste, désertant la danse,
Chacun de chercher le silence
Et l'ombre fraîche deux à deux
Dans les sentiers délicieux.
Dieu ! qu'ils menaient joyeuse vie !
Fol de leur sort qui n'eût envie !
Qui telle vie avoir pourrait
D'autre bien moult se passerait ;
Car posséder femme qu'on aime
Mieux vaut que le paradis même.
Lors donc, la karole quittant,
Je partis tout seul m'ébattant
Au hasard sur l'herbe nouvelle.
Soudain le Dieu d'Amours appelle
Tous bas Doux-Regard son ami,
Car il n'a plus besoin de lui,
Mais de son arc ; sans plus attendre
Il lui commande de le tendre.
Doux-Regard céans obéit,
Tend l'arc, en même temps choisit

1359. Si li bailla et cinq sajetes
Fors et poissans, d'aler loing prestes.
Li Diex d'Amors tantost de loing
Me prist à suivir, l'arc où poing.
Or me gart Diex de mortel plaie [32]!
Se il fait tant que à moi traie,
Il me grevera moult forment.
Je qui de ce ne soi noient,
Vois par le vergier à délivre,
Et cil pensa bien de moi sivre ;
Mès en nul leu ne m'arresté,
Devant que j'oi par tout esté.
Li vergiers par compasséure
Si fu de droite quarréure,
S'ot de lonc autant cum de large ;
Nus arbres qui soit qui fruit charge,
Se n'est aucuns arbres hideus,
Dont il n'i ait ou ung, ou deus
Où vergier, ou plus, s'il avient.
Pomiers i ot, bien m'en sovient,
Qui chargoient pomes grenades,
C'est uns fruis moult bons à malades ;
De noiers i ot grant foison,
Qui chargoient en la saison
Itel fruit cum sunt nois mugades,
Qui ne sunt ameres, ne fades ;
Alemandiers y ot planté,
Et si ot où vergier planté
Maint figuier, et maint biau datier ;
Si trovast qu'en éust mestier,
Où vergier mainte bone espice,
Cloz de girofle et requelice,
Graine de paradis novele,
Citoal, anis, et canele [33],

1359. Cinq des flèches et lui présente
La plus rapide et plus puissante.
Le Dieu d'Amours tantôt de loin
Me prend à suivre l'arc au poing.
Mon Dieu! de blessure mortelle [32]
Garde-moi; sa flèche cruelle
Me frapperait trop durement!
Moi, sans rien voir, innocemment,
Tandis qu'il me suit et me vise,
Çà et là je vais à ma guise
Sans m'arrêter et sans m'asseoir;
Je veux partout aller, tout voir.
Ce verger couvrait une espace
Carré dont chaque immense face
Formait des angles réguliers.
Il n'était point d'arbres fruitiers,
Fors les malfaisantes espèces,
Dont il n'y eût une ou deux pièces
Au verger, ou plus, s'il advient.
C'était pommiers, il m'en souvient.
Qui tous portaient pommes grenades,
Fruit excellent pour les malades,
Et puis noyers à grand' foison
Qui fruits portaient en la saison
Semblables à des noix muscades
Qui ne sont amères ni fades,
Entremêlés de beaux dattiers
Et de figuiers et d'amandiers;
Voire encor mainte bonne épice,
Clou de girofle et doux réglisse
Pourrait-on, cherchant avec soin,
Trouver, s'il en était besoin,
Graine de paradis nouvelle,
Citoal, anis ou cannelle [33]

1393. Et mainte espice délitable,
Que bon mengier fait après table [34].
Où vergier ot arbres domesches,
Qui chargoient et coins et pesches,
Chataignes, nois, pommes et poires,
Nefles, prunes blanches et noires,
Cerises fresches merveilletes,
Cormes, alies et noisetes;
De haus loriers et de haus pins
Refu tous puéplés li jardins,
Et d'oliviers et de ciprés,
Dont il n'a gaires ici prés :
Ormes y ot branchus et gros,
Et avec ce charmes et fos,
Codres droites, trembles et chesnes,
Erables haus, sapins et fresnes.
Que vous iroie-je notant ?
De divers arbres i ot tant,
Que moult en seroie encombrés,
Ains que les éusse nombrés ;
Sachiés por voir, li arbres furent
Si loing à loing cum estre durent.
Li ung fu loing de l'autre assis
Plus de cinq toises, ou de sis :
Mès li rain furent lonc et haut,
Et por le leu garder de chaut,
Furent si espés par deseure,
Que li solaus en nesune eure
Ne pooit à terre descendre,
Ne faire mal à l'erbe tendre.
Où vergier ot daims et chevrions,
Et moult grant plenté d'escoirions,
Qui par ces arbres gravissoient;
Connins i avoit qui issoient

1393. Et mainte épice complément
Choisi du repas d'un gourmand [34].
Puis en ce verger magnifique
Croît aussi le fruit domestique,
Pêches et coins et cerisiers,
Cormes, alises, noisetiers,
Chataignes, noix, pommes et poires,
Nèfles, prunes blanches et noires.
De tous côtés dans ce jardin
Surgit le laurier, le haut pin,
Des gros ormes l'épais branchage,
Hêtres, charmes au clair feuillage,
Et l'olivier et le cyprès
Comme on n'en voit guère ici-près,
Coudriers droits, trembles et chênes,
Érables hauts, sapins et frênes.
Que vous irai-je encor notant?
D'arbres divers y avait tant,
Qu'avant d'en avoir dit le nombre,
J'ai peur que ce détail encombre.
Sachez aussi qu'avec grand art
On avait, et non par hasard,
Entre eux ménagé la distance
De cinq à six toises, je pense.
Mais de leurs verts rameaux l'ampleur,
Bravant du soleil la chaleur,
L'empêchait au sol de descendre
Dessécher l'herbe fine et tendre,
Sans que jamais pût son ardeur
Percer leur dôme protecteur.
Partout daims et chevreuils timides
Bondissaient, écureuils rapides
Escaladaient le tronc des pins,
Et tout le jour mille lapins

1427. Toute jor hors de lor tesnieres,
Et en plus de trente manieres
Aloient entr'eus tornoiant
Sor l'erbe fresche verdoiant.
Il ot par leus cleres fontaines,
Sans barbelotes et sans raines,
Cui li arbres fesoient umbre;
Mès n'en sai pas dire le numbre.
Par petis tuiaus que Déduis
Y ot fet fere, et par conduis
S'en aloit l'iaue aval, fesant
Une noise douce et plesant.
Entor les ruissiaus et les rives
Des fontaines cleres et vives,
Poignoit l'erbe freschete et drue;
Ausinc y poïst-l'en sa drue
Couchier comme sor une coite,
Car la terre estoit douce et moite
Por la fontaine, et i venoit
Tant d'erbe cum il convenoit.
Mès moult embelissoit l'afaire
Li leus qui ere de tel aire [35],
Qu'il i avoit tous jours plenté
De flors et yver et esté.
Violete y avoit trop bele,
Et parvenche fresche et novele;
Flors y ot blanches et vermeilles,
De jaunes en i ot merveilles.
Trop par estoit la terre cointe,
Qu'ele ere piolée et pointe
De flors de diverses colors,
Dont moult sunt bonnes les odors.
Ne vous tenrai jà longue fable
Du leu plesant et délitable;

1427. Saillissaient hors de leur tanières,
Et de plus de trente manières
Se poursuivaient en tournoyant
Parmi le gazon verdoyant.
De tous côtés claires fontaines,
Sans crapauds ni bêtes vilaines,
Coulaient sous le feuillage ombreux.
Ces ruisseaux étaient si nombreux
Que Déduit fit faire une foule
De petits tuyaux où s'écoule
Par maints canaux l'onde faisant
Un murmure doux et plaisant.
Entour ces ruisseaux et les rives
Des fontaines claires et vives
Frais et dru poussait le gazon.
Aussi coucher y pourrait-on
Sa mie ainsi que sur la coite,
Car la terre était douce et moite
Par la fontaine, et il venait
Tant d'herbe comme il convenait.
Mais moult embellissait l'affaire
Surtout le beau site dont l'aire [35]
Donnait le jour à quantité
De fleurs et l'hiver et l'été.
Violette y avait trop belle
Et pervenche fraîche et nouvelle,
Et fleurs vermeilles et fleurs d'or
Et d'azur à merveille encor;
La terre était toute émaillée,
Toute peinte et bariolée
De fleurs de diverses couleurs
Dont moult sont bonnes les odeurs.
Je ne vous tiendrai longue fable
De ce lieu plaisant, délectable;

1461. Orendroit m'en convenra taire,
Que ge ne porroie retraire
Du vergier toute la biauté,
Ne la grant délitableté.
Tant fui à destre et à senestre,
Que j'oi tout l'afere et tout l'estre
Du vergier cerchié et véu,
Et li Diex d'Amors m'a séu
Endementiers en agaitant,
Cum li venieres qui atant
Que la beste en bel leu se mete
Por lessier aler la sajete.
En ung trop biau leu arrivé,
Au darrenier où je trouvé
Une fontaine sous ung pin;
Mais puis Karles le fils Pepin,
Ne fu ausinc biau pin véus,
Et si estoit si haut créus,
Qu'où vergier n'ot nul si bel arbre.
Dedens une pierre de marbre
Ot Nature par grant mestrise
Sous le pin la fontaine assise :
Si ot dedens la pierre escrites
Où bort amont letres petites
Qui disoient : ici desus
Se mori li biaus Narcisus.

1461 Car du verger la grand' beauté,
Les charmes, la fertilité
Ne se pourrait recenser guère ;
Dès à présent je veux m'en taire.
Pour tout voir et tout admirer,
Je voulus partout pénétrer,
De ci, de là, de gauche à droite.
Le Dieu d'Amours qui me convoite
Pas à pas me suit cependant,
Comme le chasseur qui attend
Que la bête en beau lieu se mette
Pour laisser aller la sagette.
  En un lieu charmant j'arrivai
A la fin, et là je trouvai
Une fontaine pittoresque
A l'ombre d'un pin gigantesque.
Depuis Karles, fils de Pepin,
Jamais on ne vit si beau pin ;
Au verger n'était si bel arbre.
Là, dans un blanc bassin de marbre
Par Nature avec art creusé,
Le flot clair était déversé.
Sur la pierre, je vis écrites,
Au bord amont, lettres petites
Qui disaient : Ici, sur ce bord,
Jadis le beau Narcisse est mort.

XI

1487. Ci dit l'Aucteur de Narcisus,
Qui fu sorpris et décéus
Pour son ombre qu'il aama
Dedens l'eve où il se mira
En ycele bele fontaine.
Cele amour li fu trop grevaine,
Qu'il en morut à la parfin
A la fontaine sous le pin.

Narcisus fu uns damoisiaus
Que Amors tint en ses roisiaus,
Et tant le sot Amors destraindre,
Et tant le fist plorer et plaindre,
Que li estuet à rendre l'âme :
Car Equo, une haute dame,
L'avoit amé plus que riens née.
El fu par lui si mal menée
Qu'ele li dist qu'il li donroit
S'amor, ou ele se morroit.
Mès cis fu por sa grant biauté
Plains de desdaing et de fierté,
Si ne la li volt otroier,
Ne por clauer, ne por proier.
Quant ele s'oï escondire,
Si en ot tel duel et tel ire,
Et le tint en si grant despit,
Que morte en fu sans lonc respit;
Mès ainçois qu'ele se morist,
Ele pria Diex et requist
Que Narcisus au cuer ferasche,
Qu'ele ot trouvé d'amors si flasche,

XI

1487. L'Auteur ici Narcisse conte
Qui grand' surprise et grand mécompte
Eut par son ombre qu'il aima
Dedans l'onde où il se mira,
En la séduisante fontaine.
Cette amour lui fut si malsaine
Qu'il en rendit l'âme à la fin,
A la fontaine, sous le pin.

Narcisse qu'Amour sut étreindre,
Et tant fit pleurer et se plaindre
Quand il le tint en son réseau,
Était un jeune damoiseau.
Tant il souffrit qu'en rendit l'âme :
Car Echo, une haute dame,
Plus que rien au monde l'aimait,
Et lui si fort la malmenait,
Qu'elle dit : « Je serai sa mie
Ou je m'arracherai la vie. »
Mais il fut pour sa grand' beauté
Plein de dédain et de fierté,
Repoussa toujours sa tendresse
Et sa prière, et sa caresse.
Devant ce méprisant accueil
Elle en ressentit un tel deuil,
Tel désespoir, telle colère,
Qu'elle en expira de misère.
Mais au moment qu'elle expira,
Dieu vengeur elle supplia
Que ce Narcisse impitoyable,
Que cet amant si méprisable

1517. Fust asproiés encore ung jor,
Et eschaufés d'autel amor
Dont il ne péust joie atendre ;
Si porroit savoir et entendre
Quel duel ont li loial amant
Que l'en refuse si vilment.
Cele proiere fu resnable,
Et por ce la fist Diex estable,
Que Narcisus, par aventure,
A la fontaine clere et pure
Se vint sous le pin umbroier,
Ung jour qu'il venoit d'archoier,
Et avoit soffert grant travail
De corre et amont et aval,
Tant qu'il ot soif por l'aspreté
Du chault, et por la lasseté
Qui li ot tolue l'alaine.
Et quant il vint à la fontaine
Que li pins de ses rains covroit,
Il se pensa que il bevroit :
Sus la fontaine, tout adens
Se mist lors por boivre dedans.

XII

Comment Narcisus se mira
A la fontaine, et souspira
Par amour, tant qu'il fist partir
S'âme du corps, sans départir.

Si vit en l'iaue clere et nete
Son vis, son nés et sa bouchete,
Et cis maintenant s'esbahi ;
Car ses umbres l'ot si trahi,

1517. Torturé fut encore un jour
Et consumé du même amour,
C'est-à-dire sans espérance,
Pour qu'il eût enfin conscience
Du deuil qu'a le loyal amant
Qu'on rejette si vilement.
A sa prière raisonnable,
Dieu sut se montrer favorable
Et voulut que Narcisse un jour
S'en vint justement, de retour
De la chasse, vers cette source,
Fatigué d'une longue course,
Chercher l'ombre sous le grand pin.
Par monts, par vaux, dès le matin,
Il courait le bois et la plaine;
Exténué, tout hors d'haleine,
Altéré par l'âpre chaleur,
Il vit sous l'arbre protecteur
La source vive et transparente.
Pour étancher sa soif ardente
Et tremper ses lèvres dans l'eau,
Il se pencha sur le ruisseau.

XII

Comment Narcisse, qui se mire
A la fontaine, tant soupire
Par amour, qu'il se fait partir
L'âme du corps sans départir.

Quant il vit dans l'eau claire et nette
Son front, son nez, et sa bouchete,
Il resta soudain ébahi,
Car son ombre l'avait trahi

1547. Que cuida véoir la figure
D'ung enfant bel à desmesure.
Lors se sot bien Amors vengier
Du grant orguel et du dangier
Que Narcisus li ot mené.
Lors li fu bien guerredoné,
Qu'il musa tant à la fontaine,
Qu'il ama son umbre demaine,
Si en fu mors à la parclose.
Ce est la somme de la chose :
Car quant il vit qu'il ne porroit
Acomplir ce qu'il desirroit,
Et qu'il i fu si pris par sort,
Qu'il n'en pooit avoir confort
En nule guise, n'en nul sens,
Il perdi d'ire tout le sens,
Et fu mors en poi de termine.
Ainsinc si ot de la meschine
Qu'il avoit d'amors escondite,
Son guerredon et sa merite.
Dames, cest exemple aprenés,
Qui vers vos amis mesprenés;
Car se vous les lessiés morir,
Diex le vous sara bien merir.
Quant li escris m'ot fait savoir
Que ce estoit tretout por voir
La fontaine au biau Narcisus,
Je m'en trais lors ung poi en sus,
Que dedens n'osai regarder,
Ains commençai à coarder,
Quant de Narcisus me sovint,
Cui malement en mesavint;
Mès ge me pensai qu'asséur,
Sans paor de mavés éur,

1547. En lui faisant voir la figure
D'une enfant belle sans mesure.
Pour punir Narcisse et le deuil
Qu'il avait fait et son orgueil,
Amour alors tint sa vengeance
Et lui donna sa récompense.
Au bord de l'eau Narcisse heureux
Resta de son ombre amoureux,
Et de sa mort ce fut la cause.
Voici le détail de la chose :
Car lorsqu'il vit qu'il ne pourrait
Accomplir ce qu'il désirait,
Lorsqu'il comprit à sa souffrance
Qu'il n'aurait jamais jouissance
En nul sens, en nulle façon,
Il perdit d'ire la raison
Et de mourir ne tarda guère.
Ainsi s'exauça la prière
De cette amante dont un jour
Il avait méprisé l'amour.
Vous, envers vos amis cruelles,
Dames, retenez ces modèles;
Car si vous les laissiez mourir,
Dieu saurait bien vous en punir.
  Quand je connus par cet indice
Que la fontaine de Narcisse
C'était, mon premier mouvement
Fut de m'enfuir en ce moment
Sans regarder l'onde trompeuse;
Car alors l'aventure affreuse
De Narcisse m'épouvantait
Qui mort si malement était.
Pourtant il me vint la pensée
Que ma crainte était insensée,

1581. A la fontaine aler pooie,
Por folie m'en esmaioie.
De la fontaine m'apressai,
Quant ge fui près, si m'abessai
Por véoir l'iaue qui coroit,
Et la gravele qui paroit [56]
Au fons plus clere qu'argens fins,
De la fontaine c'est la fins.
En tout le monde n'ot si bele,
L'iaue est tousdis fresche et novele,
Qui nuit et jor sourt à grans ondes
Par deux doiz creuses et parfondes.
Tout entour point l'erbe menue,
Qui vient por l'iaue espesse et drue,
Et en iver ne puet morir
Ne que l'iaue ne puet tarir.
Où fons de la fontaine aval,
Avoit deux pierres de cristal
Qu'à grande entente remirai,
Et une chose vous dirai,
Qu'à merveilles, ce cuit, tenrés
Tout maintenant que vous l'orrés.
Quant li solaus qui tout aguete,
Ses rais en la fontaine giete,
Et la clartés aval descent,
Lors perent colors plus de cent
Où cristal, qui por le soleil
Devient ynde, jaune et vermeil :
Si ot le cristal merveilleus
Itel force que tous li leus,
Arbres et flors et quanqu'aorne
Li vergiers, i pert tout aorne,
Et por faire la chose entendre,
Un essample vous veil aprendre.

1581. Que j'étais fou de m'effrayer
Et pouvais bien en essayer.
Alors donc, reprenant courage,
Je me baissai sur le rivage,
Afin de voir l'eau qui courait
Et la gravele qui parait
Le fond, plus qu'argent claire et fine;
La fontaine là se termine.
Au monde il n'est rien de si beau !
Le flot toujours frais et nouveau
Sourd nuit et jour à grandes ondes
Par deux rigoles moult profondes.
Jamais la source ne tarit;
Le froid en hiver n'y sévit,
Et tout autour l'herbe menue
Par l'eau s'étale épaisse et drue.
Au fond de la fontaine aval
Brillent deux pierres de cristal
Que longtemps étonné j'admire;
Or une chose vais vous dire
Que pour merveilleuse tiendrez
Sans nul doute quand l'ouïrez.
Lorsque le soleil, qui tout guette,
Ses rais en la fontaine jette,
Et qu'aval la clarté descend,
On voit de couleurs plus de cent
Nuancer le cristal limpide,
Vermeil, azur, jaune splendide.
Telle du cristal merveilleux
Est la vertu, que tous les lieux,
Arbres et fleurs qui embellissent
Ce beau verger, s'y réfléchissent.
Pour la chose mieux expliquer,
Un exemple vais appliquer.

1615. Ainsinc cum li miréors montre
Les choses qui li sunt encontre,
Et y voit-l'en sans coverture
Et lor color, et lor figure;
Tretout ausinc vous dis por voir,
Que li cristal, sans décevoir,
Tout l'estre du vergier accusent
A ceus qui dedens l'iaue musent :
Car tous jours quelque part qu'il soient,
L'une moitié du vergier voient;
Et s'il se tornent maintenant,
Pueent véoir le remenant.
Si n'i a si petite chose,
Tant reposte, ne tant enclose,
Dont démonstrance n'i soit faite,
Cum s'ele iert es cristaus portraite.
C'est li miréoirs périlleus,
Où Narcisus li orguilleus
Mira sa face et ses yex vers,
Dont il jut puis mors tout envers.
Qui en cel miréor se mire,
Ne puet avoir garant de mire,
Que tel chose à ses yex ne voie,
Qui d'amer l'a tost mis en voie.
Maint vaillant homme a mis à glaive
Cis miréors, car li plus saive,
Li plus preus, li miex afetié
I sunt tost pris et aguetié.
Ci sourt as gens novele rage,
Ici se changent li corage;
Ci n'a mestier, sens, ne mesure,
Ci est d'amer volenté pure;
Ci ne se set conseiller nus,
Car Cupido li fils Venus,

1615. De même qu'un miroir nous montre
Tous les objets mis à l'encontre,
Et reproduit exactement
Forme, couleur, ajustement,
Telle au cristal chaque facette
Dans ses moindres détails reflète
Tout le verger délicieux ;
Car sitôt que tombent les yeux
Dessus, de quelque point qu'ils soient,
Une moitié du verger voient,
Et s'ils se tournent maintenant
Ils aperçoivent le restant.
Or n'est-il si petite chose,
Si cachée et si bien enclose,
Que ne nous montrent ces cristaux
Comme pourtraites dans les eaux.
C'est en cette onde périlleuse
Que mira sa face orgueilleuse
Le fier Narcisse et ses yeux vairs
Dont il chut mort tout à l'envers.
Malheur à celui qui se mire
En ce miroir, car le délire
D'amour s'empare de son cœur
Et n'est remède à sa douleur.
Que de vaillants ont eu la vie
Par ce miroir fatal ravie !
Le plus rusé, le plus prudent,
Le plus sage est pris et se rend.
Saisi d'une incroyable rage,
L'esprit s'égare malgré l'âge ;
Rien n'y fait, ni sens, ni pudeur,
Car c'est l'amour et sa fureur ;
Tous à lutter perdent leur peine,
Car tout autour de la fontaine,

1649. Sema ici d'Amors la graine
Qui toute a çainte la fontaine ;
Et fist ses las environ tendre,
Et ses engins i mist por prendre
Damoiseles et Damoisiaus,
Qu'Amors ne velt autres oisiaus.
Por la graine qui fu semée,
Fu cele fontaine clamée
La Fontaine d'Amors par droit,
Dont plusors ont en maint endroit
Parlé, en romans et en livre ;
Mais jamès n'orrez miex descrivre
La verité de la matere,
Cum ge la vous vodré retrere.
Adès me plot à demorer
A la fontaine, et remirer
Les deus cristaus qui me monstroient
Mil choses qui ilec estoient.
Mès de fort hore m'i miré :
Las ! tant en ai puis souspiré !
Cis miréors m'a décéu ;
Se j'éusse avant cognéu
Quex sa force ert et sa vertu,
Ne m'i fusse jà embatu :
Car meintenant où las chaï
Qui meint homme ont pris et traï.
Où miroer entre mil choses,
Choisi rosiers chargiés de roses,
Qui estoient en ung détor
D'une haie clos tout entor :
Adont m'en prist si grant envie,
Que ne laissasse por Pavie,
Ne por Paris, que ge n'alasse
Là où ge vi la greignor masse.

1649. Le fils de Vénus, Cupidon,
Sema d'Amour graine à foison,
Et fit ses lacs environ tendre
Et ses engins y mit pour prendre
Damoiselles et damoiseaux;
Amour ne chasse autres oiseaux.
Pour la graine qui fut semée,
Cette fontaine fut nommée
Fontaine d'Amour à bon droit,
Que plusieurs ont en maint endroit
Décrite en roman comme en conte ;
Mais jamais n'ouïrez, je compte,
Comme en ce livre peinte elle est
La vérité sur ce sujet.
Lors, sans pouvoir quitter la rive,
Ma vue admirait attentive
Sur les cristaux et tour à tour
Toutes les beautés d'alentour.
Trop longtemps je goûtai ces charmes;
Combien m'ont-ils coûtés de larmes
Depuis, hélas ! car m'a déçu
Ce miroir, et si j'avais su
Quel était son pouvoir funeste,
Je l'aurais fui comme la peste;
Et maintenant je suis tombé
Où tant d'autres ont succombé!
Au miroir, entre mille choses,
J'élus rosiers chargés de roses
Qui se trouvaient en un détour
D'une haie enclos tout autour.
Ils me faisaient si grande envie
Qu'on m'eût en vain offert Pavie
Ou Paris, pour ne pas aller
Le plus gros buisson contempler.

1683. Quant cele rage m'ot si pris,
Dont maint ont esté entrepris,
Vers les rosiers tantost me très;
Et sachiés que quant g'en fui près,
L'oudor des roses savorées
M'entra ens jusques es corées,
Que por noient fusse embasmés :
Se assailli ou mesamés
Ne cremisse estre, g'en cuillisse,
Au mains une que ge tenisse
En ma main, por l'odor sentir;
Mès paor oi du repentir :
Car il en péust de legier
Peser au seignor du vergier.
Des roses i ot grans monciaus,
Si beles ne vit homs sous ciaus;
Boutons i ot petis et clos,
Et tiex qui sunt ung poi plus gros.
Si en i ot d'autre moison
Qui se traient à lor soison,
Et s'aprestoient d'espanir,
Et cil ne font pas à haïr.
Les roses overtes et lées
Sunt en ung jor toutes alées;
Mès li bouton durent tuit frois
A tout le mains deux jors ou trois.
Icil bouton forment me plurent,
Oncques plus bel nul leu ne crurent.
Qui en porroit ung acroichier,
Il le devroit avoir moult chier;
S'ung chapel en péusse avoir,
Je n'en préisse nul avoir.
Entre ces boutons en eslui
Ung si très-bel, qu'envers celui

1683. Quand m'eut ainsi pris cette rage
Dont maint a subi le ravage,
Vers les rosiers me dirigeai.
Sachez que quand j'en approchai,
L'odeur suave des broussailles
Me pénétra jusqu'aux entrailles,
Et j'en étais comme embaumé.
N'était la peur d'être blâmé
Ou saisi, j'aurais, mais je n'ose,
Cueilli de ma main une rose,
Pour au moins son odeur sentir;
Mais j'avais peur du repentir,
Car de ce beau verger le maître
S'en fut moult courroucé peut-être.
Je vis de roses grands monceaux,
Mille boutons petits et gros
Et maintes fleurs encore closes.
Ci-bas il n'est si belles roses!
D'autres étaient à grand' foison
Qui touchaient presque à leur saison,
Mais pas encore épanouies;
Celles-là sont les moins haïes.
Car les roses au large sein
N'ont guère à vivre qu'un matin,
Tandis que celles fraîches nées
Ont encor deux ou trois journées.
Ces jolis boutons j'admirais
Comme en nul lieu n'en crut jamais;
Heureux qui pourrait en prendre une!
Comme j'envierais sa fortune!
Et pour en être couronné,
J'aurais à l'instant tout donné.
Entre toutes j'en choisis une
Si belle, que près d'elle aucune

1717. Nus des autres riens ne prisié,
Puis que ge l'oi bien avisié :
Car une color l'enlumine,
Qui est si vermeille et si fine,
Com Nature la pot plus faire.
Des foilles i ot quatre paire
Que Nature par grant mestire
I ot assises tire à tire.
La coe ot droite comme jons,
Et par dessus siet li boutons,
Si qu'il ne cline, ne ne pent.
L'odor de lui entor s'espent ;
La soatime qui en ist,
Toute la place replenist.
Quant ge le senti si flairier,
Ge n'oi talent de repairier,
Ains m'aprochasse por le prendre
Se g'i osasse la main tendre.
Mès chardon felon et poignant
M'en aloient moult esloignant ;
Espines tranchans et aguës,
Orties et ronces crochuës
Ne me lessierent avant traire,
Que je m'en cremoie mal faire.

1717. A son égal je ne prisai.
A juste titre l'avisai,
Car une couleur l'enlumine
Qui est aussi vermeille et fine
Que Nature jamais n'en fit ;
Avec grand art elle y assit
De feuilles quatre belles paires,
Côte à côte fermes et fières.
La queue est droite comme un jonc
Et par dessus sied le bouton
Qui point ne pend ni ne s'incline,
Et son odeur suave et fine
Tout à l'entour de lui s'épand,
Toute la place remplissant.
Sitôt que je sentis la rose,
Je ne rêvai plus qu'une chose,
M'en approcher et la cueillir ;
Mais n'osait ma main la saisir,
Car les ronces et les épines,
Autour dressant leurs pointes fines,
M'arrêtaient ; les chardons aigus,
Les houx, cent arbrisseaux crochus
Menaçaient la main téméraire,
Et trop craignais-je mal m'y faire.

XIII

1741. Ci dit l'Aucteur coment Amours [27]
Trait à l'Amant qui pour les flours
S'estoit el vergier embatu,
Pour le bouton qu'il a sentu,
Qu'il en cuida tant aprochier,
Qu'il le péust à lui sachier;
Mez ne s'osoit traire en avant,
Car Amours l'aloit espiant.

Li Diex d'Amors qui, l'arc tendu,
Avoit toute jor atendu
A moi porsivre et espier,
S'iert arrestez lez ung figuier;
Et quant il ot apercéu
Que j'avoie ainsinc esléu
Ce bouton qui plus me plesoit
Que nus des autres ne fesoit,
Il a tantost pris une floiche,
Et quant la corde fu en coiche,
Il entesa jusqu'à l'oreille
L'arc qui estoit fort à merveille,
Et trait à moi par tel devise,
Que parmi l'oel m'a où cuer mise
La sajete par grant roidor :
Adonc me prist une froidor,
Dont ge dessous chaut peliçon
Oi puis sentu mainte friçon.
Quant j'oi ainsinc esté bersés,
A terre fui tantost versés;
Li cors me faut, li cuers me ment,
Pasmé jui iluec longuement.

XIII

1741. Ici l'Auteur nous dit comment [37]
Le Dieu d'Amours perce l'Amant,
Dans le verger près de la Rose,
Au moment où il se dispose
A tirer et cueillir la fleur,
Enivré par la douce odeur;
Mais sans contenter son envie
Car Amour est là qui l'épie.

Le Dieu d'Amours qui, l'arc tendu,
N'avait pas un instant perdu,
L'œil au guet, à suivre ma trace,
Près d'un figuier prit enfin place;
Puis, saisissant l'occasion
Où je restais d'émotion
Devant la rose préférée
Et si ardemment désirée,
Soudain une flèche il brandit,
La corde dans la coche mit,
Et bandant jusqu'à son oreille
L'arc qui était fort à merveille,
Avec telle adresse il tira,
Que jusqu'au cœur me pénétra
Par l'œil cette flèche acérée.
Adonc une sueur glacée
Me prit sous mon chaud pelisson,
Et j'ai senti maint grand frisson.
De cette flèche meurtrière
Atteint, je tombai sur la terre;
Soudain mon cœur avait failli,
Et mes genoux avaient fléchi,

1771. Et quant ge vins de pasmoison,
Et j'oi mon sens et ma roison,
Je fui moult vains, et si cuidié
Grant fez de sanc avoir vuidié;
Mès la sajete qui m'ot point,
Ne trait onques sanc de moi point,
Ains fu la plaie toute soiche.
Je pris lors à deux mains la floiche,
Et la commençai à tirer,
Et en tirant à souspirer;
Et tant tirai, que j'amené
Le fust à moi tout empené.
Mais la sajete barbelée,
Qui Biautés estoit apelée,
Fu si dedens mon cuer fichie,
Qu'el n'en pot estre hors sachie,
Ainçois remest li fers dedans [53],
Que n'en issi goute de sans.
Angoisseux fui moult et troublez
Por le péril qui fu doublez;
Ne soi que faire ne que dire,
Ne de ma plaie où trover mire;
Que par herbe, ne par racine,
N'en atendoie médecine.
Vers le bouton tant me tréoit
Mes cuers, que aillors ne béoit:
Se ge l'éusse en ma baillie,
Il m'éust rendue la vie;
Le véoir sans plus et l'odor
M'alejeoient moult ma dolor.
Ge me commençai lors à traire
Vers le bouton qui soef flaire;
Mès Amors ot jà recovrée
Une autre floiche à or ovrée.

1771. Je gisais là sans connaissance
Dans une longue défaillance.
Revenu de ma pamoison,
Quand j'eus mon sens et ma raison,
J'étais si faible que sans doute
Mon sang s'écoulait goutte à goutte.
Mais non, le trait qui m'a percé
Goutte de sang n'avait versé,
Et la plaie était toute sèche.
Lors, à deux mains, je pris la flèche,
Et commençai à la tirer,
Et en tirant à soupirer,
Et tant tirai qu'enfin l'enture
Seule amenai de ma blessure.
Mais le dard de fer barbelé,
Beauté qu'on avait appelé,
Dans mon cœur avec tant de force
Était fiché, qu'en vain m'efforce;
Toujours le fer dedans restait [38]
Et de sang goutte ne sortait.
Grands sont mon angoisse et mon trouble,
Car le péril est ainsi double.
Je restai muet, incertain,
Car où trouver un médecin,
De quelle herbe, quelle racine
Tirer remède ou médecine?
Et tant le bouton attirait
Mon cœur, qu'ailleurs il n'aspirait.
Posséder cette fleur chérie
M'eût à coup sûr rendu la vie;
Car la voir, sans plus, et sentir,
Suffit à mon mal adoucir.
Je me traîne lors à grand'peine
Vers la Rose à la douce haleine;

1805. Simplece ot nom : c'iert la seconde
Qui maint homme parmi le monde
Et mainte fame a fait amer.
Quant Amors me vit aprimer,
Il trait à moi sans menacier,
La floiche où n'ot fer ne acier,
Si que par l'oel où corps m'entra
La sajete qui n'en istra,
Ce cuit, jamès par homme né ;
Car au tirer en amené
Le fust à moi sans nul contens,
Mès la sajete remest ens.
Or sachiés bien de vérité,
Que se j'avoie avant esté
Du bouton bien entalentés,
Or fu graindre ma volentés.
Et quant li maus plus m'angoissoit,
Et la volentés me croissoit
Tousjours d'aler à la rosete
Qui oloit miex que violete :
Si m'en venist miex réuser,
Mès ne pooie refuser
Ce que mes cuers me commandoit.
Tout adès là où il tendoit
Me covenoit aler par force ;
Mès li archiers qui moult s'efforce
De moi grever et moult se paine,
Ne m'i lest mie aler sans paine ;
Ains m'a fait, por miex afoler,
La tierce floiche où cors voler,
Qui Cortoisie iert apelée.
La plaie fu parfonde et lée,
Si me convint chéoir pasmé
Desous ung olivier ramé [39] :

1805. Mais Amour a déjà tiré
Une autre flèche d'or ouvré.
Simplesse a nom. C'est la seconde
Qui maint homme parmi le monde
Et mainte femme a fait aimer.
Amour soudain, sans me sommer,
Quand il s'aperçoit que j'approche,
La flèche d'or sur moi décoche.
Par l'œil en mon corps elle entra,
Et, je pense, n'en sortira
Jamais, pour nulle force humaine;
Car en la tirant je n'amène
Que le fût devers moi céans,
Et le dard est resté dedans.
Or, sachez la vérité pure;
Avant, si j'étais d'aventure
De ce bouton bien désireux,
Mon désir devint plus fougueux
Encore, et croissait à mesure
Que plus grande était ma torture.
Mieux que violette sentait
La rosette et mon cœur tirait.
Mieux eût valu prendre la fuite,
Mais las! à refuser j'hésite
Ce que me commande mon cœur.
Là, tout droit où tend son ardeur
Il me convient aller par force;
Mais l'archer est là qui s'efforce
Et bien s'applique à me percer
Sans me permettre d'avancer.
Et la troisième flèche vole
Et mieux encor mon cœur affole,
Car c'est Courtoisie au doux nom.
Je viens tomber en pamoison

1839. Grant piece i jui sans remuer.
Quant ge me poi esvertuer,
Ge pris la floiche, si osté
Le fust qui ert en mon costé;
Mès la sajete n'en poi traire
Por riens que ge péusse faire.

En mon séant lores m'assis,
Moult angoisseus et moult pensis;
Moult me destraint icele plaie,
Et me semont que ge me traie
Vers le bouton qui m'atalente.
Mès li archier me represente
Une autre floiche de grant guise:
La quarte fu, s'ot nom Franchise.
Ce me doit bien espoenter,
Qu'eschaudés doit iaue douter;
Mès grant chose a en estovoir,
Se ge véisse ilec plovoir
Quarriaus et pierres pellé-melle
Ausinc espés comme chiet grelle,
Estéust-il que g'i alasse:
Amors qui toutes choses passe,
Me donnoit cuer et hardement
De faire son commandement.
Ge me sui lors en piés dreciés,
Fiébles et vains cum hons bleciés,
Et m'efforçai moult de marchier
(Onques nel' lessai por l'archier)
Vers le rosier où mes cuers tent;
Mès espines i avoit tant,
Chardons et ronces c'onques n'oi
Pooir de passer l'espinoi,

1839. D'un olivier sous la ramure [89];
Cette fois large est la blessure.
Longtemps je gis sans remuer,
Et quand je peux m'évertuer
Je prends la flèche pour l'extraire;
Mais pour rien que je pusse faire,
Le dard en mon flanc est resté,
Et j'ai le fût tout seul ôté.
Sur mon séant lors je me dresse,
Dévorant ma sombre tristesse;
Je vois qu'il me faut moult souffrir,
Car la plaie accroît mon désir
De cueillir la divine rose;
Et cependant l'archer dispose
Encore un trait de grand'beauté.
Je dus bien être épouvanté,
Car échaudé l'eau froide avise;
Ce quatrième a nom Franchise.
Mais de rien n'étais soucieux,
Et devant moi j'aurais des cieux
Vu pleuvoir flèches pêle-mêle,
Glaives, rochers, dru comme grêle,
J'eusse voulu la rose avoir.
D'Amour le suprême pouvoir
Me donnait et cœur et courage
De braver ses coups et sa rage.
Alors sur mes pieds me dressai,
Faible, abattu, comme un blessé;
De l'archer bravant la menace,
Je me traînai parmi la place
Vers le rosier où mon cœur tend.
Mais épines y avait tant,
Ronces, chardons à pointe dure,
Que trop forte était la clôture

1871. Si qu'au bouton poïsse ataindre.
Lez la haie m'estut remaindre
Qui as rosiers estoit joignant,
Fete d'espines moult poignant;
Mès moult bel me fu dont j'estoie
Si près que du bouton sentoie
La douce odor qui en issoit,
Et durement m'abelissoit
Ce que gel' véoie à bandon;
S'en avoie tel guerredon,
Que mes maus en entr'oblioie,
Por le délit et por la joie.
Moult fui garis, moult fui aése,
Jamès n'iert riens qui tant me plese
Cum estre illecques à séjor;
N'en quéisse partir nul jor.
Quant j'oi illec esté grant piece,
Le Diex d'Amors qui tout depiece
Mon cuer dont il a fait bersaut,
Me redonne ung novel assaut,
Et trait por moi metre à meschief
Une autre floiche de rechief,
Si que où cuer sous la mamele
Me fait une plaie novele :
Compaignie ot non la sajete.
Il n'est nule qui si tost mete
A merci dame ou damoisele.
La grant dolor me renovele
De mes plaies de maintenant,
Trois fois me pasme en ung tenant.
Au revenir plains et soupire,
Car ma dolor croist et empire
Si que ge n'ai mès espérance
De garison ne d'alejance.

1873. Et le bouton cueillir ne pus.
Près de la haie, au pied, je dus
Demeurer tout joignant les roses
D'épines tretoutes encloses.
Mais tout près j'étais moult content,
Rien que de sentir seulement
Du bouton l'odeur délectable
Et goûter la joie ineffable
De le voir à discrétion,
Et dans mon admiration
J'oubliais jusqu'à ma souffrance,
Si grande était ma jouissance!
J'étais guéri, j'étais heureux,
Et jamais de quitter ces lieux
Ni d'avoir la rose laissée
N'eût pu venir à ma pensée.
Quand je fus resté là longtemps,
Le Dieu d'Amours qui, tout le temps,
Mon cœur dépèce comme cible,
Me redonne un assaut terrible,
Et pour mieux me mettre à méchef
Lance une flèche déréchef,
Et droit au cœur sous la mamelle
Il me fait blessure nouvelle.
Compagnie avait nom ce trait;
Nul n'en sais qui sitôt mettrait
A merci dame ou damoiselle.
Des premières il renouvelle
La grand douleur subitement,
Trois fois me pâme en un moment.
Au revenir plains et soupire,
Car ma douleur croît et empire;
Je perds tout espoir de guérir
Ou même allégeance obtenir.

1905. Miex vosisse estre mors que vis,
Car en la fin, ce m'est avis,
Fera Amors de moi martir :
Ge ne m'en puis par el partir.
Il a endementieres prise
Une autre floiche que moult prise
Et que ge tiens à moult pesant :
C'est Biau-Semblant, qui ne consent
A nul Amant qu'il se repente
D'Amors servir, por mal qu'il sente.
Ele iert aguë por percier,
Et trenchans cum rasoir d'acier;
Mès Amors a moult bien la pointe
D'ung oignement précieux ointe,
Por ce que trop me péust nuire;
Qu'Amors ne viaut pas que je muire,
Ains viaut que j'aie alégement
Por l'ointure de l'oignement,
Qui iert tout de réconfort plains.
Amors l'avoit fait à ses mains
Por les fins amans conforter,
Et por lor maus miex deporter.
Il a cele floiche à moi traite,
Qui m'a où cuer grant plaie faite;
Mais li oignemens s'espandi
Par mes plaies, si me rendi
Le cuer qui m'iere tout faillis;
Ge fusse mors et mal-baillis
Se li dous oignement ne fust.
De la floiche très fors le fust,
Mes la sajete est ens remese,
Qui de novel ot esté rese :
S'en i ot cinq bien enserrées,
Qui n'en porent estre sachiées.

1907. Mieux vaut la mort qu'une existence
Si dure, car me veut, je pense,
Le Dieu d'Amours martyriser;
Je voudrais fuir, ne puis l'oser.
Et pendant ce temps il me vise
D'un nouveau trait que moult je prise
Et tiens pour des plus dangereux,
C'est Beau-Semblant. Le malheureux
Amant atteint de sa morsure
Bénit le mal qui le torture.
Car son dard est aigu, perçant,
Comme rasoir d'acier tranchant;
Mais Dieu d'Amours en a la pointe
D'un onguent moult précieux ointe,
Pour que le mal ne soit trop fort,
Car Amour ne veut pas ma mort,
Mais veut que me vienne allégeance
Au contraire par l'influence
De l'onguent de reconfort plein;
Amour l'avait fait de sa main,
En lui fins amants confort puisent,
Par lui les maux se cicatrisent.
Amour a contre moi tiré
La flèche et mon cœur déchiré;
Mais j'ai senti l'onguent s'épandre
Par mes blessures, et me rendre
Le cœur qui m'était tout failli;
Je fusse mort, anéanti,
N'était cet onguent salutaire.
De la flèche je pus extraire
Le fût; mais le dard est resté
Qu'il avait de nouveau jeté,
Et ces cinq pointes là fichées
Jamais n'en seront arrachées.

1939. Li oignemens moult me valu,
Mès toutes voies me dolu
La plaie, si que la dolor
Me faisoit muer la color.
Ceste floiche ot fiere coustume,
Douçor i ot et amertume.
J'ai bien sentu et cognéu
Qu'el m'a aidié et m'a néu ;
Il ot angoisse en la pointure
Mès moult m'assoaga l'ointure :
D'une part m'oint, d'autre me cuit,
Ainsinc m'aïde, ainsinc me nuit.

XIV

Comment Amours sans plus attendre,
Alla tost courant l'Amant prendre,
En luy disant qu'il se rendist
A luy, et que plus n'attendist.

Lors est tout maintenant venus
Li Diex d'Amors les saus menus ;
Enciez qu'il vint, si m'escria :
Vassal, pris ies, noient n'i a
Du contredit, ne du défendre,
Ne fai pas dangier de toi rendre ;
Tant plus volentiers te rendras,
Et plus tost à merci vendras.
Il est fos qui maine dangier
Vers cil qu'il déust losengier,
Et qu'il convient à suploier.
Tu ne pués vers moi forçoier,
Et si te veil bien enseignier
Que tu ne pués riens gaaigner

1941. Or, si l'onguent grand bien me fit,
Les membres tant m'endolorit
La blessure, que la souffrance
De mes traits changeait la nuance.
Cette flèche, je l'ai connu,
M'a nui beaucoup et soutenu,
Car angoisse était en la pointe,
Mais elle était de douceur ointe ;
Ainsi me soulage et me nuit,
Ainsi me soutient et me cuit.

XIV

Comment Amour incontinent
Va tout courant prendre l'Amant
Et lui commande de se rendre,
Ce qui fut fait sans plus attendre.

Lors est tout maintenant venu
Le Dieu d'Amours à saut menu
Et de loin, d'une voix tranquille :
Vassal, tu es pris, inutile
De te défendre contre moi ;
Tu n'as rien à craindre, rends-toi.
Plus montreras d'obéissance,
Plus compteras sur ma clémence.
Tu serais fol de t'alarmer
De qui tu dois plutôt aimer
Et implorer la bienveillance ;
Tu ne peux faire résistance ;
Rends-toi. Je te veux enseigner
Que tu n'aurais rien à gagner

1969. En folie, ne en orgueil;
Mès ren-toi pris, car ge le vueil,
En pez et débonnerement.
Et ge respondi simplement:
Sire, volentiers me rendrai,
Jà vers vous ne me deffendrai;
A Diex ne plaise que ge pense
Que j'aie jà vers vous deffense!
Car il n'est pas réson ne drois.
Vos poés quanque vous vodrois
Fere de moi, pendre ou tuer,
Bien sai que ge nel' puis muer,
Car ma vie est en vostre main.
Ne puis vivre dusqu'à demain
Se n'est par vostre volenté:
J'atens par vous joie et santé;
Que jà par autre ne l'auré,
Se vostre main, qui m'a navré,
Ne me donne la garison,
Et se de moi vostre prison
Voulés faire, ne ne daigniés,
Ne m'en tiens mie à engigniés;
Et sachiés que n'en ai point d'ire.
Tant ai oï de vous bien dire,
Que metre veil tout à devise
Cuer et cors en votre servise;
Car se ge fai vostre voloir,
Ge ne m'en puis de riens doloir.
Encor, ce cuit, en aucun tens
Auré la merci que j'atens,
Et par tel convent me rens-gié.
A cest mot volz baisier son pié,
Mès il m'a parmi la main pris,
Et me dist: Je t'aim moult et pris

1969. De l'orgueil ni de la folie.
Mais rends-toi, c'est ma fantaisie,
En paix et débonnairement.
Je lui répondis simplement :
« Sire, à vous je veux bien me rendre,
Sans plus songer à me défendre ;
Devant Dieu, nulle intention
N'ai de faire rebellion,
Et je n'en ai droit ni puissance.
Faites donc votre convenance.
Vous pouvez me prendre ou tuer,
Bien sais que n'en puis rien muer ;
Car en votre main est ma vie ;
Elle est toute entière asservie
A votre seule volonté.
J'attends de vous joie et santé
Et rien que de vous ne l'espère.
Si votre main, qui m'a naguère
Navré de si dure façon,
Ne me donne la guérison,
Si même encore elle préfère
De moi son prisonnier parfaire,
Ou ne le daigne, soyez sûr,
Je ne le trouverai trop dur
Et n'en témoignerai nulle ire.
Car tant j'ouïs de vous bien dire
Que je me livre à mon vainqueur,
Ame et corps votre serviteur.
Puis envers vous l'obéissance
Ne saurait croître ma souffrance,
Et peut-être, sous peu de temps,
Aurai-je merci que j'attends.
Je me rends sur cette promesse. »
Pour baiser son pied, je me baisse

2003. Dont tu as respondu ainsi.
Oncques tel response n'issi
D'omme vilain mal enseignié,
Et tu i as tant gaaignié,
Que je veil por ton avantaige
Qu'orendroit me faces hommaige :
Si me baiseras en la bouche,
A qui nus vilains homs n'atouche.
Je n'i lesse mie atouchier
Chascun vilain, chascun porchier ;
Ains doit estre cortois et frans
Cil de qui tel servise prens.
Sans faille il i a poine et fez
A moi servir, mès ge te fez
Honor moult grant, et si dois estre
Moult liés dont tu as si bon mestre
Et seignor de si grant renom,
Qu'Amors porte le gonfanon,
De Cortoisie et la baniere,
Et si est de tele maniere,
Si dous, si frans et si gentis,
Que quiconques est ententis
A li servir et honorer,
Dedans lui ne puet demorer
Vilonnie ne mesprison,
Ne nule mauvese aprison.

2003. A ces mots. Mais lui, me prenant
La main, me dit : Je suis content
De ce que ta bouche m'annonce,
Car oncques si belle réponse
Ne fit vilain mal enseigné,
Et tant y auras-tu gagné,
Que je veux pour ton avantage
Que tantôt me rendes hommage.
En la bouche me baiseras
Que vilain, ni porcher, ni gars
Ne sut toucher, faveur insigne
Dont franc et courtois est seul digne.
Sans mentir, est grand'peine et faix
A me servir ; mais je te fais
Honneur moult grand, et tu dois être
Moult fier d'avoir un si bon maître
Et seigneur de si grand renom.
Amour porte le gonfanon
De Courtoisie et la bannière,
Et se montre en toute manière
Si doux, si franc et si gentil,
Que celui qui a consenti
A l'aimer et prendre pour maître,
Dedans son cœur voit disparaître
Et basse et vile passion
Et tout instinct d'abjection.

XV

2029. Comment, après ce bel langage,
L'Amant humblement fist hommage,
Par Jeunesse qui le déçoit,
Au Dieu d'Amours qui le reçoit.

Atant devins ses homs mains jointes,
Et sachiés que moult me fis cointes
Dont sa bouche toucha la moie;
Ce fu ce dont j'oi greignor joie;
Il m'a lores requis ostages.

Amours parle.

Amis, dist-il, j'ai mains hommages
Et d'uns et d'autres recéus
Dont j'oi esté puis decéus.
Li felon plein de fauceté
M'ont par maintes fois bareté,
D'aus ai oïe mainte noise;
Mès il saront cum il m'en poise,
Se ge les puis à mon droit prendre,
Je lor vodré chierement vendre.
Mès or veil, por ce que ge t'ains,
Estre de toi si bien certains,
Et te veil si à moi lier,
Que tu ne me puisses nier
Ne promesse, ne covenant,
Ne fere nul desavenant.
Pechiés seroit, se tu trichoies,
Qu'il m'est avis que loial soies.

XV

2029. Comment après ce beau langage
L'Amant humblement fait hommage,
Par Jeunesse qui le deçoit,
Au Dieu d'Amours qui le reçoit.

Jointes mains d'être son esclave
J'acceptai. Sa bouche suave
Vint sur la mienne se poser;
Que de bonheur dans ce baiser!
Alors il me prit pour otage.

Amour parle.

Ami, dit-il, j'ai maint hommage
Des uns et des autres reçu
Dont je fus ensuite déçu.
Les félons pleins d'hypocrisie
Ont pu tromper ma courtoisie,
M'ont mainte noise fait souffrir;
Mon courroux ils sauront sentir
Et je leur veux chèrement vendre
Si jamais ils se laissent prendre.
Mais je veux, car je te chéris,
De toi m'assurer à tout prix
Et te tenir en ma puissance,
Si bien que jamais oubliance
Je ne craigne en nulle saison
Et prévienne ta trahison;
Car me tromper serait un crime
Et pour loyal ton cœur j'estime.

L'Amant respond.

2055. Sire, fis-je, or m'entendés :
Ne sai por quoi vous demandés
Pleiges de moi, ne séurtés :
Vous savés bien de vérités
Que mon cuer m'avés si toloit,
Et si soupris que s'il voloit,
Ne puet-il riens faire por moi,
Se ce n'estoit par vostre otroi.
Li cuers est vostres, non pas miens,
Car il convient, soit maus, soit biens,
Que il face vostre plaisir :
Nus ne vous en puet dessaisir.
Tel garnison i avés mise,
Qui moult le guerroie et justise,
Et sor tout ce, se riens doutés,
Faictes i clef, si l'emportés,
Et la clef soit en leu d'ostages.

Amours.

Par mon chief ! ce n'est mie outrages,
Respont Amors, ge m'i acors :
Il est assés sires du cors,
Qui a le cuer en sa commande ;
Outrageus est qui plus demande.

L'Amant répond.

2055. Sire, lui dis-je, or m'entendez,
Ne sais pourquoi me demandez
Et caution et assurance.
Vous savez par expérience
Que mon cœur est si maltraité
Qu'il n'a pouvoir ni volonté
De nulle chose pour moi faire,
Que ce qui peut sans plus vous plaire.
Ce cœur est vôtre et non pas mien;
Car il convient, soit mal, soit bien,
Qu'il fasse tout à votre guise.
Garnison telle y avez mise
Qui le gouverne à son plaisir,
Que nul ne vous le peut ravir.
Sur ce, si vous doutez encore,
Faites-le de serrure clore
Et gardez en gage la clé.

Amour.

Par mon chef, c'est très-bien parlé,
Dit Amour, j'accepte la clause;
Car bien assez du corps dispose
Qui le cœur tient en son pouvoir.
Que servirait de plus avoir?

XVI

2077. Comment Amours très-bien souef
Ferma d'une petite clef
Le cuer de l'Amant, par tel guise,
Qu'il n'entama point la chemise.

Lors a de s'aumoniere traite
Une petite clef bien faite,
Qui fu de fin or esmeré;
O ceste, dit-il, fermeré
Ton cuer, n'en quier autre apoiau,
Sous ceste clef sunt mi joiau.
Mendre est que li tiens doiz, par m'ame,
Mès ele est de mon ecrin dame,
Et si a moult grant poesté.

L'Amant parle.

Lors la me toucha au costé,
Et ferma mon cuer si soef,
Qu'à grant poine senti la clef.
Ainsinc fis sa volenté toute,
Et quant je l'oi mis hors de doute,
Sire, fis-je, grand talent é
De faire vostre volenté;
Mès mon service recevés
En gré, foi que vous me devés,
Nel' di pas por recréantise,
Car point ne dout vostre servise;
Mès serjant en vain se travaille
De faire servise qui vaille,
Quand li servises n'atalente
A celui cui l'en le présente.

XVI

2077. Comment Amour par telle guise
Qu'il n'entama point la chemise,
Ferma le cœur de notre Amant
D'une clef d'or tout doucement.

Lors tira de son aumônière
Amour une clef singulière
Toute de fin or épuré.
Avec elle je fermerai
Ton cœur, dit-il, et bien m'y fie,
Car mes joyaux je lui confie.
Moindre elle est que ton petit doigt,
Mais plus forte que l'on ne croit,
Car elle est de mon écrin dame.

L'Amant parle.

Lors mon flanc touche et point n'entame,
Et clot mon cœur si doucement
Que c'est à peine s'il le sent.
Ainsi fais sa volonté toute,
Et quand je l'ai mis hors de doute :
Sire, fais-je, grand désir ai
De faire votre volonté;
Mais agréez tôt mon hommage,
Votre promesse vous engage.
Je ne le dis par repentir,
Car je n'ai peur de vous servir;
Mais en vain serviteur travaille
Et ne sait rien faire qui vaille,
Lorsque le service déplaît
A celui qui en est l'objet.

Amours parle.

2105. Amours respont : Or ne t'esmaie
Puisque mis t'ies en ma menaie,
Ton servise prendré en gré,
Et te metrai en haut degré,
Se mavestié ne le te tost ;
Mès espoir ce n'iert mie tost [40],
Grans biens ne vient pas en poi d'ore [41].
Il i convient poine et demore.
Atten et sueffre la destrece
Qui orendroit te cuit et blece ;
Car ge sai bien par quel poison
Tu seras tret à garison :
Se tu te tiens en léauté,
Ge te donrai tel déauté
Qui tes plaies te garira ;
Mès par mon chief or i parra
Se tu de bon cuer serviras,
Et comment tu acompliras
Nuit et jour les commandemens
Que ge commande as fins amans.

L'Amant parle.

Sire, fis-ge, por Dieu merci,
Avant que vous movés de ci
Vos commandemens m'enchargiés,
Ge suis d'aus faire encoragiés.
Car espoir, se ge nes savoie,
Tost porroie issir de la voie,
Por ce sui engrant d'eus aprendre,
Que ge n'i veil de riens mesprendre.

Amour parle.

2105. Amour répond : Calme ta crainte.
Puisque tu t'es donné sans feinte,
Je prendrai ton service à gré
Et te veux mettre en haut degré
Si tes méfaits ne s'y opposent.
Mais de bien longs délais s'imposent [40];
La fortune est lente à venir [41],
Et fait moult peiner et languir.
Attends et souffre la détresse
Qui maintenant te cuit et blesse ;
Je sais par quelle potion
Tu recevras la guérison.
Si ta fidélité ne cède,
Je te donnerai tel remède
Que tes blessures guérirai.
Mais, par mon chef, bien je verrai
Si tu fais de bon cœur service,
Si nuit et jour sans artifice
Accomplis les commandements
Que je commande aux fins amants.

L'Amant parle.

Pour Dieu, merci, lui dis-je, sire,
Avant partir, veuillez me dire
Ici tous vos commandements,
Je veux m'y soumettre céans.
Aussi pour ne pas m'y méprendre,
J'ai grand souci de les apprendre,
Car, si je ne les connaissais,
Sans le vouloir tôt je pourrais
M'égarer de la droite voie.

Amours.

6261. Amors respont : Tu dis moult bien,
Or les enten et les retien :
Li maistres pert sa poine toute,
Quant li disciples qui escoute [42],
Ne met s'entente au retenir,
S'i qu'il l'en puisse sovenir.

L'Amant.

Li Diex d'Amors lors m'encharja,
Tout ainsinc cum vous orrés jà,
Mot à mot ses commandemens,
Bien les devise cis Romans :
Qui amer vuet or i entende
Que li Romans dès or amende.
Dès or le fait bon escouter,
S'il est qui le sache conter :
Car la fin du songe est moult bele,
Et la matire en est novele.
Qui du songe la fin orra,
Ge vous di bien qu'il y porra
Des jeus d'amors assés aprendre ;
Por quoi il voille tant atendre
Que g'espoigne et que g'enromance
Du songe la sénéfiance.
La vérité qui est coverte,
Vous sera lores toute aperte,
Quant espondre m'orrez le songe,
Où il n'a nul mot de mençonge.

Amour.

2134. Adonc Amour, tout plein de joie,
Me répond : Tu parles moult bien;
Or les entends et les retien :
Le maître perd sa peine toute
Quand le disciple qui l'écoute
Ne s'applique à tout retenir,
Pour en garder le souvenir.

L'Amant.

Lors Amour se mit à m'apprendre,
Ainsi que vous pourrez l'entendre,
Mot à mot ses commandements;
Bien les explique ce Romans.
Qui veut aimer, or les apprenne,
Et de ce livre aide lui vienne.
Dès lors il fait bon l'écouter
S'il est qui le sache conter :
Car la fin du conte est moult belle
Et la matière en est nouvelle.
Qui la fin du songe ouïra,
Je vous dis bien qu'il y pourra
Des jeux d'Amour assez apprendre.
Aussi, qu'il veuille bien attendre
Qu'en mes vers j'expose céans
De ce beau songe tout le sens.
La vérité qui est voilée
Alors vous sera dévoilée,
Quand ce songe en entier suivrez
Où nul mensonge n'ouïrez.

XVII

2159. Comment le Dieu d'Amours enseigne
L'Amant, et dit qu'il face et tiengne
Les reigles qu'il baille à l'Amant,
Escriptes en ce bel Rommant.

Vilonnie premierement,
Ce dist Amors, veil et commant
Que tu guerpisses sans reprendre,
Se tu ne veulz vers moi mesprendre;
Si maudi et escommenie
Tous ceus qui aiment Vilonnie.
Vilonnie fait li vilains,
Por ce n'est pas drois que ge l'ains;
Vilains est fel et sans pitié,
Sans servise et sans amitié.
Après, te garde de retraire [43]
Chose des gens qui face à taire :
N'est pas proesce de mesdire.
En Keux le seneschal te mire [44],
Qui jadis par son mokéis
Fu mal renomés et haïs.
Tant cum Gauvains li bien apris [45]
Par sa cortoisie ot le pris,
Autretant ot de blasme Keus,
Por ce qu'il fu fel et crueus,
Ramponieres et mal-parliers
Desus tous autres chevaliers.
Sages soies et acointables,
De paroles dous et resnables
Et as grans gens, et as menues,
Et quant tu iras par les rues,

XVII

2161. Comment le Dieu d'Amours enseigne
L'Amant, et lui dit qu'il n'enfreigne
Les règles qu'il baille à l'Amant
Écrites en ce beau Roman.

D'abord, dit Amour, Vilenie
Qu'à tout jamais ton cœur renie !
Je le commande et je le veux
Sous peine de trahir tes vœux ;
Car je maudis, j'excommunie
Tous ceux qui aiment Vilenie.
C'est elle qui fait les vilains;
Aussi, je la hais et la plains :
Vilain est traître, impitoyable,
D'amour, de service incapable.
Puis garde-toi de publier [43]
Ce qu'il faut taire et oublier;
C'est lâcheté que de médire.
Que toujours ton âme s'inspire
Du sénéchal Keux, dont le fiel [44]
Fit un sot méchant et cruel.
Vois Gauvain, son âme loyale [45]
Et courtoise était sans rivale,
Tandis qu'était honni ce Keux,
Parmi tous ces chevaliers preux,
Pour sa langue vile et méchante
Et querelleuse, et médisante.
Surtout sois raisonnable et doux,
Sage et gracieux envers tous,
Grands et petits; et par la rue,
Pour souhaiter la bienvenue,

2189. Gar que tu soies costumiers
De saluer les gens premiers ;
Et s'aucuns avant te salue,
Si n'aies pas la langue mue,
Ains te garni du salu rendre
Sans demorer et sans atendre.
Après, garde que tu ne dies
Ces ors moz, ne ces ribaudies;
Jà por nomer vilaine chose
Ne doit ta bouche estre desclose :
Je ne tiens pas à cortois homme,
Qui orde chose et lede nomme.
Toutes fames sers et honore,
D'eles servir poine et labore ;
Et se tu os nul mesdisant
Qui aille fames desprisant [46],
Blasme-le, et dis qu'il se taise.
Fai, se tu pués, chose qui plaise
As dames et as damoiseles,
Si qu'els oient bonnes noveles
Dire de toi et raconter ;
Par ce porras en pris monter.
Après tout ce, d'orgoil te garde,
Car qui, bien entent et esgarde,
Orguex est folie et pechiés;
Et qui d'orgoil est entechiés,
Il ne puet son cuer aploier
A servir ne à souploier.
Orguilleux fait tout le contraire
De ce que fins amans doit faire.
Mais qui d'amer se vuelt pener,
Il se doit cointement mener ;
Hons qui porchace druerie,
Ne vaut noient sans cointerie.

2191. Garde-toi d'être le dernier;
Et si quelqu'un tout le premier
A ta rencontre te salue,
Jamais ta langue irrésolue
Ne doit un seul instant rester
Sans salut rendre et s'acquitter.
  Puis veille à ne dire paroles
Sales, libertines et folles;
Jamais pour vilains mots choisir
Ta bouche ne se doit ouvrir,
Car je ne tiens pour courtois homme
Qui chose sale ou laide nomme.
Puis toute femme honore et sers,
A les servir ta peine perds;
Si tu entends langues infâmes
Mépriser, rabaisser les femmes [46],
Blâme et fais taire ces hargneux.
Cherche à plaire autant que tu peux
Aux dames et aux damoiselles,
Pour que de toi bonnes nouvelles
Elles entendent raconter,
Tu n'y pourras qu'en prix monter.
  Après tout ce, d'orgueil te garde;
Pour qui bien entend et regarde,
Orgueil est folie et péché,
Et qui d'orgueil est entaché
Se plaît à faire le contraire
De ce que fin amant doit faire;
Il ne saurait son cœur plier
A servir ni à supplier;
Mais l'amant fin et véritable
Se doit montrer facile, aimable,
Car pour réussir en amours
Il faut être affable toujours.

2223. Cointerie n'est mie orguiez,
Qui cointes est, il en vaut miez :
Por quoi il soit d'orgoil vuidiés,
Qu'il ne soit fox n'outrecuidiés.
Mene-toi bel selonc ta rente,
De robes et de chaucemente ;
Bele robe et biau garnement
Amendent les gens durement :
Et si dois ta robe baillier
A tel qui sache bien taillier,
Et face bien séans les pointes,
Et les manches joignans et cointes.
Solers à las, ou estiviaus
Aies souvent frès et noviaus,
Et gar qu'il soient si chauçant,
Que cil vilain aillent tençant
En quel guise tu i entras,
Et de quel part tu en istras.
De gans, d'aumosniere de soie,
Et de çainture te cointoie :
Et se tu n'as si grant richece
Qu'avoir les puisses, si t'estrece ;
Mès au plus bel te dois deduire
Que tu porras sans toi destruire.
Chapel de flors qui petit couste,
Ou de roses à Penthecouste,
Ice puet bien chascun avoir,
Qu'il n'i convient pas grant avoir.
Ne sueffre sor toi nul ordure,
Lave tes mains, et tes dens cure [47] :
S'en tes ongles a point de noir,
Ne l'i lesse pas remanoir.
Cous tes manches, tes cheveus pigne,
Mais ne te farde ne ne guigne :

2225. L'homme affable l'orgueil méprise,
Et tout le monde mieux l'en prise;
Seuls les sots et les vaniteux
Sont vers les autres orgueilleux.
Selon ta rente choisis belles
Jambières et robes nouvelles,
Car belles robes, beaux atours
Moult favorisent les amours.
Rappelle-toi qu'il est utile
De rechercher tailleur habile,
Qui coupe pointes gentiment
Et manches fasse tout joignant.
Souliers lacés, fine chaussure
Porte frais, de bonne mesure,
Et garde qu'ils te serrent tant
Que les vilains aillent glosant,
Comment pour entrer tu pus faire
Et pour en sortir la manière.
Prends l'aumônière de satin
Et coquette ceinture enfin;
Et si tu n'es, pour telle mise,
Pas assez riche, économise;
Mais fais ton corps le plus priser
Que tu pourras, sans t'épuiser.
Chapel de fleurs des champs, sans faute,
Ou roses à la Pentecôte
Chacun peut certes bien avoir,
Il n'est besoin d'un grand avoir;
Ne souffre sur toi nulle ordure,
Lave tes mains et tes dents cure [47],
Et si tes ongles ont du noir,
Ote-le vite et sans surseoir.
Couds tes manches, tes cheveux peigne,
Mais le clin d'yeux, le fard dédaigne:

2257. Ce n'apartient s'as dames non,
Ou à ceus de mavès renon,
Qui amors par mal aventure
Ont trouvée contre nature.
Après ce te doit sovenir
D'envoiséure maintenir ;
A joie et à déduit t'atorne,
Amors n'a cure d'omme morne ;
C'est maladie moult cortoise,
L'en en rit, et geue et envoise.
Il est ensi que li amant
Ont par ores joie et torment ;
Amans sentent les maulx d'amer
Une hore dous, autre hore amer.
Mal d'amer est moult outrageus,
Or est li amans en ses geus,
Or est destrois, or se demente,
Une hore plore, et autre chante.
Se tu sés nul bel déduit faire,
Par quoi tu puisses as gens plaire,
Je te comant que tu le faces :
Chascun doit faire en toutes places
Ce qu'il set qui miex li avient,
Car los et pris et grace en vient.
Se tu te sens viste et legier,
Ne fai pas de saillir dangier ;
Et se tu siez bien à cheval,
Tu dois poindre amont et aval ;
Et se tu sés lances brisier,
Tu t'en pués moult faire prisier.
Se as armes es acesmés,
Par ce seras dis tans amés ;
Se tu as la voiz clere et saine [48],
Tu ne dois mie querre essoine

2259. Ceci pour les dames est bon,
Ou pour ceux de mauvais renom
Qui cherchent par male aventure
Honteux amour contre nature.
Ensuite il te doit souvenir
Que seuls inspirent le plaisir
Gais atours, riante figure,
Des fronts ridés amour n'a cure;
C'est un mal avant tout courtois,
Enjoué, badin et grivois.
Mais sache aussi qu'il nous octroie
Heure de peine, heure de joie,
Ses maux les amants sentent tous.
Une heure amer, une heure doux,
L'amour est en tous points extrême;
Tantôt l'amant bienheureux aime,
Tantôt s'afflige et dépérit,
Une heure pleure, une autre rit.
Si tu sais quelque beau jeu faire
Par quoi tu puisses aux gens plaire,
Fais-le, tu t'en trouveras bien,
Car los et prix et grâce en vient.
Chacun doit faire en toute place
Ce qui fait mieux valoir sa grâce.
Si tu te sens preste et léger,
Saute donc sans te ménager.
Rien auprès des belles n'avance
Comme savoir rompre une lance,
Et si tu sieds bien à cheval,
Tu dois courir amont, aval;
Bonne prestance sous les armes
Enfin décupleront tes charmes.
Si tu as claire et saine voix [48],
Ne t'excuse pas quelquefois

2291. De chanter, se l'en t'en semont,
Car bel chanter abelist mont ;
Si avient bien à bacheler
Que il sache de viéler,
De fléuter et de dancier ;
Par ce se puet moult avancier.
Ne te fai tenir por aver,
Car ce te porroit moult grever ;
Il est raison que li Amant
Doignent du lor plus largement
Que cil vilains entule et sot ;
Onques hons riens d'Amors ne sot,
Cui il n'abelist à donner :
Se nus se viaut d'amors pener,
D'avarice trop bien se gart.
Car cis qui a por ung regart,
Ou por ung ris dous et serin
Donné son cuer tout enterin,
Doit bien, après si riche don,
Donner l'avoir tout à bandon.
Or te vueil briément recorder
Ce que t'ai dit por remembrer :
Car la parole mains est griéve
A retenir quand ele est briéve.
Qui d'Amors vuet faire son mestre,
Cortois et sans orguel doit estre,
Cointes se tiengne et envoisiés
Et de largece soit proisiés.
Après te doins en pénitence,
Que nuit et jor sans repentence
En bien amer soit ton penser,
Adès i pense sans cesser,
Et te membre de la douce hore
Dont la joie tant te demore ;

2293. Si de chanter dame te prie,
Car bien chanter ne déplaît mie;
Et si jeune tu danses bien,
Si tu es bon musicien,
De ces talents fais bon usage,
On en tire grand avantage.
Ne te fais pour chiche tenir;
Ce te pourrait moult desservir.
Car il faut, et plus que personne,
Qu'amant son bien largement donne,
Plus que vilain avare et sot.
D'Amour ne sait le premier mot
Celui qui sa bourse ménage.
Que d'avarice avec courage
Trop bien se garde l'amoureux;
Car celui qui, pour les beaux yeux,
Pour un doux souris de sa mie [49],
Lui donne et son cœur et sa vie,
Doit bien, après si riche don,
De son or faire l'abandon.
Lors donc, je te vais tout mon dire,
En deux mots brèvement réduire.
Mieux s'apprend un commandement,
S'il est résumé sobrement :
Qui d'Amour veut faire son maître,
Courtois et sans orgueil doit être,
Elégant, affable, enjoué,
Enfin de largesse doué.
Puis je te donne en pénitence,
Que nuit et jour sans repentance
A bien aimer soit ton penser;
Penses-y toujours sans cesser,
Et souviens-toi de la douce heure
Dont le plaisir tant te demeure,

2325. Et por ce que fins Amans soies,
Voil-je et commans que tu aies
En ung seul leu tout ton cuer mis,
Si qu'il n'i soit mie demis,
Mès tous entiers sans tricherie,
Car ge n'ains pas moitoierie.
Qui en mains leus son cuer départ,
Par tout en a petite part [50];
Mès de celi point ne me dout,
Qui en un leu met son cuer tout :
Por ce vueil qu'en ung leu le metes,
Mès gardes bien que tu nel' prestes;
Car se tu l'avoies presté,
Gel' tenroie à chetiveté.
Ainçois le donne en don tout quite
Si en auras greignor mérite ;
Car bontés de chose prestée
Est tost rendue et aquitée;
Mès de chose donnée en dons
Doit estre grans li guerredons.
Donne-le dont tout quitement,
Et le fai débonnairement :
Car l'en a la chose moult chiere
Qui est donnée à bele chiere ;
Mès ge ne pris le don ung pois
Que l'en donne desus son pois.

Quant tu auras ton cuer donné,
Si cum ge t'ai ci sermonné,
Lors t'avendront les aventures
Qui as Amans sunt griés et dures.
Souvent, quand il te souvendra
De tes amors, te convendra
Partir des gens par estovoir,

2327. Et pour que tu sois fin amant,
Je veux, j'ordonne absolument
Qu'en un seul lieu tout ton cœur mettes,
A demi non, mais le promettes
Tout entier sans jamais tricher,
Car je n'aime pas partager.
Qui son cœur en maints lieux adresse,
Partout petite part en laisse [50];
Celui-là seul a mon aveu
Qui met son cœur en un seul lieu.
Aussi je veux que ton cœur mettes
En un lieu seul et ne le prêtes;
Car si jamais l'avais prêté
Je le tiendrais à vileté.
Plutôt le donne en don tout quitte,
Et plus grand sera ton mérite;
Car de chose donnée en don
Moult grand doit être le guerdon [51],
Mais grâce de chose prêtée
Est tôt rendue et acquittée.
Donne-le donc tout quittement,
Et fais-le débonnairement,
Car présent oncques ne s'efface
S'il est offert de bonne grâce;
Mais je ne prise même un pois
Le don qui pèserait grand poids
Au cœur de celui qui le donne.
Fais donc comme je te l'ordonne,
Et quand ton cœur auras donné,
Comme ici je t'ai sermonné,
Lors t'adviendront les aventures
Qui sont aux vrais amants si dures.
Souvent quand il te souviendra
De tes amours, il te faudra

2358. Qu'il ne puissent aparcevoir
Les maus dont tu es angoisseus.
A une part iras tous seus,
Lors te vendront soupirs et plaintes,
Friçons et autres dolors maintes,
En plusors sens seras destrois,
Une hore chaus, et autre frois,
Vermaus une hore, une autre pales,
Onques fievres n'éus si males,
Ne cotidianes, ne quartes.
Bien auras, ains que tu t'en partes,
Les dolors d'amors essaiées;
Si t'avendra maintes foiées
Qu'en pensant t'entroblieras,
Et une grant piece seras
Ainsinc cum une ymage muë,
Qui ne se crole, ne remuë,
Sans piés, sans mains, sans dois croler,
Sans yex movoir, et sans parler.
A chief de piéce revendras
En ta memoire et tressaudras
Au revenir en effraor,
Ausinc cum hons qui a paor,
Et soupirras de cuer parfont;
Et saiches bien qu'ainsinc le font
Cil qui ont les maus essaiés
Dont tu ies ores esmaiés.

Après est drois qu'il te soviegne
Que t'amie t'est trop lointiegne;
Lors diras : Diex, cum suis mavès
Quant là où mes cuers est, ne vès!
Mon cuer seul por quoi i envoi?
Adès i pens, et riens n'en voi.

2361. Partir des gens par convenance,
Pour que tes maux et ta souffrance
Ils ne puissent apercevoir;
Tout seul tu t'en iras douloir [52].
Lors te viendront soupirs et plaintes,
Frissons et autres douleurs maintes;
De cent façons tu souffriras,
Une heure chaud, puis froid seras,
Une heure rouge, une heure blême,
Et d'amour essaieras quand même
Tous les tourments avant partir;
Jamais tant ne t'ont fait pâtir
Fièvres quartes, quotidiennes.
Maintes fois à toutes tes peines
En pensant tu t'entroublieras,
Et moult longtemps demeureras
Tout droit comme une image mue [53]
Qui ne branle ni ne remue,
Sans pied, sans main, sans doigt branler,
Sans yeux mouvoir et sans parler.
En la fin, après longue attente,
Comme un homme qui s'épouvante,
En ta mémoire reviendras,
Au revenir tressauteras
En soupirant à longue haleine.
C'est ainsi que sont à la gêne
Ceux qui les maux ont essayé
Dont tu seras lors guerroyé.
Après, droit est qu'il te souvienne
Que ta mie est moult trop lointaine.
Lors diras : « Dieu, que suis mauvais
Quand là, où mon cœur est, ne vais!
Mon cœur seul pourquoi j'y envoie?
Faut-il qu'y pensant rien n'en voie?

2391. Quant g'i puis mes piés envoier
Après, por mon cuer convoier,
Se mi oil mon cuer ne convoient,
Ge ne pris riens quanque il voient.
Se doivent-il ci arrester?
Nennil, mès voisent viseter
Le saintuaire précieus
Dont mon cuer est si envieus;
Quant mon cuer en a tel talent,
Ge me puis bien tenir à lent,
Se de mon cuer suis si lointiens,
Si m'aïst Diex, por fol m'en tiens.
Or irai, plus nel' laisserai,
Jamès aése ne serai
Devant qu'aucune enseigne en voie :
Lores te metras à la voie,
Et si iras par tel convent,
Qu'à ton esme faudras souvent,
Et gasteras en vain tes pas,
Ce que tu quiers ne verras pas,
Si convendra que tu retornes,
Sans plus faire, pensis et mornes.
Lors reseras à grant meschief,
Et te vendront tout derechief
Soupirs, espointes et friçons,
Qui poignent plus que heriçons.
Qui ne le set, si le demant
A ceus qui sunt loial Amant.
Ton cuer ne porras apaier,
Ainsi iras encor essaier
Se tu verras par aventure
Ce dont tu ies en si grant cure;;
Et se tu te pués tant pener
Qu'au véoir puisses assener,

2395. Quand j'y veux après envoyer
Mes pieds, pour mon cœur convoyer,
Si mes yeux mon cœur ne convoient
Rien je ne prise ce qu'ils voient.
Ici doivent-ils s'arrêter?
Nenni, mais veulent visiter
Le moult précieux sanctuaire
Qu'à si grand deuil mon cœur espère.
Quand si vite court mon désir,
Je me puis bien pour lent tenir;
Quand mon cœur est de ma pensée
Si loin, je la tiens insensée.
Or j'irai; mon cœur je suivrai
Et jamais aise ne serai
Devant qu'aucune chose en voie! »
Lors tu te mettras en la voie;
Mais tu marcheras de tel train
Qu'échouera souvent ton dessein,
Et tu reviendras en arrière
Pensif et morne sans plus faire,
Et seront perdus tous tes pas,
Ce que tu cherches ne verras.
Lors reseras en grand' misère
Et derechef de te méfaire
Soupirs, élancements, frissons
Qui piquent plus que hérissons.
Qui ne le sait, qu'il en réfère
A l'amant loyal et sincère.
Ton cœur ne pourras contenter,
Mais tu voudras encor tenter
Si tu verrais par aventure
Ce dont seras en si grand cure;
Et si tu fais tant que la voir
Puisses un jour à ton vouloir,

2425. Tu vodras moult ententis estre
A tes yex saouler et pestre :
Grant joie en ton cuer demenras
De la biauté que tu verras ;
Et saches que du regarder
Feras ton cuer frire et larder,
Et tout adès en regardant
Aviveras le feu ardant.
Qui ce qu'il aime plus regarde,
Plus alume son cuer et l'arde ;
Cil art, alume et fait flamer
Le feu qui les gens fait amer.
Chascuns Amans suit par coustume
Le feu qui l'art et qui l'alume.
Quant il le feu de plus près sent,
Et il s'en va plus apressant.
Le feu si est ce qui remire
S'amie qui tout le fet frire ;
Quant il de li se tient plus près
Et il plus est d'amer engrès :
Ce sevent bien sage et musart,
Qui plus est près du feu, plus art.

Tant cum t'amie ainsinc verras,
Jamès movoir ne t'en querras ;
Et quant partir t'en convendra,
Tout le jor puis t'en sovendra
De ce que tu auras véu ;
Si te tendras à decéu
D'une chose trop lédement,
Que onques cuer ne hardement
N'éus de li araisonner,
Ains as esté sans mot sonner

2429. Moult attentif tu voudras être
A tes yeux en saoûler et paître.
Grand' joie en ton cœur sentiras
De la beauté que tu verras;
Mais rien qu'à regarder sa dame
Le cœur et pétille et s'enflamme,
Et là, toujours la regardant,
Aviveras le feu ardent.
Qui plus l'objet aimé regarde,
Plus allume son cœur et l'arde [54],
Car c'est lui qui fait enflammer
Le feu qui les gens fait aimer.
Chacun amant suit par coutume
Le feu qui l'art et le consume;
Quand le feu de plus près il sent,
Plus il va de lui s'approchant.
Or le feu, c'est sa douce amie
Qu'il admire en si grande envie
Et qui le fait ainsi rôtir;
Car plus près il se veut tenir
Près de la belle qu'il adore,
Et plus il veut aimer encore.
Or sages et fous, chacun dit:
Plus près le feu, plus il nous cuit.
Ainsi, plus tu verras ta mie,
Moins de partir n'auras l'envie,
Et quand partir il te faudra,
Tout le jour il te souviendra
De celle que tu auras vue,
Et ton âme sera déçue
Encore plus cruellement
De n'avoir eu tant seulement
De lui dire un seul mot l'audace,
Toujours là planté dans la place

2457. Lez li, cum fox et entrepris.
Bien cuideras avoir mespris,
Quant tu n'as la bele emparlée
Ainçois qu'ele s'en fust alée.
Tourner te doit à grant contraire,
Car se tu n'en péusses traire
Fors seulement ung biau salu,
Si t'éust-il cent mars valu.
Lors te prendras à devaler,
Et querras achoison d'aler
Derechief encore en la rue
Où tu auras cele véue,
Que tu n'osas metre à raison;
Moult iroies en sa maison
Volentiers, s'achoison avoies.
Il est drois que toutes tes voies,
Et tes alées et ti tour
Soient tuit adès là entour;
Mès vers la gent très-bien te cele,
Et qüiers autre achoison que cele
Qui cele part te face aler;
Car c'est grant sens de soi celer.
S'il avient que tu aparçoives
T'amie en leu que tu la doives
Araisonner ne saluer,
Lors t'estovra color muer;
Si te fremira tous li sans,
Parole te faudra et sens,
Quant tu cuideras commencier;
Et se tant te pués avancier
Que ta raison commencier oses,
Quant tu devras dire trois choses,
Tu n'en diras mie les deus,
Tant seras vers li vergondeus.

2463. Auprès d'elle comme un niais.
Son dédain craindras désormais,
Pour ne l'avoir interpelée
Devant qu'elle s'en fût allée;
Et grand' peine devras souffrir,
De n'avoir pu même obtenir
Seulement une révérence,
T'en coûtât-il cent marcs de France.
Lors te prendras à dévaler,
Cherchant occasion d'aller
Déréchef encore en la rue
Où naguère tu l'auras vue
Sans oser la mettre à raison.
Moult irais-tu dans sa maison,
Si tu pouvais, jusque chez elle.
Alors tout autour de ta belle,
Par tous chemins tu t'en iras
De ci de là portant tes pas;
Mais les valets surtout évite,
Et toute autre raison médite
Que celle qui t'y fait aller,
Car c'est grand sens de soi celer.
S'il advient que tu aperçoives
Ta mie en tel lieu que tu doives
La saluer, l'entretenir,
Lors sentiras ton sang frémir,
La pâleur blêmir ton visage,
Ta voix se perdre et ton courage.
Et quand tu voudras commencer,
Si tu te peux tant avancer
Que ton discours commencer oses,
Quand tu devras dire trois choses,
Tu n'en diras pas même deux,
Tant seras près d'elle honteux.

2491. Il n'iert jà nus si apensés
Qui en ce point n'oblit assés,
S'il n'est tiex que de guile serve;
Mès faus Amans content lor verve
Si cum il veulent, sans paor,
Qu'il sunt trop fort losengéor :
Il dient ung, et pensent el [55],
Li traïtor felon mortel.
Quant ta raison auras fenie,
Sans dire mot de vilenie,
Moult te tenras à conchié,
Quant tu auras riens oblié
Qui te fust avenant à dire :
Lors reseras en grant martire :
C'est la bataille, c'est l'ardure,
C'est li contens qui tous jors dure.
Amans n'aura jà ce qu'il quiert,
Tous jors li faut, jà en pez n'iert;
Jà fin ne prendra ceste guerre
Tant cum l'en veille la pez querre.
Quant ce vendra qu'il sera nuis,
Lors auras plus de mil anuis :
Tu te coucheras en ton lit
Où tu auras poi de délit;
Car quant tu cuideras dormir,
Tu commenceras à fremir,
A tresaillir, à demener,
Sor costé t'estovra torner,
Une heure envers, autre eure adens,
Cum fait hons qui a mal as dens.
Lors te vendra en remembrance
Et la façon et la semblance
A cui nule ne s'apareille.
Si te dirai fiere merveille :

2497. Il n'est homme, tant soit-il sage,
Qui lors ne perde son bagage,
A moins qu'il ne soit faux amant.
Ceux-là vont leur verve exprimant
Avec une parfaite aisance;
Trop forte est leur outrecuidance;
Ils disent un et pensent deux [55],
Traîtres, félons et venimeux.
Quand auras ta raison finie
Sans dire mot de vilenie,
Lors tu te croiras méprisé,
Et quand tu auras épuisé
Tout ce qu'avais d'aimable à dire,
Lors reseras en grand martyre.
C'est la bataille, le tourment,
Qui toujours dure au bon amant,
Jamais ne finira la guerre;
Vainement la paix il espère,
Ce qu'il cherche il n'aura jamais
Et toujours souffre et n'aura paix.
Et puis quand il sera nuit close,
Lors ce sera bien autre chose.
En vain chercheras sur ton lit
Un peu de calme et de répit;
A t'endormir comme tu penses,
Vite à frémir tu recommences,
A tressaillir, te démener,
Sur un côté te retourner,
Une heure pile, une autre face,
Comme un homme que dent tracasse.
Alors viendra devant tes yeux
La belle au maintien gracieux
Qui n'a jamais eu sa pareille,
Et ce sera fière merveille.

2525. Tex fois sera qu'il t'iert avis
Que tu tendras cele au cler vis
Entre tes bras tretoute nue,
Ausinc cum s'el ert devenue
Du tout t'amie et ta compaigne;
Lors feras chatiaus en Espaigne [56],
Et auras joie de noient,
Tant cum tu iras foloiant
En la pensée delitable
Où il n'a fors mençonges et fable;
Mès poi i porras demorer.
Lors commenceras à plorer,
Et diras: Diex! ai-ge songié?
Qu'est-ice, où estoie-gié?
Ceste pensée, dont me vint?
Certes dis fois le jor, ou vint
Vodroie qu'ele revenist:
Ele me pest et replenist
De joie et de bonne aventure;
Mès ce m'amort que poi me dure [57].
Diex! verrai-ge jà que ge soie
En itel point cum ge pensoie?
Gel' vodroie par convenant
Que ge morusse maintenant;
La mort ne me greveroit mie,
Se ge moroie ès bras m'amie.
Moult me griéve Amors et tormente,
Sovent me plains et me demente;
Mais se tant fait Amors que j'aie
De m'amie enterine joie,
Bien seront mi mal racheté.
Las! ge demant trop chier cheté;
Ge ne me tiens mie por sage,
Quant ge demant itel outrage:

2531. Tantôt tu croiras embrasser
Ta belle amante, doux penser,
Entre tes bras tretoute nue,
Pensant qu'elle soit devenue
Ta mie et compagne à jamais.
Lors en Espagne des palais,
Sans fond bâtiras sur les sables,
Bercé de mensonges et fables
Heureux d'un rien, te complaisant
Dans ce songe doux et plaisant.
Mais tôt s'évanouit ce leurre,
Il te faut recommencer, pleure :
« Dieu puissant, ai-je bien songé ?
Où étais-je ? Qu'est-ce que j'ai ?
D'où donc me vint cette pensée ?
Je voudrais l'âme avoir bercée
Dix fois le jour par elle ou vingt,
Elle m'a tout rempli soudain
De joie et de bonne aventure,
Mais trop me mord que si peu dure.
Dieu ! pourrai-je voir que je sois
En tel point comme je pensois ?
La mort ne me grèverait mie
Mourant dans les bras de ma mie ;
Aussi de rien ne me plaindrais
Si dès maintenant je mourais.
Moult me grève Amour et tourmente,
Souvent me plains et me lamente ;
Mais si pouvait me faire Amour
Avoir ma mie entière un jour,
J'aurais bien payé ma souffrance.
Mais, hélas ! c'est trop d'exigence,
Et je suis fol, j'en ai bien peur,
De demander telle faveur ;

2559. Car qui demande musardie,
Il est bien drois qu'en l'escondie.
Ne sai comment dire ge l'ose,
Car maint plus preus et plus alose
De moi auroient grant honor
En ung loier assez menor;
Mès se sans plus d'ung seul baisier
Me daignoit la bele aésier,
Moult auroie riche desserte
De la poine que j'ai sofferte;
Mès fort chose est à avenir,
Ge me puis bien por fol tenir,
Quant j'ai mon cuer mis en tel leu
Dont ge n'aten avoir nul preu.
Si dis-ge que fox et que gars,
Car miex vaut de li uns regars,
Que d'autre li deduis entiers.
Moult la véisse volentiers
Orendroites, se Diex m'aïst;
Garis fust qui or la véist.
Diex! quant sera-il ajorné?
Trop ai en ce lit séjorné:
Ge ne pris gaires tel gésir,
Quant je n'ai ce que je desir.
Gesir est ennuieuse chose,
Quant l'en ne dort ne ne repose:
Moult m'ennuie certes et griéve
Que orendroit l'aube ne criéve,
Et que la nuit tost ne trespasse;
Car, s'il fust jor, ge me levasse.
Ha solaus! por Diex car te heste,
Ne sejorne, ne ne t'areste:
Fai départir la nuit obscure,
Et son anui qui trop me dure.

2565. Car qui demande une sottise
Mérite bien qu'on l'éconduise.
Comment l'ai-je osé dire ? Eh quoi !
Maint plus preux, plus digne que moi
Aurait grand honneur, sans doutance,
De bien plus mince récompense.
Mais si, sans plus, d'un seul baiser
Me daignait la belle apaiser,
Je serais trop cher payé, certe,
De la peine que j'ai soufferte.
Mais sombre est pour moi l'avenir
Et me puis bien pour fol tenir
Quand mon cœur mis en telle place
Dont je n'attends la moindre grâce.
Mais que dis-je ? J'en suis honteux !
Car un seul regard de ses yeux
Vaut mieux qu'une autre toute entière !
Exauce, mon Dieu, ma prière,
Laisse-moi cet être chéri
Revoir, et je serai guéri !
Quand donc verrai-je la lumière ?
Sur ce lit maudit je n'ai guère
Trouvé le repos de longtemps,
Et mon désir en vain j'attends.
Un lit est ennuyeuse chose
Quand on ne dort ni ne repose.
Je souffre, et grand est mon ennui,
De ne voir trépasser la nuit
Et l'aube à mon chevet reluire ;
Au jour pour me lever j'aspire.
Ha ! pour Dieu, soleil, hâte-toi,
Point ne séjourne, éclaire-moi,
Fais départir la nuit obscure
Et son ennui qui trop me dure ! »

2593. La nuit ainsinc te contendras,
Et de repos petit prendras,
Se j'onques mal d'amors connui [58] ;
Et quant tu ne porras l'ennui
Soffrir en ton lit de veillier,
Lors t'estovra apareillier,
Chaucier, vestir et atorner,
Ains que tu voies ajorner.
Lors t'en iras en recelée,
Soit par pluie, soit par gelée,
Tout droit vers la maison t'amie,
Qui sera espoir endormie,
Et à toi ne pensera guieres.
Une hore iras à l'uis derrieres
Savoir s'il est remés deffers,
Et jucheras iluec defors
Tout seus à la pluie et au vent :
Après iras à l'uis devant,
Et se tu treuves fendéure,
Ne fenestre, ne serréure,
Oreille et escoute parmi
S'il se sunt léens endormi ;
Et se la bele sans plus veille,
Ge te loe bien et conseille
Qu'el t'oie plaindre et doloser
Si qu'el sache que reposer
Ne pués en lit por s'amitié.
Bien doit fame aucune pitié
Avoir de celi qui endure
Tel mal por li, se moult n'est dure.
Si te dirai que tu dois faire
Por l'amor de la débonnaire
De qui tu ne pués avoir aise ;
Au départir la porte baise,

2599. La nuit ainsi te conduiras
Et de repos petit prendras,
Si de l'amour j'ai connaissance.
Enfin, rongé d'impatience
Et las en ton lit de veiller,
Tu te mettras à t'habiller,
Chausser et ta toilette faire
Sans attendre que l'aube éclaire.
Lors t'en iras en grand secret,
Par la pluie et le froid seulet,
Droit à la maison de ta mie
Qui sera sans doute endormie,
Ne songeant guère à son amant.
Par derrière, une heure durant,
Iras voir si l'huis, d'aventure,
N'est pas ouvert. Là, sur la dure,
T'assiéras à la pluie, au vent,
Puis à la porte de devant
Iras chercher une ouverture,
Une fenêtre, une serrure,
Pour écouter silencieux
Si tout repose dans ces lieux.
Et si la belle encore veille,
Heureux amant, je te conseille
Qu'elle entende plaindre et gémir
Tant qu'elle sache que dormir
Ne peux au lit pour l'amour d'elle.
Comment encor rester cruelle
Pour un amant qui souffre tant,
A moins d'avoir cœur trop méchant !
Écoute ce que tu dois faire
Pour l'amour de la débonnaire
Dont tu ne peux aise obtenir :
La porte baise au départir,

2627. Et por ce que l'en ne te voie
Devant la maison, n'en la voie,
Gar que tu soies repairiés
Anciez que jors soit esclairiés.
Icis venirs, icis alers,
Icis veilliers, icis parlers,
Font as amans sous lor drapiaus
Durement ameigrir lor piaus :
Bien le sauras par toi-méismes,
Il convient que tu t'essaïmes.
Car bien saches qu'Amors ne lesse
Sor fins amans color ne gresse :
A ce sunt cil bien cognoissant
Qui vont les dames traïssant,
Qui dient por eus losengier
Qu'il ont perdu boivre et mengier ;
Et ge les voi, les jengléors,
Plus cras qu'abbés ne que priors.
Encor te commant et encharge
Que tenir te faces por large
A la pucele de l'ostel :
Ung garnement li donne tel,
Qu'el die que tu es vaillans.
T'amie et tous ses bien-veillans
Dois honorer et chiers tenir,
Grans biens te puet par eus venir :
Car cil qui sunt d'ele privé,
Li conteront qu'il t'ont trové
Preu, cortois et bien affaitié :
Miex t'en prisera la moitié.
Du païs gaires ne t'esloigne,
Et se tu as si grant besoigne
Que esloigner il te conviengne,
Garde bien que tes cuers remaigne,

2633. Et prends garde qu'on ne te voie
Devant le seuil ou sur la voie
Avant que le jour n'ait paru,
Car tu peux être reconnu.
Tous ces allers et ces venues,
Ces promenades par les rues
La nuit, font les amants maigrir
Durement et leur peau blémir;
Et toi-même en verras la preuve,
Car il te faut subir l'épreuve.
Sache qu'Amour ne laisse point
Aux amants fleur ni embonpoint;
A ce sont bien reconnaissables
Les amants trompeurs, méprisables,
Qui disent pour se louanger
Qu'ils ont perdu boire et manger,
Et que je vois plus gras que moines,
Abbés, et prieurs, et chanoines.
De plus, je te commande et veux
Que tu passes pour généreux
Du logis envers la servante;
Donne-lui parure si gente
Qu'elle proclame ta valeur.
Tu dois tenir en grand honneur
Tous les familiers de ta belle,
Ils pourront te servir près d'elle;
Car peut-être en l'intimité,
Par hasard auront-ils vanté
Ton esprit et ta courtoisie;
Moitié mieux t'aimera ta mie.
Le pays ne quitte jamais;
Mais si telle besogne avais
Qu'il te fallût partir quand même,
Ton cœur laisse à celle qu'il aime

2661. Et pense de tost retorner,
Tu ne dois gaires séjorner :
Fai semblant qu'à véoir te tarde
Cele qui a ton cuer en garde.
Or t'ai dit comment n'en quel guise
Amant doit faire mon servise :
Or le fai donques, se tu viaus
De la bele avoir tes aviaus.

L'Amant parle.

Quant Amors m'ot ce commandé,
Je li ai lores demandé :
Sire, en quel guise ne comment
Puéent endurer cil amant
Les maus que vous m'avés contés ?
Forment en sui espoentés,
Comment vit hons et comment dure
En tele poine, n'en tel ardure ?
En duel, en sospirs et en lermes,
Et en tous poins, et en tous termes
Est en souci et en esveil.
Certes durement me merveil
Comment hons, s'il n'iere de fer,
Puet vivre ung mois en tel enfer.
Li Diex d'Amors lors me respont,
Et ma demande bien m'espont.

Amors parle.

Biaus amis, par l'ame mon pere,
Nus n'a bien, s'il ne le compere ;
Si aime-l'en miex le cheté,
Quand l'en l'a plus chier acheté ;
Et plus en gré sunt reçéu
Li biens dont l'en a mal éu [59].

2667. Et pense à bientôt retourner,
Tu ne dois guère séjourner :
Fais semblant que revoir te tarde
Celle qui a ton cœur en garde.
Je t'ai dit tout au long comment
Doit servir un loyal amant.
Or donc, reste à mes lois fidèle
Si tu veux jouir de ta belle.

L'Amant parle.

Tel était son commandement.
Lors je lui répondis : Comment
Les amants peuvent-ils donc, sire,
Endurer si cruel martyre
Que tout à l'heure avez conté ?
Vraiment j'en suis épouvanté.
Comment vit homme et comment dure
En tel deuil, en telle torture,
Toujours en pleurs, gémissements
Et longs soupirs, et par tous temps
Rongé d'inquiétude horrible ?
Ce m'est chose incompréhensible
Comment homme, s'il n'est de fer,
Peut vivre un mois en tel enfer.
Le Dieu d'Amours lors me réplique
Et ma demande ainsi m'explique :

Amour parle.

Par l'âme de mon père, amis,
Nul n'a bien, s'il n'y met le prix ;
Car jouissance est mieux goûtée,
Quand on l'a plus cher achetée,
Et les biens nous semblent meilleurs,
Venant après de longs malheurs [59].

2691. Il est voirs que nus maus n'ataint
A celi qui les amans taint.
Ne qu'en puet espuisier la mer,
Ne porroit-l'en les maus d'amer
Conter en rommant, ne en livre;
Et toutes voies convient vivre
Les amans, qu'il lor est mestiers :
Chascuns fuit la mort volentiers.
Cil que l'en met en chartre oscure,
Et en vermine et en ordure,
Qui n'a fors pain d'orge ou d'avoine,
Ne se muert mie por la poine;
Espérance confort li livre,
Qu'il se cuide véoir délivre
Encor par aucune chevance :
Et tretout autele béance
A cis qu'Amors tient en prison,
Il espoire sa garison.
Ceste espérance le conforte,
Et cuer et talent li aporte
De son cors à martire offrir :
Espérance li fait soffrir
Tant maus que nus n'en sait le conte,
Por la joie qui cent tans monte.
Espérance par soffrir vaint [60],
Et fait que li amant vivaint.
Benéoite soit Espérance
Qui les amans ainsinc avance !
Moult est Espérance cortoise,
Qu'el ne laira jà une toise
Nul vaillant homme jusqu'au chief,
Ne por peril, ne por meschief;
Neis au larron que l'en veut pendre
Fait-ele adés merci atendre.

2697. Certes nul mal ne peut atteindre
Ceux qu'on voit les amants étreindre.
Nul ne peut épuiser la mer,
Nul ne saurait les maux d'aimer
Conter en roman ni en livre;
Pourtant les amants veulent vivre,
Si douloureux que soit leur sort;
Chacun fuit volontiers la mort.
Le captif, en cellule obscure,
Rongé de vermine et d'ordure,
Mange son pain d'avoine noir
Et ne meurt pas de désespoir.
Toujours le soutient l'espérance
De sa prochaine délivrance
Par la ruse ou par le hasard.
On peut l'amant mettre en regard
Qu'Amour en sa prison enserre
Et qui sa guérison espère;
Le réconforte cet espoir
Et lui donne cœur et pouvoir
De se livrer à sa torture.
Grâce à lui des maux il endure
Sans nombre, un bonheur attendant
Qui montera cent fois autant.
Amants fait vivre l'Espérance
Et vainc à force de souffrance [60].
Bénite l'Espérance soit
Qui les amants ainsi rassoit!
Moult est l'Espérance courtoise
Et n'abandonne d'une toise
Nul vaillant cœur jusqu'à la fin
Dans sa détresse et son chagrin,
Et jusqu'au larron qu'on va pendre
Lui fait toujours sa grâce attendre.

2725. Iceste te garantira,
Ne jà de toi ne partira
Qu'el ne te secore au besoing;
Et avecques ce ge te doing
Trois autres biens, qui grans solas
Font à ceus qui sunt en mes las.
Li primerains biens qui solace
Ceus que li maus d'amer enlace,
C'est Dous-Pensers qui lor recorde
Ce où Espérance s'acorde,
Quant li amant plaint et sospire,
Et est en duel et en martire :
Dous-Pensers vient à chief de pièce
Qui l'ire et le corrous despièce,
Et à l'amant en son venir
Fait de la joie sovenir,
Que Espérance li promet,
Et après au devant li met
Les yex rians, le nez tretis,
Qui n'est trop grans, ne trop petis,
Et la bouchete colorée,
Dont l'alaine est si savorée :
Si li plait moult quant il li membre
De la façon de chascun membre.
Encor va ses solas doublant,
Quant d'ung ris ou d'ung bel semblant
Li membre, ou d'une bele chiere
Que fait li a s'amie chiere.
Dous-Pensers ainsinc assoage
Les dolors d'amors et la rage.
Icestui bien voil que tu aies,
Et se tu l'autre refusoies,
Qui n'est mie mains doucereus,
Tu seroies moult dangereus.

2731. C'est elle qui te soutiendra,
Jamais de toi ne partira
Sans qu'au besoin secours te donne.
Avec elle je t'abandonne
Trois autres biens qui grands soulas
Font à ceux qui sont dans mes lacs.
Le premier de ces biens que trouvent
Ceux qui les maux d'aimer éprouvent,
C'est Doux-Penser qui leur apprend
Où l'Espérance les attend.
Quand l'amant se plaint et soupire
Et grand deuil souffre et grand martyre,
Doux-Penser vient lors doucement
Dépecer l'ire et le tourment,
Et lui retrace en sa pensée
Des biens l'image carressée
Que l'Espérance lui promet,
Et devant les yeux lui remet
Cette bouchette colorée,
Dont l'haleine est si savourée,
Les yeux riants, le nez gentil
Qui n'est trop grand ni trop petit,
Et moult lui plaît quand lui rappelle
Tretous les charmes de sa belle
Et va ses soulas redoublant,
Quand d'un souris, d'un beau-semblant
Le berce, ou de l'accueil aimable
Que lui fit sa mie adorable.
Ainsi Doux-Penser adoucit
Les maux dont Amour le poursuit.
Donc ce premier don je t'octroie
Et si le deuxième avec joie
N'acceptais non moins doucereux,
Tu serais par trop dédaigneux.

2759. Li secons biens est Dous-Parlers
Qui a fait à mains bachelers
Et à maintes dames secors :
Car chascuns qui de ses amors
Oit parler, moult s'en esbaudist.
Si me semble que por ce dist
Une dame qui d'amer sot,
En sa chançon, ung cortois mot :
Moult sui, fet-ele, à bonne escole,
Quant de mon ami oi parole ;
Se m'aïst Diex, il m'a garie
Qui m'en parle, quoi qu'il m'en die.
Cele de Dous-Parler savoit
Quanqu'il en iert, car el l'avoit
Essaié en maintes manieres.
Or te lo, et veil que tu quieres
Ung compaignon sage et célant,
A qui tu die ton talent,
Et desqueuvres tout ton courage ;
Cis te fera grant avantage.
Quant ti mal t'angoisseront fort,
Tu iras à li par confort,
Et parlerés andui ensemble
De la bele qui ton cuer emble,
De sa biauté, de sa semblance,
Et de sa simple contenance.
Tout ton estat li conteras,
Et conseil li demanderas
Comment tu porras chose faire
Qui à t'amie puisse plaire.
Se cil qui tant iert tes amis,
En bien amer a son cuer mis,
Lors vaudra miex sa compagnie.
Si est raison que il te die

2765. Doux-Parler sera le deuxième,
Qui porte au malheureux qui aime,
Dame ou damoiseau, bon secours;
Car entendre de ses amours
Parler, c'est douce jouissance.
C'est pour cela que dit, je pense,
Une dame qui bien aimait
En sa chanson ce joli trait :
« Je suis, fait-elle, à bonne école,
Oyant sur mon ami parole,
Car, Dieu m'assiste, est tout guéri
Mon cœur quand on parle de lui. »
De Doux-Penser bien savait-elle
Tous les secrets, et dut la belle
L'essayer de maintes façons.
Donc choisis en tes compagnons
Un ami moult discret et sage,
Car on tire grand avantage
D'ouvrir son cœur à quelque ami
Et son désir, et son ennui.
Quand l'angoisse sera trop forte,
A lui va, qu'il te réconforte.
Tous deux parlerez à l'envi
D'Elle, qui ton cœur a ravi,
De sa beauté, de sa semblance,
De son aimable contenance.
Tout ton état lui conteras,
Et conseil lui demanderas
Comment tu pourras chose faire
A ta belle qui puisse plaire.
Et si ce meilleur des amis
En bien aimer son cœur a mis,
Lors vaudra mieux sa compagnie.
Il sera lors droit qu'il te die

2793. Se s'amie est pucele ou non, [61]
Qui ele est, et comment a non,
Si n'auras pas paor qu'il muse
A t'amie, ne qu'il t'encuse;
Ains vous entreporterés foi,
Et tu à luy, et il à toi.
Saches que c'est moult plesant chose
Quant l'en a homme à qui l'en ose
Son conseil dire et son segré.
Cel déduit prendras moult en gré,
Et t'en tendras à bien paié,
Puis que tu l'auras essaié.
Li tiers biens vient du regarder;
C'est Dous-Regars, qui seult tarder
A ceus qui ont amors lontaignes.
Mès ge te lo que tu te taignes
Bien près de li por Dous-Regart,
Que ses solas trop ne te tart:
Car il est moult as amoreus
Delitables et savoreus.
Moult ont au matin bone encontre
Li œl, quant Dame-Diex lor monstre
Le saintuaire précieux
De quoi il sunt si envieus.
Le jor que le puéent véoir
Ne lor doit mie meschéoir;
Il ne doutent pluie ne vent,
Ne nule autre chose grévant;
Et quant li œl sunt en déduit,
Il sunt si apris et si duit,
Que seus ne sevent avoir joie,
Ains vuelent que li cuers s'esjoie,
Et font les maus assoagier:
Car li œl cum droit messagier,

2799. Si sa mie est pucelle ou non [61]
Qui elle est, comment elle a nom.
Lors n'auras peur qu'il en abuse
Près de ta mie, ou qu'il t'accuse;
Vous vous entreporterez foi,
Toi devers lui, lui devers toi.
Tu sauras quelle bonne chose
C'est d'avoir homme à qui l'on ose
Son cœur ouvrir et confier,
Bonheur que tu dois envier,
Puissant remède à ta souffrance,
Crois-moi, fais en l'expérience.
Le troisième bien vient des yeux :
C'est Doux-Regard. Aux amoureux
De longue date, patience
Il donne ; avec persévérance
Près d'elle sois pour Doux-Regard ;
De ses faveurs crains le retard.
Car c'est un bien si désirable,
Aux amoureux si délectable !
Heureux ceux à qui, le matin,
Dieu montre parmi leur chemin
Le moult précieux sanctuaire
Qu'à si grand deuil leur cœur espère !
Le jour qu'ils ont pu l'admirer,
Tout malheur ils vont conjurer ;
Ils ne craignent ni vent, ni pluie,
Nul accident, nulle avanie.
Quand des amoureux l'œil jouit,
Il est si gent et bien instruit,
Qu'il ne sait seul goûter sa joie;
Mais il veut que le cœur festoie
Dont il court les maux soulager.
Car les yeux, en prompt messager,

2827. Tout maintenant au cuer envoient
Noveles de ce que ils voient;
Et por la joie convient lors
Que li cuer oblit ses dolors,
Et les ténébres où il iere :
Car, tout ausinc cum la lumiere
Les ténébres devant soi chace,
Tout ausinc Dous-Regars efface
Les ténébres où li cuers gist,
Qui nuit et jor d'amors languist :
Car li cuers de riens ne se diaut,
Quant li œl voient ce qu'il viaut.
Or t'ai, ce m'est vis, desclaré
Ce dont ge te vi esgaré,
Car je t'ai conté sans mentir
Les biens qui puéent garentir
Les amans, et garder de mort.
Or sez qui te fera confort;
Au mains auras-tu Espérance,
S'auras Doulx-Penser sans doutance,
Et Dous-Parler, et Dous-Regart.
Chascuns de ceus veil qu'il te gart
Tant que tu puisses miex atendre
Autres biens qui ne sunt pas mendre,
Ains greignors auras çà avant,
Mès ge te doing dès ore itant.

XVIII

Comment l'Amant dit cy qu'Amours
Le laissa en ses grans doulours.

Tout maintenant que Amors m'ot
Di son plaisir, ge ne soi mot

2833. Aussitôt vers le cœur envoient
Les nouvelles de ce qu'ils voient,
Et dans ses transports sent le cœur
Dissiper avec sa douleur
Les ténèbres qui l'obscurcissent.
Tel qu'au matin s'évanouissent
Soudain les ombres de la nuit,
Tel Doux-Regard anéantit
Les ténèbres où cœurs languissent
Qui nuit et jour d'amour gémissent ;
Car le cœur de tout s'éjouit
Quand l'œil de ce qu'il voit jouit.
Je t'ai fait, je pense, en bon maître,
Tes fautes, tes erreurs connaître ;
Car je t'ai conté, sans mentir,
Les biens qui peuvent garantir
Les amants et sauver leur vie.
Or donc, ces trois présents n'oublie ;
Je te donne ainsi pour ta part
Et Doux-Parler, et Doux-Regard,
Et Doux-Penser, et l'Espérance ;
Ils te donneront assistance
Et te feront attendre mieux
D'autres biens non moins précieux,
Mais meilleurs encor par la suite ;
De ceux-ci dès ce jour profite.

XVIII

Cy l'Amant dit que Dieu d'Amours
Le laissa sans plus de discours.

Sitôt sa sentence rendue,
Ne sais comment, mais de ma vue

2857. Que il se fu esvanouis,
Et ge remés essabouis,
Quant ge ne vi lez-moi nului;
De mes plaies moult me dolui,
Et soi que garir ne pooie,
Fors par le bouton où j'avoie
Tout mon cuer mis et ma béance.
Si n'avoie en nului fiance,
Fors où Diex d'Amors, de l'avoir;
Ainçois savoie tout de voir,
Que de l'avoir noient estoit,
S'Amors ne s'en entremetoit.
Li Rosiers d'une haie furent
Clos environ, si cum il durent;
Mès ge passasse la cloison
Moult volentiers por l'achoison
Du bouton qui sent miex que basme,
Se ge n'en crainsisse avoir blasme;
Mès assés tost péust sembler
Que les Roses vousisse embler.

XIX

Comment Bel-Acueil humblement
Offrit à l'Amant doucement
A passer pour véoir les Roses
Qu'il désiroit sor toutes choses.

Ainsinc que je me porpensoie
S'oultre la haie passeroie,
Ge vi vers moi tout droit venant
Ung varlet bel et avenant,
En qui il n'ot riens que blasmer:
Bel-Acueil se faisoit clamer,

2863. Amour s'est tôt évanoui,
Et je restai tout ébloui
Vers moi ne voyant plus personne.
Déréchef mon mal m'aiguillonne,
Et je sais que guérir ne puis
Que par le bouton où j'ai mis
Tout mon cœur et mon espérance.
Or, en nul je n'ai confiance
Fors en Amour pour l'obtenir.
Du premier coup j'ai dû sentir
Que n'en avais nulle puissance
Sans sa gracieuse assistance.
Les rosiers étaient entourés
D'un cercle d'arbrisseaux fourrés;
Or, j'aurais franchi la clôture
Moult volontiers pour la capture
Du bouton bel et parfumé,
Si n'eusse craint d'être blamé;
Mais tôt pouvait-on me surprendre
Sans me laisser les roses prendre.

XIX

Comment Bel-Accueil humblement
Offrit à l'Amant doucement
Le passage pour voir les Roses
Qu'il désirait sur toutes choses.

Comme à me demander j'étais
Si la haie outrepasserais,
Droit à moi je vis d'aventure
Varlet venir de gente allure
En qui rien n'était à blâmer.
Bel-Acueil se faisait nommer,

2887. Filz fu Cortoisie la sage.
Cis m'abandonna le passage
De la haie moult doucement,
Et me dist amiablement :

Bel-Acueil parle.

Biaus amis chiers, se il vous plest,
Passés la haie sans arrest,
Por l'odor des Roses sentir;
Ge vous i puis bien garantir,
N'i aurés mal ne vilonnie,
Se vous vous gardés de folie.
Se de riens vous i puis aidier,
Jà ne m'en quiers faire prier;
Car près sui de vostre servise,
Ge le vous di tout sans faintise.

L'Amant respond.

Sire, fis-ge à Bel-Acueil,
Ceste promesse en gré recueil :
Si vous rens graces et merites
De la bonté que vous me dites;
Car moult vous vient de grant franchise.
Puisqu'il vous plaist, vostre servise
Suis prest de prendre volentiers.
Par ronces et par esglentiers
Dont en la haie avoit assés,
Sui maintenant oultre passés.
Vers le bouton m'en vois errant,
Qui mieudre odor des autres rent,
Et Bel-Acueil me convoia.
Si vous di que moult m'agréa,
Dont ge me poi si près remaindre,
Que au bouton péusse ataindre.

2893. Fils de la sage Courtoisie.
Lors de passer il me convie
Outre la haie, et doucement
Me dit moult amicalement :

Bel-Accueil parle.

« Vous plairait-il passer la haie,
Bel ami, qui tant vous effraie,
Pour l'odeur des roses sentir?
Je puis combler votre désir.
Vous n'aurez mal ni vilenie
Si vous vous gardez de folie.
Si je puis en rien vous aider,
Je ne me ferai pas prier,
Et je m'offre en toute franchise
A vous servir à votre guise.

L'Amant répond.

A Bel-Accueil j'ai répondu :
Sire, j'accepte confondu
Votre promesse et vous rends grâce,
Car votre bonté me surpasse;
Mais vous parlez si franchement
Que je ne puis faire autrement
Que d'accepter par déférence. »
Lors donc, grâce à son assistance,
Je franchis ronces, églantiers,
Qui me séparaient des rosiers,
Et fus cherchant la fleur aimée
Plus que toute autre parfumée,
Et Bel-Accueil m'accompagnait.
Lors bien heureux mon cœur était
D'approcher de si près la rose
Que je voyais là fraîche éclose,

2917. Bel-Acueil moult bien me servi,
Quant le bouton de si près vi;
Mès uns vilains qui grant honte ait,
Près d'ilecques repost s'estoit.
Dangiers ot nom, si fu closiers
Et garde de tous les Rosiers.
En ung destor fu li cuvers,
D'erbes et de fuelles couvers
Por ceus espier et sorprendre
Qu'il voit as Roses la main tendre.
Ne fu mie seus li gaignons,
Ainçois avoit à compaignons
Male-Bouche le gengléor,
Et avec lui Honte et Paor.
La miex vaillans d'aus si fu Honte;
Et sachiés que qui à droit conte
Son parenté et son linage,
El fu fille Raison la sage,
Et ses peres ot non Meffez,
Qui est si hidous et si lez,
C'onques o lui Raison ne jut,
Mès du véoir Honte conçut,
Et quant Diex ot fait Honte nestre,
Chastéé, qui dame doit estre
Et des Roses et des boutons,
Iert assaillie des gloutons,
Si qu'ele avoit mestiers d'aïe,
Car Venus l'avoit envaïe,
Qui nuit et jor sovent li emble
Boutons et Roses tout ensemble.
Lors requist à Raison sa fille
Chastéé, que Venus essille :
Por ce que desconseillie iere
Volt Raison fere sa priere,

2923. Et Bel-Accueil moult je bénis
Quand de si près le bouton vis.
Mais, hélas! fâcheuse rencontre!
Un vilain dormait à l'encontre;
C'était Danger, l'affreux closier
Et le gardien du beau rosier.
Pour ceux épier et surprendre
Qu'il voit au rosier la main tendre,
Il était, le traître, couché
Sous l'herbe et les feuilles caché.
Le chien n'était pas seul, du reste,
Car je vis, compagnon funeste,
Malebouche le clabaudeur
Après lui traînant Honte et Peur.
De tous la meilleure était Honte;
Car aussi bien si l'on remonte
A sa naissance et sa maison,
Elle est de la sage Raison
La fille, et Méfait est son père,
Monstre hideux et sanguinaire.
Jamais Raison ne lui céda,
Un regard seul la féconda;
Et lorsque Dieu Honte fit naître,
Chasteté qui dame doit être
Et des roses et des boutons,
Seule à la merci des gloutons,
En vain implorait assistance.
Vénus l'avait en sa puissance,
Vénus qui, le jour et la nuit,
Et roses et boutons ravit.
Chasteté par Vénus navrée
A Raison vint toute éplorée
Et sa fille lui demanda.
Raison sa prière exauça

2951. Et li presta à sa requeste
Honte qui est simple et honeste :
Et por les Roses miex garnir,
I fist Jalousie venir
Paor qui bée durement
A faire son commandement.
Or sunt as Roses garder troi,
Por ce que nus, sans lor otroi,
Ne Rose, ne bouton n'emport.
Ge fusse arivés à bon port,
Se d'els troi ne fusse aguetiés :
Car li frans, li bien afetiés
Bel-Acueil se penoit de faire
Quanqu'il savoit qui me doit plaire.
Sovent me semont d'aprochier
Vers le bouton, et d'atouchier
Au Rosier qui l'avoit chargié [62];
De ce me donnoit-il congié.
Por ce qu'il cuide que gel' voille,
A-il coillie une vert foille
Lez le bouton qu'il m'a donnée,
Por ce que près ot esté née.
De la foille me fis moult cointe;
Et quant ge me senti acointe
De Bel-Acueil, et si privés,
Ge cuidai bien estre arrivés.
Lors ai pris cuer et hardement
De dire à Bel-Acueil comment
Amors m'avoit pris et navré.
Sire, fis-ge, jamès n'auré
Joie, se n'est par une chose,
Que j'ai dedans le cuer enclose
Une moult pesant maladie;
Ne sai comment ge le vous die,

2957. Et lui prêta sur sa requête
Honte qui est simple et honnête,
Et pour les roses mieux garnir,
Jalousie aussi fit venir
Peur toujours prête à son service
Contre Vénus et sa malice.
Ainsi, ces trois gardiens fâcheux
Veillaient que nul audacieux
Ne vînt rose ou bouton soustraire.
Au bout de ma dure carrière,
J'étais, si ne fusse épié ;
Car mon gent et doux allié,
Bel-Accueil, s'efforçait de faire
Tout ce qu'il savait pour me plaire,
Souvent m'exhortait d'approcher
Vers le bouton, et de toucher
Du moins le Rosier qui le porte,
M'encourageant de toute sorte.
Il fut, prévenant mon désir,
Une verte feuille cueillir
Tout proche de la rose née
Et qu'aussitôt il m'a donnée.
De la feuille alors je me fis
Parure, et quand je me sentis
Bel-Accueil aussi favorable,
Je crus mon succès véritable,
Et mon courage ranimant,
Je dis à Bel-Accueil comment
D'Amour j'étais une victime :
« Sire, à moi nul bonheur n'estime
Que par une chose advenir,
Car je sens en mon cœur sévir
Une cruelle maladie.
Mon audace excuser vous prie,

2985. Car ge vous criens à correcier :
Miex vodroie à cotiaus d'acier
Piece à piece estre depéciés,
Que vous en fussiés correnciés.

Bel-Acueil.

Dites, fet-il, vostre voloir,
Que jà ne m'en verrez doloir
De chose que vous puissiés dire.

L'Amant.

Lors li ai dit : Sachiés, biau sire,
Amors durement me tormente.
Ne cuidiés pas que ge vous mente ;
Il m'a où cuer cinq plaies faites.
Jà les dolors n'en seront traites,
Se le bouton ne me bailliés,
Qui est des autres miex tailliés.
Ce est ma mort, ce est ma vie,
De nule riens n'ai plus envie.
Lors s'est Bel-Acueil effraés,

Bel-Acueil.

Et me dist : Frere, vous baés
A ce qui ne puet avenir :
Comment ! me voulés-vous honnir ?
Vous m'averiés bien assoté,
Se le bouton aviés osté
De son Rosier ; n'est pas droiture
Que l'en l'oste de sa nature.
Vilains estes du demander,
Lessiés-le croistre et amander ;

2991. Car j'ai peur de vous courroucer :
Mieux voudrais me voir dépecer
A couteaux d'acier pièce à pièce
Que de rien faire qui vous blesse.

Bel-Accueil.

Dites, fait-il, votre vouloir,
Jamais ne me verrez douloir
De rien que vous me puissiez dire.

L'Amant.

Lors je lui dis : Sachez, beau sire,
Qu'Amour me fait beaucoup souffrir,
A vous je n'oserais mentir.
Il m'a fait au cœur cinq blessures,
Point ne guériront mes tortures
Si le bouton ne m'est baillé
Plus que tout autre bien taillé ;
Il est ma mort, il est ma vie,
Et rien de plus mon cœur n'envie. »
Alors Bel-Accueil plein d'effroi :

Bel-Accueil.

« Frère, répondit-il, pourquoi
Vous bercez-vous d'une espérance
Dont jamais n'aurez jouissance ?
Comment, me voulez-vous honnir ?
Car ce serait moult me trahir
Que de vouloir ôter la rose
Du rosier où elle repose.
C'est d'un cœur pervers, insensé,
Que l'ôter d'où Dieu l'a placé.

3011. Nel' voudroie avoir deserté
Du Rosier qui l'a aporté,
Por nule riens vivant, tant l'ains.

L'Acteur.

Atant saut Dangiers li vilains
De là où il estoit muciés.
Grans fu, et noirs et hériciés,
S'ot les yex rouges comme feus,
Le nés foncié, le vis hideus,
Et s'escrie cum forcenés :

Dangier.

Bel-Acueil, por quoi amenés
Entor ces Roses ce vassaut?
Vous faites mal, se Diex me saut,
Qu'il bée à vostre avilement :
Dehait ait, fors vous solement [63],
Qui en ces porpris l'amena!
Qui felon sert, itant en a.
Vous li cuidiés grant bonté faire,
Et il vous quiert honte et contraire.

XX

Comment Dangier villainement
Bouta hors despiteusement
L'Amant d'avecques Bel-Acueil,
Dont il eut en son cœur grant dueil.

Fuiés, vassaus, fuiés de ci,
A poi que ge ne vous oci :

3017. Moult vilaine est votre demande,
Laissez qu'il croisse et qu'il s'amende,
Car ne voudrais le voir ravir
Au rosier qui l'a fait fleurir,
Sachez-le bien, pour rien au monde. »

L'Auteur.

Soudain surgit Danger l'immonde,
Du gîte où il s'était glissé,
Grand et noir, le poil hérissé,
Les yeux comme une flamme ardente,
Nez camus, face repoussante,
Il criait comme un forcené :

Danger.

« Bel-Accueil, qu'avez-vous mené
Ce vassal auprès de la Rose ?
Par Dieu, vous fîtes belle chose,
Il veut votre avilissement.
Malheur ! si de vous seulement 65
Ne me venait cette avanie ?
Félon servir, c'est félonie.
Or vous lui faites grand' bonté ;
Lui vous rend honte et vileté.

XX

Comment Danger dans sa furie
Expulse avec ignominie
L'Amant d'avecque Bel-Accueil
Dont il eut en son cœur grand deuil.

Fuyez, vassal, loin de ma vue,
Hors de là, sinon je vous tue !

3035. Bel-Acueil mal vous congnoissoit,
Qui de vous servir s'angoissoit.
Si le baés à conchier,
Ne me quier mès en vous fier :
Car bien est ores esprouvée
La traïson qu'avez couvée.

XXI

Ci dit que le villain Dangier
Chaça l'Amant hors du vergier
A une maçue à son col [64] :
Si resembloit et fel et fol.

Plus n'osai ilec remanoir,
Por le vilain hidous et noir
Qui me menace à assaillir :
La haie m'a fait tressaillir
A grant paor et à grant heste;
Et li vilains crole la teste,
Et dist se jamès i retour,
Il me fera prendre ung mal tour.
Lors s'en est Bel-Acueil foïs,
Et ge remès tous esbahis,
Honteus et mas, si me repens,
Quant onques dis ce que ge pens :
De ma folie me recors,
Si voi que livrés est mes cors
A duel, à poine et à martire,
Et de ce ai la plus grant ire,
Que ge n'osai passer la haie.
Nus n'a mal qui amors n'essaie :
Ne cuidiés pas que nus congnoisse,
S'il n'a amé, qu'est grant angoisse.

3043. Bel-Accueil mal vous connaissait
Qui de vous servir s'efforçait;
Car bien est maintenant prouvée
La trahison qu'avez couvée.
Ne songez pas à me tromper
Ni devers moi vous disculper.

XXI

Ici le vilain Danger chasse
Le pauvre Amant hors de la place,
Une grand' massue à son col [64],
Il ressemblait félon et fol.

Je voyais, saisi d'épouvante,
Sa face noire et grimaçante
Qui menaçait de m'assaillir.
Je m'en fus vite refranchir
La haie, et cette horrible bête
De loin criait, branlant la tête :
Si jamais revenez un jour,
Je vous ménage un mauvais tour !
Bel-Accueil avait pris la fuite;
Epuisé de telle poursuite,
Je restai honteux, interdit,
Repassant ce que j'avais dit.
Alors je compris ma folie
Et combien mon âme remplie
Était d'amertume et d'horreur.
Ce qui plus torturait mon cœur,
C'était l'infranchissable haie.
Seul celui qui l'amour essaie
Connaît l'angoisse et la douleur,
Et la souffrance et le malheur.

3065. Amors vers moi trop bien s'aquite
De la poine qu'il m'avoit dite;
Cuers ne porroit mie penser,
Ne bouche d'omme recenser
De ma dolor la quarte part.
A poi que li cuers ne me part,
Quant de la Rose me souvient,
Que si eslongnier me convient.

XXII

Comment Raison de Dieu aymée,
Est jus de sa tour devalée,
Qui l'Amant chastie et reprent
De ce que fol Amour emprent.

En ce point ai grant piece esté,
Tant que me vit ainsinc maté
La dame de la haute garde,
Qui de sa tour aval esgarde :
Raison fu la dame apelée.
Lors est de sa tour devalée,
Si est tout droit vers moi venue.
El ne fu joine, ne chenue,
Ne fu trop haute, ne trop basse,
Ne fu trop megre, ne trop grasse,
Li œl qui en son chief estoient,
A deus estoiles resembloient :
Si ot où chief une coronne,
Bien resembloit haute personne.
A son semblant et à son vis
Pert que fu faite en paradis,
Car Nature ne séust pas
Ovre faire de tel compas.

3073. Amour vers moi trop bien s'acquitte
De la peine qu'il m'a prédite.
Nul ne saurait même penser
Ni bouche d'homme recenser
Le quart de tout ce que j'endure,
Et quand de la Rose, vous jure,
Il me souvient, c'est à mourir;
Pourtant il me convient partir.

XXII

Comment de Dieu Raison aimée,
Tôt de sa tour est dévalée,
Qui l'Amant châtie et reprend,
Car fol amour il entreprend.

En ce point j'ai fait longue route
Tant qu'enfin m'aperçut sans doute
La dame du haut de sa tour
Qui fait bonne garde à l'entour;
Raison est la dame apelée.
Elle est de sa tour dévalée,
Et je la vis venir à moi,
Ni jeune, ni vieille, ma foi,
Et ni trop haute, ni trop basse,
Et ni trop maigre, ni trop grasse.
Les yeux qui en son chef étaient
A deux étoiles ressemblaient;
Ceignait son chef une couronne,
Bien ressemblait haute personne.
A son semblant, ses traits exquis,
On sentait que du paradis
Elle vint, car jamais Nature
Ne tailla telle créature.

3095. Sachiés, se la lettre ne ment,
Que Diex la fist noméement
A sa semblance et à s'ymage,
Et li donna tel avantage,
Qu'el a pooir et seignorie
De garder homme de folie,
Por qu'il soit tex que il la croie.
Ainsinc cum ge me démentoie,
Atant es-vous Raison commence.

Raison parle à l'Amant.

Biaus amis, folie et enfance
T'ont mis en poine et en esmai :
Mar véis le bel tens de mai
Qui fist ton cuer trop esgaier ;
Maralas onques umbroier
Où vergier dont Oiseuse porte
La clef dont el t'ovrit la porte.
Fox est qui s'acointe d'Oiseuse,
S'acointance est trop périlleuse :
El t'a traï et décéu,
Amors ne t'éust pas néu
S'Oiseuse ne t'éust conduit
Où biau vergier où est Déduit.
Se tu as folement ovré,
Or fai tant qu'il soit rescovré,
Et garde bien que tu ne croies
Le conseil par quoi tu foloies.
Bel foloie qui se chastie ;
Et quant jones hons fait folie,
L'en ne s'en doit pas merveillier.
Or te voil dire et conseillier
Que l'amors metes en obli,
Dont ge te voi si afoibli,

3105. Sachez, si la lettre ne ment,
Que Dieu la fit assurément
A sa semblance et son image,
Et lui donna tel avantage
Qu'elle peut les hommes guérir
De folie ou les garantir,
S'ils veulent ses conseils entendre.
Me voyant tant de pleurs répandre,
Lors ainsi Raison commença :

Raison parle à l'Amant.

Bel ami, ce qui te causa
Tant de mal, c'est folle jeunesse
Et du beau temps de mai l'ivresse
Qui ton cœur fit trop égayer.
Mal te prit d'aller ombroyer
Au verger dont Oyseuse porte
La clef dont elle ouvrit la porte.
Oui, c'est elle qui t'a trahi;
Sans elle Amour ne t'eût pas nui.
Bien fol qui s'accointe d'Oyseuse,
Accointance trop périlleuse!
Pour ton mal elle t'a conduit
Au verger qu'habite Déduit.
Puisque tu connais ta folie,
Il faut la réparer. Oublie
D'abord et hâte-toi de fuir
Le conseil qui t'a fait faillir.
Belle erreur est qui se pallie,
Et si jeune homme fait folie,
L'on ne doit point s'émerveiller.
Or donc je te vais conseiller.
Éteins cette amoureuse envie,
Cause de la chétive vie

3127. Et si conquis et tormenté.
Je ne voi mie ta santé,
Ne ta garison autrement;
Car moult te bée durement
Dangier le fel à guerroier.
Tu ne l'as mie à essaier :
Et de Dangier noient ne monte
Envers que de ma fille Honte,
Qui les Rosiers deffent et garde,
Cum cele qui n'est pas musarde;
Si en dois avoir grand paor,
Car à ton oés n'i vois pior.
Avec ces deux est Male-Bouche
Qui ne suefire que nus i touche;
Anciez que la chose soit faite,
L'a-il jà en cent leus retraite.
Moult as à faire à dure gent,
Or garde liquiex est plus gent,
Ou du lessier, ou du porsivre
Ce qui te fait à dolor vivre.
C'est li maus qui Amors a non,
Où il n'a se folie non;
Folie! se m'aïst Diex, voire.
Homs qui aime ne puet bien faire,
N'a nul preu de ce mont entendre,
S'il est clers, il pert son aprendre;
Et se il fait autre mestier,
Il n'en puet guères esploitier.
Ensorquetout il a plus poine
Que n'ont hermite, ne blanc moine.
La poine en est desmésurée,
Et la joie a corte durée.
Qui joie en a, petit li dure,
Et de l'avoir est aventure;

3135. Dont je te vois si tourmenté.
Je n'entrevois pour toi santé
Ni guérison par autre voie,
Car Danger se fait moult grand' joie,
Le félon, de te guerroyer.
Ne va pas à lui t'essayer.
Encor Danger pour rien ne compte
A côté de ma fille Honte,
Qui les Rosiers garde et défend
D'un œil actif et vigilant.
C'est elle surtout qu'il faut craindre
Pour ton fatal désir contraindre.
Et Malebouche les soutient ;
Malheur à qui les toucher vient !
Devant que soit faite la chose,
Déjà par cent lieux il en glose.
Moult as à faire à dure gent ;
Or vois lequel est plus urgent
Ou de laisser, ou de poursuivre
Ce qui te fait à douleur vivre.
De ce mal Amour est le nom,
Plutôt folie, et pourquoi non ?
Folie, oui, pour Dieu ! je préfère,
Car amoureux ne sait bien faire,
Nul profit n'en saurait avoir ;
S'il est clerc, il perd son savoir,
Et s'il suit une autre carrière,
Il ne saurait l'exploiter guère,
Et de peines cent fois autant
Souffre qu'hermite ou moine blanc.
La peine en est démesurée,
Le plaisir de courte durée,
Et pour ce bonheur d'un instant
Qui leur échappe bien souvent,

3161. Car ge voi que maint s'en travaillent,
Qui en la fin du tout i faillent.
Onques mon conseil n'atendis,
Quant au Diex d'Amors te rendis :
Le cuer que tu as trop volage
Te fist entrer en tel folage.
La folie fu tost emprise,
Mès à l'issir a grant mestrise.
Or met l'amor en nonchaloir,
Qui te fait vivre et non valoir :
Car la folie adès engraigne,
Qui ne fait tant qu'ele remaigne.
Pren durement as dens le frain,
Et donte ton cuer et refrain.
Tu dois metre force et deffense
Encontre ce que tes cuers pense :
Qui toutes hores son cuer croit,
Ne puet estre qu'il ne foloit.

XXIII

Si respond l'Amant à rebours
A Raison qui luy blasme Amours.

Quant j'oï ce chastiement,
Je répondi iréement :
Dame, ge vous veil moult prier
Que me lessiez à chastier.
Vous me dites que ge refraigne
Mon cuer, qu'Amors ne le sorpreigne :
Cuidies-vous donc qu'Amors consente
Que je refraigne et que ge dente
Le cuer qui est tretout siens quites ?
Ce ne puet estre que vous dites.

3169 Combien leur existence jouent
Qui la plupart au port échouent ?
Pourquoi mon conseil n'attendis
Quand au Dieu d'Amours te rendis ?
C'est ton cœur, hélas ! trop volage
Qui subit ce fol esclavage ;
Vite folie on entreprend,
Mais on en sort moult durement.
Or, ce fatal amour oublie
Dont tu vis, mais qui t'humilie,
Car la démence va croissant
Si contre elle on ne se défend.
Ton frein avec courage broie,
Dompte ce cœur qui te guerroie,
Car son cœur qui trop souvent croit
Toujours s'égare et se déçoit.
Résiste donc sans défaillance
Encontre ce que ton cœur pense.

XXIII

Cy répond l'Amant au rebours
A Raison blâmant Dieu d'Amours.

Quand j'ouïs cette réprimande,
Je lui dis en colère grande :
Dame, je veux vous demander
De ne plus tant me gourmander.
Vous me dites mon cœur contraindre
Pour qu'Amour ne le puisse atteindre.
Pensez-vous qu'il puisse accepter
Voir contraindre un cœur et dompter
Qu'il retient tout en sa puissance ?
Vous me voyez dans l'impuissance.

3191. Amors a si mon cuer donté,
Qu'il n'est mès à ma volenté :
Ains le justise si forment,
Qu'il i a faite clef fermant.
Or m'en lessiés du tout ester,
Car vous porriés bien gaster [65]
En oiseuse vostre françois :
Ge vodroie morir ainçois
Qu'Amors m'éust de fausceté
Ne de traïson arété.
Ge me voil loer ou blasmer
Au darrenier de bien amer,
Si m'en desplet qui me chastie.
Atant s'est Raison départie,
Qui bien voit que por sermonner
Ne me porroit de ce torner.
Ge remès d'ire et de duel plains :
Sovent plore et sovent me plains
Que ne soi de moi chevissance,
Tant qu'il me vint en remembrance
Qu'Amors me dist que ge quéisse
Ung compaignon cui ge déisse
Mon conseil tout outréement,
Si m'osteroit de grant torment.
Lors me porpensai que j'avoie
Ung compaignon que ge savoie
Moult à loial; Amis ot non;
Onques n'oi mieuldre compaignon.

3199. Amour a mon cœur tant dompté
Qu'il n'est plus à ma volonté;
Pour mieux assurer sa capture,
Il l'a fermé d'une clef sûre.
Or cessez de me tourmenter,
Car vous ne sauriez que gâter
Votre français en pure perte,
Et j'aimerais mieux mourir certe,
Qu'Amour me pût de fausseté
Reprendre et de déloyauté.
Je veux aimer tout à mon aise
Jusqu'à la fin, ne vous déplaise;
Sont vos avis hors de saison.
Alors dut s'en aller Raison
Voyant sa science perdue
Contre une âme aussi résolue.
De deuil et de colère plein
Souvent pleure et souvent me plain
De rester ainsi sans défense;
Tant qu'enfin me vint souvenance
Qu'Amour m'avait dit d'essayer
Compagnon à qui confier
Sans réserve toute ma peine,
Qui me console et me soutienne.
Alors je songeai que j'avais
Un compagnon que je savais
Loyal et bon. Ami s'appelle,
Oncques n'en eus de plus fidèle.

XXIV

3219. Comment, par le conseil d'Amours,
L'Amant vint faire ses clamours
A Amis, à qui tout compta,
Lequel moult le réconforta.

A li m'en vins grant aléure,
Si li desclos l'encloéure
Dont ge me sentoie encloé,
Si cum Amors m'avoit loé,
Et me plains à lui de Dangier,
Qui par poi ne me volt mengier,
Et Bel-Acueil en fist aler,
Quant il me vit à lui parler
Du bouton à qui ge béoie,
Et me dist que le comparroie,
Se jamès par nule achoison
Me véoit passer la cloison.
Quant Amis sot la vérité,
Il ne m'a mie espoenté;

XXV

Comment Amys moult doucement
Donne réconfort à l'Amant.

Ains me dist : Compains, or soiés
Séur, et ne vous esmaiés;
Ge congnois bien pieça Dangier,
Il a apris à leidangier,
A leidir et à menacier
Ceus qui aiment au commencier.

XXIV

3227 Comment, par le conseil d'Amour,
L'Amant instruit sans nul détour
Ami de sa mésaventure
Qui le console et le rassure.

A lui lors je fus à grands pas
Découvrir tout mon embarras
Et mon inquiétude amère,
Et d'Amour la leçon entière.
Je me plaignis comment Danger
Pour un peu faillit me manger,
Et Bel-Accueil hors de la place
Fit aller, quand il vit qu'en grâce
Le bouton je lui demandais,
Et me dit que je le paierais
Si jamais encor d'aventure
Je venais franchir la clôture.
Quand Ami sut la vérité
Il ne m'a pas épouvanté;

XXV

Comment d'Ami douce parole
L'Amant reconforte et console.

Mais me dit : « Compagnon, soyez
Tranquille et ne vous effrayez.
Je le connais de longue date
Ce Danger qui si fort éclate
En cris, menaces, vains discours,
Contre novices en amours.

3245. Piece a que ge l'ai esprouvé ;
Se vous l'avez felon trouvé,
Il iert autres au derrenier :
Ge le congnois cum ung denier.
Il se set bien amoloier,
Par chuer et par soploier [66] ;
Or vous dirai que vous ferés :
Ge lo que vous li requerés
Qu'il vous pardoint sa mal-voillance,
Par amors et par acordance ;
Et li metés bien en convent,
Que jamès dès or en avant
Ne ferés riens qui li desplese.
C'est la chose qui plus li plese,
Qui bien le chue et le blandist.

L'Amant.

Tant parla Amis et tant dist,
Qu'il m'a auques réconforté,
Et hardement et volenté
Me donna d'aler essaier
Se Dangier porroie apaier.

XXVI

Comment l'Amant vient à Dangier,
Luy prier que plus ledangier
Ne le voulsist, et par ainsi
Humblement luy crioit mercy.

A Dangier suis venu honteus,
De ma pès faire convoiteus ;
Mès la haie ne passai pas,
por ce qu'il m'ot véé le pas.

3253. Croyez-en mon expérience,
Si le premier jour sa démence
Effraie, il est autre au dernier,
Je le connais comme un denier.
Rien n'adoucit mieux ce cerbère
Que la caresse et la prière [66].
Or, voici ce que vous ferez :
D'abord vous lui demanderez
Qu'il vous pardonne votre injure
Par amour, bienveillance pure,
Et jurez-lui, la main levant,
Que jamais plus dorénavant
Ne ferez rien qui lui déplaise;
Car il n'est rien qui tant lui plaise
Que caresse de bon flatteur. »

L'Amant.

Parlait avec tant de chaleur
Ami, que mon âme ravie
Reprit courage. Alors l'envie
Me vint aussitôt d'essayer
Si je pourrais l'apitoyer.

XXVI

Comment l'Amant vient et supplie
Danger, que ses torts il oublie,
Pour l'apaiser, et puis ainsi
Humblement lui criait merci.

A Danger vins d'un pas timide
Et de faire ma paix avide,
Mais sans la clôture franchir
Pour ne pas lui désobéir.

3273. Ge le trové en piés drecié,
Fel par semblant et corrocié,
En sa main ung baston d'espine.
Ge tins vers lui la chiere encline,
Et li dis : Sire, je sui ci
Venus por vous crier merci ;
Moult me poise, s'il péust estre,
Dont ge vous fis onques irestre ;
Mès or sui prest de l'amender
Si cum vous vodrois commender.
Sans faille Amors le me fist faire,
Dont ge ne puis mon cuer retraire ;
Mès jamès jor n'aurai béance
A riens dont vous aiés pesance ;
Ge voil miex soffrir ma mesaise,
Que faire riens qui vous desplaise.
Or vous requiers que vous aiés
Merci de moi, et apaiés
Vostre ire qui trop m'espoente,
Et ge vous jur et acréante
Que vers vous si me contendrai,
Que jà de riens ne mesprendrai :
Por quoi vous me voilliés gréer
Ce que ne me poés véer.
Voilliés que j'aim tant solement,
Autre chose ne vous demant ;
Toutes vos autres volentés
Ferai, se ce me créantés.
Si nel' poés-vous destorber,
Jà ne vous quier de ce lober ;
Car j'amerai puisqu'il me siet,
Cui qu'il soit bel, ne cui qu'il griet ;
Mès ne vodroie por mon pois
D'argent, qu'il fust sus votre pois.

3281. Là seul sur ses pieds il se dresse
Feignant grand' fureur et rudesse,
Brandissant son bâton noueux.
La tête basse et tout honteux
Je lui dis : Vous me voyez, Sire,
Accouru pour pardon vous dire
Et combien je suis attristé
De vous avoir tant irrité.
S'il faut que mon crime j'amende,
Je suis prêt, que Danger commande.
Mais Amour possède mon cœur,
Lui seul est cause de l'erreur.
Mon seul désir est de ne faire
Que ce qui peut vous satisfaire,
Et j'aime mieux cent fois souffrir
Que votre vengeance encourir.
Avoir de moi merci vous prie,
Or, apaisez votre furie
Qui me glace de grand effroi,
Et je vous jure par ma foi
Que je saurai si bien me prendre
Que jamais n'y pourrez reprendre.
Veuillez mon pardon m'octroyer,
Ce ne pouvez me dénier.
Ah ! permettez que j'aime encore,
Nulle autre chose je n'implore ;
Toutes vos autres volontés
Ferai si ce me permettez.
Ne repoussez pas ma prière ;
Jusqu'au bout je serai sincère,
Car ne peut plus qu'aimer mon cœur
Pour mon bien ou pour mon malheur ;
Mais pour mon poids d'argent je n'ose
Rien faire qui vous indispose.

3307. Moult trovai Dangier dur et lent
De pardonner son maltalent ;
Et si le m'a-il pardonné
En la fin, tant l'ai sermonné,
Et me dist par parole briéve :

Dangier.

Ta requeste riens ne me griéve,
Si ne te voil pas escondire :
Saches ge n'ai vers toi point d'ire.
Se tu aimes, à moi qu'en chaut ?
Ce ne me fait ne froit, ne chaut :
Adès aime, mès que tu soies
Loing de mes Roses toutesvoies,
Jà ne te porterai menaie,
Se tu jamès passes la haie.

L'Amant.

Ainsinc m'otroia ma requeste ;
Et je l'alai conter en heste
A Amis qui s'en esjoï,
Cum bon compains, quant il l'oï.

Amis.

Or va, dist-il, bien vostre affaire,
Encor vous sera débonnaire
Dangier qui fait à maint lor bon,
Quant il a monstré son bobon ;
S'il iere pris en bonne voine,
Pitié auroit de vostre poine.
Or devés soffrir et atendre
Tant qu'en bon point le puissiés prendre ;

3315. Danger hésita longuement
A calmer son ressentiment.
A la fin, je fus si tenace
Qu'il daigna m'accorder ma grâce
Et me répondit brèvement :

Danger.

C'est parler raisonnablement,
Et je ne veux pas t'éconduire ;
Sache que n'ai vers toi point d'ire.
Que m'importe ? Aime s'il le faut,
Ce ne me fait ni froid, ni chaud.
Aime donc ; mais fort tu t'exposes
Toutefois trop près de mes Roses,
Et si tu veux mon bras sentir,
Viens-t'en la clôture franchir !

L'Amant.

Ainsi m'octroya ma requête.
Et d'Ami lors me mis en quête
Pour lui conter. Quand il l'ouït,
Ce bon compagnon s'éjouit.

Ami.

Or va, dit-il, bien votre affaire,
Encor vous sera débonnaire
Danger ; maint en a profité
Quï sut flatter sa vanité.
S'il était pris en bonne veine,
Il eût pitié de votre peine,
Car il n'est si féroce cœur
Que n'attendrisse la douleur.

3333. J'ai bien esprové que l'en vaint,
Par soffrir, felon et refraint.

L'Amant.

Moult me conforta doucement
Amis, qui mon avancement
Vousist autresi bien cum gié;
Atant ai pris de li congié.
A la haie que Dangier garde
Sui retornés, que moult me tarde
Que le bouton encore voie,
Puis qu'avoir n'en puis autre joie.
Dangier se prent garde sovent
Se ge li tiens bien son convent;
Mès ge resoing si sa menace,
Que n'ai talent que li mefface,
Ains me suis pené longuement
De faire son commandement,
Por li acointier et atraire;
Mès ce me torne à grant contraire
Que sa merci trop me demore :
Si voit-il sovent que ge plore,
Et que ge me plains et sospir,
Por ce qu'il me fait trop cropir
Delez la haie, que ge n'ose
Passer por aler à la Rose.
Tant fis qu'il a certainement
Véu à mon contenement
Qu'Amors malement me justise,
Et qu'il n'i a point de faintise
En moi, ne de desloiauté;
Mès il est de tel cruauté,
Qu'il ne se daingne encor refraindre,
Tant me voie plorer ne plaindre.

3341 Or sachez souffrir et attendre
Tant qu'en bon point le puissiez prendre.

L'Amant.

Moult me conforte doucement
Ami, qui mon contentement
Tout aussi bien que moi désire.
Enfin je dus adieu lui dire
Pour courir bien vite au verger;
Car il faut que malgré Danger
Le bouton encore je voie,
Puisqu'avoir n'en puis autre joie.
Danger, lui, prend garde souvent
Si je viole mon serment;
Mais sa menace est si sévère
Que vouloir n'ai de lui méfaire,
Et me suis peiné longuement
De faire son commandement
Pour le séduire et pour lui plaire.
Cependant je me désespère
D'attendre sa paix si longtemps;
Il ouït mes gémissements
Près la clôture que je n'ose
Passer pour aller à la Rose;
Il me voit soupirer, gèmir,
Mais toujours me laisse languir.
Tant j'ai fait, qu'il a vu, je pense,
A cette morne contenance
Combien Dieu d'Amours m'opprimait,
Et que mon âme ne tramait
Ni déloyauté, ni feintise.
Pourtant sa cruauté méprise
Mes larmes et mon déconfort,
Et ne daigne se fondre encor.

XXVII

3365. Comment Pitié avec Franchise
Allerent par très-belle guise
A Dangier parler por l'Amant,
Qui estoit d'amer en torment.

Si cum j'estoie en ceste pene,
Atant ez-vos que Diex amene
Franchise, et avec li Pitié.
N'i ot onques plus respitié,
A Dangier vont andui tout droit :
Car l'une et l'autre me vodroit
Aidier, s'el pooit, volentiers,
Qu'el voient qu'il en est mestiers.
La parole a premiere prise
Soe merci dame Franchise,
Et dist :

Franchise.

Dangier, se Diex m'amant,
Vous avez tort vers cel Amant
Quant par vous est si mal menez.
Sachiés vous vous en avilés,
Car ge n'ai mie encor apris
Qu'il ait vers vous de riens mespris.
S'Amors le fait par force amer,
Devez le vous por ce blasmer ?
Plus i pert-il que vous ne faites,
Qu'il en a maintes poines traites.
Mès Amors ne veut consentir
Que il s'en puisse repentir ;

XXVII

3373. Comment Pitié avec Franchise
Allèrent par très-belle guise
A Danger parler pour l'Amant
Qui d'aimer était en tourment.

Comme j'étais en cette peine,
Voilà que Dieu soudain amène
Franchise et Pitié pour m'aider.
Toutes deux alors sans tarder
A Danger tout droit se dirigent,
Car mes maux l'une et l'autre affligent;
Elles viennent secours m'offrir
En me voyant ainsi souffrir.
Première a la parole prise
La compatissante Franchise :

Franchise.

Danger, dit-elle, Dieu m'entend.
Vous avez tort envers l'Amant
Que votre rage tant malmène,
Et c'est chose par trop vilaine,
Car je n'ai mie encore appris
Qu'il se soit envers nous mépris.
Or si d'aimer le veut contraindre
Amour, pourquoi donc vous en plaindre?
Las! il est encore plus cruel
Que vous au tendre damoisel.
Amour sans cesse le tourmente
Et ne veut pas qu'il se repente;

5391. Qui le devroit tout vif larder,
Ne s'en porroit-il pas garder.
Mès, biau sire, que vous avance
De lui faire anui ne grevance?
Avez-vous guerre à lui emprise,
Por ce que il vous aime et prise,
Et que il est vostre subgiez?
S'Amors le tient pris en ses giez,
Et le fait à vous obéir,
Devez le vous por ce haïr?
Ains le déussiés esparnier
Plus qu'ung orguillous pautonnier.
Cortoisie est que l'en sequeure
Celi dont l'en est au desseure [67] :
Moult a dur cueur qui n'amolie,
Quant il trove qui l'en suplie.

Pitié.

Pitié respont : C'est vérités,
Engriété vaint humilités ;
Et quant trop dure l'engrestié,
C'est felonnie et mavestié.
Dangier, pour ce vous voil requerre
Que vous ne maintenez plus guerre
Vers cel chetis qui languist là,
Qui onques Amors ne guila.
Avis m'est que vous le grevés
Assés plus que vous ne devés;
Qu'il trait trop male pénitence,
Dès-lors en çà que l'acointance
Bel-Acueil li avés toloite,
Car c'est la riens qu'il plus convoite.
Il iere avant assés troublés,
Mès ore est ses anuis doublés :

3399. Aussi tout vif dût-il brûler
Il ne peut son joug secouer.
Mais, beau sire, que vous avance
De tant lui faire violence ?
De vous aimer puisqu'il promet
En bon et fidèle sujet,
Pourquoi lui déclarer la guerre ?
En ses lacs si l'a pris naguère
Amour, et le fait vous servir,
Pour ce le devez-vous haïr ?
Il faut l'épargner au contraire,
Et mieux qu'un libertin vulgaire ;
Toute âme généreuse doit
Secourir plus petit que soi [67].
Moult a dur cœur qui ne se plie
Quand un malheureux le supplie.

Pitié.

Pitié répond : C'est vérité ;
Malice vainc humilité,
Mais quant la malice est trop dure
Elle devient cruauté pure.
Pour ce, je vous requiers, Danger,
De votre guerre ménager
Envers l'innocente victime
Qu'Amour pour sa droiture estime.
Avis m'est que vous l'éprouvez
Beaucoup plus que vous ne devez.
C'est déjà male pénitence
Que le priver de l'accointance
De Bel-Accueil son confident,
Car il ne convoite rien tant.
Sa peine était déjà bien dure,
Vous avez doublé sa torture;

3423. Or est-il mort et mal-baillis,
Quant Bel-Acueil li est faillis.
Por quoi li faites tel contraire?
Trop li fesoit Amors mal traire :
Il a tant mal que il n'éust
Mestier de pis, s'il vous pléust.
Or ne l'alés plus gordoiant,
Que vous n'i gaignerés noiant :
Soffrés que Bel-Acueil li face
Dès ores mès aucune grace :
De péchéor miséricorde,
Puis que Franchise s'i accorde,
Et le vous prie et amoneste,
Ne refusés pas sa requeste;
Moult par est fel et deputaire,
Qui por nous deus ne veut riens faire.

L'Amant.

Lors ne pot plus Dangier durer,
Ains le convint amésurer.

Dangier.

Dames, dist-il, ge ne vous ose
Escondire de cette chose,
Que trop seroit grant vilonnie :
Je voil qu'il ait la compaignie
Bel-Acueil, puis que il vous plaist;
Ge n'i metrai jamès arrest.

L'Acteur.

Lors est à Bel-Acueil alée
Franchise la bien emparlée,
Et li a dit cortoisement :

3431. Or, est-il mort, anéanti,
Que Bel-Accueil lui soit ravi.
Amour assez le persécute,
Faut-il encor qu'il soit en butte
A de plus grands malheurs? Hélas!
Les grandir vous ne sauriez pas;
C'est cruauté bien inutile,
Laissez-le donc aimer tranquille.
Franchise et ses vœux exaucez,
Bel-Accueil désormais laissez
Qu'aucune grâce il lui accorde,
A tout pécheur miséricorde.
Moult est trop cruel et félon
Qui refuse à nous un pardon;
Qu'au moins pour nous Danger le fasse.
Nous vous le demandons en grâce.

L'Amant.

Danger ne peut plus refuser;
Lors il consent à s'apaiser.

Danger.

Dame, dit-il, je ne vous ose
Éconduire pour cette chose,
Car ce serait par trop félon.
Je lui rends son gent compagnon
Bel-Accueil; mais c'est pour vous plaire.
Je n'y veux plus défense faire.

L'Auteur.

Adonc à Bel-Accueil d'aller
Franchise au séduisant parler.
Et lors de sa voix la plus tendre:

Franchise.

3450. Trop vous estes de cel Amant,
Bel-Acueil, grant piece eslongniés,
Que regarder ne le daigniés;
Moult a esté pensis et tristes,
Puis cele hore que nel' véistes.
Or pensez de li conjoïr,
Se de m'amor voulés joïr,
Et de faire sa volenté :
Sachiés que nous avons denté
Entre moi et Pitié, Dangier
Qui vous en faisoit estrangier.

Bel-Acueil.

Je ferai quanque vous vodrois,
Fet Bel-Acueil, car il est drois,
Puis que Dangier l'a otroié.

L'Amant.

Lors le m'a Franchise envoié.
Bel-Acueil au commencement
Me salua moult doucement :
S'il ot esté vers moi iriés,
Ne se fu de riens empiriés,
Ains me monstra plus bel semblant
Qu'il n'avoit onques fait devant.
Il m'a lores par la main pris
Por mener dedans le porpris
Que Dangier m'avoit chalongié :
Or oi d'aler par tout congié.

Franchise.

3458. Pourquoi donc si longtemps attendre,
Bel-Accueil, loin de votre amant,
Sans le regarder seulement?
Son âme est sombre et abattue
Loin de vous et de votre vue.
Si vous tenez à mon amour,
A lui revenez sans séjour,
Et faites tout pour lui complaire;
Car, Pitié m'aidant, j'ai su faire
Que Danger ne fût courroucé,
Qui loin de vous l'avait chassé.

Bel-Accueil.

Je ferai selon votre guise,
Fit Bel-Accueil. C'est bien, Franchise,
Puisque Danger l'a octroyé.

L'Amant.

Lors me l'a Franchise envoyé.
Moult doucement, à sa venue,
Bel-Accueil d'abord me salue.
Contre moi s'il fut courroucé,
Son courroux s'était effacé,
Car il me fit meilleur visage
Qu'autrefois même avant l'orage.
Alors il m'a par la main pris
Pour mener dedans le pourpris
Dont Danger m'interdit l'entrée,
Et je vais partout où m'agrée.

XXVIII

3475. Comment Bel-Acueil doucement
Maine l'Amant joyeusement
Au vergier pour véoir la Rose,
Qui luy fut doulcereuse chose.

Or sui chéois, ce m'est avis,
De grant enfer en paradis ;
Car Bel-Acueil par tout me moine,
Qui de mon gré faire se poine.
Si cum j'oi la Rose aprochée,
Ung poi la trovai engroissée,
Et vi qu'ele iere plus créue
Que ge ne l'avoie véue.
La Rose auques s'eslargissoit
Par amont, si m'abelissoit
Ce qu'ele n'iert pas si overte,
Que la graine en fust descoverte ;
Ainçois estoit encore enclose
Entre les foilles de la Rose,
Qui amont droites se levoient,
Et la place dedans emploient.
Ele fu, Diex la benéie,
Assés plus bele et espanie,
Qu'el n'iere avant et plus vermeille :
Moult m'esbahi de la merveille
De tant cum el iert embelie ;
Et Amors plus et plus me lie,
Et tout adès estraint ses las,
Tant cum g'i oi plus de solas.
Grant piece ai ilec demoré,
Qu'à Bel-Acueil grant amor é,

XXVIII

3483. Comment Bel-Accueil doucement
Mène l'Amant joyeusement
Par le verger pour voir la Rose
Qui lui fut doucereuse chose.

Or je suis chu, ce m'est avis,
De grand enfer en paradis;
Car Bel-Accueil partout me mène
Qui de mon gré faire se peine,
Et quand à la Rose arrivai,
Un peu plus grasse la trouvai,
Et vis qu'elle s'était accrue
Depuis que je ne l'avais vue.
La Rose alors s'élargissait
Par le haut et me ravissait,
Mais sans être à ce point ouverte
Que la graine en fût découverte;
Les feuilles se dressaient tout droit
Et s'arrondissaient en un toit
Qui couvrait le cœur de la Rose
Où la graine encore était close.
Mais je trouvai, Dieu soit béni!
Le bouton plus épanoui,
Plus beau, de couleur plus merveille
Qu'auparavant; c'était merveille
Combien il était embelli!
J'étais là d'extase rempli;
Cependant plus grande est ma joie,
Plus Amour enserre sa proie!
Longtemps je suis là demeuré
De Bel-Accueil enamouré

3505. Et grant compaignie trovée;
Et quant ge voi qu'il ne me vée
Ne son solas, ne son servise,
Une chose li ai requise,
Qui bien fait à amentevoir :
Sire, fis-ge, sachiés de voir
Que durement sui envieus
D'avoir ung baisier savoreus
De la Rose qui soef flaire ;
Et s'il ne vous devoit desplaire,
Ge le vous requerroie en don.
Por Diex, sire, dites-moi don
Se il vous plaist que ge la baise,
Que ce n'iert tant cum vous desplaise.

Bel-Acueil.

Amis, dist-il, se Dieu m'aïst,
Se Chastéé ne m'en haïst,
Jà ne vous fust par moi véé ;
Mais ge n'ose por Chastéé,
Vers qùi ge ne voil pas mesprendre :
Ele me seult tous jors deffendre
Que du baisier congé ne doigne
A nul amant qui m'en semoigne.
Car qui au baisier puet ataindre,
A poine puet à tant remaindre ;
Et sachiés bien cui l'en otroie
Le baisier, qu'il a de la proie
Le miex et le plus avenant,
Si a erres du remenant.

3513. Et de sa douce compagnie.
Voyant enfin qu'il ne dénie
Vers moi service ni faveur,
J'osai demander à son cœur
Une chose bien téméraire.
Vous voyez, lui dis-je, mon frère,
Que durement suis envieux
D'avoir un baiser savoureux
De la Rose qui si bon flaire,
Et s'il ne vous devait déplaire,
De vous j'implorerais ce don.
Pour Dieu, Sire, dites-moi donc,
S'il ne vous plaît que je la baise.
Est-il rien là qui vous déplaise?

Bel-Accueil.

Ami, Dieu m'aide! en vérité,
Si ne craignais tant Chasteté,
Je vous ferais don de la Rose
Céans; mais Chasteté je n'ose
Tromper en aucune façon
Qui dit toujours en sa leçon
Qu'à nul amant baiser ne donne,
Combien qu'il m'en prie et raisonne.
Car baiser qui peut obtenir
A peine là peut s'en tenir,
Et l'amant à qui l'on octroie
Le baiser, il a de la proie
Le mieux et le plus avenant
Et des arrhes sur le restant.

L'Amant.

3533. Quant ge l'oï ainsinc respondre,
Ge nel' voil plus de ce semondre,
Car gel' cremoie correcier :
L'en ne doit mie homme enchaucier
Outre son gré, n'engoissier trop.
Vous savés bien qu'au premier cop
Ne cope-l'en mie le chesne,
Ne l'en n'a pas le vin de l'esne,
Tant que li pressoirs soit estrois.
Adès me tarda li otrois
Du baisier que tant desiroie ;
Mès Venus qui tous dis guerroie
Chastéé, me vint au secors :
Ce est la mere au Diex d'Amors
Qui a secoru maint amant.
Ele tint ung brandon flamant
En sa main destre, dont la flame
A eschauffée mainte dame.
El fu si cointe et si tifée,
El resemblait Déesse ou Fée :
Du grant ator que ele avoit,
Bien puet cognoistre qui la voit,
Qu'el n'ert pas de religion.
Ne feré or pas mencion
De sa robe et de son oré,
Ne de son trecéor doré,
Ne de fermail, ne de corroie,
Espoir que trop i demorroie ;
Mès bien sachiés certainement
Qu'ele fu cointe durement,
Et si n'ot point en li d'orgueil.
Venus se trait vers Bel-Acueil,

L'Amant.

3541 Lors entendant cette réponse,
A le presser plus je renonce,
De crainte de le courroucer.
Il ne faut personne presser
Ni tourmenter outre mesure;
Du chêne la vaste ceinture
Nul n'a tranché du premier coup,
Et du vin nul ne sait le goût
Si la vendange n'est foulée.
Longtemps eût été reculée
La faveur qui tant me séduit,
Si Vénus, qui toujours poursuit
Chasteté, lors ne fût venue
Aux amants toujours bien venue;
C'est la mère du Dieu d'Amours
Vénus qui vient à mon secours.
Sa dextre brandit une flamme
Dont elle a chauffé mainte dame.
Marquaient ses atours, sa beauté,
Une fée, une déité;
Du reste, sans lui faire injure,
Il ne semblait à sa parure
Qu'elle fût de religion.
Je ne ferai pas mention
De sa robe et de sa bordure,
De son fermail, de sa ceinture,
Ni de son beau tressoir doré,
Car je serais trop encombré.
Mais sachez qu'elle était moult belle
Et gracieuse, et puis qu'en elle
Il n'y avait l'ombre d'orgueil.
Vénus va droit à Bel-Accueil

3565. Si li a commencié à dire :

Venus.

Porquoi vous fetes-vous, biau sire,
Vers cel Amant si dangereus?
D'avoir ung baisier doucereus
Ne li déust estre véés :
Car vous savés bien et véés
Qu'il sert et aime en léauté;
Si a en li assés biauté,
Par quoi est digne d'estre amés.
Véés cum il est acesmés,
Cum il est biaus, cum il est gens,
Et dous et frans à toutes gens;
Et avec ce il n'est pas viex,
Ains est jeunes, dont il vaut miex.
Il n'est dame ne chastelaine
Que ge ne tenisse à vilaine,
S'ele nel' daingnoit aésier
D'avoir ung savoreux besier.
Ne li doit pas estre véés,
Moult iert en li bien emploiés :
Qu'il a, ce cuit, moult douce alaine,
Et sa bouche n'est pas vilaine,
Ains semble estre faite à estuire
Por solacier et por déduire;
Qu'il a les levres vermeilletes,
Et les dens si blanches et netes
Qu'il n'i pert taigne, ne ordure.
Bien est, ce m'est avis, droiture
Que uns baisiers li soit gréés,
Donnés li, se vous m'en créés;
Car tant cum vous plus atendrez,
Tant plus sachiés, de tens perdrez.

3373. Et céans commence à lui dire :

Vénus.

Pourquoi vous montrez-vous, beau Sire,
Vers cet amant si dédaigneux,
Et de ce baiser savoureux
Pourquoi si longtemps vous défendre ?
Car vous devez voir et comprendre
Qu'il aime en toute loyauté,
Et suffisante est sa beauté
Pour vaincre votre indifférence.
Quelle grâce, quelle élégance !
Comme il est beau, comme il est gent,
A tout le monde doux et franc !
Puis il est à la fleur de l'âge,
Ce n'est pas son moindre avantage.
Si, dédaignant de l'apaiser,
Lui refuser ce doux baiser
Je voyais dame ou châtelaine,
Je la tiendrais pour moult vilaine.
Accordez-lui cette douceur,
Mieux n'emploirez votre faveur.
Car il a, je crois, douce haleine,
Et sa bouche n'est pas vilaine,
Il semble fait pour les désirs,
Pour les soulas et les plaisirs ;
Il a les lèvres vermeillettes
Et les dents si blanches et nettes
Qu'ordure ou tache l'on n'y voit ;
A mon avis, c'est à bon droit
Qu'un baiser au moins on lui donne ;
Faites-le donc, je vous l'ordonne,
Car plus vous aurez attendu,
Plus vous aurez de temps perdu.

XXIX

3597. Comment l'ardent brandon Venus
Aida à l'Amant plus que nus,
Tant que la Rose ala baiser,
Por mieulx son amours apaiser.

Bel-Acueil, qui sentit l'aïer
Du brandon, sans plus delaier
M'otroia ung baisier en dons,
Tant fist Venus et ses brandons :
Onques n'i ot plus demoré.
Ung baisier dous et savoré
Ai pris de la Rose erraument;
Se j'oi joie nus nel' dement :
Car une odor m'entra où cors,
Qui en a trait la dolor fors,
Et adoucit les maus d'amer
Qui me soloient estre amer.
Onques mès ne fu si aése,
Moult est garis qui tel flor bese,
Qui est si sade et bien olent.
Ge ne serai jà si dolent,
S'il m'en sovient, que ge ne soie
Tous plains de solas et de joie;
Et neporquant j'ai mains anuis
Soffers et maintes males nuis,
Puis que j'oi la Rose baisie :
La mer n'iert jà si apaisie,
Qu'el ne soit troble à poi de vent;
Amors si se change sovent.
Il oint une hore, et autre point,
Amors n'est gaires en ung point.

XXIX

3605. Comment Vénus l'ardente dame,
Plus que nul aida de sa flamme
L'Amant, tant qu'il alla baiser
La Rose et ses maux apaiser.

Bel-Accueil, quand il sentit prendre
En lui le feu, sans plus attendre,
D'un baiser m'octroya le don.
Tant fit Vénus et son brandon
Qu'il n'osa faire résistance.
Lors vers la Rose je m'élance
Cueillir le savoureux baiser.
Quel bonheur, vous devez penser!
Soudain un doux parfum m'inonde
Dissipant ma douleur profonde,
Et adoucit le mal d'aimer
Qui tant me soulait être amer.
Onques tant ne me sentis d'aise,
Moult guérit qui telle fleur baise
Si suave et qui si bon sent.
Je ne serai plus si dolent,
Il suffira qu'il m'en souvienne
Et de joie aurai l'âme pleine!
Et pourtant j'ai bien des ennuis
Soufferts et de bien tristes nuits
Depuis que j'ai baisé la Rose!
Jamais tant la mer ne repose
Que ne la trouble un peu de vent.
Amour aussi change souvent;
Il blesse et guérit en une heure,
En un point guère ne demeure.

3627. Dès ore est drois que ge vous conte
Comment ge fui meslés à Honte
Par qui je fui puis moult grevés,
Et comment li murs fu levés,
Et li chastiaus riches et fors
Qu'amors prist puis par ses effors.
Toute l'estoire voil porsuivre,
Jà paresce ne m'iert d'escrivre,
Par quoi je cuit qu'il abelisse
A la bele que Diex garisse,
Qui le guerredon m'en rendra
Miex que nuli, quant el vodra.
Male-Bouche qui la couvine
De mains amans pense et devine,
Et tout le mal qu'il scet retrait,
Se prist garde du bel atrait
Que Bel-Accueil me daignoit faire,
Et tant qu'il ne s'en pot plus taire,
Qu'il fu filz d'une vieïle irese [68],
Si ot la langue moult punese,
Et moult poignant, et moult amere;
Bien en retraioit à sa mere.
Male-Bouche dès-lors en çà
A espier me commença;
Et dist qu'il metroit bien son œl
Que entre moi et Bel-Acuel
Avoit mauvès acointement.
Tant parla li glos folement
De moi et du filz Cortoisie,
Qu'il fist esveillier Jalousie,
Qui se leva en effréor,
Quant ele oï le jangléor :
Et quant ele se fu levée,
Ele corut comme desvée

3635. Maintenant je vous vais conter
Comment vint me persécuter
Honte qui me fut si fatale,
Comment fut la tour infernale
Bâtie et le beau château-fort
Qui tant d'Amour brava l'effort.
Toute l'histoire en veux poursuivre
Et céans mettre dans mon livre.
Je l'espère, elle charmera
La belle qui m'en donnera,
S'elle y consent, la récompense
Mieux que nulle autre, sans doutance.
Malebouche qui le projet
Des amants prévient et défait,
Pour le plaisir de leur mal faire
Et jamais ne saurait se taire,
S'aperçut du tendre méfait
Que pour moi Bel-Accueil a fait.
Ce fils d'une vieille grogneuse [68],
La langue amère et venimeuse
Et piquante et mordante avait,
Tout par lui sa mère savait.
Malebouche dès lors commence
A nous épier en silence,
Et dit qu'il gage bien un œil
Qu'entre moi et puis Bel-Accueil
Se trame quelque male chose.
Tant le fol fait sur nous de glose,
Le fils de Courtoisie et moi,
Qu'enfin toute pleine d'effroi
S'éveille et lève Jalousie
Quand la nouvelle elle eut ouïe.
Soudain sur ses pieds elle fut,
Et comme une folle courut

3661. Vers Bel-Acueil, qui vosist miaus
Estre à Estampes, ou à Miaus.

XXX

Comment par la voix Male-Bouche,
Qui des bons souvent dit reprouche,
Jalousie moult asprement
Tence Bel-Acueil pour l'Amant.

Lors l'a par parole assaillis :
Gars, porquoi es-tu si hardis,
Qui bien velz estre d'un garçon
Dont j'ai mauvese soupeçon ?
Bien pert que tu crois les losenges
De legier as garçons estranges.
Ne me voil plus en toi fier :
Certes ge te ferai lier
Ou enserrer en une tour,
Car je n'i voi autre retour.
Trop s'est de toi Honte eslongnie,
Si ne s'est mie bien poignie
De toi garder et tenir court :
Si m'est avis qu'ele secourt
Moult mauvesement Chastéé,
Quant lesse ung garçon desréé [69]
En notre porprise venir,
Por moi et li avilenir.

L'Amant.

Bel-Acueil ne sot que respondre,
Ainçois se fust alé repondre,
S'el ne l'éust ilec trové,
Et pris avec moi tout prové ;

3669. A Bel-Accueil qui voudrait être
A Étampes ou Meaux peut-être.

XXX

Comment Jalousie âprement
Tance Bel-Acueil pour l'Amant
Par ce Malebouche avertie
Qui les bons souvent calomnie.

Elle a Bel-Accueil assailli :
Vilain, qui te rend si hardi
De rechercher ainsi cet homme
Dont j'ai mauvais soupçon en somme ?
Bien aisément, à mon avis,
Les étrangers prends pour amis.
En toi désormais ne me fie,
Et puisque n'ai d'autre sortie,
Je te vais de liens serrer
Ou dans une tour enserrer.
Trop s'est de toi Honte éloignée
Et ne s'est pas assez donnée
A te garder et tenir court,
Et m'est avis qu'elle secourt
Bien mal Chasteté, puisque laisse
Le premier venu, par simplesse,
Dedans notre pourpris entrer,
Pour tous deux nous déshonorer.

L'Amant.

Bel-Acceuil, la langue interdite,
Hésitait; il eût pris la fuite,
Mais elle l'avait là trouvé
Et pris avec moi tout prouvé.

3689. Mès quant ge vi venir la grive
Qui contre nous tence et estrive,
Je fui tantost tornés en fuie,
Por sa riote qui m'ennuie.
Honte s'est lores avant traite,
Qui moult se crient estre meffaite :
Si fu humilians et simple,
Ele ot ung voile en leu de gimple,
Aussine cum nonain d'abéie ;
Et por ce qu'el fu esbahie,
Commença à parler en bas.

Ci parle Honte à Jalousie.

Por Dieu, dame, ne créés pas
Male-Bouche le losengier ;
C'est uns homs qui ment de legier,
Et maint prod'omme a réusé
S'il a Bel-Acueil accusé,
Ce n'est pas ore li premiers :
Car Male-Bouche est coustumiers
De raconter fauces noveles
De valez et de damoiseles.
Sans faille ce n'est pas mençonge,
Bel-Acueil a trop longue longe :
L'en li a soffert à atraire
Tex gens dont il n'avoit que faire ;
Mais certes ge n'ai pas créance
Qu'il ait éu nule béance
A mauvestié ne à folie ;
Mès il est voir que Cortoisie,
Qui est sa mere, li enseigne
Que d'acointier gens ne se feigne.
Qu'el n'ama onques homme entule.
En Bel-Acueil n'a autre trule,

3697. Aussi quand je vis la fâcheuse
Courir hurlante et furieuse,
Je m'esquivai moult inquiet,
Ennuyé de tout ce caquet.
Honte s'est alors avancée
Qui toujours craint d'être tancée,
L'air humble et de simple apparat,
Un voile en forme de rabat
Tout comme un nonnain d'abbaye,
Et comme elle était ébahie,
Se mit à débiter tout bas :

Honte à Jalousie.

Par Dieu, Dame, ne croyez pas
Malebouche et sa médisance,
Car il ment avec trop d'aisance,
Et maint prudhomme a déprisé.
S'il a Bel-Accueil accusé,
Ce n'est pas son coup d'essai, dame,
Toujours Malebouche diffame
Et tient propos méchants et laids
Des damoiseles et varlets.
Toutefois, c'est vrai, sans mensonge,
Bel-Accueil a trop longue longe;
On eut tort de trop le laisser
De telles gens s'embarrasser.
Mais certes je n'ai pas créance
Qu'il y ait chez lui malveillance,
Égarement, mauvais instinct;
Car sa mère, il est bien certain,
Lui dit, la sage Courtoisie
Qui n'aima vilain de sa vie,
D'être à toutes gens gracieux.
Bel-Accueil n'est pas vicieux,

3721. Ce sachiés, n'autre encloéure,
Fors qu'il est plains d'envoiséure,
Et qu'il geue as gens et parole.
Sans faille j'ai esté trop molle
De li garder et chastier,
Si vous en voil merci crier :
Se j'ai esté ung poi trop lente
De bien faire, g'en sui dolente ;
De ma folie me repens :
Mès ge metrai tout mon apens
Dès ore en Bel-Acueil garder,
Jamès ne m'en quier retarder.

Jalousie parle à Honte.

Honte, Honte, fet Jalousie,
Grant paor ai d'estre trahie,
Car lecherie est tant montée
Que tost porroie estre assotée.
N'est merveilles se ge me dout,
Car Luxure regne par tout :
Son pooir ne fine de croistre.
En abaïe, ne en cloistre
N'est mès Chastéé asséur ;
Por ce ferai de novel mur
Clore les Rosiers et les Roses,
Nes lerrai plus ainsinc descloses,
Qu'en vostre garde poi me fi,
Car ge voi bien et sai de fi
Que en meillor garde pert-l'en.
Ja ne verroie passer l'an
Que l'en me tendroit por musarde,
Se ge ne m'en prenoie garde ;
Mestiers est que ge m'en porvoie.
Certes ge lor clorrai la voie

3729. Son seul défaut, sur ma parole,
C'est sa jeunesse ardente et folle
Qui le fait rire et bavarder.
Je reconnais qu'à le garder
Je fus trop molle et le reprendre,
Aussi merci je n'ose attendre.
Mais si j'oubliai mon devoir,
Vous me voyez au désespoir
De ma coupable négligence.
Dès lors toute ma vigilance
Veux mettre à Bel-Accueil garder
Sans d'un seul pas m'en écarter.

Jalousie à Honte.

Honte, Honte, fait Jalousie,
J'ai grand' peur d'être encor trahie,
Car le monde est si corrompu
Que tôt j'aurais l'esprit perdu.
Or n'est merveille que je craigne,
Puisque Luxure partout règne;
Son pouvoir ne fait que grandir
Et pour Chasteté garantir
Plus n'est d'abbaye assez close.
Pour ce les Rosiers et la Rose
Je veux clore de nouveaux murs,
Enfermés ils seront plus sûrs.
En vous je n'ai plus confiance,
Je le sais par expérience,
Le meilleur gardien est volé.
Avant que l'an soit écoulé
On me tiendrait folle et musarde
Si je ne m'en prenais pas garde;
J'y vais de ce pas aviser.
Et ceux qui pour me mépriser

3753. A ceus qui por moi conchier
Viennent mes Roses espier.
Il ne me sera jà peresce
Que ne face une forteresce
Qui les Roses clorra entor :
Où milieu aura une tor
Por Bel-Acueil metre en prison,
Car paor ai de traïson.
Ge cuit si bien garder son cors,
Qu'il n'aura pooir d'issir hors,
Ne de compaignie tenir
As garçons qui por moi honnir
De paroles le vont chuant ;
Trop l'ont trové ici truant,
Fol et legier à décevoir ;
Mais se ge vif, sachiés de voir,
Mar lor fist onques bel semblant.

L'Acteur.

A ce mot vint Paor tremblant ;
Mès ele fu si esbahie,
Quant ele ot Jalousie oïe,
C'onques ne li osa mot dire
Porce qu'el la savoit en ire ;
En sus se trait à une part,
Et Jalousie atant s'en part :
Paor et Honte let ensemble,
Tout li megre du cul lor tremble.
Paor qui tint la teste encline,
Parla à Honte sa cousine.

Paour.

Honte, fet-ele, moult me poise,
Quant il nous convient avoir noise

3761. Viennent rôder autour des Roses
Ne trouveront que portes closes.
Je n'aurai le cœur satisfait
Que lorsqu'un château j'aurai fait
Pour les Roses partout enclore,
Puis au centre une tour encore
Pour Bel-Acueil mettre en prison
De peur de male trahison.
Je veux si bien là-haut le prendre
Qu'il ne puisse dehors descendre
Ni ces libertins rencontrer
Qui vont pour me déshonorer,
Le flattant de douce parole.
Trop l'ont-ils déjà vu, le drôle,
Fol et facile à décevoir ;
Mais, si je vis, vous pourrez voir
Le prix de son humeur galante.

L'Auteur.

A ces mots, s'en vient Peur tremblante ;
Mais était si grand son effroi
Que sans mot dire resta coi
Entendant gronder Jalousie,
Et d'un si grand courroux transie
Un peu se tenait à l'écart.
Jalousie alors se départ
Et laisse Honte et Peur ensemble,
Tout le maigre du cul leur tremble.
Peur tête basse et l'air contrit
A sa cousine Honte dit :

Peur.

Honte, fait-elle, moult me pèse
Quand il nous faut avoir mésaise

3783. De ce dont nous ne poons mès :
Maintes fois est avril et mès
Passés c'onques n'éusmes blasme ;
Or nous ledenge, or nous mesame
Jalousie qui nous mescroit.
Allons à Dangier orendroit,
Si li monstron bien et dison
Qu'il a faite grant mesprison,
Dont il n'a greignor poine mise
A bien garder ceste porprise :
Trop a à Bel-Acueil soffert
A faire son gré en apert.
Si convendra qu'il s'en ament,
Ou, ce sache-il tout vraiement,
Foïr l'en estuet de la terre ;
Il ne durroit mie à la guerre
Jalousie, n'à s'ataïne,
S'ele l'acueilloit en haïne.

XXXI

Comment Honte et Paor aussy
Vindrent à Dangier par soucy
De la Rose le ledengier
Que bien ne gardist le vergier.

A cel conseil se sunt tenuës,
Puis si sunt à Dangier venuës,
Si ont trové le païsant
Desous ung aube-espin gisant.
Il ot en leu de chevecel,
Sous son chief d'erbe ung grant moncel,
Si commençoit à someillier ;
Mais Honte l'a fait esveillier,

3791. De ce dont nous ne pouvons mais.
Maintes fois sont avrils et mais
Trépassés sans le moindre blâme;
Or nous insulte, or nous infâme
Jalousie avec ses soupçons.
A Danger de ce pas allons,
Toutes deux montrons-lui sans fable
De quel méfait il fut coupable
Pour n'avoir pas plus de soin mis
A bien garder notre pourpris.
Laisser Bel-Accueil à sa guise
Agir, c'était trop grand' sottise.
Il lui faudra tôt s'amender,
Ou, disons-lui sans marchander,
S'enfuir par force de la terre;
Il ne saurait soutenir guerre
Contre Jalousie en effet,
S'elle en haine un jour le prenait.

XXXI

Comment Honte et puis Peur aussi
Viennent à Danger par souci
Bien fort le gourmander, pour cause
D'avoir si mal gardé la Rose.

Sur ce point une fois d'accord,
Elle vont à Danger d'abord.
Le paysan est qui rumine
Couché dessous une aubépine.
Sur un monceau d'herbe et de foin
Sa tête, en guise de coussin,
S'appuie et tranquille sommeille.
Mais Honte le tance et l'éveille,

3813. Qui le laidenge et li cort sore.

Honte.

Comment dormez-vous à ceste hore,
Fet-ele, par male avanture ?
Fox est qui en vous s'asséure
De garder Rose ne bouton,
Ne qu'en la queue d'ung mouton :
Trop estes recréans et lasches,
Qui déussiés estre farasches,
Et tout le monde estoutoier.
Folie vous fist otroier
Que Bel-Acueil céans méist
Homme qui blasmer nous féist :
Quant vous dormés, nous en avons
La noise, qui mès n'en povons.
Estiés-vous ore couchiés [70] ?
Levés tost sus, et si bouchiés
Tous les partuis de ceste haie,
Et ne portés nului manaie :
Il n'afiert mie à vostre non,
Que vous faciés se anui non.
Se Bel-Acueil est frans et dous,
Et vous, soiés fel et estous,
Et plains de ramposne et d'outrage :
Vilains qui est cortois, c'est rage ;
Ce oï dire en reprovier,
Que l'en ne puet fere espervier
En nule guise d'ung busart [71].
Tuit cil vous tiennent por musart,
Qui vous ont trové débonnaire.
Voulez-vous donques as gens plaire,
Ne faire bonté, ne servise ?
Ce vous vient de recréantise :

3821. Lui court sus et lui dit grondant :

Honte.

Comment, fait-elle, le croquant,
A cette heure dormir il ose !
Bien fol en lui qui se repose
Pour garder rose ni bouton,
La queue autant vaut d'un mouton.
C'est par trop paresseux et lâche !
Vous savez bien que votre tâche
Est de tous gourmer et chasser.
Fol que vous étiez de laisser
Bel-Accueil céans introduire
Cet intrus ainsi pour nous nuire !
Vous dormez, et nous en avons
La noise, qui mais n'en pouvons.
Sans doute, vous dormiez encore ?
Levez-vous donc, et courez clore
De la barrière tous les trous
Et chasser bien loin tous les fous.
Pour votre nom c'est raillerie
De n'oser faire une avanie.
Si Bel-Accueil est franc et doux,
Vous, soyez félon et jaloux,
Plein d'amertume et plein d'outrage ;
Vilain qui courtois est, c'est rage.
Et le proverbe est bien connu :
Jamais homme n'est parvenu
A faire épervier d'une buse [71].
De votre sottise s'amuse
Qui vous trouve facile et doux.
Aux gens plaire voudriez-vous
Et les obliger à leur guise ?
C'est chez vous pure couardise.

3845. Si aurés mès par tout le los
Que vous estes lasches et mos,
Et que vous créés jangléors.
Lors a après parlé Paors.

Paor.

Certes, Dangier, moult me merveil
Que vous n'estes en grant esveil
De garder ce que vous devés;
Tost en porrés estre grevés,
Se l'ire Jalousie engraingne,
Qui est moult fiere et moult grifaingne,
Et de tencier apareillie :
Ele a hui moult Honte assaillie,
Et a chacié par sa menace
Bel-Acueil hors de ceste place,
Et jure qu'il ne puet durer
Qu'el nel' face vif enmurer.
C'est tout par vostre mauvestié,
Qu'en vous n'a mès point d'engrestié.
Ge cuit que cuer vous est faillis,
Mès vous en serés mal baillis,
Et en aurés poine et anui,
S'onques Jalousie connui.

L'Acteur.

Lors leva li vilains la hure,
Frote ses yex et ses behure,
Fronce le nés, les yex rooille,
Et fu plains d'ire et de rooille,
Quant il s'oï si mal mener.

3853. Bientôt vous aurez le renom
D'un lâche et d'un stupide ânon
Que le premier trompeur enjôle !
Peur à son tour prit la parole :

Peur.

Certes, je m'étonne, Danger,
De vous voir si sot, si léger,
Dit-elle, en votre surveillance;
Il vous en cuirait fort, je pense,
Si de Jalousie en devait
L'ire grandir, que chacun sait
Si dure et cruelle et sévère.
Elle a tancé Honte naguère
Et d'ici Bel-Accueil chassé
De ses menaces tout glacé,
Disant : Je n'aurai nulle joie
Qu'en prison tout vif ne le voie.
Or, c'est par pure lâcheté
Que vous l'avez si bien traité.
Le cœur vous a manqué sans doute,
Mais grands maux pour vous je redoute
Et grandes peines désormais,
Si Jalousie or je connais.

L'Auteur.

Lors le vilain lève la hure,
Frotte ses yeux et sa figure,
Fronce le nez, roule les yeux,
Et puis soudain tout furieux
Voyant ainsi qu'on le malmène :

Dangier.

3872. Bien puis, fet-il, vis forcener,
Quant vous me tenés por vaincu.
Certes or ai-ge trop vescu,
Se cest porpris ne puis garder :
Tout vif me puisse-l'en arder,
Se jamès homs vivans i entre.
Moult ai iré le cuer où ventre,
Quant nus i mist onques les piés ;
Miex amasse de deux espiés
Estre ferus parmi le cors.
Ge fis que fox, bien men recors,
Or l'amenderai par vous deus,
Jamès ne serai pareceus
De ceste porprise deffendre ;
Se g'i puis nului entreprendre,
Miex li vausist estre à Pavie.
Jamès à nul jor de ma vie
Ne me tendrés por recréant,
Ge le vous jur et acréant.

L'Amant.

Lors s'est Dangier en piés dreciés,
Semblant fet d'estre correciés ;
En sa main a ung baston pris,
Et va cerchant par le porpris
S'il trovera partuis, ne trace,
Ne sentier qu'à estouper face.
Dès or est moult changié li vers :
Car Dangiers devient moult divers,
Et plus fel qu'il ne soloit estre.
Mort m'a qui si l'a fait irestre,

Danger.

3880. Je puis bien être fou sans peine,
Dit-il, quand on me dit vaincu,
Et j'ai trop jusqu'ici vécu
Si ne puis garder une haie.
Qu'à présent un seul homme essaie
D'entrer; dussé-je vif rôtir,
Il n'en pourra vivant sortir.
J'ai trop de cœur et d'ire au ventre;
Que de deux glaives on m'éventre
Si quelqu'un les pieds y remet.
Oui, bien fol j'étais en effet.
Grâce à vous, je puis ma paresse
Réparer; dès lors sans faiblesse
Je veux surveiller ce pourpris,
Et le premier qui sera pris
Mieux lui vaudrait être à Pavie.
Jamais à nul jour de ma vie
Ne me tiendrez pour fainéant,
Je vous le jure par serment.

L'Amant.

Lors Danger sur ses pieds se dresse,
Feignant grand' fureur et rudesse.
Un bâton dans sa main a pris
Et va cherchant par le pourpris,
Afin, s'il trouve d'aventure
Pertuis ou trace en la clôture
Ou sentier, d'y mettre renfort.
J'ai vu soudain changer mon sort;
Pour moi Danger si bon naguère
Est plus félon qu'à l'ordinaire.

3901. Car ge n'aurai jamès lesir
De véoir ce que je desir.
Moult ai le cuer du ventre irié
Dont j'ai Bel-Acueil adirié;
Et bien sachiés que tuit li membre
Me fremissent, quant il me membre
De la Rose que ge soloie
De près véoir quant ge voloie;
Et quant du baisier me recors,
Qui me mist une odor où cors
Assés plus douce que n'est basme,
Par ung poi que ge ne me pasme :
Car encor ai où cuer enclose
La douce savor de la Rose.
Et sachiés quant il me sovient
Que à consirrer m'en convient,
Miex vodroie estre mors que vis.
Mar toucha la Rose à mon vis
Et à mes yex et à ma bouche,
S'Amors ne sueffre que g'i touche
Tout de rechief autre fiée,
Se j'ai la douçor essaiée,
Tant est graindre la covoitise
Qui esprent mon cuer et atise.
Or revendront plor et sopir,
Longues pensées sans dormir,
Friçons, espointes et complaintes,
De tex dolors aurai-ge maintes,
Car ge sui en enfer chéois.
Male-Bouche soit maléois!
Sa langue desloiaus et fauce
M'a porchaciée ceste sauce.

3909. Qui le mit en telle fureur
De mon trépas sera l'auteur.
J'ai perdu Bel-Accueil ! Du ventre
Le cœur en grand' colère m'entre,
Car je n'aurai jamais loisir
De voir la Rose à mon désir.
Mes membres frémissent de rage
En mes pensers quand j'envisage
Cette Rose que je soulais
De près voir tant que je voulais,
Quand du baiser j'ai souvenance
Qui me mit au corps jouissance
Si douce et si suave odeur.
Pour un peu me pâmer j'ai peur;
Car en mon cœur toujours est close
La douce saveur de la Rose,
Et sachez que s'il me souvient
Que m'en séparer il convient,
Mieux voudrais être mort qu'en vie.
Mal me prit la Rose chérie
De mon front, ma bouche et mes yeux
Toucher, Amour, si tu ne veux
Qu'une autre fois j'y touche encore,
(Fatal bonheur que je déplore!)
Tant est grande la folle ardeur
Qui brûle et consume mon cœur.
Or reviendront les avanies,
Pleurs, soupirs, longues insomnies,
Plaintes, frissons, élancements,
Maintes douleurs et maints tourments,
Car l'enfer de nouveau je touche.
Sois maudit, cruel Malebouche,
Être déloyal et menteur,
Tu as détruit tout mon bonheur!

XXXII

3933. Comment, par envieux atour,
Jalousie fist une tour
Faire au milieu du pourpris [72],
Pour enfermer et tenir pris
Bel-Acueil, le très-doulx enfant,
Pource qu'avoit baisé l'Amant.

Dès or est drois que ge vous die
La contenance Jalousie,
Qui est en male souspeçon :
Où païs ne remest maçon
Ne pionnier qu'ele ne mant.
Si fait faire au commancement
Entor les Rosiers uns fossés
Qui cousteront deniers assés,
Si sunt moult lez et moult parfont.
Li maçons sus les fossés font
Ung mur de quarriaus tailléis,
Qui ne siet pas sus croléis,
Ains est fondé sus roche dure :
Li fondement tout à mesure
Jusqu'au pié du fossé descent,
Et vait amont en estrecent;
S'en est l'uevre plus fors assés.
Li murs si est si compassés,
Qu'il est de droite quarréure;
Chascuns des pans cent toises dure,
Si est autant lons comme lés.
Les tornelles sunt lés à lés,
Qui richement sunt bataillies,
Et sunt de pierres bien taillies.

XXXII

3943. Comment par male frénésie
A fait une tour Jalousie
Bâtir au milieu du pourpris,
Pour enfermer et tenir pris
Bel-Accueil, pour la seule cause
Que l'Amant a baisé la Rose.

Sous le coup de son vil soupçon,
Je vais vous dire la façon
Dont se comporte Jalousie.
Par le pays elle convie
Tous les maçons et pionniers,
Et tout à l'entour des Rosiers
Fait d'abord un grand fossé faire
Qui, vrai, ne coûtera pas guère,
Car il est large et moult profond.
Les maçons sur le fossé font
Un grand mur de pierres de taille.
Point n'est assise la muraille
Sur fondrières, mais sur roc,
Et des fondements chaque bloc
Jusqu'au pied du fossé s'aligne
Et s'élève en oblique ligne
Pour toute l'œuvre mieux asseoir.
Le mur autour de ce manoir
Est carré d'exacte mesure,
Chacun des pans cent toises dure,
Même longueur, même largeur.
Quatre tourelles à hauteur
Lèvent leurs têtes crénelées
De belles pierres bien taillées;

3963. As quatre coingnés en ot quatre
Qui seroient fors à abatre ;
Et si i a quatre portaus
Dont li mur sunt espès et haus.
Ung en i a où front devant
Bien déffensable par convant,
Et deux de coste, et ung derriere,
Qui ne doutent cop de perriere.
Si a bonnes portes coulans [73]
Por faire ceus defors doulans,
Et por eus prendre et retenir,
S'il osoient avant venir.
Ens où milieu de la porprise
Font une tor par grant mestrise
Cil qui du fere furent mestre ;
Nule plus bele ne pot estre,
Qu'ele est et grant, et lée, et haute.
Li murs ne doit pas faire faute
Por engin qu'on saiche getier ;
Car l'en destrempa le mortier
De fort vin-aigre et de chaus vive.
La pierre est de roche naïve
De quoi l'en fist le fondement,
Si iert dure cum aïment.
La tor si fu toute réonde,
Il n'ot si riche en tout le monde,
Ne par dedens miex ordenée.
Ele iert dehors avironée
D'un baille qui vet tout entor,
Si qu'entre le baille et la tor
Sunt li Rosiers espès planté,
Où il ot Roses à planté.
Dedens le chastel ot perrieres
Et engins de maintes manieres.

3973. A chaque coin ces quatre forts
Peuvent braver tous les efforts.
Également sont quatre faces
Dressant les immenses surfaces
D'épais et formidables murs
Pour la défense forts et sûrs,
Qui ne craignent coup de pierrière;
Devant, sur le front, la première,
Deux autres de chaque côté,
Puis une autre à l'extrémité.
On voit glisser herses massives [73]
Pour irruptions offensives,
Et pour surprendre et retenir
Ceux qui près oseraient venir.
Enfin ceux qui l'œuvre dirigent
Au milieu du pourpris érigent
Une autre tour avec grand art;
Il n'est si belle nulle part.
Elle est moult grande et large et haute,
Et le mur ne doit faire faute
Pour engin qu'on puisse envoyer,
Car fut détrempé le mortier
De fort vinaigre et de chaux vive.
La pierre est de roche native
De même que le fondement
Et dure comme diamant.
Cette tour est tretoute ronde
Et n'est si riche en tout le monde
Ni mieux ordonnée au dedans.
Puis tout autour, en tous les sens,
Une barrière l'environne.
Entre elle et la tour s'échelonne
Un pourpris de rosiers planté
Portant roses en quantité.

3997. Vous poïssiés les mongonniaus
Véoir par dessus les creniaus;
Et as archieres tout entour
Sunt les arbalestes à tour [74],
Qu'arméure n'i puet tenir.
Qui près du mur vodroit venir,
Il porroit bien faire que nices.
Fors des fossés a unes lices
De bons murs fors à creniaus bas,
Si que cheval ne puent pas
Jusqu'as fossés venir d'alée,
Qu'il n'i éust avant mellée.

Jalousie a garnison mise
Où chastel que ge vous devise.
Si m'est avis que Dangier porte
La clef de la premiere porte
Qui ovre devers orient;
Avec li, au mien escient,
A trente sergens tout à conte.
Et l'autre porte garde Honte,
Qui ovre par devers midi.
El fut moult sage, et si vous di
Qu'el ot sergens à grant planté
Près de faire sa volenté.
Paor ot grant connestablie,
Et fu à garder establie
L'autre porte, qui est assise
A main senestre devers bise.
Paor n'i sera jà séure,
S'el n'est fermée à serréure,
Et si ne l'ovre pas sovent;
Car, quant el oit bruire le vent,

4007. Dans le château mainte pierrière
Et mainte machine de guerre
On eût pu voir, et mangonneaux
Se dresser dessus les créneaux,
Et tout autour aux meurtrières
Maintes arbalètes tourières [74]
Contre qui nul ne peut tenir.
Qui près du mur voudrait venir
Ferait sottise, je vous jure.
Hors les fossés une clôture
S'étend de murs à créneaux bas,
Pour que chevaux ne puissent pas
Jusqu'aux fossés venir d'emblée,
A moins qu'il y eût grand' mêlée.
Garnison Jalousie a mis
Au castel que je vous décris.
D'abord je sais que Danger porte
La clef de la première porte,
Celle qui s'ouvre à l'orient;
Avec lui, à mon escient,
Sont trente sergents, c'est le compte.
Puis l'autre porte garde Honte,
Celle qui fait face au midi;
Sage elle n'a l'œil engourdi,
Mais de sergents troupe nombreuse
Et de ses ordres soucieuse.
Puis à l'autre porte du fort
Qui regarde à gauche le nord
Peur commande; elle l'a garnie
D'une puissante compagnie.
Elle ne l'ouvre pas souvent,
Car elle tremble au moindre vent
Et jamais ne s'y croira sûre
Qu'elle ne ferme la serrure.

4029. Ou el ot saillir deus langotes,
Si l'en prennent fievres et gotes.
Male-Bouche, que Diex maudie!
Qui ne pense fors à boidie [75],
Si garde la porte destrois;
Et si sachiés qu'as autres trois
Va souvent et vient. Quant il scet
Qu'il doit par nuit faire le guet,
Il monte le soir as creniaus,
Et atrempe ses chaleniaus,
Et ses buisines, et ses cors.
Une hore dit lés et descors,
Et sonnez dous de controvaille
As estives de Cornoaille;
Autrefois dit à la fléuste
C'onques fame ne trova juste [76].
Il n'est nule qui ne se rie,
S'ele oit parler de lecherie;
Ceste est pute, ceste se farde,
Et ceste folement se garde,
Ceste est vilaine, ceste est fole,
Et ceste nicement parole.
Male-Bouche qui riens n'esperne,
Trueve à chascune quelque herne.

Jalousie, que Diex confonde!
A garnie la tor réonde;
Et si sachiés qu'ele i a mis
Des plus privés de ses amis,
Tant qu'il ot grant garnison:
Et Bel-Acueil est en prison
Amont en la tor enserré,
Dont li huis est moult bien barré,

4041. Deux sauterelles bondissant
Lui donnent fièvre et tremblement.
  Malebouche, que Dieu maudisse !
Qui n'ourdit que vil artifice [75],
A la dernière s'est placé,
Et vers les autres empressé
Va souvent et vient. S'il doit faire
Le guet la nuit, ne tarde guère
A monter le soir aux créneaux
Et prépare ses chalumeaux,
Ses cors, ses muses, ses trompettes.
Lors il entonne chansonnettes
Une heure durant, lais nouveaux
Et gais refrains de fabliaux,
Que souvent des sons il émaille
D'une trompe de Cornouaille.
D'autres fois sur la flûte il dit
Qu'oncques femme chaste il ne vit [76] ;
Que c'est grand' joie et grand' pâture
Quand on leur parle de luxure.
L'une est pute, l'autre se teint,
L'autre jamais ne se contraint,
L'une est vilaine, une autre folle
Et celle-là sotte en parole.
Malebouche à qui rien ne vaut
Trouve à chacune son défaut.
  Jalousie a, que Dieu confonde !
Garnison mise en la tour ronde,
Et sachez bien qu'elle y a mis
Les plus privés de ses amis ;
Il y avait garnison grande.
Bel-Accueil en prison s'amende,
Là haut dans la tour enserré
Dont l'huis est moult fort et barré ;

4061. Qu'il n'a pooir que il en isse.
Une vielle, que Diex honnisse !
Avoit o li por li guetier,
Qui ne fesoit autre mestier,
Fors espier tant solement
Qu'il ne se maine folement.
Nus ne la péust engignier
Ne de signier, ne de guignier,
Qu'il n'est barat qu'el ne congnoisse,
Qu'ele ot des biens et de l'angoisse
Qu'Amors à ses sergens départ,
En jonece moult bien sa part.
Bel-Acueil se taist et escoute
Por la vielle que il redoute,
Et n'est si hardis qu'il se moeve,
Que la vielle en li n'aperçoeve
Aucune fole contenance,
Qu'el scet toute la vielle dance.
Tout maintenant que Jalousie
Se fu de Bel-Acueil saisie,
Et ele l'ot fait emmurer,
El se prist à asséurer :
Son chastel qu'ele vit si fort,
Li a donné grant réconfort.
El n'a mès garde que gloutons
Li emblent Roses ne boutons ;
Trop sunt li Rosiers clos forment,
Et en veillant et en dormant
Puet-ele estre bien asséur.

L'Amant.

Mès ge qui fui defors le mur,
Suis livrés à duel et à poine :
Qui sauroit quel vie ge moine,

4075. Crainte n'est que sortir il puisse.
Une vieille, que Dieu maudisse!
Est avec lui pour le guetter,
Et n'est là que pour rapporter
S'il veut follement se conduire.
Elle ne se laisse séduire
Par signe ni mot doucereux,
Ni regard tendre et langoureux.
Ruse n'est qu'elle ne connaisse;
Car elle eut certe en sa jeunesse,
Des biens et maux qu'Amour départ
A ses serviteurs, large part.
Bel-Accueil en silence écoute,
Tellement la vieille il redoute,
Et n'ose même se mouvoir,
Car la vieille pourrait y voir
Aucune folle contenance,
Toute elle sait la vieille danse.
Jalousie, à présent qu'elle est
De Bel-Accueil sûre, et l'a fait
Bien enfermer dedans sa cage,
Commence à reprendre courage
(Ce château qu'elle voit si fort
Lui a donné grand reconfort),
Et ne craint plus que glouton ose
Lui ravir ni bouton, ni Rose.
Trop bien sont clos près de la tour
Les Rosiers; la nuit et le jour
Elle peut reposer tranquille.

L'Amant.

Mais moi, hors du mur qu'on exile,
Je suis de peine et deuil rongé.
Qui sut quelle existence j'ai

4093. Il en devroit grant pitié prendre.
Amors me sot ores bien vendre
Les biens que il m'avoit prestés;
Ges cuidoie avoir achetés,
Or les me vent tout derechief :
Car ge suis à greignor meschief
Por la joie que j'ai perdue,
Que s'onques ne l'éusse éue.
Que vous iroie-ge disant?
Ge resemble le païsant
Qui giete en terre sa semence,
Et a joie quant el commence
A estre bele et drue en herbe;
Mès ainçois qu'il en coille gerbe,
L'empire, tele hore est, et grieve
Une male nue qui crieve
Quant li espi doivent florir,
Si fait le grain dedens morir,
Et l'esperance au vilain tost
Qu'il avoit éue trop tost.
Si crieng ausinc avoir perdue
Et m'espérance et m'atendue,
Qu'Amors m'avoit tant avancié,
Que j'avoie jà commencié
A dire mes grans privetés
A Bel-Acueil, qui aprestés
Iere de recevoir mes gieus;
Mès Amors est si outragieus,
Qu'il m'a tout tollu en une hore,
Quant ge cuidoie estre au desore.
Ce est ausinc cum de Fortune
Qui met où cuer des gens rancune;
Autre hore les aplaine et chue,
En poi d'ore son semblant muë.

4107. Il en devrait grande pitié prendre!
Certes ,Amour me sait bien vendre
Tous les maux qu'il m'avait prêtés;
Je crus les avoir achetés,
Il faut que déréchef les paie;
Car plus douloureuse est ma plaie
Pour le bonheur que j'ai perdu,
Que si jamais ne l'avais eu.
Que dis-je? Est-ce qu'il ne vous semble
Qu'à ce paysan je ressemble,
Qui semence en terre a jeté
Et voit avec bonheur l'été
Épaisse et haute monter l'herbe?
Mais avant de cueillir la gerbe,
Crève un gros nuage soudain
Qui détruit tout en un matin;
Les épis en fleurs se flétrissent
Et dedans les graines périssent,
Et l'espoir au vilain bientôt
S'évanouit qu'il eut trop tôt.
Ainsi j'ai peur mon espérance
Perdre et ma longue patience.
Amour pourtant m'avait aidé;
J'avais déjà persuadé
Bel-Accueil par tendres avances
D'ouïr mes douces confidences
Et recevoir enfin mes jeux.
Mais Amour est trop rigoureux
Et me ravit tout en une heure
Au moment où le seuil j'effleure.
C'est ainsi que Fortune fait
Qui rancune aux cœurs des gens met,
Les flatte une heure et les conspue,
En un instant son semblant mue,

4127. Une hore rit, autre hore est morne,
Ele a une roe qui torne,
Et quand ele veut, ele met
Le plus bas amont où sommet,
Et celi qui est sor la roe
Reverse à un tor en la boe.
Las! ge sui cil qui est versés :
Mar vi les murs et les fossés
Que je n'os passer, ne ne puis.
Ge n'oi bien ne joie onques puis
Que Bel-Acueil fu en prison ;
Car ma joie et ma garison
Ert tout en lui et en la Rose,
Qui est entre les murs enclose ;
Et de là convendra qu'il isse,
S'Amors veult jà que ge garisse ;
Car jà d'aillors ne quier que joie
Honor, santé, ne bien, ne joie.
Ha! Bel-Acueil, biaus dous amis,
Se vous estes en prison mis,
Au mains gardés-moi votre cuer,
Et ne soffrés à nesun fuer
Que Jalousie la sauvage
Mete vostre cuer en servage
Ainsinc cum ele a fait le cors,
Et s'el vous chastie de fors,
Aiés dedans cuer d'aïment
Encontre son chastiement :
Se li cors en prison remeint,
Gardés au mains que li cuer m'aint.
Fins cuers ne lest mie à amer
Por batre ne por mesamer [77].
Se Jalousie est vers vous dure,
Et vous fait anui et laidure,

4141. Une heure est morne, une heure rit,
Car sa roue un cercle décrit;
Celui qui est dessus la roue
Retombe à son tour dans la boue,
Et quand elle veut, elle met
Le plus bas en haut au sommet.
Las! c'est moi qu'elle verse et raille!
Pour mon mal vis fosse et muraille
Que passer n'ose ni ne puis;
Biens et bonheur je n'ai depuis
Que Bel-Accueil avec la Rose,
Maintenant de gros murs enclose,
Emporta dedans sa prison
Et ma joie et ma guérison.
Si veut Amour que je guérisse,
Qu'il l'arrache au sombre édifice,
Car d'ailleurs ne me peut venir
Honneur, santé, bien ni plaisir.
Bel-Accueil, ami cher et tendre,
S'il vous faut en prison attendre,
Au moins gardez-moi votre cœur!
Ne souffrez pas pour mon malheur,
A aucun prix, que la sauvage
Mette votre cœur en servage
Comme elle a fait de votre corps;
Si elle vous nâvre dehors,
Ayez dedans cœur indomptable
Contre son bras impitoyable,
Et si le corps reste en prison,
Gardez le cœur de trahison.
Un fin cœur aime avec constance
Et brave haine et violence [77].
Si Jalousie a sans pitié
Votre cœur d'ennuis guerroyé,

4161. Fetes-li engrestié encontre,
Et du dangier qu'ele vous montre
Vous vengiés au mains en pensant,
Quant vous ne poés autrement;
Se vous ainsinc le féissiés,
Ge m'en tendroie à bien paiés.
Mès ge sui en moult grant souci
Que vous nel' faciés mie ainsi;
Ains crient que mal gré me savés
Au mains por ce que vous avés
Esté por moi mis en prison;
Si n'est-ce pas por mesprison
Que j'aie encore vers vous faite,
C'onques par moi ne fu retraite
Chose qui à celer féist;
Ains me poise, se Diex m'aïst,
Plus qu'à vous de la meschéance;
Car g'en soffre la pénitence
Plus grant que nus ne porroit dire.
Par un poi que ge ne fons d'ire,
Quant il me membre de ma perte
Qui est si grant et si aperte;
S'en ai paor et desconfort
Qui me donront, ce croi, la mort.
Las! g'en doi bien avoir paor,
Quant ge voi que losengéor,
Et traïtor, et envieus
Sunt de moi nuire curieus.
Ha! Bel-Acueil, ge sai de voir
Qu'il vous béent à décevoir,
Et faire tant par lor flavele,
Qu'il vous traient à lor cordele.
Se Diex m'aïst, si ont-il fait,
Ge ne sai or comment il vait;

4175. Défendez-vous avec courage ;
De sa cruauté, de sa rage
Vengez-vous du moins en pensant,
Si ne pouvez faire autrement ;
Et s'il vous plaît ainsi de faire,
Ma douleur sera moins amère.
Mais je suis en moult grand souci
Que vous ne le fassiez ainsi,
Et me sachiez tout au contraire
Mauvais gré de votre misère,
Moi qui vous fis mettre en prison.
Mais, croyez-moi, de trahison
Je ne suis envers vous coupable,
Jamais de nul acte blâmable
Mon cœur n'eut à se repentir.
Mais Dieu m'aide ! Il me faut souffrir
Bien plus que vous de mon offense,
Car j'en souffre la pénitence
Plus que nul ne saura jamais ;
Pour un peu d'ire je fondrais
Quand de ma perte ai souvenance.
Bien puis-je avoir peur sans doutance
Lorsque je vois ces envieux
Traîtres et menteurs venimeux
Ainsi s'acharner à me nuire.
Ils me tueront, j'ose le dire.
Ah ! Bel-Accueil, je crois savoir
Qu'ils veulent tous vous décevoir,
N'allez pas leurs fables entendre,
A leur corde ils vous veulent pendre.
Mais je ne sais rien en effet,
Dieu m'aide ! Peut-être est-ce fait ?
J'ai peur, et grande est ma souffrance,
Que me mettiez en oubliance,

4195. Mès durement sui esmaiés
Que entr'oblié ne m'aiés ;
Si en ai duel et desconfort,
Jamès n'iert riens qui m'en confort,
Se ge pers votre bien-voillance,
Que ge n'ai mès aillors fiance ;
. . . . . .
Et si l'ai-ge perdu, espoir,
A poi que ne m'en desespoir [78].

FIN DES VERS DE GUILLAUME DE LORRIS.

4209. J'en ai grand deuil et déconfort
Et je n'aurai jamais confort
Si je perds votre bienveillance,
Car ailleurs je n'ai d'espérance,
. . . . . .

Et s'il m'est donné de le voir,
Oui, j'en mourrai de désespoir [78] !

S'il fallait en croire Méon, Jehan de Meung aurait ajouté ces deux derniers vers pour commencer sa continuation, en supprimant les quatre-vingts vers qui suivent. P. M.

VERS

QUI, DANS CERTAINS MANUSCRITS, TERMINENT LA PARTIE DE GUILLAUME DE LORRIS.

(Que je n'ai mès aillors fiance)
4203. Ne reconfort nul qui m'aïst.
Ha! biau douz cuers! qui vos véist
Au mains une foiz la semaine,
Asez en fust mendre sa paine;
Mès je ne sai santier ne voie
Par où jamès nul jor vos voie.
En ce qu'estoie en tel tristece,
Si vi venir au chief de piece
Devers la Tour Dame Pitié
Qui maint cuer dolant a fait lié,
Si me commence à conforter
Et dist : amis, por deporter
Et por voz dolors alegier
Sui ci venue en cest vergier,
Si vos amain dame Biauté
Et Bel-Acueil et Loiauté,
Et Douz-Regart, o lui Simplece.
Issu somes à grant destrece
De cele Tour qui est moult haute;
Mès cuers loiax ne feroit faute
S'il en devoit perdre la vie.
Endormie s'est Jalousie,
Si nos somes emblés de lui.
Moult avons éu grant anui;

VERS

QUI, DANS CERTAINS MANUSCRITS, TERMINENT LA PARTIE DE GUILLAUME DE LORRIS.

(Car ailleurs je n'ai d'espérance)
4215. Ni reconfort pour ma douleur.
Ah ! vous contempler, beau doux cœur,
Au moins une fois la semaine
Suffirait à calmer ma peine.
Mais je ne sais voie ou sentier
Où je puisse vous épier !
J'étais en ma noire tristesse
Plongé ; soudain vers moi s'empresse
De vers la tour dame Pitié
Qui maint cœur triste a égayé.
Lors à me conforter commence :
Pour t'apporter douce allégeance,
Dit-elle, et ton cœur soulager,
Ami, je viens en ce verger.
Nous sortîmes à grand' détresse,
Car j'amène avec moi Simplesse,
Bel-Accueil et dame Beauté,
Et Doux-Regard, et Loyauté.
Bien haut de la tour est le faîte,
Mais rien un cœur loyal n'arrête
Quand il devrait braver la mort.
Jalousie est là-haut qui dort,
Si j'ai pu tromper ce cerbère,
Ce n'est pas sans grande misère ;

4227. Car Paor qui toz jors se crient,
L'uis ot fermé, si va et vient;
De toutes parz va escoutant,
Por Male-Bouche est moult doutant,
Qu'el ne set qu'ele doie faire.
Mès bone amor la deboneire
Qui les siens adès reconforte,
A grant meschief ovri la porte
Maugré que Paor en éust.
Se Male-Bouche le séust,
N'en issisen por riens dou monde.
Mès Vénus la bele, la blonde,
Embla les clés, hors nos a mises.
Tantost delez moi sont asises;
Lors refu ma dolor pasée.
Dame Biauté en recelée
Le douz bouton m'a présenté,
Et je le pris de volenté,
Si en fis ainssi com du mien [79],
Qu'il n'i ot contredit de rien.
Iluec fumes à grant delit,
De fresche herbe fu nostre lit,
De beles roses de rosiers
Fumes covert et de besiers :
A grant soulas, à grant deduit
Fumes trestoute celle nuit,
Mès moult me sembla courte et briève.
Au matinet quant l'aube crieve
Nos somes en estant levé,
Mès de ce fumes moult grevé
Que si tost fu la departie [80].
Et Biautez si n'oblia mie
Le très-douz bouton à reprendre,
Maugré mien le me covint rendre.

4239. Car Peur, qui toujours tremble et craint,
S'en va de toutes parts et vient
L'huis clos, et méfiante écoute,
Tant Malebouche elle redoute
Et n'ose pas ouvrir la tour.
Mais la vaillante Bonne-Amour
Qui les siens toujours réconforte
A grand méchef ouvre la porte,
Malgré tout ce que Peur en eût.
Si Malebouche alors le sut,
Nous n'eussions pu pour rien au monde.
Mais Vénus la belle et la blonde,
Les clefs volant, hors nous a mis.
Ils sont près de moi tous assis,
Et ma douleur s'en est allée.
Dame Beauté en recelée
Le doux bouton m'a présenté;
Pris l'ai de bonne volonté
Comme mien, et tout à ma guise [79]
M'en sers, sans qu'il y contredise.
Notre heur nous goutâmes en paix
Sur un beau lit de gazon frais,
Tout couverts de feuilles des Roses
Et de baisers nos bouches closes.
En doux transports, en grand déduit
Nous passâmes toute la nuit
Qui trop tôt, las! pour nous s'achève.
Au matin, quand l'aube se lève
Tous deux aussi sommes sur piés,
Bien contrits et bien ennuyés
De séparation si vive.
Mais Beauté se montre attentive
Le doux bouton à ressaisir;
Malgré moi je dus obéir.

4261. Mès toutes fois la douce rose
Au departir ne fu pas close :
Mès ainçois que se departissent
Ne que congié de moi préissent,
S'en vint Biautez humeliant
Vers moi et dit tout en riant :
Or puet Jalousie gaitier,
Ses murs haucier et enforcier,
Face fort haie d'églantiers.
Face bien guetier ses vergiers,
Or i a gaagnié assez ;
Ne s'est-il bien en vain lassez ?
Biaus douz amis, car me le dites,
A tel servise tiex merites [81].
Pensez de servir sans trichier
Se cuer avez fin et entier :
Tous jours seroiz dou boton mestre,
Jà si enclos ne saura estre.
Droit à la Tour tout belement
S'en revont moult celéement.
Atant m'en part et prent congiet,
4282. C'est li songes que j'ai songiet.

« Il est facile, dit Méon, de voir par ces derniers vers que Guillaume de Lorris n'avoit pas le projet de donner une plus grande étendue à son Roman, et que Jean de Meung a dû les supprimer pour lui donner une continuation. »

On sait que nous ne partageons pas cette opinion. P. M.

4273. Mais toutefois la douce Rose
Au départir ne fut pas close;
Car avant de s'en retourner
Tretous et congé me donner,
A moi Beauté vint langoureuse
Et me dit doucement rieuse :
Jalousie or peut nous guetter,
Ses murs épaissir et monter,
D'églantiers doubler la clôture,
Mettre au verger garnison sûre,
J'ai goûté de bonheur assé.
Ne s'est-il pas en vain lassé?
Beaux doux ami, comme le dites :
Chacun sers selon ses mérites [81].
Aimez toujours loyalement,
Si votre cœur est fin et franc,
Toujours serez du bouton maître
Si bien enfermé qu'il puisse être.
Droit à la Tour tout bellement
Lors s'en revont moult doucement.
De mon côté je m'achemine :
4294. Ainsi mon rêve se termine.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

En tête de ces notes nous ferons une observation. C'est que les titres des chapitres ont été ajoutés aprés coup par les copistes en guise de notes marginales. Ils sont en effet d'un style beaucoup plus moderne que l'ouvrage. Nous les avons conservés pour reproduire exactement l'édition de Méon. Toutes les notes prises dans les éditions de Méon et de M. Francisque Michel portent la signature des auteurs. Celles non signées sont de nous.

Note 1, *page* 3.

Vers 7. *Treuve* pour *trouve*.

Ce mot, aujourd'hui hors d'usage, se voit encore dans Malherbe, La Fontaine et Molière.

Nous avons cru devoir introduire ou conserver dans tout le cours de ce travail nombre de mots, de locutions et même de phrases entières qui pouvaient s'accorder avec l'exigence de la traduction. Ceci nous a permis de laisser subsister les expressions caractéristiques qu'il était difficile de bien rendre en français moderne, et qui, rajeunies, se fussent mal accommodées d'une diction surannée. Nous espérons que le lecteur nous saura gré d'avoir conservé à cette belle œuvre un parfum d'archaïsme qui s'harmonise si bien avec la naïveté gracieuse de nos deux romanciers. C'est ainsi que nous n'avons pas cru

devoir faire disparaître un grand nombre d'hiatus, chaque fois que, sans être par trop fatigants pour nos oreilles délicates, le vers servait fidèlement la pensée de l'original. Mais toutes les fois que, sans nuire à la traduction, et sans tomber dans un défaut pire, il était possible de les éviter, nous nous sommes empressé de le faire.

Note 2, *page* 2.

Vers 9. *Macrobe,* auteur latin qui vivoit à la fin du IVe siècle. Il composa divers ouvrages remplis d'érudition. Ceux qu'il a intitulés : *Les Saturnales,* traitent de différens sujets, et sont un agréable mélange de critique et d'antiquités. Son Commentaire sur *le Songe de Scipion* est très-sçavant ; il y établit cinq espèces de songes : *somnium, visio, oraculum, insomnium, visum.* Ce dernier est une imagination phantastique d'une chose qui n'existe pas. Macrobe ne veut pas que l'on ajoûte foi à ces deux dernieres espèces de songes, n'y ayant que les trois premiers qui soient revêtus de tous les caracteres de la vérité. *Macrobii in somnium Scipionis, liber prim., cap. 3, vers 7.*

Petrone ne veut pas que les songes et les inspirations qui nous arrivent en dormant soient l'ouvrage de quelque divinité ; il prétend, au contraire, que nos songes ne sont que des réminiscences des choses qui nous sont arrivées lorsque nous ne dormions pas.

Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris
Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt
Sed sibi quisque facit.

(Petronii Arbitri Satyricon.)

Les anciens ont toujours eu les songes en grande recommandation. Pharaon, roi d'Égypte, avoit à ses gages des gens dont l'unique emploi étoit d'interpréter les songes. (*Genese,* chap. 41.)

Joseph avoit reçû de Dieu un talent particulier pour les expliquer, et ses frères, jaloux de cette faveur, ne l'appelloient plus que le Songeur. (*Ibidem,* chap. 37.)

Homère croyoit que les songes entrent dans l'ame par deux portes différentes, dont l'une est d'yvoire et l'autre de corne; que ceux qui passent par la premiere nous trompent toujours, n'y ayant de véritables que ceux qui passent par celle de corne. (*Odyssée,* livre 19.)

Les poëtes qui sont venus après lui ont pensé de même; Virgile en parle en ces termes :

Sunt gemini somni portæ; quarum altera fertur
Cornea; qua veris facilis datur exitus umbris.
Altera candenti perfecta nitens elephanto:
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes.
(*Æneidos,* lib. VI, sub fine.)

Horace, parlant des songes, dit à Galatée qu'il vouloit détourner d'un voyage :

. . . . . *An vitiis carentem*
Ludit imago
Vana, quæ porta fugiens eburna
Somnium ducit?
(Ode 27, lib. 3.)

Et Properce, dans son Élegie à Cynthia, fait aussi mention de ces portes.

Nec tu sperne piis venientia somnia portis:
Cum pia venerunt somnia, pondus habent.
(Elegia, VII, lib. 4.)

(LANTIN DE DAMEREY.)

Note 3, *pages* 4-5.

Vers 41-44.

La matière en est bonne et neuve.

Comme dit M. Ampère, *bonne,* je ne dis pas non ; mais *neuve,* c'est autre chose.

Note 4, *pages* 6-7.

Vers 79-79. *Kalandre.*

C'est l'alouette huppée qu'on voit toujours voletant le long des routes. Dans l'Orléanais, de nos jours encore, on ne la nomme pas autrement.

Note 5, *page* 12.

Félonie — Vilenie. Nous ferons remarquer ici que ces deux images n'en font qu'une dans le plus beau et le meilleur manuscrit de la Bibliothèque nationale, nº 380 ancien fonds français. Ce magnifique travail de Nicolas Flamel, exécuté vers la fin du XIVe siècle pour le duc Jean de Berri, oncle de Charles VI, est, de tous les manuscrits français, celui qui se rapproche le plus du texte de Méon. L'auteur dit qu'à gauche se dressait Félonie, qui était appelée Vilenie. Nous préférons le texte tel que l'a restitué Méon.

Note 6, *pages* 12-13.

Vers 178-178.

Et fame qui petit séust
D'honorer ceus qu'ele déust.

Ce dernier trait convient parfaitement au personsonnage peint par le poète. Il y a, dans le recueil de fabliaux publié par Méon, un long poème malheureusement incomplet intitulé : *le dit de Trubert,* du nom du personnage principal, qui est justement le type du vilain au sens primitif et au sens figuré du mot. Il n'y a pas de méchant tour qu'il ne joue au duc son seigneur. C'est le pendant de l'esclave antique. Privé de tous les droits les plus chers à l'homme, il devient rusé, méchant ; sa vie n'a plus qu'un but : la vengeance. (E. COUGNY.)

NOTE 7, *page* 15.

Vers 197.

D'un héritage dépouillés.

Ici se présente pour la première fois un participe décliné.

A l'époque où vivaient les auteurs du *Roman de la Rose,* tous les participes sans exception se déclinaient. Jusqu'au XVIIe siècle, ils restèrent déclinables à volonté. L'Académie trancha la difficulté, et rendit tous les participes directs indéclinables avec l'auxiliaire avoir. Toutefois, elle toléra, en poésie seulement, qu'on pût encore parfois décliner les participes, pourvu qu'ils fussent placés entre le verbe auxiliaire et leur régime, comme par exemple dans ces deux vers de Malherbe :

O Dieu dont les bontés, de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées.

Nous nous sommes arrêté à cette règle après de longues hésitations ; mais comme elle nous permet-

tait de conserver un nombre incalculable de vers presque dans leur intégrité, sans trop choquer la grammaire moderne, nous espérons qu'on n'osera pas trop nous reprocher cette licence.

Note 8, *pages* 16-17.

Vers 224-226.

Et une cote de brunete.

M. Francisque Michel traduit *brunete* par *bure*, de sorte que le vers se traduirait ainsi : « Et une cote de bureau. » C'est une erreur. Nous en voyons la preuve au vers 4569, au début de la partie de Jehan de Meung :

Car ausinc bien sunt amoretes
Sous buriaus comme sous brunetes.

Lorsqu'il arrive à ce passage, il traduit *brunete* par *espèce d'étoffe*. Mais, d'après ces deux vers, il est impossible de se méprendre sur la véritable signification de *brunete*. C'est bien (comme on le voit au Glossaire) un drap fin dont se vêtaient les personnes de qualité. Il tirait son nom de sa couleur foncée.

Note 9, *pages* 18-19.

Vers 248-250.

Que s'elle voit ou s'elle ouït.

Nous avons ici conservé *s'elle* pour *si elle*.

Cette élision est très-compréhensible, et il est très-regrettable, à nos yeux, qu'elle ne soit plus usitée. Elle est tout aussi naturelle que *s'il* pour *si il*.

Note 10, *pages* 18-19.

Vers 253-254. *Prudhomme,* homme sage, prudent, honnête.

Prude est resté dans la langue et *prudhomme* également, mais avec une acception toute spéciale.

Note 11, *pages* 24-25.

Vers 345-349. *Karoler,* danser la karole.

Cette danse, qui s'exécutait en rond et que Jacques Yver appelle pour cela la ronde carole, avait donné naissance au mot *karoleur,* qui se trouve dans le *Roman de la Rose,* et à *caroler,* qui se lit dans les poésies de Froissard. On la dansait beaucoup à Paris, où se trouvait même un carrefour qui lui devait son nom de Notre-Dame-de-la-Carole.

(Édouard Fournier, *Variétés historiques et littéraires,* t. II, p. 16.)

Note 12, *pages* 30-31.

Vers 457-459.

Je cuit qu'ele acorast de froit.
De froidure elle serait morte.

Acorer. M. Francisque Michel traduit ce mot par *avoir mal au cœur.* De sorte que ce vers se traduirait ainsi : « Je crois que de froid elle aurait mal au cœur. » Lantin de Damerey et Méon traduisent ce mot par *mourir.* Nous partageons cet avis. En effet, *acorer,* verbe actif, veut dire : arracher le cœur, les entrailles (*corailles*), d'où notre moderne *écœurer.* Dans

la suite, ce mot perdit de sa force; mais le sens le plus faible fut *affliger, percer le cœur*. (Voyez le Glossaire de Du Cange.)

Du reste, ce mot se retrouve souvent dans le *Roman de la Rose*. Ainsi, au vers 7652, on lit :

> Male-Bouche et tout son linage,
> S'il vous devoient acorer,
> Vous lo servir et honorer.

Au vers 10905 :

> Por qui mort ma mère plora
> Tant, que presque ne s'acora.

Évidemment on ne saurait traduire ce verbe que par *éventrer*, dans le premier exemple, et *s'arracher le cœur*, la vie, dans le second.

NOTE 13, *pages* 32-33.

Vers 475-477.

> Furent à or et à asur
> De toutes pars paintes où mur.

Telles étaient pourtraites au moyen âge les peintures murales et les miniatures des manuscrits.

NOTE 14, *pages* 36-37.

Vers 539-541.

> Cheveus ot blons cum uns bacins.

Bacin, casque rond en acier poli.

Dans le moyen âge, ni homme, ni femme n'était réputé beau s'il n'avait les cheveux blonds. Les che-

veux noirs étaient rares à la fin du XIIIe siècle. Cependant il est question de combattants blonds et mors, *de personnes noires et blondes,* dans la branche des royaux lignages de Guillaume Guiard, poète orléanais du XIIIe siècle, vers 2576 et 6925.

(Francisque MICHEL.)

NOTE 15, *pages* 36-37.

Vers 542-546.

> Son entr'oil ne fu pas petis,
> *L'entrecil net et bien marqué.*

Entr'oil, entrecil ou *entr'œil,* du latin *intercilium,* l'espace compris entre les deux yeux ou plutôt entre les sourcils.

Ce mot n'a pas d'équivalent dans notre langue moderne ; c'est, somme toute, une lacune fort regrettable.

NOTE 16, *pages* 36-37.

Vers 545-549. *Vair, yeux vairs.*

> Les yex ot plus vairs c'uns faucons.

Vair, vairon, vairs, varons, vayron, veiron, veirs, ver, verz; au féminin *vaire, vere :* mots appliqués à tout ce qui était de couleurs différentes ou changeantes ; d'où le nom de vairons, donné à de petits poissons que l'on voit sur le bord des rivières, parce qu'ils sont de différentes couleurs et changeantes ; fourrure de couleur gris blanc mêlé, et fort recherchée des anciens Français, qui fut ainsi nommée de *varius,* qui signifie *varié,* et non pas de *variola,*

comme le dit Borel. On dit aussi : yeux vairs, pour : yeux bleus, parce que, comme dans la fourrure vaire, ils sont parsemés de petits points blancs. On appelle encore des yeux de différentes couleurs des *yeux vairons*. La Ravallière, dans les *Chansons du Roy de Navarre,* tome I, page 431, trompé par l'orthographe, a cru que le mot *vair* signifiait couleur verte, *viridis;* il s'étonne de ce qu'on ne trouve plus d'yeux verts, et comment la nature peut en avoir formé de pareils; il invite les philosophes à examiner pourquoi ce phénomène n'arrive plus. Ronsard, qui florissait sous Charles IX et Henri III, est tombé dans la même erreur. Voyez son ode à M. Peltier.

« Mestre Robert. . . . . me dit : Je vous veil demander se le Roy se séoit en cest prael, et vous vous aliez séoir sur son banc plus haut que li, se on vous en devroit bien blasmer, et je li dis que oil; et il me dit : Dont faites-vous bien à blasmer, quant vous estes plus noblement vestu que le Roy; car vous vous vestez de vair et de vert, ce que le Roy ne fait pas ; et je li diz : Mestre Robert, salve vostre grace, je ne foiz mie à blasmer, se je me vest de vert et de vair, car cest abit me lessa mon pere et ma mere; mais vous faites à blasmer, car vous estes filz de vilain et de vilaine, et avez lessié l'abit vostre pere et vostre mere, et estes vestu de plus riche camelin que le Roy n'est. »

(Joinville, *Histoire de saint Louis.*)

On voit par cette citation que Joinville fait la distinction de l'étoffe vaire et de la couleur verte ; le *Roman de la Rose,* cité au mot *Pers,* l'a faite aussi ; le *Reclus de Moliens,* cité au mot *Aversaire,* compare

le diable à un geai *vair :* tout le monde connaît cet oiseau, et l'on sait qu'il n'en fut jamais de couleur verte. Dans les citations suivantes, on verra quelles étaient les qualités qu'il fallait posséder pour être mis au rang des belles :

> Ot vairs iex, rians et fendus,
> Les bras bien fès et estendus,
> Blanches mains longues et ouvertes,
> Aux templieres que vi apertes
> Apparut qu'ele ot teste blonde.
> (*Fabliau,* ms. n° 7218, f° 280 v°, col. 1.)

> Les iex ot vairs come cristal.
> (*Fabliau de Gombert et des deux clercs.*)

> Vairs ot les ieux, et les crins blois.
> (*Roman de la Violette.*)

Le palefroy vair était un cheval gris pommelé, ou de différentes couleurs. Huon le Roy, poète du XIIIe siècle, a fait un lay intitulé : *Le vair Palefroy;* il fait partie de la nouvelle édition des *Fabliaux de Barbazan* qu'on vient de publier. On ne présumera pas qu'un cheval ait jamais été de couleur verte, à moins qu'on ne l'ait peint. Dans le *Fabliau des chevaliers, des clercs et des vilains,* l'un des chevaliers est monté sur un *dextrier vairon,* parce qu'il était de couleurs différentes, et non pas, comme le dit le Père Joubert, parce qu'il avait un œil de couleur différente de l'autre. *Penne vaire,* plume tachée de noir et de blanc ou d'autre couleur ; *menu vair,* étoffe ou fourrure dont les taches étaient très-petites, de façon que l'on avait peine à distinguer laquelle des couleurs était la plus dominante.

(*Glossaire de la langue romane,* par Roquefort, t. II, p. 680.)

Note 17, *pages* 38-39.

Vers 563-565.

D'orfrois ot ung chapel mignot.

Orfrois, dentelle d'or ou d'argent, point d'Espagne. (F. M.)

Chapel, chapelet, chapiaus de flors, chapeau, couronne de fleurs.

C'étoit une guirlande ou couronne qu'on mettoit sur la tête. On en couronnoit quelquefois le vainqueur, comme firent les dames, à Naples, au roi Charles VIII, lorsqu'elles lui mirent une couronne de violettes, et le baisèrent ensuite comme le champion de leur honneur. Les couronnes s'introduisirent dans les festins avec la mollesse et la volupté. On en mettoit aux bouteilles et aux verres. Les convives en prenoient à la fin du repas, et c'étoit le symbole de la débauche.

A mesure que le luxe s'accrut, on raffina sur la matiere des couronnes; elles étoient dans les commencements de feuilles d'arbres; on les fit de roses dans la suite, puis de fine laine, et enfin d'argent et d'or. Les grands seigneurs en France, et les chevaliers qui avoient quelque réputation, portoient des chapelets de perles sur la tête. Voilà l'origine des couronnes dont on timbre aujourd'hui les armoiries, prérogative interdite aux roturiers par les ordonnances.

C'est de la figure de ces chapelets de perles que nos rosaires et nos chapelets ont pris leur nom, parce qu'ils ressemblent à une guirlande, suivant la remarque de Borel.

On lit dans le *Roman de Lancelot* : « Qu'il ne fut jour que Lancelot, ou hiver ou été, n'eût au matin un chapeau de fresches roses sur la tête, fors seulement au vendredi et aux vigiles des haultes fêtes, et tant que le karême duroit. » Peu de personnes s'aviseroient aujourd'hui de chercher le mérite de la mortification dans une pareille abstinence.

L'auteur, un peu plus loin, parlant de Déduit, dit que :

> Li ot s'amie fet chapel
> De Roses qui moult li sist bel.
>
> (LANTIN DE DAMEREY.)

NOTE 18, *pages* 60-61.

Vers 942-936. *More*. Ici deux versions se présentent : *more* veut dire *mûre*, fruit noir, et *more, nègre*.

MM. Méon et Francisque Michel traduisent *mûre*, M. Littré opine pour *more*. Nous avons adopté l'opinion de ce dernier. Ici, à vrai dire, la traduction *mûre* nous séduisait assez à cause du voisinage du vers :

> Dont li fruit iert mal savorés.

Toutefois nous ferons remarquer qu'à la page suivante, le poète dit que le fût et le fer des flèches était plus noir que *déables d'enfer;* puis au vers 8873 Jehan de Meung, faisant parler le Jaloux, dit :

> Vous en aurés le vis pali,
> Voire certes plus noir que more.

Dans ce dernier vers nous n'avons pas hésité à traduire : *more*. Enfin remarquons en passant que Guillaume de Lorris parle plus haut deux fois des

Sarrasins et de la Palestine, et qu'il emploie, pour désigner le fruit, *more* et *meure*. Nous devons dire pourtant que Marot, dans ces deux endroits, écrit ou plutôt traduit : *meures*. Nous ne nous appesantissons tant sur une chose si peu importante que pour montrer avec quel soin nous avons conduit notre travail.

Note 19, *pages* 62-63.

Vers 965-957.

Et cel où li meillor penon
Furent entés, Biautés ot non.
Et le plus beau pour la couleur
Et les plumes de son enture
Était Beauté.

Enture. Ce mot se trouve également au vers 1779. M. Littré ne donne que quatre signifiations à ce mot : 1° la fente où l'on met l'ente ou la greffe. Les trois autres sont spéciales à certains métiers. A notre avis, le mot *enture* dut prendre insensiblement la place d'*ente* dans le langage usuel et populaire, car il y est encore beaucoup plus employé, non pas dans le sens de fente où l'on introduit l'ente, mais pour l'ente elle-même. Ainsi, pour ne citer qu'une exemple, dans la carrosserie, on nomme aujourd'hui *brancard* la pièce de bois cintré qui va d'un bout à l'autre de la voiture et lui sert de charpente ; mais on nomme *enture* le brancard que, la voiture terminée, on vient enter sur le devant et qui n'en fait partie qu'une fois fixé.

Nous aurions préféré abandonner ce mot, que le lecteur pourra prendre dans ce sens ou dans celui d'*ente*. Ce dernier est très-admissible au vers 965 :

Les plumes de son enture, ces plumes étant fixées dans une fente. Au vers 1783, *enture* signifie le fût tout entier, soit en acceptant l'interprétation ci-dessus, soit en prenant la partie pour le tout. Que le lecteur n'oublie pas les immenses et surtout innombrables difficultés que nous avons eues à surmonter pour terminer une œuvre si longue qu'elle en était parfois désespérante.

NOTE 20, *pages* 62-63.

Vers 975-966.

> Mès qui de près en vosist traire.
> *Si de près on le voulait traire.*

Traire. Nous avons conservé ce mot pour *tirer,* lancer.

C'est un de ces mots que nous n'avons pas cru devoir sacrifier ici pour deux raisons : la première, c'est qu'il a permis de reproduire à peu près absolument le vers de Guillaume de Lorris; la seconde, c'est qu'il est facile à comprendre sans être d'un archaïsme exagéré. Le mot *trait* en indique suffisamment, du reste, la signification. *Traire* signifie tirer, lancer. On dit encore tirer de l'arc, du pistolet, etc.

Traire était encore usité au XVIIe siècle. On le trouve dans Molière : « Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes. » M. Littré lui donne en cette circonstance le sens de tirer, obtenir de quelqu'un. Au XVIe siècle, il était d'un usage continuel : « Ils s'encoururent, dit Amyot, çà et là, les épées traictes au poing, ravir et enlever les filles des Sabins. » Il nous reste encore les composés : soustraire, retraire, extraire, etc.

Note 21, *pages* 64-65.

Vers 996-993. *Novel-Penser,* inconstance, infidélité, nouvelles amours.

Note 22, *pages* 66-67.

Vers 1022-1019. *Teches,* qualités bonnes ou mauvaises.

M. Francisque Michel traduit ce mot par *manières.* C'est une erreur. Remarquons en passant, et nous aurons maintes occasions de le signaler, qu'il est assez léger dans ses traductions.

Note 23, *pages* 70-69.

Vers 1076-1070. *Poignent,* piquent, percent. On connaît le proverbe :

> Poignez vilain, il vous oindra,
> Oignez vilain, il vous poindra.

Note 24, *pages* 70-71.

Vers 1077-1071. *Dusques as os,* jusques aux os.

Ici nous avons sacrifié l'harmonie à la fidélité. Nous avons tenu à conserver cette cacophonie caractéristique. Le lecteur nous excusera sans doute en observant que nous n'avons fait que reproduire la faute de l'original. Une bonne traduction, à notre avis, doit, tout en essayant de reproduire les qualités, ne pas chercher à atténuer quand même tous les défauts. Nous aurons l'occasion de le faire remarquer, malheureusement bien souvent, dans le poème

de Jehan de Meung, qui a trop sacrifié la forme au fond.

NOTE 25, *pages* 70-71.

Vers 1096-1090. *Estoires.*

M. Francisque Michel traduit ce mot par : *représentations figurées*. C'est une glose vraisemblable, mais non la traduction du mot. *Estoire* n'a jamais signifié qu'*histoire,* ou dans une autre acception : flotte de guerre, du latin *storium*.

NOTE 26, *pages* 70-71.

Vers 1103-1097.

Richesse avait riche ceinture.

On trouve souvent, dans les anciens comptes, des mentions de ceintures aussi précieuses que celle de Richesse. Pour n'en citer qu'une seule, dans un rôle des Archives royales d'Angleterre, relatif aux noces de Jeanne, troisième fille d'Édouard Ier, il est question d'une ceinture magnifique, toute d'or, avec rubis et émeraudes, achetée à Paris par l'ordre du roi et de la reine, pour la somme de trente-sept livres sterling douze schillings. (Francisque MICHEL.)

NOTE 27, *pages* 78-79.

Vers 1213-1209.

Du bon roi Artus de Bretaigne.

Artus, roi de la Grande-Bretagne, surnommé le Bon, étoit fils d'Uterpandragon et de la reine Yvergne.

Il épousa Genièvre, fille de Léodogand, roi de Tamélide. Cette princesse, qui passoit pour un modèle de sagesse, ne put résister aux charmes du fameux Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoist. Cette folle amour coûta la vie à plus de cent mille hommes et au bon roi Artus, l'an 541. Il portoit d'azur à treize couronnes d'or. Son épée, dont il est si souvent parlé dans le Roman de Lancelot, s'appeloit *Escalibor,* qui en hébreu signifie tranche fer et acier. (LANTIN DE DAMEREY.)

NOTE 28, *pages* 78-79.

Vers 1230-1228.

Et n'avait pas nez d'Orléan.

Les Camus d'Orléans sont mentionnés dans un catalogue de proverbes publié, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale n° 1830, par Legrand d'Aussy, dans son *Histoire de la vie privée des Français,* édition de 1815, tome III, pages 403-405. En lisant auparavant, pages 3 et 15, ce qui s'y trouve sur le vin de Rebrechien, localité de cette province, célèbre sous ce rapport, on est tenté de penser que nos ancêtres expliquaient ce nom par l'ancien adjectif *rebrichié,* mais il semble qu'au contraire il ait voulu dire *retroussé.* Dans un portrait du démon tracé par un trouvère :

Lonc ot le nés et rebrichiés en son.

C'est-à-dire retroussé à son extrémité. (Voir le *Roman d'Auberi de Bourgoing,* manusc. de la Bibliothèque nationale, n° 7227[5], f° 247 verso.)

(Francisque MICHEL.)

Simon Rouzeau dans son poème : *L'hercule guespin,* donne à Rebrechien l'étymologie de : *Area Bacchi,* champ de Bacchus.

NOTE 29, *pages* 80-81.

Vers 1264-1262. *Gundesorres,* Windsor, ville d'Angleterre.

NOTE 30, *pages* 80-81.

Vers 1265-1263.

Ci parle l'Aucteur de Courtoisie
Qui est courtoise et de tous prisie.

Ces deux vers sont faux, chose rare dans l'édition de Méon. Il est probable qu'il y avait au premier vers : *Ci dict,* et au second : *Moult courtoise et de tous prisie.* Toutefois nous avons tenu à ne rien changer, quoique le sens ne soit pas douteux.

NOTE 31, *pages* 82-83.

Vers 1281-1279.

Est avers les autres estoiles
Qui ne resemblent que chandoiles.

Cette comparaison, qui déjà figure quelques chapitres auparavant, est une négligence que l'auteur n'eût pas manqué de faire disparaître s'il eût pu réviser son œuvre.

Note 32, *pages* 88-89.

Vers 1363-1363.

Or me gart Diex de mortel plaie !

Ici nous ferons remarquer combien il est essentiel de bien étudier ce qu'on lit. Presque tous les commentateurs du *Roman de la Rose* font cette réflexion : « Malgré le danger qui le menace et l'épouvante, l'Amant ne s'en étend pas moins avec complaisance sur toutes les beautés du parc de Déduit. Il énumère tous les arbres, animaux et plantes qui peuplent ce beau jardin. » Évidemment ces auteurs n'avaient pas lu le vers 1368, car ils eussent compris que cette exclamation n'était qu'un cri de terreur poussé par le poète au moment où il se rappelle le danger qu'il a couru.

Note 33, *pages* 88-89.

Vers 1392-1392. *Citoal,* sorte d'épice que Roquefort croit être la cannelle ou le zédoaire, mais qui ne saurait être la première nommée plus loin.

(Francisque Michel.)

Note 34, *pages* 90-91.

Vers 1394-1394.

Que bon mengier fait après table.

Accoutumés à des nourritures d'une digestion difficile, nos ancêtres croyaient que leur estomac avait besoin d'être aidé dans ses fonctions par des stimu-

lants qui lui donnassent du ton. Au chapitre III, section VII de son *Histoire de la vie des Français* (Paris, Simonnet, 1815, in-8°, t. II, p. 308), Legrand d'Aussy rapporte deux passages d'anciens écrivains qui nous montrent cet usage en vogue jusque sous Henri III, et il fait remarquer qu'aujourd'hui encore, dans leurs voyages de mer, les Hollandais, par le même motif, mangent après leurs repas des clous de girofle confits.

Un passage d'Athis et de Prophélias que nous avons cité dans les notes de notre édition de la *Chronique de Guillaume Anelier*, p. 359, nous montre, parmi les provisions d'un navire, des épices pour corriger les mauvaises odeurs de la mer.

(Francisque MICHEL.)

NOTE 35, *pages* 92-93.

Vers 1448-1448.

> Li leus qui ere de tel aire,
> . . . *Le beau site dont l'aire.*

Dans l'original le mot *aire* veut dire *air*, manière.

Comme le mot *aire* moderne signifie toute surface plane : l'aire d'une maison, d'un plancher, d'un pont, et qu'il pouvait parfaitement s'employer ici pour désigner le sol, nous avons été heureux de pouvoir le conserver.

NOTE 36, *pages* 102.

Vers 1586. *Paroît* veut dire dans l'original *paraissait*.

Note 37, *pages* 113.

Vers 1741.

Ci dit l'aucteur coment Amours
Trait à l'Amant, qui pour les flours
S'estoit el vergier embatu,
Pour le bouton qu'il a sentu ;
Qu'il en cuida tant aprochier,
Qu'il le péust à lui sachier ;
Mès ne s'osoit traire en avant,
Car Amours l'aloit espiant.

M. Francisque Michel traduit *trait à l'Amant* par *vient à l'Amant*. Si nous acceptions cette version, il en résulterait que l'Amant aurait aperçu le Dieu d'Amours qui le poursuivait, et alors la rage de décrire l'emportant sur le danger, l'Amant serait ridicule, et sa situation perdrait tout intérêt. Mais notre opinion émise dans la note des vers 1364-1363 subsiste tout entière ; nous la maintenons, et nous sommes très-étonné que M. Francisque Michel soit tombé dans une si grosse erreur. Il est vrai que quelques lignes plus bas : « L'Amant qui ne s'osoit traire en avant, » c'est-à-dire se traîner en avant (une fois blessé), semblait justifier cette interprétation. Mais s'il avait lu ce passage avec attention, il eût certainement corrigé cette faute. En effet, au vers 1761, il traduit *trait à moi* par *tire sur moi* ou *contre moi* sa flèche. Ce vers ne peut du reste se comprendre autrement, et tel est le sens exact du mot dans ces deux circonstances, d'où il résulte que l'Amant ne s'aperçut de la présence du Dieu d'Amours qu'en sentant ses atteintes.

On voit par cette note combien il faut être cir-

conspect dans une traduction, et qu'une erreur de cette nature, au début surtout, peut jeter une défaveur sur l'œuvre entière; or, comme les interprétateurs qui veulent trop précipiter leur travail se laissent généralement prendre à leur première impression, il en résulte des opinions exagérées et fausses, d'autant plus pernicieuses que celui qui les émet a plus d'autorité.

NOTE 38, *pages* 114-115.

Vers 1787-1789.

> Ainçois remest li fers dedans,
> *Toujours le fer dedans restait.*

Nous aurions aussi bien pu mettre *le dard* comme nous l'avons fait plus loin ; mais nous avons tenu à traduire textuellement, parce que c'est une faute. L'auteur, en effet, nous affirme plus haut qu'en ces ces cinq flèches :

> *. . . Rien que d'or ne fût,*
> *Sauf les ailerons et le fût.*

C'est pourquoi aussi nous avons cru pouvoir mettre quatre vers plus haut :

> *Le dard de fer barbelé.*

C'est encore une négligence que certainement l'auteur eût corrigée s'il eût vécu.

NOTE 39, *pages* 116-119.

Vers 1838-1839.

> Desous ung olivier ramé.

On trouve également, dit M. Francisque Michel,

la mention d'un olivier dans le *Roman des aventures de Frégus,* page 75, vers 5, dont la scène se passe en Écosse. Il est douteux que cet arbre ait jamais pu venir dans les contrées du nord de l'Europe. Comme cependant il est nommé dans plusieurs autres ouvrages analogues, par exemple dans un des romans de Tristan, où ce chevalier est représenté portant un chapeau d'olivier, à la cour du roi Marc, son oncle, il faut croire que ce nom se donnait à quelque arbre des pays froids. (Francisque MICHEL.)

Cette note est ici déplacée. Guillaume de Lorris a eu soin de nous dire que Déduit avait peuplé son jardin de plantes venues de la terre des Sarrasins.

NOTE 40, *pages* 136-137.

Vers 2110-2112.

> Mès espoir ce n'iert mie tost.
> *Mais de bien longs dèlais s'imposent.*

La traduction littérale de ce vers est : « Mais vraisemblablement ce ne sera pas tôt. » Dans cette hypothèse, ce vers doit se terminer par une virgule, et le vers suivant lui fait naturellement suite. C'est l'opinion que nous avons adoptée, malgré l'avis contraire de M. Francisque Michel, qui met un point à la fin de ce vers et le traduit ainsi : « Mais j'espère que ce ne sera pas bientôt. » Cette phrase serait ainsi le complément du vers précédent. Nous préférons la première interprétation.

NOTE 41, *pages* 136-137.

Vers 2101-2103.

Grans biens ne vient pas en poi d'ore.
La fortune est lente à venir.
Longa mora est nobis quæ gaudia differt.
(Ovid. ep. 19, vers 3.)
(LANTIN DE DAMEREY.)

NOTE 42, *pages* 138-139.

Vers 2136-2138.

Quant li disciples qui escoute,
Legere enim et non intelligere, negligere est.

NOTE 43, *pages* 140-141.

Vers 2173-2175.

Après te garde de retraire
Chose des gens qui face à taire :
. . . . . *Gravis est culpa tacenda loqui.*
(Ovid. *Art. Am.*, lib. II, vers 604.)

Toutes les citations latines que nous reproduisons sont tirées de l'édition de Méon.

NOTE 44, *pages* 140-141.

Vers 2176-2179.

En Keux le seneschal te mire.

Keux, le sénéchal, étoit fils d'Anthor, père nourricier du roi Artus, qu'il avoit fait nourrir comme

son propre fils par sa femme, ayant donné à Keux une autre nourrice; voilà pourquoi Anthor disoit à Artus : « Si Keux est félon et dénaturé, souffrez-en ung petit, car pour vous nourrir il est tout dénaturé. » (*Roman de Merlin,* tome I, chap. 95.) Quoique Keux eût la réputation d'être le plus médisant de la cour du roi Artus, on ne trouve cependant dans le *Roman de Lancelot,* où il est souvent parlé du sénéchal, guère de ces traits de son caractère médisant. Le plus marqué est celui qu'il lâcha contre Perceval, qui venait d'être reçu compagnon de Table-Ronde.

« Artus fit Keux son sénéchal par tel convenant, que tant qu'il vivroit il seroit maître gouffanier du royaume de Logres. » (*Roman de Merlin,* chap 100.)

Par cette commission, Keux réunissoit en sa personne les deux plus grandes charges de l'État : comme gonfanier, il portoit la grande bannière, et comme sénéchal, il étoit le grand maître de la maison du roi, ce que l'on appeloit *Dapifer et princeps coquorum,* ou grand-queux.

Cette charge de grand maître était considérable, puisque ceux qui en étoient revêtus signoient les actes de conséquence, comme on le voit dans plusieurs chartres.

Keux étoit encore maître-d'hôtel, ce qui se prouve par un passage du *Roman de Merlin,* chap. 107 :

« Et lors vecy venir Keux le sénéchal, et le villain le veit, et lui dit : damps sénéchal, tenez ses oyseaux, si les donnez ce soir à souper à vostre roi. »

Sénéchal se prenoit aussi pour un pourvoyeur.

Judas estoit sénéchaux des apôtres,

dit un autre roman de Merlin.

Juda Schariot era camerlingo et despenciere de beni loro (les apôtres) *dati per Dio,* » dit un auteur italien.

Aujourd'hui le sénéchal est la même chose que le grand-bailli. *Sénéchal* vient du mot celtique *seniesscalc* ou *senikschal,* c'est-à-dire officier de la famille expérimenté dans le gouvernement d'une maison.

Cette charge se donnoit anciennement à des chevaliers déjà âgés. (LANTIN DE DAMEREY.)

NOTE 45, *pages* 140-141.

Vers 2179-2181.

Tant cum Gauvains li bien apris.

Gauvain, un des chevaliers de la Table-Ronde, dont les hauts faits sont écrits au roman de Lancelot du Lac. Il étoit fils du roi Loth, et neveu du roi Artus ; il naquit en Orcanie, dans la ville de Lordelone, au IIIe siècle de l'ère chrétienne.

« Il aima pouvres gens, et fit voulentiers bien aux meseaux (ladres) plus qu'aux autres : il ne fut médisant ne envieux ; il fut toujours plus courtois que nul, et pour sa courtoisie l'aimèrent plus dames et damoiselles que pour sa chevalerie où il excelloit. Telle étoit sa coutume que toujours empiroit sa force entour midy ; et sitôt comme midy étoit passé, si lui revenoit au double le cœur, la force et la vertu. Il se vantoit d'avoir tué plus de quarante chevaliers dans les courses qu'il avoit faites tout seul. »

L'auteur du *Roman de Lancelot* remarque que Gauvain alloit à confesse rarement, et qu'ayant passé quatre ans sans s'acquitter de ce devoir, comme on lui conseilloit de faire pénitence, il disoit : « Que de pénitence ne pouvoit-il la peine souffrir. »

Il mourut en partie des blessures que lui fit Lancelot : il portoit d'or au lion de gueule.

(LANTIN DE DAMEREY.)

NOTE 46, *pages* 142-143.

Vers 2204-2206. Jehan de Meung eût bien dû méditer ces vers de Guillaume de Lorris et mettre en pratique cette sage maxime.

NOTE 47, *pages* 144-145.

Vers 2252-2254.

Lave tes mains et tes dens cure.

Curer signifiait aussi bien nettoyer que soigner. On disait curer un fossé et curer son esprit.

Pour tout ce passage, il est intéressant de consulter Ovide, *L'Art d'aimer,* livre I.

. . . . . Carcant rubigine dentes
Nec vagus in laxâ pes tibi pelle natet.
Nec malè deformet rigidos tonsura capillos
Sit coma, sit docta barba resecta manu ;
Et nihil eminicat, et sint sine sordibus ungues.
. . . . . .
Cetera lasciviæ faciant, concede, puellæ
Et si quis male vir quærit habere virum.

Au vers suivant :

Mais ne te farde ne ne guigne,

que nous traduisons par :

Mais le clin d'yeux, le fard dédaigne,

M. Francisque Michel traduit *guigner* par *observer.*

Cette traduction est insuffisante. *Guigner* veut dire : regarder du coin de l'œil, cligner de l'œil. La véritable traduction moderne serait plutôt : faire de l'œil, voire encore : lorgner.

NOTE 48, *pages* 146-147.

Vers 2289-2291.

Se tu as la voiz clere et saine.
Si vox est, canta ; si mollia brachia, salta.
(Ovid., *De Arte amandi*, lib. II.)

NOTE 49, *page* 149.

Vers 2309. *Sa mie.* Bien que *s'amie* soit plus correct, comme c'est aujourd'hui l'usage d'écrire *sa mie,* nous nous sommes décidé à suivre l'usage.

NOTE 50, *pages* 150-151.

Vers 2332-2334.

Qui en mains leus son cuer départ,
Partout en a petite part ;
Deficit ambobus qui vult servire duobus.

NOTE 51, *page* 151.

Vers 2344. *Guerdon,* récompense. Mot vieilli et même aujourd'hui tout à fait hors d'usage. Il était pourtant fort usité au XVIe et même au XVIIe siècle.

Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes.
(Math. RÉGNIER, *Sat.* XIII.)

Note 52, *page* 153.

Vers 2364. *Douloir, se douloir.* Ce mot se trouve encore dans Beaumarchais : « On l'entendit se douloir d'une façon lamentable. »

Note 53, *page* 153.

Vers 2377. Une image *mue,* muette.
On dit encore la rage *mue.*

Note 54, *page* 157.

Vers 2438.

> Plus alume son cuer et larde.
> *Plus allume son cœur et l'arde.*

Arde, brûle, d'*arder, arde* et *ardoir.*
On lit encore dans La Fontaine :

> Haro ! la gorge m'art !
> (*Le Paysan et son Seigneur.*)

Note 55, *pages* 160-161.

Vers 2497-2503.

> Il dient ung, et pensent el.

Traduction littérale : « Ils disent une chose, et pensent autre chose. »

Il nous a été impossible de traduire en deux vers masculins les deux vers de l'original. Nous avons, après bien des hésitations, adopté cette traduction, si peu satisfaisante qu'elle nous paraisse.

Note 56, *pages* 162-163.

Vers 2530-2536.

Lors feras chatiaus en Espaigne.

On voit que ce proverbe date de loin.

Note 57, *pages* 162-163.

Vers 2544.

Mès ce m'amort qui poi me dure.

Nous ne savons trop pourquoi, dans ses *errata,* Méon veut changer *m'amort* pour *m'a mort,* c'est-à-dire *me mord* pour *m'a tué;* car *m'a mort* pour *m'a mordu* devrait s'écrire *m'a mors* (féminin *morse*). Nous préférons et maintenons la première version, malgré l'opinion contraire de M. Francisque Michel.

Note 58, *page* 166.

Vers 2595. *Se ioncques.* Telle est la manière adoptée par Méon. A notre avis, on doit écrire *se j'oncques,* attendu que *ioncques* n'est qu'un barbarisme, ou serait une licence sans la moindre raison ; nous sommes en cela de l'avis de M. Francisque Michel.

Note 59, *pages* 170-171.

Vers 2690-2696.

Et plus en gré sunt receu
Li biens dont l'en a mal éu.
Est post triste malum gratior ipsa salus.

Note 60, *pages* 172-173.

Vers 2715-2722.

> Espérance par soffrir vaint.
> *Qui patitur vincit.*

Note 61, *pages* 178-179.

Vers 2793-2799.

> Se s'amie est pucele ou non.

Doit-on traduire ici *pucele* par *jeune fille* ou *soubrette?* Dans le doute, nous avons maintenu le mot sans le traduire.

Note 62, *page* 188.

Vers 2967.

> Au Rosier qui l'avoit chargié.

Charger fruit, porter du fruit. On disait : arbre chargant, arbre portant fruit.

Nous avons déjà trouvé ce verbe aux vers 1374 et 1379.

M. Francisque Michel n'a pas cru devoir traduire ce mot. C'était cependant nécessaire.

Note 63, *pages* 192-193.

Vers 3024-3032.

> Dehait ait, fors vous solement
> Qui en ce porpris l'amena !

Traduction littérale : « Malheur sur lui ! non sur vous cependant qui l'avez amené en ce pourpris. »

Nous ne savons pourquoi M. Francisque Michel traduit ici *porpris* par *enceinte*. Ce n'est pas une traduction.

NOTE 64, *pages* 194-195.

Vers 3045-3051.

> A une maçue à son col :
> Si resembloit et fel et fol.

Ici M. Francisque Michel se croit encore obligé de faire de l'érudition. Il paraît, dit-il, que dans les XIIe et XIIIe siècles, les fous avaient toujours une massue ou pieu au cou, sans doute pour les gêner dans leur marche, comme le bétail, et les empêcher de se ruer sur les gens sains. (Voyez à ce sujet une note de notre *Tristan*, etc., Londres, Guillaume Pickering, 1835, in-12, tome II, pages 209-210.)

En ce qui concerne ces deux vers, nous ne partageons pas l'opinion de M. Francisque Michel. Nous ne pouvons nous faire à l'image grotesque de Danger traînant à son cou un gros morceau de bois. Ce serait absurde. Une massue au col veut dire, selon nous, que Danger tenait à la main une massue, qualifiée un peu plus loin de bâton d'épine ou bâton noueux, et qu'il appuyait cette massue sur son épaule auprès de son cou. Au surplus ,nous en trouvons la preuve au chapitre LXXXV, quand le poète nous dépeint Hercule s'élançant à la rencontre de Cacus : « A son col sa maçue. »

NOTE 65, *page* 204.

Vers 3196. Ce vers est faux. Probablement il devait y avoir *tost* ou *tout* après le mot *bien*.

Note 66, *pages* 208-209.

Vers 3250-3258.

Il se set bien amoloier
Par chuer et par soploier.
Acies in principio, in fine frangentur.

Cette note de l'édition de Méon, reproduite par M. Francisque Michel, n'est guère à sa place ici. Certes, on trouve dans tout le roman de nombreuses réminiscences d'Ovide ; mais il ne faut pas voir des imitations partout ; car enfin, à bien prendre, tout a été dit, et il serait impossible aux modernes d'écrire un seul mot sans le voir revendiquer au profit d'un auteur que peut-être ils n'auraient jamais lu, et qui, somme toute, n'y aurait probablement pas plus droit qu'eux.

Note 67, *pages* 218-219.

Vers 3405-3412.

Cortoisie est que l'en sequeure
Celi dont l'en est au desseure.
Toute âme généreuse doit
Secourir plus petit que soi.
Regia crede succurrere lapsis.
(Ovid., *Ex Pont.*, lib. II, ep. IX, vers 11.)

On pourrait appliquer ici la réflexion de la note ci-dessus.

Nous continuerons toutefois à reproduire les notes latines des deux éditions sus-mentionnées. Le lecteur jugera par lui-même si notre observation est juste, au moins pour un certain nombre d'entre elles.

Note 68, *pages* 234-235.

Vers 3645-3653. *Irese.* Ce mot est ainsi écrit pour la rime.

Il est deux manières de le restituer et partant de le traduire. M. Francisque Michel n'hésite pas ; il le traduit par *Irlandaise,* en vieux français *Irois, Iroise,* et il cite à l'appui de sa version un passage de Pierre de l'Estoile en 1606, c'est-à-dire 360 ans et plus après la mort du romancier. Voici, du reste, sa note :

« Les Irlandais ont toujours eu chez nous la plus détestable réputation, même avant les événements qui en jetèrent sur notre sol un si grand nombre. Pierre de l'Estoile écrit à la date de 1606 : « Le « samedi 2 mai, furent mis hors de Paris tous les « Irlandois, qui estoient en grand nombre, gens ex- « perts en fait de gueuserie, et excellents en cette « science par dessus tous ceux de cette profession, qui « est de ne rien faire et vivre aux dépens du peuple, « et aux enseignes du bonhomme Peto d'Orléans ; au « reste habile de la main et à faire des enfants, de « la maignée desquels Paris est tout peuplé. »

C'est encore de l'érudition pour le plaisir d'en faire. Les Irlandais pouvaient être fort nombreux à Paris du temps d'Henri IV et être à peu près inconnus du temps de saint Louis. Nous préférons ne voir dans *Irese* que l'altération d'*ireuse,* féminin d'*ireux,* coléreux, acariâtre, mot fort employé aux XIIe et XIIIe siècles, et qu'on rencontre souvent dans Guillaume Guiard, poète orléanais du XIVe siècle. C'est, du reste, l'opinion de Lantin de Damerey et de Méon. (Voir au Glossaire.)

Note 69, *page* 236.

Vers 3689. *Garçons desréé,* un gars perdu, dans le sens, employé encore aujourd'hui, de fille perdue.

Note 70, *page* 246.

Vers 3827. Vers faux. Il devrait être restitué probablement ainsi :

Estiés-vous donc ore couchiés ?

Note 71, *pages* 246-247.

Vers 3839-3847.

Que l'en ne puet fere espervier
En nule guise d'ung busart.

Voyez le Glossaire au mot *Busart.*

Note 72, *page* 254.

Faire au milieu du pourpris.

Vers faux. Il faudrait *parfaire* ou *bâtir.*

Note 73, *pages* 256-257.

Vers 3971-3981. *Portes coulans,* herses. En anglais, *port-cullis,* portcluse. (Fr. Michel.) Voir au Glossaire, *Coulans.*

Note 74, *pages* 258-259.

Vers 4000-4012. Arbalètes à tour, à manivelle.

Nous avons traduit *tourière,* féminin de *tourier,* gardien d'une tour. Ce mot est encore cité par Littré. Ces arbalètes n'étaient employées qu'à la défense des tours et des portes. Elles étaient placées aux meurtrières et fixes.

NOTE 75, *pages* 261-262.

Vers 4032-4044.

> Male-Bouche, que Diex maudie !
> Qui ne pense fors à boidie.

Dans le plus grand nombre des manuscrits, au lieu de ce second vers, on lit celui-ci :

> Ot sodoiers de Normendie.

Dans d'autres, on trouve de Lombardie, etc.... d'où on peut inférer avec raison que les copistes prenaient souvent la liberté de faire les changements qui leur plaisaient. (MÉON.)

M. Francisque Michel profite de l'occasion pour ajouter une assez longue note tendant à prouver que les Normands, tous gens de sac et de corde, auraient plus de droits que les Lombards, etc.... de figurer ici. Nous n'avons pas cru devoir la reproduire.

Cependant il est bon d'ajouter que la seule raison plausible en faveur de son opinion, mais dont il ne parle pas, c'est que, d'après Jehan de Meung, lorsque Faux-Semblant et Contrainte-Abstinence surprennent le poste de Malebouche, ils massacrent les soldats *normands*, qui l'occupaient, ivres-morts.

Note 76, *pages* 260-261.

Vers 4044-4058.

Autrefois dit à la fléuste
C'onques fame ne trova juste.
D'autres fois sur la flûte il dit
Qu'oncques femme chaste il ne vit.
Casta quem nemo rogavit.

Note 77, *pages* 266-267.

Vers 4158-4172.

Fin cuers ne lest à amer
Por batre ne por mesamer.
Un fin cœur aime avec constance
Et brave haine et violence.
Qui plus castigat, plus amore ligat.

Note 78, *pages* 270-271.

Vers 4202-4214.

Et si l'ai-ge perdu, espoir.
A poi, que ne m'en desespoir.

La traduction littérale est : « Et je l'ai perdue (votre bienveillance) vraisemblablement, et c'est ce qui me désespère. »

Note 79, *pages* 274-275.

Vers 4245-4257.

Si en fis ainssi com du mien
Qu'il n'i ot contredit de rien.

J'en fis comme du mien, c'est-à-dire comme s'il fût à moi.

Note 80, *page* 274.

Mès de ce fumes moult grevé
Que si tost fu la départie.

Dans notre étude, nous avons déjà démontré que cette pièce de vers ne pouvait être de Guillaume de Lorris et nous semblait être d'un style plus jeune. Le vieux romancier eût certes écrit *fust* au subjonctif, et non *fu,* qui n'est que le prétérit.

Note 81, *pages* 276-277.

Vers 4271-4285.

Biaus douz amis, car me le dites,
A tel servise tiex mérites.

Cette maxime ne se trouve nulle part dans le roman de Guillaume.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Le XIXe siècle et l'Amour. III

Hommage à M. Cougny. V

Introduction au Roman de la Rose. VII

Notice sur les deux auteurs du Roman de la Rose. XVII

Analyse du Roman de la Rose. XXVII

Conclusion. LXXXV

Opinions des critiques. CXI

Vie de Jehan de Meung, par André Thévet. CXLIII

TITRES DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. — *Du vers* 1 *au vers* 130. . . . 2

Ci est le Rommant de la Rose
Où l'art d'Amors est tote enclose.

CHAPITRE II. — *Du vers* 131 *au vers* 538. . . 10

Ci raconte l'Amant et dit
Des sept ymaiges que il vit
Pourtraites el mur du vergier,
Dont il li plest à desclairier
Les semblances et les façons
Dont vous porrez oïr les nons.
L'ymaige première nommée
Si estoit Haïne apelée.

Pages.

CHAPITRE III. — *Du vers* 531 *au vers* 742. . . 36

Comment dame Oyseuse feist tant
Qu'elle ouvrit la porte à l'Amant.

CHAPITRE IV. — *Du vers* 743 *au vers* 796. . . 48

Ci parle l'Amant de Liesce :
C'est une Dame qui la tresce
Maine volentiers et rigole,
Et ceste menoit la karole.

CHAPITRE V. — *Du vers* 797 *au vers* 890. . . 52

Ci endroit devise l'Amant
De la karole le semblant,
Et comment il vit Cortoisie
Qui l'apela par druerie,
Et li monstra la contenance
De cele gent, et de lor dance.

CHAPITRE VI. — *Du vers* 891 *au vers* 1044. . 58

Ci dit l'Amant des biax atours
Dont iert vestus li Diex d'Amours.

CHAPITRE VII. — *Du vers* 1045 *au vers* 1264. . 68

Ci parle l'Amant de Richesse,
Qui moult estoit de grant noblesse ;
Mès de si grant boban estoit,
Que nul povre home n'adaignoit,
Ainz le boutoit tousjors arriere :
Si l'en doit-l'en avoir mains chiere.

CHAPITRE VIII. — *Du vers* 1265 *au vers* 1300. 80

Ci parle l'Aucteur de Courtoisie
Qui est courtoise et de tous prisie,
Et par tout fet moult à loer :
Chascun doit Courtoisie amer.

CHAPITRE IX. — *Du vers* 1301 *au vers* 1328. . 84

Ici parole de Jonesce
Qui tant est sote et jengleresce.

Pages.

CHAPITRE X. — *Du vers* 1329 *au vers* 1486. . 86

Comment le Dieu d'Amors suivant,
Va au Jardin en espiant
L'Amant, tant qu'il soit bien à point
Que de ses cinq flesches soit point.

CHAPITRE XI. — *Du vers* 1487 *au vers* 1538. . 96

Ci dit l'Aucteur de Narcisus,
Qui fu sorpris et décéus
Pour son ombre qu'il aama
Dedens l'eve où il se mira
En ycele bele fontaine.
Cele amour li fu trop grevaine,
Qu'il en morut à la parfin
A la fontaine sous le pin.

CHAPITRE XII. — *Du vers* 1539 *au vers* 1740.. 98

Comment Narcisus se mira
A la fontaine, et souspira
Par amour, tant qu'il fist partir
S'ame du corps, sans départir.

CHAPITRE XIII. — *Du vers* 1741 *au vers* 1950. 112

Ci dit l'Aucteur coment Amours
Trait à l'Amant qui pour les flours
S'estoit el vergier embatu,
Pour le bouton qu'il a sentu,
Qu'il en cuida tant aprochier,
Qu'il le péust à lui sachier;
Mez ne s'osoit traire en avant,
Car Amours l'aloit espiant.

CHAPITRE XIV. — *Du vers* 1951 *au vers* 2028. 124

Comment Amours, sans plus attendre,
Alla tost courant l'Amant prendre,
En lui disant qu'il se rendist
A luy, et que plus n'attendist.

CHAPITRE XV. — *Du vers* 2029 *au vers* 2076.. 130

Comment, après ce bel langage,
L'Amant humblement fist hommage,
Par Jeunesse qui le déçoit,
Au Dieu d'Amours qui le reçoit.

Pages.

CHAPITRE XVI. — *Du vers* 2077 *au vers* 2158. 134

Comment Amours très-bien souef
Ferma d'une petite clef
Le cuer de l'Amant, par tel guise,
Qu'il n'entama point la chemise.

CHAPITRE XVII. — *Du vers* 2159 *au vers* 2852. 140

Comment le Dieu d'Amours enseigne
L'Amant, et dit qu'il face et tiengne
Les reigles qu'il baille à l'Amant,
Escriptes en ce bel Rommant.

CHAPITRE XVIII. — *Du vers* 2853 *au vers* 2876. 180

Comment l'Amant dit cy qu'Amours
Le laissa en ses grans doulours.

CHAPITRE XIX. — *Du vers* 2877 *au vers* 3028. 182

Comment Bel-Acueil humblement
Offrit à l'Amant doucement
A passer pour véoir les Roses
Qu'il désiroit sor toutes choses.

CHAPITRE XX. — *Du vers* 3029 *au vers* 3040. 192

Comment Dangier villainement
Bouta hors despiteusement
L'Amant d'avecques Bel-Acueil
Dont il eut en son cœur grant dueil.

CHAPITRE XXI. — *Du vers* 3041 *au vers* 3072. 194

Ci dit que le villain Dangier
Chaça l'Amaut hors du vergier,
A une maçue à son col
Si resembloit et fel et fol.

CHAPITRE XXII. — *Du vers* 3073 *au vers* 3178. 196

Comment Raison de Dieu aymée
Est jus de sa tour dévalée,
Qui l'Amant chastie et reprent
De ce que fol amour emprent.

CHAPITRE XXIII. — *Du vers* 3179 *au vers* 3218. 202

Ci respond l'Amant à rebours
A Raison qui luy blasme Amours.

Pages

CHAPITRE XXIV. — *Du vers* 3219 *au vers* 3236. 206

Comment, par le conseil d'Amours
L'Amant vint faire ses clamours
A Amis, à qui tout compta,
Lequel moult le réconforta

CHAPITRE XXV. — *Du vers* 3237 *au vers* 3264. 206

Comment Amys moult doucement
Doune reconfort à l'Amant.

CHAPITRE XXVI. — *Du vers* 3265 *au vers* 3364. 208

Comment l'Amant vint à Dangier
Luy prier que plus ledangier
Ne le voulsist, et par ainsi
Humblement luy crioit mercy.

CHAPITRE XXVII. — *Du vers* 3365 *au vers* 3474. 216

Comment Pitié avec Franchise
Allerent par très-belle guise
A Dangier parler por l'Amant
Qui estoit d'amer en torment.

CHAPITRE XXVIII. — *Du vers* 3475 *au vers* 3596. 224

Comment Bel-Acueil doucement
Maine l'Amant joyeusement
Au vergier pour véoir la Rose
Qui lui fut doulcereuse chose.

CHAPITRE XXIX. — *Du vers* 3597 *au vers* 3662. 232

Comment l'ardent brandon Venus
Aida à l'Amant plus que nus,
Tant que la Rose ala baiser
Por mieulx son amours apaiser.

CHAPITRE XXX. — *Du vers* 3663 *au vers* 3800. 236

Comment par la voix Male-Bouche
Qui des bons souvent dit reprouche,
Jalousie moult asprement
Tence Bel-Acueil pour l'Amant.

Pages.

CHAPITRE XXXI. — *Du vers* 3801 *au vers* 3932. 244

Comment Honte, et Paor aussy
Vindrent à Dangier, par soucy
De la Rose, le ledangier
Que bien ne gardist le vergier.

CHAPITRE XXXII. — *Du vers* 3933 *au vers* 4202. 254

Comment, par envieux atour
Jalousie fist une tour
Faire au milieu du pourpris
Pour enfermer et tenir pris
Bel-Acueil, le très-doulx enfant,
Pource qu'avoit baisé l'Amant.

Vers qui, dans certains manuscrits, terminent la partie de Guillaume de Lorris. 272

Notes. 279

FIN DU TOME PREMIER

DU

ROMAN DE LA ROSE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE XV FÉVRIER MDCCCLXXVIII

PAR G. JACOB, IMPRIMEUR

POUR H. HERLUISON, LIBRAIRE

A ORLÉANS

ARDET PRO PATRIA
VLCET PER PATRIAM

H. HERLUISON, Éditeur, à Orléans.

LE

ROMAN DE LA ROSE

PAR

GUILLAUME DE LORRIS

ET

JEAN DE MEUNG

Édition accompagnée d'une traduction en vers,
Précédée d'une Introduction, de Notices historiques et critiques,
Suivie de Notes et d'un Glossaire

PAR PIERRE MARTEAU.

En faisant paraître aujourd'hui une nouvelle édition du *Roman de la Rose*, nous avons en vue la réalisation d'une pensée qui nous est chère : réunir une série d'œuvres littéraires choisies avec soin parmi celles qui honorent le plus notre province.

Par la célébrité dont il a joui dès l'origine et qu'il n'a pas encore perdue, le *Roman de la Rose* n'était-il pas digne de figurer en tête de la collection? Et cela

avec d'autant plus de justice, qu'aucune des nombreuses éditions qui en ont été données jusqu'ici n'appartient, que nous sachions, à l'Orléanais.

Cette lacune aurait peut-être subsisté longtemps encore, si nous n'avions eu l'heureuse fortune de recevoir des mains de M. Cougny, professeur au lycée Saint-Louis, les matériaux dont nous avions besoin pour la combler. Ils avaient été, à notre insu, amassés et préparés depuis plusieurs années par un élève du savant professeur, M. Pierre Marteau, que des liens de famille rattachent à notre pays.

Certes, il fallait être Orléanais de cœur et bien épris de notre vieille littérature nationale, pour lire d'abord, puis « translater » en les modernisant un peu, sans altérer cependant leur antique physionomie, les 23,000 vers dont se compose l'œuvre de Guillaume de Lorris, continuée par Jehan de Meung. Un tel labeur, une semblable persévérance mériteraient déjà nos éloges... Mais nous ne voulons pas anticiper sur les droits du public, seul juge, en définitive, du travail qui lui est soumis. Nous laissons de même au courageux traducteur le soin de faire connaître quelles difficultés il a rencontrées dans l'accomplissement de sa tâche, et comment il s'y est pris pour les surmonter. Disons toutefois que M. Pierre Marteau n'a pas seulement renouvelé, de nos jours, la tentative de Clément Marot, en modifiant légèrement la langue du XIIIe siècle, afin de rendre intelligible à tous un chef-d'œuvre du moyen âge ; mais qu'il a placé, pour les érudits, l'ancien texte en regard de la traduction, suivant en cela l'exemple

de M. Édouard Fournier dans sa charmante édition de *La Farce de maistre Pathelin*.

Une analyse très-détaillée se trouve placée en tête du premier volume. Elle contribuera, nous l'espérons, à mettre en lumière l'esprit et la portée du poème, — ou plutôt des deux poèmes, — trop souvent obscurcis par les commentateurs. Il y a, en effet, une distinction essentielle à établir : si, dans sa conception primitive, dans les 4,000 vers dus à Guillaume de Lorris, le *Roman de la Rose,*

Où l'art d'amour est tote enclose,

n'est qu'une fraîche et naïve allégorie, — la gracieuse fiction, sous la plume de Jehan de Meung, tourne bientôt à la plus amère satire et acquiert un immense développement. Nulle classe de la société n'est épargnée, nulle croyance à l'abri du doute et de l'examen. En un mot, Guillaume de Lorris continue les Trouvères, tandis que Jehan de Meung est un précurseur des apôtres de la Réforme, et souvent les dépasse.

Le *Roman de la Rose* formera 4 ou 5 volumes in-16, format, papier et cartonnage de la Bibliothèque elzevirienne. Imprimé avec des caractères neufs, il ne sera tiré qu'à 500 exemplaires numérotés.

Le tome premier est en vente.

Le manuscrit est entièrement prêt. Les volumes suivants paraîtront de trois mois en trois mois.

——··∞··——

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

AU

ROMAN DE LA ROSE

4 ou 5 volumes, en caractères antiques.

PRIX PAR VOLUME :

470	*sur papier vergé*	10 fr.
12	*sur papier Whatman*	15
10	*sur papier de Chine*	20
6	*sur papier du Japon*	30
2	*sur peau de vélin*	»

Je soussigné, déclare souscrire à ..... *exemplaire du* ROMAN DE LA ROSE *sur papier* .....

Je m'engage à payer à M. H. HERLUISON, *éditeur, la somme de* .....

lors de la livraison de chaque volume.

(Signature et adresse.)

PQ Roman de la Rose
1527 Le Roman de la rose
A1
1878
t.1

NOT WANTED IN RLSC

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY